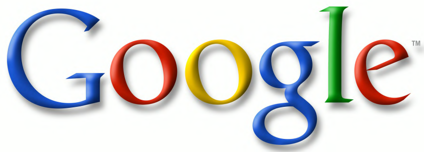






PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMAN

XXII

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCL

PAR

Ferd. CASTETS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

MONTPELLIER

COULET ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ

5, GRAND'RUE

—

1903

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
XXII

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVI[e] SIÈCLE

PAR

Ferd. CASTETS
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

MONTPELLIER
COULET ET FILS, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ
5, GRAND'RUE
—
1908

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

INTRODUCTION

1° Le roman italien *Guerino il Meschino;* — 2° Résumé de ce roman d'après Dunlop et Ferrario; — 3° Importance du *Meschino;* — 4° Les *Dodici Canti* composés pour donner aux della Rovere un ancêtre pris dans la légende épique, Guerino il Meschino; — 5° Description du manuscrit 8583 de la Bibliothèque de l'Arsenal; — 6° De l'auteur des *Dodici Canti;* — 7° Résumé de ce poème.

I

Il ne semble pas qu'aucun roman chevaleresque ait obtenu en Italie, à la fin du moyen âge, un succès égal à celui du *Guerino il Meschino* [1]. Les éditions anciennes que l'on possède de ce texte sont nombreuses et se suivent de près : 1473, 1475, 1477, 1480 (deux), 1482 (deux), 1483, 1493, 1498, 1503 (V. Melzi-Tosi, *Bibliografia dei romanzi di cavalleria*, p. 172-181). Traduit en français au XVe siècle [2], il a été inséré dans la *Bibliothèque bleue.* Sa renommée a été durable, puisqu'il a été réimprimé à Venise en 1778, 1802 et 1816.

[1] L'auteur du *Guerino il Meschino* est le célèbre Andrea dei Magnobotti da Barberino, auquel on doit également les *Reali di Francia*, l'*Aspromonte*, les *Storie Nerbonesi*, l'*Ajolfo*, l'*Ugone d'Alvernia.* Pour les *Reali* et leur auteur v. Pio Rajna, *Ricerche intorno ai Reali di Francia*, Bologne, 1872 (Cf. G. Paris, *Romania*, II, p. 351, sq.), et Gaspary, *Geschichte der italien. Literatur,* II, p. 252, sq.

[2] D'après Dunlop, *History of Fiction*, III², p. 38, une traduction française aurait été imprimée en 1490. Ferrario, *Storia ed analisi degli antichi romanzi di cavalleria e dei poemi romanzeschi italiani*, t. II, p. 283, indique deux éditions de cette traduction, Lyon, 1530, et Paris, 1532, et ajoute que l'auteur avertit lui-même qu'il a traduit le livre I, mais que pour le reste il s'est abandonné aux caprices de son imagination.

Dunlop, dans son *History of Fiction*, a consciencieusement résumé ce roman qu'il considère comme tenant à la fois du conte dévot et du récit chevaleresque [1]. C'est certainement un mélange des deux genres, et par là il était tout marqué pour se concilier le goût populaire. Vers le milieu du XVI[e] siècle, il fut mis en vers par Tullia d'Aragona [2], et c'est sous cette forme qu'il a été analysé par Ferrario dans son histoire

[1] *History of Fiction*, III[2], p. 38-50.

[2] Tullia d'Aragona était fille de la courtisane Giulia de Ferrare, qui affirmait qu'elle l'avait eue du cardinal Lodovico d'Aragona, neveu d'Alphonse II, de Naples, et qui n'hésita pas à lui donner ce nom illustre. Sa mère la fit élever avec soin. Aussi belle que spirituelle et savante, Tullia tenait à Rome une véritable cour formée de lettrés et d'artistes. Le respectable Jacopo Nardi lui adressait sa traduction du *Pro Marcello* (1536), et la qualifiait d'unique et véritable héritière du nom et de l'éloquence de Cicéron. En 1537, elle se trouva à Ferrare en même temps que Vittoria Colonna, et il ne semble pas que la comparaison lui ait été défavorable. Un correspondant de la Marquise Isabelle la dit *molto gentile, discreta, accorta, e di ottimi e divini costumi.* Elle parlait de toutes choses avec science et justesse, chantait fort bien, composait des vers sur l'amour platonique, et on lui en dédiait de semblables.

Neuf ans plus tard, à Florence, elle eut un succès pareil. C'est là qu'elle composa le dialogue *Dell' Infinità d'Amore*, où les interlocuteurs sont elle-même, Varchi et Benucci. La protection de la duchesse Éléonore lui épargna la honte d'être contrainte à porter sur son voile la bande jaune caractéristique de son métier et le duc Cosme écrivit en marge de sa pétition : *Fasseli gratia per poetessa.* Le dialogue *dell' Infinità d'Amore* roule sur l'amour élevé, noble, contraire à l'amour vulgaire ; il est infini parce que l'union parfaite de l'amant et de l'objet aimé est impossible. Le ton est naturel, aisé, la science étendue et solide.

Le remaniement du *Guerino il Meschino* parut en 1560, après la mort de Tullia. Il est remarquable que, dans l'avis au lecteur, elle se plaigne de ce que la plupart des livres que lisaient les dames fussent remplis de peintures voluptueuses et indécentes, alors que nous constatons qu'en plusieurs endroits elle a elle-même dépassé la limite permise (*Ferrario*, op., l. II, p. 283-285).

Le prudent Tiraboschi, dans le chapitre qu'il a consacré aux Italiennes illustres du XVI[e] siècle, en parle ainsi : « *Di questa celebre rimatrice che fu frutto d'amore e ne accese non senza qualche sua taccia le fiamme in molti e principalmente in Girolamo Muzio, si posson vedere copiose notizie presso il eo.* Mazzucchelli, *Scritt. it.*, t. I, par. 2, p. 928. »

La biographie de Tullia dans Ferrario (l. l.) n'a plus d'intérêt depuis les travaux plus récents que Gaspary a mis à profit dans les pages qu'il a consacrées à l'Aspasie moderne. V. *Geschichte der italien. Literatur*,

générale des romans de chevalerie et des poèmes romanesques italiens [1].

Le sujet est présenté comme suit en tête de la première édition du roman en prose :

In questo libro vulgarmente se tratta alcuna ystoria breve de re Karlo imperatore, poi del nasimento et opere di quello magnifico cavalieri nominato Guerino et prenominato Meschino, pe lo qualle se vade (*sic*) la narratio[n]e de le provintie quasi di tutto lo mondo e de la diversita de li homini e gente, de loro diversi costumi, de molti diversi animali e del habitatione dela Sibilla che se trova viva in le montagne in mezo d'Italia et anchora del inferno secondo dechiara la ystoria seguitando lo exordio.

Le *Guerino* est donc l'histoire d'un chevalier errant, qui parcourt le monde et les peuples les plus divers, rencontre les ennemis les plus étranges, interroge la Sibylle et descend en enfer.

Le héros lui-même est fils de Milon de Tarente, quatrième fils, d'après les *Reali*, du redoutable Girard de Fratte qui a un rôle si important dans la légende d'Aspremont ; il appartient à la Maison de Monglane, d'où sort, par Aimeri de Narbonne, l'illustre geste des Narbonnais.

La généalogie française, d'après Albéric des Trois-Fontaines (G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne,* p. 469), beaucoup moins chargée de descendances et de noms que les généalogies italiennes, donne le tableau suivant :

II, p. 509-513 et notes. Il estime que Tullia était vraiment sur le chemin du repentir et qu'il n'y avait aucune hypocrisie dans le dédain qu'elle professait pour l'amour grossier. Mais en 1548 elle revint à Rome, et dès lors, soit poussée par le besoin, soit cédant aux conseils de sa mère Giulia, son mauvais génie, elle reprit ses habitudes premières et finit par mourir chez un hôtelier du Trastevere en 1556. Aucun poète ne chanta sa mort, suivant l'usage du temps. Depuis son retour à Rome l'auréole avait disparu de son front. Avant de mourir, elle institua son fils Celio son légataire universel. Bernardo Tasso, le père de Torquato, est un des poètes qui célébrèrent Tullia au temps de sa prospérité.

[1] Op., l., t. III, p. 329-351.

Garin de Monglane

Arnaud de Beaulande	Girard de Vienne	Renier de Gênes	Milon de Pouille
Aimeri de Narbonne	Savari Beuve	Olivier Aude	Simon de Pouille, N. fille

Dans *Aimeri de Narbonne* le second fils de Girard de Vienne est Otton et Milon de Pouille n'a qu'un enfant, Aimeriet.

Dans les *Reali* italiens (L. v, c. 9) l'on a :

Guerino (petit-fils de Beuves d'Antone)

Girardo da Fratta	Bernardo da Dremondes	Milone Alemanno	Guerino
Rinieri di Vienna Arnaldo di Belanda Guizzardo di Puglia Milone di Taranto			

Guerino il Meschino, fils de Milon de Tarente, représente Simon de Pouille (ou Aimeriet), fils de Milon de Pouille et, comme lui, est cousin-germain d'Olivier, l'ami de Roland, le frère de la belle Aude.

Cette parenté est le seul trait d'union que l'on puisse relever entre le roman italien et nos chansons de geste; *il Meschino* est un roman d'aventure où l'auteur accumule les inventions qui lui paraissent les plus propres à intéresser la curiosité de son lecteur, sans songer nulle part à rattacher son récit aux légendes épiques du moyen âge français. J'essaierai d'en donner un très court sommaire d'après les résumés de Dunlop et de Ferrario[1].

[1] M. Gaspary, dans son histoire de la littérature italienne, t. II, p. 265, a résumé le *Guerino il Meschino* en une page ; mais il n'a pu consulter (comme il en avertit en note) qu'une édition de 1869 très mutilée, et cela explique comment la visite de Guérin chez la Sibylle est ainsi présentée : (*er*) *steigt in Italien in das verzauberte Reich der Fee Alcina hinunter*. Les jardins de Falérine, d'Alcine et d'Armide doivent quelque chose au séjour merveilleux de la Sibylle du *Guerino*, et c'est ce qui a induit l'abréviateur moderne à mêler le nom d'Alcine et une réminiscence d'Arioste au texte d'Andrea da Barberino. — Je regrette de n'avoir pu consulter que les sommaires de Dunlop et de Ferrario. En plusieurs endroits j'ai dû noter leur désaccord. Ferrario résume le *rifacimento* de Tullia d'Aragona et en reproduit quelques passages.

II

Charlemagne, ayant délivré des Sarrasins le royaume de Naples, en confia le gouvernement à Guichard et Milon. Celui-ci, sur la réputation de beauté de Fenisia, princesse d'Albanie, en devient amoureux, attaque et prend Durazzo, et épouse Fenisia qui lui donne un fils, Guérin. Napar et Madar, frères de Fenisia, veulent se venger, s'entendent avec les habitants de la ville, y pénètrent la nuit, s'en emparent, et Milon et Fenisia sont jetés dans une prison obscure. Guérin est sauvé par sa nourrice, tombe entre les mains de corsaires, est vendu à Constantinople, élevé par Epidonio qui en fait don au fils de l'empereur Alexandre. On le connaissait sous le nom de *Meschino* (malheureux) et lui-même ne se doutait point qu'il fût de noble origine. D'abord employé à servir à table, il se gagne l'amitié du prince. Puis par son habileté à manier armes et chevaux, par la douceur de ses manières, il mérite l'affection de tous, de l'empereur et de sa fille Eliséna. Par amour pour cette princesse, il donna des preuves merveilleuses de son courage en désarçonnant dans un tournoi les plus robustes champions sans se faire connaître, ce qui empêcha de décerner le prix du tournoi et provoqua ainsi une guerre. Torindo et Pinamonte, fils du roi Astiladoro, pensant que ce prix leur devait être attribué et se croyant offensés, se plaignent à leur père qui jure par Mahomet de tirer vengeance de cet outrage. Il vient attaquer Constantinople à la tête de cinquante mille hommes. L'empereur est fait prisonnier, toute la ville est en larmes, mais Guérin s'empare à son tour des deux fils du roi sarrasin et l'oblige à accepter que la querelle soit vidée par cinquante champions de chacun des deux partis. Grâce à son courage les chrétiens l'emportent et Constantinople est en fête. Mais la princesse Eliséna a le tort d'appeler Turc, c'est-à-dire esclave ou vilain, le sauveur de son père et de l'empire. Dès lors Guérin n'a plus qu'une pensée, il veut savoir de qui il est fils. L'empereur consulte les astrologues de la cour qui, après avoir examiné les étoiles, sont unanimes à déclarer que Guérin ne sera instruit de sa parenté que par les arbres du Soleil et de la Lune qui croissent à l'extrémité orientale du monde.

consulter sur ses parents. A Reggio, un vieillard lui donne un livre qui lui indique le chemin de la caverne de la Sibylle. A Norcia, de saints ermites l'instruisent des périls qu'il doit éviter : il lui faudra surtout résister aux séductions de la Sibylle ; car, s'il cédait à ses caresses, il serait précipité en enfer.

Pour le séjour de Guérin chez la Sibylle, je préfère suivre Dunlop que le résumé de Ferrario, d'après Tullia d'Aragona, qui me semble s'être trop abandonnée à son inclination dans cette partie de son *rifacimento* en vers.

A l'entrée de la caverne, Guérin rencontre une large rivière qu'il passe sur le dos d'un hideux serpent, qui lui apprend qu'il était jadis un gentilhomme et qu'il a subi cette déplaisante transformation par les sortilèges de la prophétesse. Guérin entre alors dans le palais de la Sibylle, qui se présente entourée de suivantes charmantes ; elle semblait aussi fraîche que si elle avait eu onze cent quatre-vingts ans de moins. Un repas magnifique est servi, et elle informe Guérin, dans le cours de la conversation, qu'elle jouissait d'une longue vie et d'une beauté inaltérable parce qu'elle avait prédit la naissance de notre Sauveur ; néanmoins elle avoue qu'elle n'est pas chrétienne et qu'elle demeure fidèle à Apollon dont elle a été prêtresse à Delphes, et à qui elle est redevable du don de prophétie. Sa dernière demeure avait été à Cumes, d'où elle s'était retirée dans le palais qu'elle occupait actuellement.

Jusque-là la Sibylle n'avait parlé que d'elle-même. Elle finit cependant par révéler à son hôte les noms de ses parents et toutes les circonstances de sa naissance. Elle lui promet de lui dire plus tard le lieu où ils résident et de l'éclairer sur son avenir.

Le soir elle conduisit Guérin dans la chambre qui lui avait été préparée, et il comprit bientôt qu'elle était décidée à lui causer un grand souci, car elle commença à lui faire les yeux doux, et procéda à un examen minutieux de sa personne. Mais le bois de la vraie croix, qui lui avait été donné par l'impératrice grecque, et une prière le délivrèrent des obsessions de la Sibylle, qui fut obligée de renvoyer son entreprise au matin, et de même les cinq jours suivants, toujours grâce à l'influence de la relique.

La prophétesse refusait néanmoins d'instruire son hôte du lieu où résidaient ses parents, dans l'espoir que, s'il restait auprès d'elle, il finirait par satisfaire ses désirs. Malheureusement, un samedi, elle ne put empêcher le chevalier d'être témoin de sa métamorphose en un serpent. Les fées et ceux qui s'associent à leur existence sont transformés, ce jour-là, en animaux hideux, et restent dans cet état jusqu'au lundi. Guérin se trouva donc entouré d'une véritable ménagerie. Quand la Sibylle eut recouvré ses charmes, il lui fit un reproche de la forme qu'elle avait dû revêtir, et dans son dépit elle lui accorda son congé, mais sans lui dire où étaient ses parents.

Tullia a développé longuement, et en termes parfois indécents, la scène de la séduction. Elle tient à prouver que la chasteté du chevalier fut réellement en péril. Elle le montre près de succomber :

Il cavalier si strugge e si vien meno
Com' a uno a chi bevanda avvelenata
In una sete estrema gli sia data.

Les deux récits, à en juger par le résumé de Ferrario, diffèrent aussi en ce que, dans le poème de Tullia, la Sibylle refuse absolument de donner aucun renseignement à Guérin sur ses parents. Il y est dit en outre que le séjour de Guérin auprès de la prophétesse dura un an.

Le chevalier revient à Norcia, et les ermites lui apprennent qu'il est excommunié pour avoir consulté les arbres du Soleil et de la Lune et s'être adressé à la Sibylle. Il se rend à Rome, où le pape le bénit et lui impose pour pénitence d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Galice, puis en Irlande, au puits de saint Patrice, où est le Purgatoire.

Guérin passe en Gascogne, y occit nombre d'assassins, séjourne cinq jours à Compostelle, purge la mer de pirates, et va en Irlande où l'archevêque, après avoir essayé de le détourner de sa dangereuse entreprise, lui donne une lettre d'introduction pour l'abbé de l'île sainte qui est le vestibule du Purgatoire. Accueilli au monastère, il doit y jeûner neuf mois. Puis il dépose ses armes et descend dans un puits au fond duquel il trouve une prairie souterraine. Là il reçoit des in-

structions de deux hommes vêtus de blanc qui vivaient dans un édifice bâti en forme d'église. Deux démons l'emmènent alors et l'accompagnent de caverne en caverne pour qu'il soit témoin des souffrances des âmes du Purgatoire. Dans chaque caverne un châtiment particulier était infligé à chaque vice. Ainsi les gourmands étaient tourmentés par l'odeur de tables bien servies et de boissons exquises.

Après avoir contemplé les peines du Purgatoire, Guérin passe dans un Enfer très semblable à celui de Dante, dont l'imitation est plus évidente encore que dans la peinture du Purgatoire. Il y retrouve le géant Macos qu'il avait tué en Tartarie, et la négresse aux yeux rouges, qui, pour l'amour de lui, avait tranché la tête de son frère après l'avoir enivré.

Jc dois ici reconnaître que, d'après Dunlop, cette princesse avait les cheveux rouges, ce qu'il trouve un défaut surprenant chez une Africaine(p. 43), mais le poème lui attribue

> ....guardatura
> Fiera con occhi rossi......

Il est probable que Tullia a tout simplement corrigé le texte primitif.

Les démons enlèvent Guérin très haut et le laissent retomber sur un pré de joncs que traversait un grand fleuve. De l'autre côté, des âmes vêtues de blanc chantaient des hymnes. Sur le fleuve était un pont de verre. Guérin y fut porté par les démons qui ne purent le suivre plus loin.

Il franchit le pont qui, sous ses pas, se transforma en un très dur diamant. A sa rencontre viennent deux vieillards vénérables qui lui baignent le visage dans l'eau du fleuve et lui disent qu'il est purifié de toutes ses fautes. C'étaient Enoch et Élie, et avec eux étaient venus d'autres personnages également saints qui chantaient les louanges de Dieu. On le conduisit ainsi dans un lieu voisin du Paradis terrestre dont l'enceinte étincelait de pierreries. Une porte s'entr'ouvrit, et il aperçut un moment Dieu au milieu des siens :

> L'Imperador de' cieli in mezzo vide
> Passar con alta fronte i cori tutti
> Dell' Angeliche squadre umili e fide,
> Il qual mostrava del suo figlio i frutti,
> Con braccia aperte, etc.

Mais la porte se ferme et Guérin ne pouvait se consoler. Les deux prophètes le réconfortent et le ramènent à l'église d'où il était descendu dans le puits. Il retrouve les moines qui le bénissent et font apparaître les images de son père et de sa mère dont il grave les traits dans sa mémoire, mais qui s'évanouissent sans consentir à dire leur nom.

Guérin va à Londres, traverse la France et arrive à Rome où il rapporte au Pape comment il s'est conformé à ses volontés.

Guérin fut envoyé par le Pape à Naples, où le roi Guiscard, son oncle, selon la généalogie des *Reali*, le charge d'aller combattre les Turcs en Albanie. Il prend Dulcigno et Durazzo, où il tire de leur prison Milon, son père, et Fenisia, sa mère, qu'il reconnaît d'après les images qu'il avait vues au monastère de saint Patrice. Après avoir rétabli ses parents dans leur autorité, il chasse les Turcs de la Grèce et de la Macédoine, puis se déguise en Turc avec Alexandre, empereur de Constantinople, et, seuls avec deux écuyers, ils partent pour Persépolis afin de retrouver Antinisca, la fiancée de Guérin. Ils sont assaillis par des voleurs et des géants qu'ils mettent à mort, en rendant la liberté à de nombreux prisonniers. A Camopoli, Baraniffe, seigneur du lieu, les emprisonne par trahison ; mais un Turc converti au christianisme, Artibano, tue Baraniffe et délivre les prisonniers. On les poursuit, ce qui leur donne l'occasion d'une nouvelle victoire. Arrivés à Persépolis ils sont accueillis par la fidèle Antinisca, et tout serait pour le mieux, si la ville n'était assiégée par Lionetto. Ce personnage, qui a réuni une armée de quatre cent mille hommes, ose ordonner à Guérin de lui remettre Antinisca et la ville. Après bien des incidents, Guérin et Alexandre abandonnent Persépolis qui est livrée aux flammes par Lionetto, donnent à Artibano, en mariage, la reine Dia, fille de Filicion, roi de Saragona, assurent la paix entre ce dernier et le roi d'Arménie, et Alexandre épouse Laura, seconde fille de Filicion. Les deux amis reviennent alors à Constantinople où ont lieu de grandes fêtes en l'honneur de l'empereur et de la nouvelle impératrice.

Dès lors, Guérin et Antinisca n'ont plus qu'à se rendre à Durazzo. Ils eurent deux fils, Fioramonte et Milone.

Le premier avait dix ans quand mourut leur tendre mère.

Guérin ne put se consoler de la perte de celle qu'il avait aimée.

Ne songeant plus qu'à sauver son âme, il se prépara à rendre compte à Dieu de sa vie, et décida de se faire ermite après avoir mis ordre à toutes ses affaires. Quand il voulut prendre le cilice, la mort délivra son âme de son enveloppe terrestre, et aux yeux de tout le peuple il monta au ciel :

E 'l vide il popol tutto andare in cielo.

« Telle est, dit Dunlop, l'histoire de Guerin Meschino, le plus errant (erratic) de tous les chevaliers qui aient traversé le monde. Aucun ne déconfit un plus grand nombre de géants et de monstres ; aucun ne fut plus fidèle à sa maîtresse qu'il le fut à la princesse de Persépolis ; aucun ne fut aussi dévot, ainsi qu'il ressort de sa conduite dans le Purgatoire et la demeure de la Sybille, et de ses nombreux pèlerinages et des conversions qu'il accomplit. »

III

Il est difficile d'appliquer les règles de la critique ordinaire aux œuvres composites où l'Italie a essayé d'abord d'imiter l'épopée chevaleresque française et les romans bretons. Sujets et personnages sont empruntés à une tradition étrangère. Les auteurs, et surtout Andrea da Barberino, possèdent une certaine instruction et affectent le ton et l'allure de l'histoire. Le *Guerino*, plus que tout autre de ces romans, est un mélange des éléments les plus divers. Crescimbeni néanmoins admirait fort le *rifacimento* de Tullia d'Aragona, et va jusqu'à le comparer, pour le style et la composition, à l'Odyssée d'Homère. Il l'appellerait un poème héroïque, si la fable avait quelque fondement historique. Il ne se doutait sûrement pas qu'un jour viendrait où l'on se demanderait s'il y a jamais eu une guerre de Troie, si Homère a jamais existé. Mazzucchelli constate que le *Guerino* est plein de faits invraisemblables, en contradiction avec toutes les données de l'histoire, de la chronologie et de la géographie [1], et l'on ne peut dire qu'il

[1] V. Ferrario, op. l. t. II, p. 286.

ait tort. Mais qu'importe à nos yeux? Ce que l'on peut demander à des compositions de cet ordre, c'est d'intéresser, de représenter vivement les passions ou les besoins d'esprit d'une époque. A cet égard, le succès du *Meschino* prouve qu'il répondait bien au goût populaire italien du XVe et du XVIe siècle.

Le romancier paraît avoir emprunté l'idée de prendre pour héros un chevalier d'une geste célèbre, à la *Spagna* où Roland, à la suite d'une querelle avec Charlemagne, part pour l'Orient, y rencontre des aventures nombreuses, conquiert des royaumes, convertit et baptise les princes et les peuples. Mais le sujet général du roman, la recherche des parents de Guérin à travers mille dangers, l'amour fidèle que le chevalier garde à la princesse de Persépolis, sont des conceptions d'un autre ordre où l'on reconnaît sans peine l'influence des romans d'aventure. Enfin l'auteur puise au hasard dans le fonds commun du moyen âge des notions historiques et géographiques.

Qu'ont fait Boiardo et Arioste, sinon de reprendre ces données, avec le génie poétique en plus et en faisant rentrer dans leur cadre tout le personnel de la légende de Charlemagne, tel que l'Italie le connaissait, tel qu'Andrea da Barberino l'avait déjà présenté dans les *Reali* et l'*Aspromonte?* En ceci, ils ont péché plus gravement contre la vraisemblance, car, aux motifs ordinaires de l'épopée, la passion chrétienne et l'ambition de vaincre les Sarrasins, ils ont substitué comme motif principal un élément romanesque, l'amour des chevaliers pour quelque belle dame. Roland, épris de la belle Angélique et perdant la raison, quand il sait qu'elle est l'amante de Médor, diffère trop du héros de Roncevaux, et, malgré l'art infini d'Arioste, on sent chez lui, non seulement le lecteur des romans de Lancelot et de Tristan, ou de l'Enéide, mais l'homme qui a goûté le Décaméron.

Mais il fallait renouveler une matière antique qui avait déjà subi une altération profonde dans les imitations populaires italiennes, et Boiardo et Arioste ne pouvaient le faire qu'en s'inspirant hardiment des goûts de leur propre temps.

Le succès du *Meschino* a été pour quelque chose sans doute dans la manière dont Boiardo a conçu et traité son sujet. Le jeune Roger, sa naissance, son éducation chez les infidèles,

ses aventures jusqu'au jour où il sait qu'il appartient à une geste chrétienne, tout cela rappelle Guérin à bien des égards, et, d'autre part, dérive de la légende d'*Aspromonte*, telle que l'a racontée Andrea da Barberino. D'autre part, la belle Antinisca, princesse de Persépolis, engageait à choisir en Orient la dame dont les charmes devaient porter le trouble et la discorde dans le camp de Charlemagne : on peut voir en elle la sœur aînée d'Angélique, princesse du Cathay. La Sibylle et son séjour enchanté sont une première ébauche de Falérine, d'Alcine et de leurs jardins féeriques.

L'art épure ainsi les formes grossières des époques d'ignorance, et l'Astarté orientale devient, sous l'influence du goût hellénique, l'Aphrodite de Cnide ou de Milo.

Dans Arioste, le voyage d'Astolphe au pays du Prêtre-Jean et sa rencontre avec Enoch et Élie dans le Paradis terrestre, dérivent certainement des aventures de Guérin en Éthiopie et de sa visite au puits de saint Patrice.

M. Pio Rajna, dans son bel ouvrage sur les sources du *Roland furieux,* a montré ce que Boiardo et Arioste doivent à leurs humbles devanciers aussi bien qu'aux modèles classiques [1]. Sans une littérature populaire de transition, ils n'auraient jamais songé à revenir aux héros du temps de Charlemagne. Il fallait que la matière épique de France fût adaptée au goût italien pour que des poètes du XV[e] et du XVI[e] siècle pussent s'y intéresser et consacrer leur génie à la faire revivre.

[1] M. Rajna ne pouvait oublier le *Guerino* « così prodigiosamente popolare in tutta quanta l'Italia », *Le Fonti dell' Orlando Furioso*, p. 462. Pour le Prêtre-Jean, et ce qu'Arioste emprunte en cet endroit au *Guerino* et peut-être à d'autres, v. p. 463-464. Si Astolphe trouve le Paradis terrestre au pays du Prêtre-Jean, Guérin y avait eu accès dans sa visite au puits de saint Patrice. Il y a simple transposition. M. Rajna ne me semble pas avoir remarqué (p. 473) que si Astolphe rencontre les deux saints vieillards Enoch et Élie, c'est en souvenir du *Meschino.* L'idée de se servir du char d'Élie pour s'élever jusqu'à la lune me paraît appartenir en propre à l'auteur du *Furioso.* Mais n'y a-t-il pas dans la légende d'Alexandre que le conquérant descendit au fond des mers dans une sorte de cloche à plongeur et s'éleva dans les cieux porté par des griffons ? V. Boiardo, *Roland amoureux*, L. II, ch. 1.

IV

Le personnage de Roger a été imaginé par Boiardo et conservé par Arioste pour donner à la famille d'Este une antiquité légendaire. Un poète du XVI[e] siècle, voulant se concilier par une flatterie pareille les bonnes grâces des della Rovere, ducs d'Urbin, conçut le dessein de leur attribuer pour ancêtre Guérin, dont le nom était tout aussi populaire en Italie que celui d'aucun des compagnons de Charlemagne, grâce au succès du roman que nous avons résumé, et entreprit de composer, à l'exemple d'Arioste, une suite du *Roland amoureux* où Guérin aurait parmi les paladins un rôle digne de sa réputation.

Les della Rovere ne pouvaient demeurer insensibles à ce procédé aimable, car leur illustration était de date récente. Le pape Sixte IV était d'origine plébéienne, et entre la famille des della Rovere et la sienne, malgré la ressemblance du nom, il n'y avait, semble-t-il, aucune parenté reconnue jusqu'au jour de son élévation à la chaire de saint Pierre (1471-1484). Des quatre neveux de ce Pontife, deux reçurent des principautés : Jerôme Riario eut Imola et Forli, Jean della Rovere eut Sinigaglia ; les deux autres, Pierre Riario et Julien (plus tard Jules II), furent cardinaux. Sixte fut l'ennemi acharné des Colonna et des Médicis, et on l'a même accusé d'avoir trempé dans la conjuration des Pazzi.

Jean della Rovere avait épousé la fille de Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin[1]. Guidubaldo, fils de celui-ci, mou-

[1] La célébrité du nom de Montefeltro remontait à l'habile et vaillant condottiere du XIII[e] siècle auquel Dante a consacré le chant XXVII de l'Enfer. En 1275, à la tête des Gibelins de la Romagne, il écrasa l'armée des Guelfes que commandait Malatesta de Verrochio. Puis il fut successivement capitaine de Forli et de Pise, assurant toujours la victoire à ceux qu'il servait, se réconcilia plusieurs fois avec l'Eglise et mourut en 1298, deux ans après être entré dans l'ordre de Saint François. Dante est sévère pour lui, trop sévère même, probablement parce qu'il n'était pas demeuré jusqu'au bout fidèle à la cause gibeline. Il lui reproche d'avoir, une fois devenu cordelier, donné au pape Boniface, alors en guerre avec les Colonna, le conseil de promettre beaucoup et de tenir très peu. Il est invraisemblable que Boniface ait eu besoin

rut sans héritier, et eut pour successeur son neveu François-Marie Ier della Rovere, fils de Jean (1508). Le pape Ju-

d'aller consulter un moine dans sa cellule pour apprendre à tromper ses adversaires. La politique était alors, est peut-être quelquefois de nos jours, celle que Machiavel a décrite ainsi : « Si vede per esperienza ne' nostri tempi, quelli principi aver fatto gran cose, che della fede hanno tenuto poco conto, e che hanno saputo con l'astutia aggirare i cervelli degli uomini, ed alla fine hanno superato quelli che si sono fondati in su la lealtà. » *Princ.* c. 18. Par une de ces contradictions fréquentes chez lui, Dante associe ailleurs les noms de Lancelot, le fier chevalier de la Table Ronde, et de Guy de Montefeltro, prenant ces personnages pour exemples de ceux qui, au déclin de l'âge, ont compris la nécessité de se réconcilier avec Dieu : « nella loro lunga età a religione si rendero, ogni mondano diletto e opera deponendo. » *Conviv.* IV, c. 58. — Certainement Dante eût envoyé François-Marie della Rovere rejoindre Montefeltro en Enfer, car les Gibelins du XVIe siècle n'avaient pas lieu de témoigner en sa faveur. — Les Montefeltro, au XIIIe et au XIVe siècle, eurent et perdirent plusieurs fois la seigneurie d'Urbin. Antonio de Montefeltro en acquit la possession durable en 1375. Il eut pour successeur en 1404 son fils Guidantonio. En 1442 le pape Eugène IV conféra le titre de duc à Oddantonio qui venait de succéder à son père et qui périt deux ans après dans une conspiration. Le peuple acclama un fils légitimé de Guidantonio, Frédéric, qui fut un homme d'un haut mérite et à qui les princes les plus puissants confiaient le commandement de leurs troupes. Son fils Guidubaldo suivit ses traces, mais fut dépouillé de son duché en 1502 par César Borgia. Il le recouvra peu de temps après, et, n'ayant pas de fils, adopta, sur le conseil de Jules II, leur neveu commun, François-Marie della Rovere, qui lui succéda en 1508. Tiraboschi, op. l. VI par. I, p. 15-16. Aux p. 53-56 il fait un grand éloge de la manière dont les deux derniers Montefeltro, Frédéric et Guidubaldo, encouragèrent les lettres, Guidubaldo surtout « à qui l'on l'on ne peut refuser l'honneur d'avoir été un des plus splendides Mécènes que la littérature italienne ait èus en ce siècle. » — Un des grands exploits du premier Montefeltro aurait été une victoire remportée en 1282 sur une armée de Français, de Provençaux et d'Italiens que le pape Martin IV avait chargés de prendre Forli. Montefeltro était capitaine de Forli ; il abandonna la ville et revint surprendre les ennemis qui l'avaient envahie, la pillaient et s'enivraient. Il en fit un carnage, et l'on montrait plus tard à Forli l'inscription suivante sur marbre :

Livia Gallorum quae decem millia claudit.

V. Scartazzini, *Divina Commedia*, éd. Leipz. *Inferno*, c. XXVII, note au v. 44. — Voltaire, avec sa finesse maligne, a vu ce qu'ont d'étrange un pape faisant la guerre aux chrétiens et un diable argumentant en forme avec un damné ; mais le passage de Dante est, malgré tout, d'un très grand poète, tandis que la parodie de Voltaire ne vaut rien. *Dict. phil.* V, 4, t. L, éd. 1785.

les II (1503-1513) ne pouvait être que favorable en principe aux intérêts de son neveu auquel il donna d'abord sa confiance pour la lui retirer et finir par la lui rendre. Mais ce pape eut pour successeur un Médicis, Léon X, qui ne pouvait oublier ce que Sixte IV avait fait contre les siens. Dépouillé de ses domaines, François-Marie se retira auprès du duc de Mantoue, son beau-père, et ne rentra dans la possession du duché d'Urbin qu'en 1522, après la mort de Léon X. Il vécut jusqu'en 1538. En 1534 il avait ajouté à ses Etats le duché de Camerino pour son fils Guidubaldo ; mais, quand celui-ci succéda à son père, il fut contraint à céder Camerino à l'Eglise et le pape Paul III en investit Octave Farnese, son neveu. Guidubaldo, second duc d'Urbin de la famille della Rovere, eut pour successeur en 1574 son fils, François-Marie II, qui mourut en 1631, âgé de quatre-vingts ans, sans laisser d'héritier. Dès 1629 il avait renoncé à ses Etats en faveur du pape Urbain VIII.

Sous les deux derniers Montefeltro et sous les trois della Rovere, les arts et les lettres furent en grand honneur à la cour d'Urbin[1].

Le poème où sont célébrés les exploits et les grandes qualités des della Rovere n'a pas été achevé ; il s'arrête vers la fin du XII[e] chant.

L'auteur partage l'hostilité des della Rovere pour les Médicis, fait un grand éloge de Venise, déplore les maux de l'Italie foulée par les Allemands et les Espagnols. Il était évidemment encore sous l'impression qu'avait produite le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon[2]. Son œuvre à

[1] « I tre duchi d'Urbino, che in questo secolo ebbero il dominio di quello Stato finchè esso fu devoluto al pontefice, nel favorire le lettere seguiron le gloriose orme de' loro predecessori. » Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* VII, p. 77. Ginguené complète ainsi Tiraboschi : « Leur cour, aussi splendide que celle des princes les plus magnifiques de ce temps, mit aussi une partie de son luxe à rassembler et à honorer les savants. » *Hist. littér. de l'Italie*, t. IV, p. 109-110.

[2] V. Gebhardt, *De l'Italie, essais de critique et d'Histoire*, Paris, 1876, p. 237 suiv. : Le sac de Rome en 1527. — L'armée de la ligue qui aurait dû arrêter les bandes impériales était commandée par le duc d'Urbin, François-Marie I[er]. On se borna à maintenir l'ordre à Florence et à ma-

cet égard est intéressante, et en somme on n'a guère à regretter qu'il ne l'ait pas conduite plus loin, car quel agrément peut présenter aujourd'hui un grand roman chevaleresque sur une matière qu'Arioste n'avait pas épuisée, puisqu'il a renoncé à remplir le cadre tracé par Boiardo, mais où il a dépensé le plus beau génie poétique de l'Italie de la Renaissance ? La noblesse de la Jérusalem pâlit à côté de cette richesse et de cette variété, de cette imagination merveilleuse, de ce style tour à tour éloquent et familier, spirituel et passionné.

Les *Dodici Canti* ne sont pour nous qu'un document tout à la fois littéraire et historique.

Si le *Roland furieux* n'est qu'à demi intelligible quand on ne connaît pas le *Roland amoureux*, les *Dodici Canti*, comme d'autres compositions analogues, ne seront pleinement accessibles qu'à ceux qui ont lu ces deux poèmes. Mais l'auteur ne s'est pas imposé de suivre fidèlement le cadre tracé par Boiardo et Arioste ; il le modifie et en sort quand il lui plaît. Parfois il prend la peine de souligner son désaccord avec ses devanciers là où il suppose que le lecteur pourrait le constater lui-même. Ainsi, au chant IV, oct. 54, il dit qu'Astolphe avait Bayard que Renaud avait laissé à Paris, bien que Boiardo prétende le contraire, et il ajoute :

Del ver mi accosto io sempre più ai vestigi.

Au chant VII, oct. 102, il imagine un second Mandricard pour expliquer que Doralice puisse être veuve. Ces libertés sont fréquentes chez tous les poètes qui ont écrit des suites au *Roland amoureux*.

V

Ce poème a été conservé dans le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal n° 8583. M. Mazzatinti, dans le troisième volume des *Manoscritti italiani delle Biblioteche di Francia*,

nœuvrer à longue distance de l'ennemi. Peut-être le duc d'Urbin n'était-il pas mécontent de voir un Médicis dans l'embarras. La conclusion de M. Gebhardt appelle l'attention : « C'est donc la Renaissance romaine et italienne que le crime de Charles-Quint a frappée au cœur. »

p. 135, le désigne ainsi : *Poema in 12 canti, adesp. e anepigr.*, c'est-à-dire sans nom d'auteur et sans titre. Il n'a pas cru nécessaire de décrire le manuscrit et se borne à citer la première octave des *Dodici Canti*, et pour les autres pièces le premier et le dernier vers, le premier seulement quand ce sont des sonnets. Sur ces indications, j'ai obtenu le prêt du manuscrit et j'y ai copié le poème en l'honneur des della Rovere et d'autres pièces qui seront l'objet de la seconde partie du travail que je commence aujourd'hui.

Le manuscrit 8583 a une hauteur de 20 cent. 4 mill. et une largeur de 14 centimètres. Il est écrit sur papier, et relié en parchemin. Au dos on lit :

Rime diverse
.... Alamanni
Susio

et sur le plat :

Rime diverse di Luigi Alamanni e di Gio.
Battista Susio della Mirandola

Au verso de la première feuille de garde l'on a :

Manoscritto originale
Di alcune poesie inedite di Luigi
Alamanni et del Susio

Enfin, au recto de la seconde feuille de garde cotée 1 et servant de titre, l'on a :

Canti Dodici
Rime diverse
di Luigi Alamanni
del Susio E.........

Le manuscrit contient 279 feuillets ; les feuillets 156 et 157 sont restés en blanc et la pièce suivante commence à la stance 3. Les feuillets 270, 271, 277 et 279 sont également en blanc.

Ce manuscrit est un recueil factice formé de deux parties distinctes : la première, qui contient les *Dodici Canti*, est d'une seule main avec des corrections et des lacunes qui me sem-

blent indiquer un autographe. L'écriture, très menue, surtout après les premières pages, est caractérisée par la lettre *e* qui est formée d'un jambage et d'un trait légèrement relevé partant de la tête du jambage, ressemblant à l'*r* romaine minuscule. Cette partie me paraît dater du XVI[e] siècle.

A la fin de l'exorde qui comprend huit octaves, au bas du verso du feuillet 2, on voit une sorte de signature ou de paraphe où j'inclinerais à lire LA, c'est-à-dire les initiales de Luigi Alamanni. Cette abréviation est répétée à la fin des *Dodici Canti*, qui s'arrêtent à la neuvième ligne du feuillet 142, verso, par le premier vers de l'octave 108. Ici elle me paraît bien indiquer que l'auteur avait pour le moment renoncé à continuer son œuvre.

La seconde partie du recueil est formée elle-même de deux parties, la seconde étant un cahier de format plus petit, contenant un *Capitolo* du genre pieux. La première, comprenant des poésies d'Alamanni, du Pallavicini, d'Arioste, de Susio della Mirandola, etc., diffère absolument du manuscrit des *Dodici Canti* par le papier et par l'écriture.

VI

Dans l'exorde du chant I, l'auteur, après avoir invoqué la dame de ses pensées, se place sous la protection du grand duc d'Urbin qu'il félicite d'avoir montré sa force et sa valeur contre

...el Mediceo duca Lorenzino.

Ce jeune Laurent est certainement le neveu de Léon X, fils de Pierre, frère aîné du pape. Son oncle enleva aux della Rovere le duché d'Urbin pour le lui conférer. Il a laissé une assez triste réputation, et l'on ne peut s'empêcher de regretter que le génie de Michel-Ange ait si magnifiquement honoré la mémoire de ce personnage. Les *Dodici Canti* sont donc dédiés à François-Marie I[er] della Rovere qui recouvra son duché après la mort de Léon X, comme nous l'avons vu plus haut.

Un peu plus loin notre poète déclare que, s'il est arrivé à la quarantième année sans rien écrire en l'honneur de son Mécène, c'est qu'il a été accablé par les maux de la pauvreté.

Si l'on jette un coup d'œil sur la biographie d'Alamanni, on voit qu'il fut un adversaire des Médicis, qu'à la mort de Léon X il avait pris part à la révolte des Florentins contre l'autorité de cette famille et qu'il dut fuir à Urbin, puis à Venise. Après diverses vicissitudes, il se retira en France où il jouit de la faveur de François Ier et de Henri II, mais il revint en Italie entre 1537 et 1540, quand il avait un peu plus de quarante ans et quand François-Marie Ier vivait encore [1]. Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que, désireux de revenir s'établir dans son pays natal, il eût songé à se placer sous le patronage des ducs d'Urbin. Cette supposition s'accorderait avec les éloges excessifs, il est vrai, mais conformes aux habitudes d'Alamanni, que l'auteur des *Dodici Canti* fait de la famille della Rovere en plusieurs endroits, avec le soin qu'il met à rappeler que Léon l'avait payée d'ingratitude pour les services qu'elle lui avait rendus [2], et le panégyrique enthousiaste de Venise que nous lisons au Ve chant.

[1] « Tra 'l 1537 e 'l 1540 fu in Italia, or in Roma ora in Napoli, ora in altre città, e stette per qualche tempo al servigio del card. Ippolito di Este giovine, senza però lasciare quello del re Francesco, con cui era unitissimo quel cardinale. » Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*, VII, par. 3, p. 1212. — La *Coltivazione* fut publiée à Paris en 1546, le *Girone il Cortese* parut en 1548. Alamanni était revenu en France en 1540. Il y mourut en 1556 à Amboise, après avoir jusqu'à la fin joui de la confiance des rois de France et profité de leurs libéralités. Il laissa l'*Avarchide*, épopée régulière sur un sujet romanesque, un siège de Bourges (Avaricum) que le vandale Clodasso, fils de Stilichon, a enlevé au roi Ban, père de Lancelot, et qu'Artus, ayant pour alliés les fils de Clovis, veut reconquérir. Au lieu de la colère d'Achille, l'on a la colère de Lancelot; Galéhault, le roi des Iles Lointaines, remplit le rôle de Patrocle ; Agamemnon, Hector, Nestor, Thétis sont suppléés par Artus, Séguran d'Irlande, le roi Lac, la fée Viviane, etc. Ce poème parut en 1570 et ne rencontra qu'une indifférence très méritée. V. Gaspary, Op. l. II, p. 541.

[2] Ch. IV, oct. 128. — Laurent le Magnifique avait obtenu d'Innocent VIII le cardinalat pour son fils Jean, âgé de moins de treize ans. Enveloppé dans la proscription des Médicis, le jeune cardinal dut quitter l'Italie et voyager en Europe. Il revint à Rome vers la fin du pontificat d'Alexandre VI. Il dut la faveur de Jules II à l'amitié de Galeotto della Rovere, neveu du pape, cardinal et vice-chancelier de l'Église. Jean pleura la mort prématurée de Galeotto, mais une fois pape il oublia tout, et Léon X devint « l'injuste persécuteur du duc d'Urbin, et les armes à la main, les foudres de l'Église à la bouche, l'implacable usurpateur de ses états. » Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, IV, p. 7.

Je note ces mots de l'exorde (c. I, oct. 6):

Della tua quercia corro alla dolce ombra
Qual stanco pellegrin per mio riposo.

Le désir de trouver le repos et la sécurité sous le chêne puissant des della Rovere serait bien naturel chez un Italien exilé de sa patrie et qui ne paraît point s'en être consolé.

A la fin du chant XII, la fée Sylvana montre à Astolphe des peintures où sont représentées non seulement des personnages de la famille della Rovere, Sixte IV, Jules II, mais aussi le pape Paul III et les princes Farnese, ses petits-fils ; il y est même fait allusion au duché de Camerino, que Paul III reprit pour le donner à Ottavio Farnese. Il eût été plus naturel et plus habile d'amener Guérin plutôt qu'Astolphe dans le palais de la fée, puisqu'il est dans le poème l'ancêtre, le *capostipite,* de la maison della Rovere ; mais l'auteur, à bout d'inventions ou peut-être hâté d'introduire cet épisode laudatif dans une œuvre que son intérêt l'engageait à offrir sans retard, sans attendre quelque nouvelle difficulté entre les Farnese et les della Rovere, s'est mis en mesure de plaire à ses divers protecteurs et ne s'est pas trop inquiété de Guérin qu'il avait laissé, au chant XI, aux prises avec Renaud (oct. 68). Et, s'il s'en est tenu là, c'est très probablement parce qu'il a renoncé à devenir le protégé des della Rovere et des Farnese.

L'on a une indication vague sur la personne du poète lui-même dans l'exorde du chant I, oct. 5 :

Cuopri quest' opra mia sott' il tuo manto
Ch' io non divenghi per sempre meschino
Com' i' divenni un' altra volta ancora,
Per dir la fama tua che 'l mondo honora.

Était-il Florentin ? au chant IV, oct. 127, on rencontre :

Vedi i Rutili, i Volschi, i Latini,
Li Marsi, li Picenti, il *mio paese*
Ch' al vincitor fu termini et confini
Che ritornò da bellicose imprese.

De quel vainqueur s'agit-il et de quelle entreprise guerrière ? l'on est porté à songer à quelque expédition de Fran-

çois-Marie. Que valent exactement les termes *fini* et *confini?* A un moment donné toute ville importante, au milieu des luttes qui déchiraient l'Italie, a été la limite d'une conquête. Il est possible que l'auteur ait évité de prononcer le nom de Florence pour ménager les rancunes des della Rovere.

La mention de manuscrit original, donnée au titre du recueil, pouvant s'appliquer à la première partie, m'amenait à examiner si nous ne possèderions pas un texte autographe de Luigi Alamanni.

J'ai voulu le comparer au *Giron le Courtois* que j'ai relu en cherchant s'il y avait matière à quelque rapprochement; mais, dans cette imitation d'un des romans du cycle d'Artus, le poète italien, gêné par son original, n'a plus les qualités d'aisance et de charme que l'on admire dans ses autres œuvres. La marque personnelle y fait complètement défaut. Le bon Giron peut être le type du parfait chevalier errant, le plus courtois des paladins; il lasse l'attention plus que la *Léandréide* ou l'interminable *Mambriano*.

Dans les Sonnets d'Alamanni, il en est un qui exprime des sentiments très semblables à ceux que nous rencontrons souvent dans les *Dodici Canti* (Venise. 1552, p. 292) :

Chiari signor che dell' Italia bella
(Come piacque a chi 'l può) reggete 'l freno ,
Non vi accorgete ch' al natio terreno
Si proccura da voi larga procella ?

Voi posto havete in la suprema sella
Tal che macchiato di crudel veleno
Crudo per voi coltel s'asconde in seno
Sotto chara, et gentil, dolce favella;

Et quegli àurati fior che vaghi fero
I vostri almi giardin fiorir mai sempre
Svegliendo, in vece lor nutriste spine.

Ma siavi a mente pur che Giove al fine
Non sosterrà ch'in sì dannose tempre
Sia d'ingiusti rettor sì giusto impero.

De même la rancune contre l'Espagnol et l'Allemand est vivement rendue dans ces deux quatrains (p. 289) où il vante la sécurité du paysan français :

Quand' io veggio il villan con larga speme
Che con l'aratro in man pungendo i buoi,
Riga i suoi campi, per versarvi poi
Quand' è il tempo miglior l'amato seme,

Sospiro et dico (ohimè) : costui non teme
Ne l'Hispan ne 'l German ch' à i danni suoi
Venghin rabbiosi, com' han fatto a noi,
Doglioso esempio di miserie estreme.

Il serait aisé de relever, dans Alamanni, d'autres passages où l'exilé exhale ses colères contre ceux qui gouvernent Florence, pleure sur la liberté morte et donne des conseils à son pays natal.

Je ne me crois pas autorisé à tirer une conclusion des indications que j'ai rapidement réunies; mais je ne pouvais éviter, engagé que j'étais à le faire par le titre même du manuscrit, de les soumettre au lecteur. D'autres plus compétents, si l'objet leur paraît mériter quelque intérêt, décideront avec sûreté s'il n'y eut entre Alamanni et l'auteur des *Dodici Canti* qu'une communauté de sentiments, une haine égale pour le nom des Médicis.

De toute manière, les *Dodici Canti* sont le premier jet d'un versificateur qui s'est arrêté peut-être au moment où la mort de François-Marie I[er] della Rovere rendait son travail moins utile, moins lucratif, pour dire le mot. Le style est facile, élégant même parfois, autant que j'en peux juger. Le ton s'élève jusqu'à l'éloquence aux endroits où il est question des malheurs de l'Italie divisée, trahie, opprimée. A cet égard, la fin du quatrième chant ne laissera insensible aucun de ceux qui pardonnent volontiers aux della Rovere et aux Médicis pour avoir protégé Michel-Ange et Raphaël.

La Renaissance italienne n'est pas une école de haute moralité, nul n'y contredit, mais c'est l'épanouissement le plus riche des dons les plus merveilleux du génie artistique, littéraire et scientifique, si bien qu'une fois les guerres de religion terminées, l'Europe n'a fait que s'appliquer à en reprendre la tradition un moment obscurcie. Mais l'on ne retrouvera plus cette fleur de la première éclosion du génie moderne : qui en a goûté le charme demeure désarmé en face des

fautes, des vices, des crimes de ces grands hommes qui employaient les trésors de leurs Etats ou même de l'Eglise à renouveler les siècles de Périclès et d'Auguste.

Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise,* est très dur pour ce qu'il appelle la Renaissance païenne : il s'associe à Luther pour dresser un réquisitoire en forme contre les civilisations du Midi. Il prend au pied de la lettre toutes les déclamations du réformateur allemand et conclut en disant : « On ne fonde pas une société sur le culte du plaisir et de la force ; on ne fonde une société que sur le respect de la liberté et de la justice[1]. » Et il déclare que la Réforme est, elle aussi, une renaissance, mais appropriée au génie des peuples germains. Ces peuples sont sans doute plus grossiers et plus lourds, plus adonnés à la gloutonnerie et à l'ivrognerie, mais ils sont en même temps plus remués par la conscience, plus fermes à garder leur foi, plus disposés à l'abnégation et au sacrifice. Le grand écrivain ne voit pas que la Germanie était encore en plein moyen âge quand l'Italie, depuis deux siècles, marchait à grands pas sur la route royale de la civilisation moderne. Luther est un contemporain de Dante, non d'Arioste. Quant à comparer la valeur morale des peuples de l'Europe, élever les uns, avilir les autres, en s'appuyant sur des statistiques complaisantes, c'est sortir du domaine de la critique littéraire, et méconnaître les lois de l'histoire. Au jugement partial et très léger, malgré sa gravité affectée, de Taine, j'opposerai l'opinion d'un esprit sage, d'un historien sérieusement et loyalement documenté, de Burckhardt :

« Si l'on nous permet de résumer les principaux traits du caractère italien tel que la vie des classes élevées nous le fait connaître, nous arrivons au résultat suivant. Le défaut capital de ce caractère est en même temps ce qui en fait la grandeur : nous voulons parler du développement de l'individualisme.... Or, si l'égoïsme, dans le sens le plus large comme dans le sens le plus étroit du mot, était la racine de tout mal, l'Italien cultivé de la Renaissance aurait été par là même plus près du mal que d'autres peuples.

[1] Livre II, ch. V, 1 : Les vices de la Renaissance païenne. — Décadence des civilisations du Midi.

» Mais chez lui ce développement individuel a été fatal et non volontaire ; c'est surtout grâce à la culture italienne qu'il s'est étendu aux autres peuples de l'Occident et qu'il est devenu depuis le milieu supérieur dans lequel ils vivent. Il n'est ni bon ni mauvais par lui-même, mais il est nécessaire ; il est la condition du bien et du mal moderne qui ont pour nous une toute autre valeur que pour le moyen âge.

» C'est l'Italien qui a eu le premier à soutenir le choc puissant de cette révolution dans l'histoire du monde. Avec ses qualités et ses passions, il est devenu le représentant le plus remarquable des grandeurs et des petitesses de cet âge nouveau : à côté d'une dépravation profonde se développent la plus noble harmonie des éléments personnels et un art sublime qui ennoblit la vie individuelle, comme l'antiquité ni le moyen âge n'avaient pu ou voulu le faire [1]. »

Taine aurait dit tout cela avec plus d'éclat et de relief, mais l'aurait-il dit, lui qui dans son *Voyage en Italie* est souvent si préoccupé d'idées préconçues ? Et cependant j'y rencontre cet aveu : « La façon dont les Grecs et les Italiens de la Renaissance prenaient la vie était à la fois meilleure et pire : elle produisait une civilisation moins durable, mais commode, moins humaine, mais plus d'âmes complètes, plus d'hommes de génie [2]. » Il conclut ainsi un développement, où il établit que la spécialisation moderne aboutit à l'abaissement de l'art, de la religion, de la poésie. Mais si nous sommes menacés de passer sous le niveau de cette médiocrité odieuse, ne pourrions-nous pas être indulgents pour les races nobles qui n'ont point connu, pour citer Taine parlant de la décadence de Venise, « les deux seuls vices impardonnables, l'aigreur et la vulgarité [3] ? »

Pour en revenir aux *Dodici Canti*, ils portent la marque d'une rédaction rapide, les négligences sont nombreuses, on y relèvera des formes archaïques. J'ai reproduit le texte fidèlement, sans toucher à l'orthographe proprement dite. Si l'au-

[1] Burckhardt, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, t. II, p. 218-219 de la trad. française.

[2] *Voyage en Italie*, t. II, p. 247.

[3] *Voyage en Italie*, t. II, p. 302-303.

teur l'avait revu et préparé pour l'impression, il lui aurait sans doute donné un autre aspect. On rencontrera des octaves et même des vers incomplets.

Les *Cinque Canti* d'Arioste, qu'il avait laissés à l'état d'ébauche, présentent également des lacunes, des négligences, des fautes de versification et même de langue [1], et cependant Arioste, pour le reste de son œuvre, est le plus correct des écrivains.

La composition des *Dodici Canti* est assez enchevêtrée, et l'auteur abuse du droit d'abandonner successivement, pour les retrouver ensuite, ses chevaliers errants sur les divers chemins où il les a engagés. Pour faciliter la lecture de ce poème, j'en présente d'abord un résumé qui permettra d'en saisir l'ensemble. J'ai dû renoncer à l'accompagner d'un commentaire suivi. Çà et là j'ai suppléé des lettres omises ou illisibles en les plaçant entre crochets. A la fin, l'on trouvera quelques notes réclamées par l'état du texte ou complétant cette introduction.

VII

CHANT I

L'auteur annonce qu'il contera une histoire que Turpin a cru devoir taire dans l'intérêt de la gloire de Roland, invoque sa dame et dédie son œuvre au duc d'Urbin.

Il rappelle comment Roland et Angélique ayant bu aux sources de Merlin dans la forêt d'Ardenne, le comte s'éprit d'un plus grand amour pour Angélique, tandis que celle-ci n'eut désormais pour lui que la plus violente aversion.

Il dira l'origine de la famille du duc d'Urbin et ce que fut Guérin, auteur de sa race.

Roland a surpris Angélique endormie dans la forêt d'Ardenne; il la contemple et l'admire. Bride-d'Or hennit. Angélique s'éveille à ce bruit, prend la fuite, et, quand Roland veut s'approcher d'elle, elle se rend invisible en mettant dans sa

[1] Ginguené, *Hist. littér. de l'Italie*, t. IV, ch. V, p. 510.

bouche son anneau magique, puis se tient cachée sous un laurier.

Après s'être désespéré, le comte se décide à se diriger vers le Cathay dans la pensée de retrouver celle qu'il aime. Il remonte en selle et part.

Survient un chevalier. Il boit à l'autre source et perd aussitôt son amour pour Angélique. C'était Renaud de Montauban qui avait rencontré Ferragus, avait dû le combattre et ainsi avait été retardé dans sa poursuite d'Angélique. Quand celle-ci, au matin, veut partir, elle boit, mais à la source de l'amour, où précisément Roland avait bu. Dès lors elle est éprise de Renaud, tandis que celui-ci, qui était parti de Paris malade, est guéri de sa passion.

Angélique admire Renaud endormi, et, bien qu'en considérant qu'il a Rabican pour cheval et qu'il a peut-être tué son frère l'Argail, elle ait un moment la pensée de le tuer, elle le veut pour son seigneur, lui pardonne la mort de son frère, veut obtenir à tout prix son amour, et finit par l'appeler par son nom. Il s'éveille, la voit, et, sans lui répondre, remonte sur Rabican et fuit. Elle s'asseoit sur l'herbe, s'arrache les cheveux, pleure et pousse des cris de désespoir. Elle est sur le point de se donner la mort.

Cependant Roland va son chemin. Un géant lui demande de se résigner à le servir un an ou à le combattre. Duel où le comte montre sa vaillance ordinaire. Mais Roland met le pied dans le sang du géant, s'y trouve comme englué, est saisi, enchaîné et enfermé dans une tour [1].

[1] Dans Arioste, Caligorante s'emparait de ses victimes â l'aide du filet magique où Vulcain avait saisi jadis Mars et Vénus. Astolphe n'a qu'à sonner du cor enchanté que Logistille lui a donné, pour que le géant soit à sa merci : il l'enchaîne et l'emmène avec lui. Il arrive ainsi sur les bords du Nil où Boiardo avait laissé Grifon et Aquilant aux prises avec Orrile, le monstre qui se reconstituait aprés chaque blessure. Astolphe trouve le moyen de tuer Orrile et dônne plus tard Caligorante à Sansonnet qui gouvernait Jérusalem pour le compte de Charlemagne (*Roland furieux*, XV, 42-97). De Caligorante, notre auteur a fait son Gorante, frère d'Orrile, leur a donné pour mère Alfégra, personnage de son invention, a imaginé le piège du sang au lieu du filet de chaînes, et a attribué à Gorante le don magique d'Orrile. (V. ch. II, et surtout ch. IV.) Cf. *Morgante*, XXIV, l'histoire des géants *impaniati*, englués par Maugis.

Ferragus, qui survient, est pris également dans le sang du géant, et Renaud, en voulant le dégager du piège, y glisse à son tour, si bien que tous trois sont prisonniers.

Angélique repassait dans son esprit les événements provoqués par sa beauté. Elle partait, quand elle entend un chevalier prononcer son nom. C'est Sacripant, roi de Circassie, qui est amoureux d'elle comme les autres. Quand il la voit, il s'élance et lui barre le passage, car il connaît le secret de l'anneau. Mais Angélique lui promet de l'aimer s'il consent à se faire son champion contre le meurtrier de son frère. Il promet ce qu'elle veut, aveuglé qu'il est par sa passion.

CHANT II

Angélique continue à tromper le roi de Circassie sur ses intentions vraies. Ils se dirigent vers le Levant, et pour abréger l'ennui du chemin elle lui conte une nouvelle. Quand elle était en Espagne avec Fleur-d'Épine, une vieille femme porta plainte contre un jeune homme dont elle était follement amoureuse et qui ne lui témoignait que du mépris: le contraste entre sa laideur et la sincérité de sa passion faisait tout à la fois rire et pleurer.

Les deux voyageurs rencontrent Gorante, le monstre qui a déjà vaincu Roland, Ferragus et Renaud. C'est le frère d'Orile, et Astolphe l'avait déjà chassé du domaine de la fée Sylvana. Il provoque Sacripant. Pendant le combat survient un nain qui apprend à Angélique que le Catay est menacé par Agrican qui la veut pour épouse.

Angélique regrette d'avoir rejeté le dévouement de Roland qui seul était capable de la défendre contre Agrican. Elle maudit sa beauté qui cause le malheur des vaillants chevaliers qui l'aiment. Cependant l'influence de l'anneau magique agit sur le géant qui tombe ; Sacripant lui tranche la tête, et, le charme étant rompu, les prisonniers sortent de la tour. Le nain suspend la tête de Gorante à l'arçon de sa selle et part avec Angélique et Sacripant. Mais le corps du géant les rejoint, reprend sa tête et engage un nouveau combat avec Sacripant, tandis qu'Angélique s'enfuit. Le nain rencontre Renaud auquel il conte ce qui s'est passé et qui continue à

bouche son anneau magique, pui... laurier. ...re et doit

Après s'être désespéré, le com... ...énée

le Cathay dans la pensée de ret...

monte en selle et part.

Survient un chevalier. Il boi...

son amour pour Angélique. ... su...

qui avait rencontré Ferrag... ...se ...es na-

avait été retardé dans ... demand... ...étache

celle-ci, au matin, veut p... ...eut s'ent... d'y

l'amour, où précisément ... ...r et la suit. ...tenir

éprise de Renaud, tand...

malade, est guéri de s...

Angélique admire ...le est Fontedoro, nièce du

sidérant qu'il a Rabi... ...té tué par Sarmagon qui vou-

son frère l'Argail, ... a puni d'une manière terrible

elle le veut pour s... que Seffronio, frère de Sarmagon,

frère, veut obteni... ...e son royaume. Roland partage sa

ler par son nom. ... défendre.

remonte sur Ra... ...entin de l'Etoile de lui ramener Roland

che les cheveu... ...on service. Mais, au lieu du chevalier, il

est sur le poir... ...ante. Après un combat où la sœur de Re-

Cependant ...ge, on s'arrête dans une hôtellerie où Brada-

de se résign... ...ujet des obsessions de la fille de la maîtresse du

comte mon... ...lui raconter comment déjà elle a été obligée de

dans le s... ...er Fleur-d'Epine qui elle aussi la prenait pour un

enchaîné ...e. Bradamante repart à la recherche de Roger. Serpen-

... après avoir appris que Roland a passé le détroit, revient auprès de Marsile.

[1] Dar... magiq... sonne... soit... les... av... pl... s...

CHANT IV

Exorde en quatre octaves où il est parlé d'Hégésias, de Solon, de Cicéron, de Périclès. L'auteur célèbre le pouvoir de l'éloquence et des Muses.

Roland s'éprend de la fausse Fontedoro. C'est une sorcière ennemie d'Angélique et qui veut la ruine de son empire. Elle

` avec un saty ne peut plus sortir.
"ai nom, ıd qui, après avoir
leur le lion. Le rugis-
ui survient au
à mourir de
vers Char-
Sacripant
a bie. eux che-
quête de R
nom de Soffrosine ncon-
Egypte. Elle trouve p ıe et
description de ce palais. Elle nt
t. Des jeunes filles la prennent et r
e palais. Description d'un chêne qu'embra
s, grands l'un par le savoir, l'autre par la pu
- deux autres personnages portant le manteau de
e ; — un autre encore, fameux par sa valeur. L'arbre chargé de trophées (oct. 39-40). — Il s'agit de la famille della Rovere.

Sylvana s'étonne. Une voix lui apprend qu'un jour elle pourra expliquer ce que signifie ce tableau. — Repas de Sylvana. Elle est couronnée.

La fée demande à Astolphe de châtier Gorante. Elle lui promet un collier qui lui assurera toujours la victoire. Astolphe avait précisément la lance d'or enchantée de l'Argail et le bon cheval Bayard. Survient un chevalier dont le frère a été assassiné. Astolphe s'engage à vaincre le monstre.

Après avoir désarçonné Gradasse à Paris, le prince anglais était parti à la recherche de Roland; mais celui-ci par l'Espagne se rendait au Cathay, tandis qu'Astolphe passait par l'Allemagne, la Thrace, le Pont et arrivait au Tanaïs, au pays de Sylvana. Vulcain avait forgé ce collier auquel Tydée avait dû ses triomphes.

L'on revient à Roland. Pendant qu'il se laisse séduire par Alfégra, les vaisseaux, qui accompagnaient celle-ci, se sont évanouis. Une tempête s'élève et met la barque en péril. Roland interroge Alfégra qui se rit de sa frayeur.

Cependant Renaud a tué la Chimère et rencontré un lion qui se défendait avec peine contre un griffon. Il tue le griffon et étourdit le lion d'un coup du plat de son épée.

chercher son cheval. Mais il est arrêté par la Chimère et doit engager une lutte terrible.

Roland se dirigeant vers Albraque, passe les Pyrénées et arrive en Andalousie. Le roi Marsile, qui redoutait non sans raison les projets de Gradasse, offre à Roland de le prendre à son service. Roland refuse. Un chevalier de Marsile, Berzavaglia, le défie. Après s'être débarrassé de Berzavaglia et des siens, Roland passe le détroit de Calpé et d'Abila. Il suivait le rivage quand il aperçoit nombre de gens armés et des navires qui étaient sur le point d'aborder. De l'un d'eux se détache une barque, et une dame tout en pleurs lui demande d'y monter, car elle a besoin de son secours et veut s'entretenir avec lui. Le chevalier descend de Bride-d'Or et la suit.

CHANT III

La dame apprend à Roland qu'elle est Fontedoro, nièce du grand Sénape, que son époux a été tué par Sarmagon qui voulait l'avoir pour femme, qu'elle a puni d'une manière terrible le meurtrier de son mari, et que Seffronio, frère de Sarmagon, assiège Albana, capitale de son royaume. Roland partage sa douleur et lui jure de la défendre.

Marsile charge Serpentin de l'Etoile de lui ramener Roland qu'il veut avoir à son service. Mais, au lieu du chevalier, il rencontre Bradamante. Après un combat où la sœur de Renaud a l'avantage, on s'arrête dans une hôtellerie où Bradamante est l'objet des obsessions de la fille de la maîtresse du lieu et doit lui raconter comment déjà elle a été obligée de détromper Fleur-d'Epine qui elle aussi la prenait pour un homme. Bradamante repart à la recherche de Roger. Serpentin, après avoir appris que Roland a passé le détroit, revient auprès de Marsile.

CHANT IV

Exorde en quatre octaves où il est parlé d'Hégésias, de Solon, de Cicéron, de Périclès. L'auteur célèbre le pouvoir de l'éloquence et des Muses.

Roland s'éprend de la fausse Fontedoro. C'est une sorcière ennemie d'Angélique et qui veut la ruine de son empire. Elle

a eu de son union avec un satyre deux fils, Orile et Gorante. Alfégra, tel est son vrai nom, les fit élever dans une tour près du Nil. Infidèle à Brione, leur père, elle aime Médor qu'elle a emporté aux Îles Perdues où elle le retient au milieu d'enchantements. De là la haine d'Alfégra pour son époux qu'elle fait tuer par ses fils. Mais, après ce crime, les parricides ne peuvent s'entendre, et Gorante se dirige vers le Tanaïs et pénètre dans le domaine de la bienfaisante fée Sylvana. Chez elle était venu Astolphe en quête de Roland. Sylvana était fille de la Sibylle et portait le nom de Soffrosine avant d'avoir quitté l'île d'Erythrée pour l'Egypte. Elle trouve près du Tanaïs un palais magnifique : description de ce palais. Elle boit à une source et s'endort. Des jeunes filles la prennent et la transportent dans le palais. Description d'un chêne qu'embrassent deux bergers, grands l'un par le savoir, l'autre par la puissance ; — deux autres personnages portant le manteau de pourpre ; — un autre encore, fameux par sa valeur. L'arbre est chargé de trophées (oct. 39-40). — Il s'agit de la famille della Rovere.

Sylvana s'étonne. Une voix lui apprend qu'un jour elle pourra expliquer ce que signifie ce tableau. — Repas de Sylvana. Elle est couronnée.

La fée demande à Astolphe de châtier Gorante. Elle lui promet un collier qui lui assurera toujours la victoire. Astolphe avait précisément la lance d'or enchantée de l'Argail et le bon cheval Bayard. Survient un chevalier dont le frère a été assassiné. Astolphe s'engage à vaincre le monstre.

Après avoir désarçonné Gradasse à Paris, le prince anglais était parti à la recherche de Roland ; mais celui-ci par l'Espagne se rendait au Cathay, tandis qu'Astolphe passait par l'Allemagne, la Thrace, le Pont et arrivait au Tanaïs, au pays de Sylvana. Vulcain avait forgé ce collier auquel Tydée avait dû ses triomphes.

L'on revient à Roland. Pendant qu'il se laisse séduire par Alfégra, les vaisseaux, qui accompagnaient celle-ci, se sont évanouis. Une tempête s'élève et met la barque en péril. Roland interroge Alfégra qui se rit de sa frayeur.

Cependant Renaud a tué la Chimère et rencontré un lion qui se défendait avec peine contre un griffon. Il tue le griffon et étourdit le lion d'un coup du plat de son épée.

Aleramo conduit Astolphe à la cabane où se cache Gorante. Celui-ci est renversé du premier coup de la lance d'or et promet de partir pour les pays du Couchant. Ainsi il s'était retiré dans la forêt d'Ardenne où il avait fait prisonniers Roland, Renaud et Ferragus qui furent délivrés par la vertu de l'anneau que portait Angélique. Les chevaliers erraient dans la forêt à la recherche de la princesse, retenus par l'art de Maugis qui savait que Gradasse projetait d'attaquer Charlemagne. L'enchanteur avait trompé les démons qu'Angélique avait chargés de l'emprisonner, et revenu en Gascogne il avait repris son empire sur le monde infernal et retrouvé au perron de Merlin le grimoire oublié par Angélique quand elle était partie avec l'Argail; celui-ci de son côté avait oublié la lance d'or dont Astolphe était devenu le possesseur.

Astolphe brûle la hutte de Gorante et revient avec Aleramo auprès de Sylvana.

Revenons à Roland. La barque est battue par les flots. Le chevalier se rappelle comment Alexandre descendit au fond des mers. Alfégra demeure indifférente, refuse de ramener la barque au rivage. L'auteur énumère les poissons que voit Roland, remarque que les grands dévorent les petits et se lamente sur les malheurs de l'Italie.

CHANT V

Suite de la plainte sur les malheurs de l'Italie, — histoire de la fondation de Venise, éloge de la République, description de son empire: l'auteur lui conseille la justice et l'entente avec le duc d'Urbin (oct. 1-19).

Roland, couvert par les vagues, regardait les poissons tout en pensant à Angélique. Survient un énorme poisson. Un coup de Durandal ne peut le blesser; Roland d'un bond s'élance sur le monstre qui le portera sain et sauf au Levant où avec Sacripant il ira à Albraque.

Sacripant était aux prises avec Gorante, s'il vous souvient, mais il fut sauvé par l'anneau d'Agélique. Celle-ci prend néanmoins la fuite pour échapper à son amant. Au delà des Pyrénées, elle retrouve son nain.

Sacripant la cherche vainement. Craignant que Gorante ne

l'ait atteinte, il entre dans la forêt d'où il ne peut plus sortir. Il y restera jusqu'à ce qu'il rencontre Renaud qui, après avoir tué le griffon, est obligé également de tuer le lion. Le rugissement de l'animal expirant attire Sacripant qui survient au moment où Renaud se plaignait d'être exposé à mourir de faim dans cette solitude et regrettait ses torts envers Charlemagne, qu'il a abandonné, et envers son cousin. Sacripant achève le lion qui rugissait encore. Querelle des deux chevaliers qui se défient et engagent le combat.

Angélique et son nain, se dirigeant vers Grenade, rencontrent un géant. Elle met dans sa bouche l'anneau magique et fuit. Elle aperçoit des gens armés. Le nain échappe au géant et la rejoint. Elle l'envoie en reconnaissance et il trouve sur son chemin Bradamante qui lui dit que ce sont des soldats de Marsile commandés par Serpentin. Le nain prie Bradamante de protéger sa maîtresse. Celle-ci est surprise de la ressemblance de celui qu'elle croit un chevalier et de Renaud. Elle se fait connaître, et Bradamante promet de la défendre, si elle peut la renseigner sur le sort de Roger. Les deux dames se confient leurs chagrins. Angélique raconte comment ses sentiments envers Renaud se sont changés, elle supplie Bradamante de lui gagner l'amour de son frère.

Bradamante est étonnée d'une pareille dureté chez Renaud. Elle promet de plaider la cause d'Angélique, et si, grâce à elle, elle retrouve Roger, de la faire triompher.

Angélique estime que les deux vaillants chevaliers seront attirés dans son royaume par les bruits de guerre qui se répandent. Elles se quittent; Bradamante va à Montauban, mais elle ne reverra Roger qu'à la cour de l'empereur Léon, en Grèce, ainsi qu'on l'a lu ailleurs (dans Arioste).

Nous suivons Angélique[1]. Les gens de Serpentin ont une querelle avec des voleurs, dont le chef, un géant, les met en déroute, mais Serpentin finit par le tuer et venge ses hommes. Marsile regrette les pertes qu'il a faites sans qu'on ait pu lui amener Roland qui voyage tristement sur la baleine.

[1] Il ne sera plus parlé d'elle que bien plus loin, à propos du Rio-Castello.

CHANT VI

Du bien de la liberté. Roland l'a perdue pour s'être épris d'Angélique. Il eût bien voulu remonter sur sa barque, mais Neptune l'aperçoit et Roland se fait connaître, raconte comment l'amour d'Angélique lui vaut ces aventures. Neptune lui apprend qu'il avait entendu ses plaintes et, qu'ému de pitié, il lui a envoyé la baleine pour le sauver.

Astolphe est revenu au palais de Sylvana avec Aleramo, après la défaite de Gorante. Il ne voit partout que serpents, et Aleramo lui explique que c'est le jour où les fées sont forcées de se transformer, une fois l'an, en reptiles. Ils visitent les salles du palais. Dans l'une, ils admirent des peintures dont plusieurs se rapportent à la famille des ducs d'Urbin (oct. 31-37).

Renaud et Sacripant échangeaient des coups terribles. La nuit arrive, ils s'arrêtent, se désarment et s'étendent pour dormir. Sacripant veille et se désespère d'avoir perdu Angélique. Maugis, ne voulant pas que Renaud reprenne un combat dangereux, présente aux yeux de Sacripant une image d'Angélique qui reproche au roi circassien de se livrer au sommeil et de l'oublier. Ils partent ensemble et le démon donne à Frontalet une telle vigueur qu'ils atteignent le rivage où Roland avait rencontré Alfégra, la fausse Fontedoro. Le démon disparaît et Sacripant se plaint de cette trahison dont il croit Angélique coupable. Il est sur le point de se donner la mort.

Renaud s'éveille et constate que son adversaire est parti. Il a grand'faim et s'adresse à un ermite qui refuse de lui ouvrir. Il se répand en invectives contre les moines, enfonce la porte et jette par la fenêtre l'ermite que Dieu protège et qui ne se fait aucun mal. Renaud lui demande pardon et le moine s'excuse de sa défiance en alléguant que l'ermitage a été longtemps un repaire de voleurs. Renaud, après s'être rassasié, repart et trouve le cheval de l'Argail qu'il avait déjà possédé, mais qu'il avait perdu, quand avec Roland et Ferragus il fut prisonnier de Gorante. Il se rend en Espagne.

Il nous faut conduire Roland à la montagne où Bride d'Or paissait, gardé et soigné par les Dryades.

Neptune avait pris Roland en croupe sur son dauphin ; il le dépose sur le rivage d'Afrique, et envoie la baleine qui avait avalé Alfégra la déposer sur le même rivage. Roland la rencontre et lui réclame Bride-d'Or. Alfégra se lamente. Sacripant vient à son secours et demande à Roland d'épargner une femme. Le comte la lui cède en l'avertissant de ce qu'elle vaut. Ils vont ensemble à la recherche de Bride-d'Or.

Astolphe considérait les peintures du palais de Sylvana. Il est malmené par un grossier paysan qui veut battre les serpents-fées.

CHANT VII

Astolphe finit par tuer son adversaire. Avec Aleramo il va se reposer sur un beau lit au moment où le jour paraissait.

Renaud était en Espagne. Il s'est décidé à se ranger du côté d'Agrican, afin de punir le roi Galafron qui avait envoyé l'Argail avec la lance enchantée pour ruiner la France.

Il voit une femme attachée toute nue à un arbre et battue par un nègre. Il s'approche. Elle l'engage à fuir. Il refuse, et dans un combat avec le géant noir qui était un des quatre qui avaient accompagné Angélique en France, il lui passe son épée à travers le corps, le blesse une seconde fois et voudrait le convertir à la foi chrétienne, mais le mécréant ne veut rien entendre et Renaud le laisse mourir de ses blessures.

La dame est surprise de la ressemblance de Renaud et de Richardet. C'était Fleur-d'Epine, fille de Stordilan, roi de Grenade. Elle raconte comment elle s'était d'abord éprise de Bradamante, comment elle devint l'amante de Richardet, et comment celui-ci fut sauvé du bûcher par un chevalier errant. Depuis elle a épousé Zénodore dont la bravoure dans un tournoi l'avait séduite. Ils rencontrent l'armée de Zénodore qui venait secourir son épouse. On les conduit à la cité et Renaud y est reçu en triomphateur.

Pendant le festin qui suivit, Doralice compare le chevalier à Mandricard dont elle est veuve.

Ici l'auteur s'interrompt (oct. 102). Le lecteur est en droit de se demander comment Agrican peut être au nombre des vivants, quand son fils Mandricard est mort. Cela est en effet

en désaccord avec le récit d'autres poètes, mais ils ignoraient qu'il y avait eu deux Mandricard.

Nous les laissons à table et revenons à Roland. Les nymphes lui ont rendu Bride-d'Or et le renseignent sur Alfégra. Neptune lui a enlevé le grimoire à l'aide duquel elle transportait les gens aux Iles-Perdues, mais elle n'en est pas moins dangereuse. Elles mettent en garde les chevaliers contre les enchantements qu'ils pourront trouver en se rendant au pays de Galafron et leur apprennent qu'ils feront la rencontre d'Angélique. Ils abandonnent Alfégra et partent, accompagnés par un faune qui avait soigné Bride-d'Or et que les nymphes leur donnent pour guide.

CHANT VIII

Les deux chevaliers cheminaient amicalement. Roland parlait d'Angélique. Cela déplut à Sacripant, qui, pour le détourner de cet amour, veut lui montrer combien elle est fausse et déloyale. Elle possède l'anneau dont Sémiramis se servit pour satisfaire une passion incestueuse. Il fut trouvé ensuite par le berger Gygès qui le mit à profit pour séduire la reine de Lydie. Cambyse en hérita, et il passa aux mains d'Atlante, l'enchanteur de Carène, qui lui donna la vertu de détruire tout maléfice et le remit à Galafron, comptant ainsi ruiner la France et sauver les jours de Roger.

Les deux chevaliers aperçoivent une flotte sur la mer et une armée sur le rivage. Le faune va à la découverte : ce sont les forces de Rodomont qui va rejoindre Agramant et veut envahir la France avec lui.

Roland pique des deux, attaque les Sarrasins et se trouve en face de Rodomont qu'il désarçonne. Sacripant et le faune mettent les Sarrasins en déroute. Roland et le Circassien entrent dans Alger, le faune reste à garder le pont.

Les chevaliers font un carnage des habitants d'Alger. Mais Rodomont a jeté le faune en bas du pont et est entré dans la ville. Il combattait avec Sacripant, quand il voit son palais en flammes. Il y court pour sauver sa mère, mais trop tard. Le faune avait mis le feu au palais et à toutes les maisons.

Les trois amis s'en vont et le comte écrit sur la porte :

« Ici a été Roland. » Cela augmenta la colère de Rodomont, et plus tard il fit payer très cher aux Parisiens la victoire de Roland.

Aleramo et Astolphe s'éveillent. Leurs vêtements leur ont été enlevés et ils trouvent à leur place, Astolphe une cotte impénétrable, Aleramo un costume d'un prix inestimable. Souvent l'habit fait valoir son homme. Sylvana requiert encore l'aide des chevaliers contre un nouveau monstre, Tisiphone, sortie des enfers pour les punir d'être entrés dans son palais, et, quand ils en auront triomphé, alors viendront Mégère et Alecton. Astolphe éprouve quelque frayeur, mais la fée le dispense du combat et en charge Aleramo.

A Grenade, Renaud est l'objet des attentions de Doralice. On le comble d'honneur pour avoir délivré Fleur-d'Epine. Toutes deux sont assises avec lui sur un char de triomphe qui parcourt la ville. Mais l'amazone géante Sicomora qui avait eu l'avantage dans un combat antérieur sur le nègre Argeste, ravisseur de Fleur-d'Epine, est jalouse des succès de Renaud ; elle l'insulte et le provoque. Renaud est obligé d'accepter le combat et, malgré son désir de l'épargner, il est contraint de la tuer. Il est alors entouré par les cent chevaliers de la géante qui sont tenus par serment de la venger. L'un d'entre eux, Guérin, s'offre à combattre, et, s'il est vaincu, lui et ses compagnons deviendront les soldats de Renaud ; si celui-ci a le dessous, il sera comme eux esclave des Amazones. Ce Guérin, dans ses voyages à la recherche de son père, était tombé aux mains des Amazones (oct. 129).

Le combat dure longtemps : on décide de l'interrompre et de le reprendre le jour suivant. On fait les funérailles de Sicomora, et à table Renaud et Guérin sont assis l'un à côté de l'autre.

CHANT IX

Des trésors et de la vertu. — Guérin raconte son histoire. Il est parti à la recherche de son père, parce que la belle Eliséna lui avait reproché de n'être qu'un esclave. Après avoir vaincu le roi Carador, il a quitté Constantinople, et à travers bien des difficultés s'est rendu au pays des arbres du Soleil,

où il a su qu'il devrait parcourir le monde avant de retrouver son père. Puis, avec Sicomora, il est venu en Espagne. Il ne rit jamais et garde une attitude sérieuse et noble.

Roland, Sacripant et le faune sont sortis d'Alger et se dirigent vers Albraque, pendant que Rodomont médite de se venger de la France. Un courrier de Galafron leur annonce que le roi appelle à son sécours tous les chevaliers errants ; il donnera sa fille Angélique à qui le délivrera d'Agrican. Mais Angélique est prisonnière de Sarpedonte, fils d'Oldrado, et seigneur du Rio-Castello (Château-Mauvais). Tout chevalier qui se présente à ce château y demeure prisonnier, s'il ne met à mort en un jour cent chevaliers. Le courrier ajoute qu'ils ne sont qu'à six lieues de Rio-Castello.

Ils en prennent le chemin, et Sacripant prie Roland de lui laisser cette entreprise. Le comte y consent à la condition qu'il respecte Angélique et la rende à son père.

Le courrier essaie de les détourner de leur projet et leur demande de porter d'abord secours à Galafron, mais ils n'y consentent pas.

L'auteur se plaint de ce que les seigneurs soient des tyrans, préfèrent le vice ou la bassesse à la vertu et au talent. Il excepte son protecteur qui demeure digne de sa noble geste, la maison d'Anguillara. Puisse Mars le ramener vaiqueur !

Ils rencontrent les hommes de Sarpedonte. Sacripant les attaque avec vaillance, et Roland commence à regretter de lui avoir cédé la place.

Cependant Aleramo, chez Sylvana, combat Géryon, le dragon à trois têtes, qui, malgré les coups qu'il reçoit, s'enlace autour du corps du chevalier. Sans Sylvana, Astolphe n'eût pu supporter ce spectacle.

Aleramo tue enfin le dragon, mais de la bouche de celui-ci sort une hydre à sept têtes. Le chevalier en tranche une d'un coup d'épée : à sa place il en renaît trois autres. Astolphe s'effraie encore davantage. Aleramo tranche les sept cols de l'hydre et jette au feu l'affreux animal. Astolphe prie alors Sylvana de mettre une trêve aux combats avec les monstres et de leur faire connaître les merveilles de sa demeure.

Sur l'ordre de Sylvana, on leur sert un repas dans son jardin qui n'a point de pareil au monde. Au milieu est une

colline où les Muses habitèrent autrefois, le Parnasse aux deux sommets. En leur souvenir, on les y a représentées et avec elles les grands poètes qui illustrèrent les genres auxquels chacune préside. Sylvana et les deux champions s'asseoient et le festin commence.

Nous revenons à la table où nous avons laissé Renaud et Doralice qui brûle d'amour pour le chevalier. Elle craint de ne jamais le posséder, car ni elle ni son père ne savent ce que sont ces deux étrangers errants. Elle rougissait et pâlissait tour à tour, ce qui n'échappa point à sa mère, tandis que Fleur-d'Epine est joyeuse de se voir honorée et de ce que les vaillants guerriers sont si bien traités.

Renaud, désireux de savoir qui est son adversaire, finit par lui demander son nom et sa patrie. Le bon Guérin consent à le renseigner. Il ignore où il est né; il a été élevé à Byzance où il reçut le nom de Meschino. Tout enfant il avait été pris par des corsaires, puis acheté par un marchand qui en fit présent à sa femme. Ils eurent pour lui les soins de parents véritables. Son père adoptif avait un fils: les deux enfants furent traités de la même manière, sans différence aucune. L'empereur demanda un jour à celui que Guérin croyait son frère, de lui donner ce petit esclave. Le père donna son consentement, et Guérin devint le serviteur favori d'Alexandre, fils du vieil empereur. L'impératrice l'aimait également. Il délivra Constantinople assiégé par les Turcs. Puis il résolut de se mettre à la recherche de ses vrais parents et de consulter les arbres du Soleil. Là un vieillard vénérable, après avoir interrogé son idole, lui répondit qu'il devait aller vers le Couchant, où il retrouverait sa famille, qu'il avait reçu deux fois le baptême, qu'au premier il avait été nommé Guérin et Meschino au second. En revenant il fut prisonnier aux rives du Thermodon et y demeura sans pouvoir accomplir son dessein.

Renaud regrette que son adversaire se soit engagé par serment à venger Sicomora, car il mourra sans avoir recouvré son nom de Guérin, mais sous celui de Meschino, puisqu'il a eu la mauvaise chance de tomber entre les mains redoutables du sire de Montauban.

Les chevaliers vont se reposer. Le roi Stordilan s'inquiète

d'avoir à sa cour ces deux chrétiens si vaillants. On le rassure, mais Doralice qui se défie des intentions du roi, va secrètement avertir les chevaliers de se bien garder.

CHANT X

La jalousie trouble l'esprit; elle fait que Stordilan ne peut recouvrer sa tranquillité et demande à ses conseillers quel parti il doit prendre au sujet de Renaud et de Guérin. L'un est célèbre pour sa prouesse, l'autre, sous le nom de Meschino, est illustre chez les Grecs et a vaincu Finidaro et ses fils. Stordilan craint pour son royaume. En sauvant Fleur-d'Epine Renaud a mérité d'être honoré, mais il convient qu'il parte au plus tôt et Guérin avec lui. Zénodore, qui se défiait de son père, vient au Conseil et fait un grand éloge de Renaud dont le courage est sans égal et sur la loyauté de qui l'on peut compter. On explique à Stordilan qu'il a tout intérêt à ménager le sire de Montauban. Zénodore quitte le Conseil et va trouver les chevaliers, tandis que Stordilan consulte encore ses conseillers qui ne savent trop que répondre. Zénodore revient avec les deux chevaliers. Renaud annonce qu'une fois son combat avec Guérin terminé il quittera le royaume.

Il déclare que si Charlemagne attaquait injustement Stordilan ou son fils, il est prêt à les défendre. De même Guérin affirme que, lorsqu'il aura retrouvé son lignage, si Zénodore recevait quelque outrage, il reviendrait le secourir, fût-ce au risque de sa vie.

Tout le monde les admire et l'on se sépare amicalement. Mais Renaud, au lieu de dormir, projette de convertir Zénodore à la foi chrétienne; Guérin l'entend prier Dieu, et conçoit de son côté le dessein, s'il sort sain et sauf du combat, de délivrer la route de Galice des voleurs qui l'infestent.

Malgré leur amitié, les deux champions, aussitôt qu'il fait jour, se préparent à combattre. Zénodore les supplie vainement de se réconcilier. Stordilan insiste en leur montrant que leur conduite est en complet désaccord avec la foi chrétienne ; elle enseigne le pardon des offenses, et c'est pure folie que de sacrifier un bien éternel à une fumée d'honneur. Le serment de Guérin est nul puisqu'il est contraire à la loi.

Renaud et Guérin ne pouvaient réfuter le roi qui avait raison. Renaud est heureux de voir que le père de Doralice connaisse si bien l'Evangile et espère le convertir. Il maintient qu'il a le devoir de combattre pour la vérité et la justice. Guérin de son côté dit que Turc, Maure, ou baptisé, nul n'a le droit de manquer à son serment.

Doralice intervient, alléguant l'incertitude du sort des armes et la vanité du motif qui les met aux prises. D'ailleurs un serment ne lie point quand il est contraire à la loi divine. Pourquoi ne respectent-ils pas la volonté du Christ, alors que Turcs et Arabes obéissent fidèlement à l'Alcoran ? Comment peuvent-ils se dire chrétiens quand ils n'observent point leur loi tout entière ? Elle finit par leur proposer de se faire remplacer secrètement par deux chevaliers : celui qui représentera Guérin se reconnaîtra vaincu, se rendra et ainsi les cent chevaliers de Sicomora seront obligés de partir.

Ni Renaud ni Guérin ne veulent céder. On leur sert une collation délicate et somptueuse, et Fleur-d'Epine supplie son beau-père de veiller sur les jonrs de Renaud, mais il répond que l'honneur lui interdit de revenir sur sa parole donnée.

On avertit les cent chevaliers d'avoir à se trouver sur la place où les deux champions reprendront la lutte. On prépare les estrades pour les reines et pour le peuple. Zénodore fait prendre les armes à deux cents cavaliers et à quatre cents fantassins. Le lieu choisi est hors de la ville, à un demi-mille.

Avant d'engager le combat, les deux champions descendent de cheval, font pieusement leur prière, se demandent pardon et se baisent sur la bouche comme deux frères.

Ils brisent d'abord deux lances. Le tronçon de l'une vola si haut que dix autres lances avaient été rompues quand il retomba sur le sol et s'y enfonça.

La poussière, la sueur des chevaliers et de leurs coursiers obligent à interrompre le combat une demi-heure. On amène d'autres chevaux. Les deux champions sont d'accord pour reprendre à l'épée et finir avec la masse d'armes. Guérin portait des armes enchantées et toute sa personne était fée, excepté le pied gauche.

Nous revenons à Sacripant qui taille en pièces les hommes de Sarpedonte et qui continue à refuser le secours de Roland.

Néanmoins il finit par être fait prisonnier et le comte, après avoir sonné du cor, attaque les Maures. Leur chef, autrefois vassal d'Agramant, ose le défier. Roland lui répond en réclamant la liberté d'Angélique et de Sacripant. Le combat s'engage et Roland tue les soixante qu'il avait devant lui.

D'après Turpin, il en coupa dix en deux d'un seul revers de Durandal :

Chi nol vol creder, vadalo a cercare,
Ch' io son christian di buona fede asperso,
Et credo questo et più se più mi lice,
Massimamente a quel che Turpin dice.

Roland sonne de nouveau du cor, si fort que les gens de Rio-Castello l'entendirent. Sarpedonte arme ses cent chevaliers et les fait partir en deux corps à la découverte. Le chef de cette troupe offre à Roland de choisir une des lances qu'il lui présente ; celui qui sera désarçonné ne combattra plus de la journée. C'est un chrétien de la famille italienne Malatesta qui descend de Cadmus. Il apprend à Roland que lui et sa dame, belle entre les belles, sont tombés entre les mains du cruel Sarpedonte. Ils allaient sur un vaisseau faire leurs dévotions à Lorette ; des corsaires les ont pris et livrés à Sarpedonte qui l'a contraint à le servir, lui laissant à cette condition sa dame bien-aimée. Robert, tel est son nom, apprend au comte qu'Angélique est en effet prisonnière de Sarpedonte.

Le comte désarçonne Robert, et taille en pièces ses chevaliers. Cependant Sacripant cherche Angélique, qui était invisible, quand il lui plaisait, grâce à son anneau. Elle eût pu sortir de la forteresse et n'y était restée que pour en assurer la ruine. Sacripant s'impatiente, et Sarpedonte lui annonce qu'il doit se reconnaître son vassal ou mourir dans les trois jours. — Robert admire les exploits de Roland et se rend à lui, mais il est inquiet du sort réservé à sa dame.

CHANT XI

Toute faute non suivie de repentir est châtiée par le monarque éternel. Ninive et l'Egypte en donnent des exemples contraires : Nabuchodonosor fut pardonné, Pharaon et son

peuple furent punis. Parfois, la faute du roi retombe sur un peuple entier, ainsi qu'il arriva quand David enleva la femme d'Urie. Sarpedonte sera puni.

Roland va à la porte du château, sonne du cor et défie Sarpedonte. Celui-ci est renseigné par les fuyards, et ni lui ni ses autres chevaliers ne savent que résoudre. Un vieillard qui désapprouvait leur vie criminelle, les avertit du danger. Il rappelle que cette forteresse, dite autrefois la Rocca Benedetta (la Roche Bénie), a changé de nom et de coutumes. Sarpedonte a dépassé les crimes de ses pères. Le chevalier qui se présente, est le messager de Dieu ; il faut lui demander merci. Un jeune favori de Sarpedonte tourne en dérision le discours du vieillard. On finit par proposer à Sacripant de se charger de l'entreprise. Il refuse parce que Roland est son compagnon. Ils l'enferment dans une prison et se disposent à marcher à la rencontre du comte.

Nous les laissons juqu'à ce que nous ayons tiré Astolphe et Aleramo du Jardin de Sylvana et qu'ait pris fin le combat de Guérin et de Renaud, pour qu'ils ne nous embarrassent plus tant que Rio-Castello n'aura pas été détruit.

Astolphe et Aleramo prennent un repas à l'ombre des lauriers et des myrtes ; un concert mélodieux s'unit aux chants des oiseaux pour les charmer. En ce lieu règne un printemps perpétuel. On y voit réunis les arbres les plus divers et les plus beaux, les fleurs les plus parfumées.

Après le repas, chevaliers et dames se promènent dans le jardin. Toutes sortes d'animaux s'offrent à leurs regards. Ils s'arrêtent près d'un étang où nagent de nombreux poissons, puis vont dans les bois jouir du chant des oiseaux ou les contempler. Toutes les espèces d'animaux sont représentées dans cette enceinte, où l'on trouve même le minotaure, le sanglier de Méléagre, les lions de Cybèle, etc. Les chevaliers admiraient ces merveilles. Sylvana les mène dans son palais, où elle a préparé un jeu charmant dont nous parlerons, mais nous devons revenir à Guérin et Renaud.

Ils combattaient à l'épée avec un succès égal. La lutte est longue et fatigante, parce que Guérin avait des armes enchantées. On en doit dire l'origine.

Guérin eut pour mère Fenice, que Sefferra avait nourrie.

Celle-ci et son époux Zenone savaient l'art des enchantements. De Byzance la pauvreté les avait conduits à Durazzo, où Sefferra et la duchesse de ce pays accouchèrent à peu près en même temps, l'une d'un fils qui ne vécut pas, l'autre d'une fille ; mais bientôt la duchesse mourut, et Sefferra eut soin de l'orpheline.

Le duc Mustafa était mahométan ; il mourut deux ans après son épouse, laissant deux fils et la jeune fille que Sefferra élevait. Cette enfant était d'une beauté sans égale. Milon, duc de Tarente et fils de Gérard de Bourgogne, en devint amoureux. Il chassa de Durazzo Naparro et son frère Madar, baptisa Fenice, qui prit possession du duché, l'épousa, et en eut Guérin.

Sefferra avait prédit à la duchesse qu'elle aurait un fils qui ferait grand honneur à sa famille. Sous le palais, du côté de la mer, elle avait un souterrain où elle évoquait les démons. Quand Guérin naquit, elle y porta l'enfant, fit venir Vulcain et lui ordonna de forger pour Guérin des armes meilleures que celles d'Achille, qui ne pussent servir qu'à lui seul et grandissent avec lui. Il devait y représenter un chêne et y inscrire le nom de Guérin. Elle conjure Vulcain par Zoroastre, Circé, Médée, Salomon, la Sibylle de Cumes, Proserpine, Erichtho, le Styx, le Léthé, le filet où il prit Mars et Vénus, etc.

Une allusion à la révolte des Géants contre Jupiter amène l'auteur à se lamenter sur les malheurs de l'Eglise livrée aux outrages des Colonna, de traîtres italiens, d'Espagnols et d'Allemands :

Deh ! vedi, Christo, come la tua Chiesa
E data in preda delli rei Tithani
Et come dalla gente Collonesa
Pria, et poi dalli maligni Lutherani
Fu divorata et malamente offesa
Da traditori Ausoni et da marani
Celtiberi et crudei Thedeschi insieme
Ch' ognun qnanto più può la stratia et prieme.

Paul saura sans doute conduire la barque de Pierre, mais comment pourra-t-il conserver la foi, si celui qui devait la

défendre contre Turcs et païens se fait l'héritier de Luther ? Dieu ne voit-il pas les progrès de l'erreur ? Qu'il vienne donc au secours de son vicaire et le rende invincible comme Josué, sans cependant arrêter le cours du soleil.

Vulcain forge les armes de Guérin, en se conformant aux instructions de Sefferra. Celle-ci plonge alors l'enfant dans l'eau du Styx où les armes ont été trempées. Enfin elle éprouve si le corps de Guérin est réellement invulnérable et si rien ne peut entamer son armure.

Cependant les frères de la duchesse, Naparro et Madar, conspiraient pour lui enlever le pouvoir.

Milon avait ordonné de grandes fêtes à Durazzo en l'honneur de la naissance de son fils. Un partisan des deux frères veut profiter de l'occasion pour leur faire recouvrer le duché. Finadusto s'était laissé baptiser par simple crainte. Il avise Napar.

L'auteur rappelle ici au duc d'Urbin comment il eût repris son duché sur Léon X et Lorenzino, s'il n'avait été trahi par ceux qui l'accompagnaient. Sans leur défection, il n'aurait pas eu à demeurer aussi longtemps dans les Marches (nel paese Marchiano) (oct. 118-120).

Naparro lui répond qu'il va venir, s'entend avec Astiladoro, et, à la tête de soixante cavaliers, se dirige sur Durazzo.

CHANT XII

L'auteur cite comme ayant perdu leur temps quand il fallait agir, Annibal, le rigide chef français en Pouille, le Toscan dont les fils ont appris aux dépens de leur père à être vigilants pour éviter un sort pareil à celui de leur père à Prato : ils cherchent aujourd'hui à rendre la liberté à leur pays.

De même, le duc Milon gaspille ses loisirs à Durazzo. Il avait licencié ses troupes et vivait magnifiquement, ouvrant sa cour à tous. Naparro, sous le nom de Torindo, vient à Durazzo avec sa troupe. Finadusto, qui était un Turc mal baptisé, le reçoit volontiers. On dit que trois sortes d'eaux se perdent : l'une, c'est la pluie qui tombe dans la mer ; l'autre, celle dont on lave la tête à un âne et qui ne vaut qu'ingrati-

tude ; la troisième est celle qui sert à baptiser Juif, Turc ou Chaldéen. Un mauvais juif n'est jamais un bon chrétien. Finadusto et son complice Lamphybo ont fait ainsi le malheur de Durazzo, leur patrie.

Au moment où tout était prêt pour le tournoi, un grand tumulte se produit dans la cité. Naparro et ses hommes massacrent les chrétiens sans épargner les femmes ni les petits enfants. Le bruit en vient jusqu'au palais. Sefferra prend Guérin et descend dans son souterrain, tandis que le duc et son fidèle Manfred s'arment pour combattre. Mais Sefferra évoque les démons et leur fait transporter à Constantinople et remettre à l'empereur les armes faites par Vulcain. L'empereur les destine à son fils alors âgé de cinq ans.

Milon et son épouse sont faits prisonniers ; il recouvrera sa liberté quand son fils viendra à son secours. Sefferra s'est embarquée avec l'enfant, mais des corsaires s'emparent du bateau et jettent à la mer Sefferra qui est changée en un oiseau blanc.

A Byzance, Guérin fut acheté par Epidonio, dont la femme eut à la même époque un garçon et tous deux furent élevés avec les mêmes soins. C'est ainsi que Guérin fut baptisé de nouveau et reçut le nom de Meschino ; l'autre enfant eut le nom de son père, Epidonio.

A l'âge de quinze ans, Guérin vainquit à la lutte plus de vingt adversaires. Alexandre, fils de l'empereur, témoin de sa vaillance, voulut l'acheter, mais Epidonio lui en fit don et lui raconta que des corsaires l'avaient pris avec une dame couverte d'or et de pierreries et une nourrice : toutes deux avaient été jetées à la mer.

Guérin écoutait etjurait de se venger sur les Turcs auteurs de ses maux. Il devait tenir parole.

Alexandre voulut essayer les belles armes que Sefferra avait fait parvenir à l'empereur, mais il ne put les revêtir. En vain on travaille à les mettre à sa taille. Les armuriers ne peuvent y réussir, car elles résistent à leurs outils. Alexandre se demande quel est ce Guérin dont le nom y est gravé, et ce que signifie le chêne qui y est représenté.

On s'aperçoit un jour que les armes vont au Meschino et Alexandre allait les lui donner, mais des jaloux s'y opposent

et l'empereur se rappelle que celui qui les lui a remises, a dit qu'elles devaient être le prix d'un combat.

Guérin se désespère, car il voudrait y prendre part. Alexandre lui promet de l'affranchir.

Le tournoi est annoncé. Comme une trêve régnait entre les chrétiens et les Turcs, ceux-ci viennent en grand nombre.

Guérin est affranchi et armé par Alexandre lui-même. Mais sur ses armes il porte un vêtement de paysan et sur sa tête une couronne de chêne : il doit demeurer inconnu, car l'empereur le ferait périr, s'il savait qu'il ose prendre part au tournoi.

Guérin renverse d'abord un de ses oncles, Madarro, et le met à mort. Napparo, son autre oncle, demande à lutter contre l'audacieux vilain. Il est abattu avec son cheval et se brise l'épaule. Amphylo, le Persan, est également désarçonné. L'on renvoie au lendemain la suite du combat.

Alexandre désarme lui-même son ami qui sert à table quand les chevaliers prennent place au banquet. On réclame le vainqueur de la journée et Alexandre demande l'avis de Guérin, qui répond : « L'inconnu a vaincu parce que moi je n'ai pas pris part au combat. » Mais l'empereur entend que seul un chevalier y soit admis ; la fête continue.

Le jeu, auquel Sylvana avait convié Aleramo et Astolphe, consistait à détacher des cheveux d'une fée et sans les rompre, un anneau qui avait des vertus magiques. Astolphe essaie vainement, Aleramo réussit sans peine. Astolphe s'irrite et Sylvana doit le calmer. Puis elle leur montre une salle immense et magnifiquement décorée. Des peintres y avait représenté un chêne que tenaient deux pasteurs couronnés d'or et de pierres précieuses, comme l'auteur l'a dit déjà ; l'on voyait les travaux de l'un et de l'autre. L'un posait le pied sur un monceau de livres et de manuscrits, à côté de l'autre était un grand monceau d'armes et un temple d'abord démoli, puis reconstruit plus beau. Un lion arrachait un rameau du chêne illustre, mais d'autres rameaux poussaient plus nombreux et il se couronnait d'armes victorieuses.

Un autre pasteur couronné s'élevait jusqu'au ciel sur un char de feu. De son manteau il couvrait peu à peu le côté le

plus fameux de l'Italie et tendait à deux jeunes gens deux pans de son manteau. Sur son diadème d'or, était écrit « Paul III », les deux jeunes gens avait pour nom Alexandre et Ranuccio. Aux pieds du grand pasteur s'abritait encore un tout jeune homme, Guido Ascanio.

Astolphe et Aleramo admiraient, mais ils ont à contempler d'autres choses dignes de l'attention des gens intelligents.

Un berger d'un coup de pierre brisait la tête à un géant dont tous avaient grand peur. De même le berger triomphe d'un griffon superbe et réduit à la plainte et à l'affliction une haute colonne près de Rome.

A l'un des descendants de Guérin le pasteur couronné enlève Camerino et le donne à Ottavio, d'abord tout enfant, puis gendre de l'aigle qui étend ses ailes de l'un à l'autre pôle. Le descendant de Guérin cède dans l'intérêt de l'arbre de sa famille et reçoit en récompense une jeune fille sage à merveille, aimée des Grâces et des Muses.

Astolphe et Aleramo entendent un concert harmonieux. Sylvana ne voulait point leur révéler ce dont ils avaient les images sous les yeux et qui ne les touchait point. Elle les mène dans une salle voisine d'où sortaient ces sons. La fée les fait asseoir sur un lit richement décoré et les quitte.

Au chant dernier nous disions comment Roland arriva à Rio-Castello. Sacripant avait été mis en prison. Quand le cor du comte eût longuement sonné, les cent chevaliers s'arment : les cinquante meilleurs vont à la rencontre de Roland, les cinquante autres gardent le château. Sarpedonte tombe mort un des premiers, mais ses chevaliers voulaient le venger, et Roland les tailla en pièces. Le jeune homme qui avait tourné en dérision le sage vieillard, était chef des cinquante laissés à la garde du château. Il se rend à Roland qui fait grâce à Gelarco à la condition qu'Angélique lui sera rendue ainsi que Silvia à Robert, son amant; que Sacripant sera mis en liberté et que Rio-Castello sera livré aux flammes. Gelarco consent à tout dans l'espoir d'hériter ainsi du trésor de son ami Sarpedonte.

Le poème s'arrête au premier vers de l'octave 108: « Plus de six cents femmes à Rio-Castello..... »

I DODICI CANTI

CANTO PRIMO

[F. 2 r°] 1. Voi, donne et cavallier, d' arm' et d'amore
Se mai vi delettò legiadra impresa,
Invito ad ascoltar con tutt' el core
E d' ardente disio con l' alma accesa,
Ch' io spero col poetico furore
Farvi una occulta hystoria hoggi palesa
Qual tenne occulta il vescovo Turpino
Sol per honor d' Orlando paladino.

2. El vescovo Turpin per riverenza
Ch' egli hebbe sempre al gran signor d'Anglante,
La scriss' et po' occultò con diligenza
Finch' ei fu unito a nostra vita errante,
Dubiando d'offuscarli l'eccellenza
Che li poteano dar sue virtù tante,
S'egli facea palese al mondo e al cielo
Quello ch' in quest' hystoria vi rivelo.

3. Ma perchè la fatica è grande et lunga
L'opra, ch' io ordisco, senza el divin nume,
Non mi par bene ch' al suo fine aggiunga,
Se non mi prest' ella il suo chiaro lume
E ch' in tal modo mia penna dispunga
Ch' in vergar cart' almen si bagni al fiume
Ch' esce dil degno fonte di Helicona
Ov' ogni uon poeta s'incorona.

4. Lasso che causa et l'amarechia sono
L'aque che mi bagnaro in prim' ettade!
Ond' al mio legitor chieggo perdono
S' io prend' a me le non concesse strade,
E quella prego, della cui ragiono
Meco sovente, che alla d[e]itade
Per sue virtù legata è in stretto nodo,
Ch' a questa opra mi dia nel dire il modo.

[F. 2 v°] 5. Et tu, mio caro sir, idol mio santo,
Campion invitto, gran duca d'Urbino,
Che già mostrasti forza et valor tanto
Contr' el Mediceo duca Lorenzino,
Cuopri quest' opra mia sott' il tuo manto,
Ch' io non divenghi per sempre meschino
Com' i' divenni un' altra volta ancora
Per dir la fama tua che'l mondo honora.

6. Della tua quercia corro alla dolce ombra
Qual stanco pellegrin per mio riposo,
Ch' ella sovente el caldo estivo sgombra
Et recrea spesso un spirit' angoscioso;
Per quella gentilezza che ti obombra,
Essendo tu signor giusto et pietoso
Prendi mie rozze rim' in queste carte
Piene d'amor, dispost' ad exaltarte.

7. So ben, signor mio car, et non m'inganno,
Che debol è il mio stil a tant' impresa,
Ch' essend' io gionto al quarantesim' anno
Et l'alma havendo del tuo amor accesa,
Di povertà sopposto al crudo affanno,
Scriver non possi, onde mi duol et pesa,
Quanto di te sarebb' il convenevole,
Che 'l tempo et la stagion è malagevole.

8. Pur, se provasti mai nel petto amore,
Debbi certo saper quant' è sua forza
Et come de l' amante mut' el core
Sol nella cosa amata, onde si sforza
Sempre honorarla con ogni valore,
Nè mai fiamma de amor sincer s' ismorza,
Onde io, ch' amo sol te, sforzato sono
Farti di mia fatica humile un duono.

]F. 3 r°] 9. Dico nel tempo ch' era inamorato
D'Angelica d'Albracca el cont' Orlando,
Lasciò la patria, la moglier, il stato,
Per servirlei, ma sempre suspirando,
Che via fuggiva, e al rivo incantato
Di Merlin gionto il paladino errando
Spegnervi parte del suo incendio crese
Col ber de l' onda che via più l'accese.

10. Nella selva d'Ardenna è noto il rivo
Ch' accende e infiamma ogni gelato petto;
Benchè d'ogn' amor sia rimoto et privo,
L'accende in brieve d'amoroso affetto,
Nè poi manca mai più quel fuoco vivo
S'al fonte odioso pien d'ogni dispetto,
Qual spegn' amor et presta odiosa rabia,
Contrario a questo, non bagna le labia.

11. Fece ambi questi fonti un negromante
Che fu detto Merlin, quasi propheta.
Gionse a quel primo il gran signor d'Anglante
Et al secondo l'anima inquieta
D'Angelica di ber tutta bramante,
Come volse del conte il mal pianeta,
Ond' in quel com' in liquido christallo
Più volte intense il labro di corallo.

12. Poi per strachezza, che correndo quivi
Giunta era, al riposar ratta si diede,
Et Orlando per caso arivato ivi
Fra l'herbe et fior la bella donna vede.
O che contrario effetto hanno i dua rivi!
Un fa chi il gusta pien d'amor et fede,
L'altro crudo, inhuman, di mortal sdegno,
D'ira, discordia et d'odio immortal pregno.

[F. 3 v°] 13. E perch' al dirvi in versi i' m'apparechio
La vostra sterpe onde l'origin hebbe,
Et quel Guerin del vostro ceppo vechio
V' è di chi nacque et come in virtù crebbe,
Non vi ri[n]cresca il porgemi l'orechio,
Perbenchè la mia penna quanto debbe
Non può supplire, supplirà l'amore
Et la mia fe che è testimonia al core.

14. Ma pria d'Orlando alcune cose occulte
Et della figlia del re Gallafrone
Intendo dirvi con mie rime inculte,
Et non per dar infamia al gran campione,
Ma sol come d'amor cieco risulte
Suspir, pianto, dolor, aspra passione,
Stratio, stento, martir, spietato affan[n]o,
Infideltade expressa et grave danno.

15. Che disprezza costei fuor che Rinaldo
Ogni spirto gentil, per chi arde il conte;
Ella ha in petto per quel il cor più caldo
Che freddo per costui, mercè del fonte,
Del fonte che 'l pensier li diè sì saldo
D'amarla, bench' ei n'habia ingiurie et onte,
Et ella d'amar un che ognor la strugge
Et che qual tygre paventosa fugge.

16. Dismonta adonque Orlando dal destriero
Per prender con Angelica il diletto
Ch' atteso havea più giorni il cavalliero,
Ma, per timor di non le far dispetto,
Contentasi mirar quel viso altiero
Ch' ogni altro di beltà vince in aspetto
Et, perchè un amator è impaciente,
Fra se comincia a dir l'animo ardente:

[F. 4 r°] 17. « O faccia che somigli al chiaro sole,
O labro che soverchi ogni corallo,
Fronte più vaga che rose et viole,
O petto d'alabastro, o di christallo
Lucida gola, o man morbide et sole
Più che l'avorio bianche senza fallo,
O membra che sì delicate sete,
Non fian men belle quelle piú segrete!

18. Quelle segrete membra, agli ochi ascose,
Devon pur di beltà portar la palma:
Se sete agli ochi voi sì delettose,
Se vo' infiammate il cor mio, il petto et l'alma,
Che farran quelle tante desiose?
Darrannomi di fuoco maggior salma?
Per certo sì, che ardendo io così lunge
Dapresso arderò più ch' amor più punge. »

19. Mentre che vaga Orlando in tai pensieri,
Un anitrir di Brigliadoro sente
Che lasciato pasceasi in quei sentieri,
Onde la donna a un tratto si risente
Et gli ochi adrizzato hebbe a quei corsieri,
Che già l'un contra l'altro mostra il dente,
Dico il ronzin di quella et Brigliadoro
Ch' ambo pascendo insiem scontrati fuoro,

20. Et con gran calpestio voltan le groppe.
Onde la donna come cervia corre,
Et dietro lei par ch' Orlando gualoppe
Sol pel suo Brigliador indi via tuorre;
Presso lei gionto volse a l'alme poppe
La mano il palladin subito porre.
Ella dicendo: « O cavallier vilano! »
Sdegnosamente le fuggì di mano.

[F. 4 v°] 21. Se mai, signor, d'amor sentisti il fuoco,
Pensate qual dolor Orlando hor habia
Che mal avezzo all' amoroso giuoco
Per dolor quasi incautamente arabia;
Pensoso in dietro si ritira in puoco,
Col volto smorto pallide ha le labia
Et sbigotito quasi è sì rimaso
Che modo ritrovar non sa al suo caso.

22. Pur verso lei guatando l'ochio gira
Qual sasso immoto privo di favella,
Privo di voce lagrima et suspira,
Cerca accostarsi pur pian piano a quella,
Quella ch' Orlando inverso se andar mira
Divien ogn' hor più cruda, più fella,
Et dubiosa di se prende partito
Farsi aiutar da un certo anel ch' ha in dito.

23. Del dit[o] se lo trahe et pone in bocca
Et via sparisce come nebbia al vento.
O tardanza del conte vana et sciocca,
Pria che vi arivi più quanto tormento
N' havrai! l'herba ove giacque quella ei pur tocca,
Pensando si pigliar la chioma o il mento
Toccar di quella che lo scherne et stassi
Quinci vicina nè veder più fassi.

24. Ved' ella ciò ch' il miser conte in l'herba
Opra et come suspira et come piange,
Conosce quanta sia la pena accerba
Che l'infiammato cor del meschino ange,
Nè la durezza in lei si disacerba
Pel duro pianto suo che i sassi frange,
E scerne ove giacque ella in ogni canto
Bagnato il luogo per l'amaro pianto.

[F. 5 r°] 25. Da alcun vista non fu mai rondinella,
A chi sian tolti i figliolin del nido,
Volando lamentarsi, o tortorella
Dei tolti figli a lei far mesto grido,
Quanto cercando in questa parte e in quella
Fa il conte Orlando dispietato strido,
Strido da muover non ch' un cor di carne
Ma un di diamanti et trita polve farne.

26. Angelica chiamando il conte grida,
Echo sola ha pietà della sua voce,
Non sa s'ei segua lei o se se uccida,
Tanto la fiamma dentro al cor le cuoce;
Di ritrovarla or mai più si diffida,
Che fugge il giorno con la donna atroce ;
Pur un pensier il paladin rincora
Ch' al Cataio spem' ha vederla ancora.

27. Con tal pensier rissale a Brigliadoro
Et d'Angelica lascia il palafreno.
Angelica si sta sott' un aloro
Havendo il petto ancor di sdegno pieno,
Et col favor del suo aneletto d'oro
Spera ritrarsi al suo nattio terreno.
La notte è scura et giunge a quel sentiero
Onde è partito Orlando, un cavalliero ;

28. I' dico a quella fonte onde la dama
Prima bevendo s'era dipartita
Et poscia il conte con la mente grama,
Ch' indi senza più ber fece partita;
El nuovo cavallier riposo brama
Che 'l fonte, l'ombra et l'hora aciò l'invita,
Smonta d'arcione et di quell' acqua beve
Con pensier di dormirsi un sonno brieve.

[F. 5 v°] 29. Onde se l'elmo et al destrier il freno
Lieva quel grand campion, po' in l'herba verde
Si colca et il pensier ch' haveva in sieno
D'amar Angelica hor tutto si perde,
E, com' havea pria il cor d'incendio pieno,
Si rifredda, anzi aghiaccia et si disperde
Fra le crude onde l'insolente amore,
Che 'l svelgono elle d'human petto fuore.

30. Dinanzi al conte a piè partito s'era
Di gran lunga Rinaldo a seguir lei,
Ma, riscontrando la persona altiera
Di Feraguto, a ritrovar costei
Fu intertenuto in fin l'oscura sera,
Che si deron fra lor colpi aspri et rei;
Pur la fortuna in questo intervallo
Le giovò in man ponendoli un cavallo:

31. Che, quando fu da Feragù spedito,
Scontrossi in un caval ch' è tutto nero
Et di sell' et di briglia sì guernito
Che 'l giudicò di degno cavalliero;
Fuvi d'un salto in su l'arcion salito,
Po' al seguir lei riprese il suo sentiero,
El sentier che drizollo al freddo rivo
D'ogni amor et dolcezza et pietà privo.

32. Ma la donna, ch' al lauro vi lassai,
Già sopragiunta dalla notte oscura,
Con pena si lamenta de' sua guai
Et ch' abia il ciel di lei sì poca cura.
El cavallier giunto hora et stanco assai
Dar posa al corpo fiacco un po' procura.
Così si adormì in l'herba, sin che 'l giorno
Nuovo ogni stella scaccia d'ogni intorno.

[F. 6 r°] 33. Non più che l' alba rugiadosa appare
Prender il suo destrier la donna pensa,
Et seco sola al suo regno tornare
Per mezzo della sua virtud' imensa
Et di quel degno anel che non ha pare;
Onde si lieva in tal disir accensa,
Et, mentre el cerca, sente un mormorio
Soave d' acqua e accostasi a quel rio.

34. Pensa che 'l rio sia dove havea lasciato
La sera inanti el suo gentil cavallo,
Et, quinci et quindi errando, hebbe trovato
Un fonte chiaro a guisa di christallo,
Che nel mezzo era d'un fiorito prato,
A color verde, rosso, bianco et giallo;
Lavossi in quello mani et volto et petto,
Poi bebbe che invitolla il fonte eletto.

35. Questo era il fonte che scacciava il gelo,
Anzi l'odio crudel, del petto fuore
Con la virtù concessali dal cielo
Per mezzo del famoso incantatore;
Questo il fonte è che germinava il zelo
Et rivocava ogni sbandito amore;
Questo il fonte è di qual bevuto inante
Havea di poco il sir gentil d'Anglante.

36. Gustate ch' hebbe Angelica quell' acque
Del fonte che del cor durezza tolle,
Un certo desiderio al cor le nacque
Di farsi pia, humil, clemente et molle,
Benchè 'l costume, che nell' ossa gi[a]cque
Da teneri anni, alcun difficil crolle;
Pur, quando il ciel vuol altrui gastigare,
Questo molle et quel dur fa diventare.

[F. 6 v°] 37. Indurò donque il cor di Pharaone
Quel gran monarca che nel ciel su sede,
Per gastigar di Egitto le persone
Et, con il scetro, al re tuor l'ampia sede;
Amor al cor di Daphne il piombo pone,
Sol per gastigo dar a Phebo il fiede;
Rendendo lei per lui spietata et dura,
Constrinse in lauro a rimutar figura.

38. Così per gastigar la desdignosa
Angelica d'amor disprezzatrice,
El ciel guidò Rinaldo a quella odiosa
Fontana accerba d'amor sbanditrice,
E lei ne l' altra e di fiamma amorosa
Solecita et accuta accenditrice
Lasciò tuffar, e il sir di Montalbano
Rese per questa via libero et sano.

39. Sano Rinaldo è fatto a questo fonte
Che da Parigi era venuto infermo
E schiavo, a piè solcando valle et monte,
Nullo faceva contra amor ischermo;
Più tardi mosso arivò prima il conte,
Che non lo lascia il grand disio star fermo;
Amor che è cieco il guida et la fortuna
Di lui non mostra haver pietade alcuna,

40. Ma via ne va, come disopra inteso
(Se si ramenta mio lettor) prima hai,
Rinaldo, che non ha più fuoco acceso
Nel petto, dorme senza sentir lai
Presso al bel fonte infra l'herbette isteso.
Suspira con tormenti pena et guai
Angelica che cerca et non ritruova
El destrier anco, et pur cercar si pruova.

[F. 7r°] 41. Già in l'Oriente l'amorosa stella
Cedeva al sole, quando la regina
S'accorge che la fonte non è quella
Ove era il suo caval, però camina
Tornando in dietro et un' orma novella
Che truovò va seguendo la mischina
E vede il cavallier ch' in odio haveva,
Che, come i' dissi, in l'herba ancor giaceva.

42 Contempla questa donna il bel campione
Che agli ochi soi non vide unqua il simile,
Nè spera di veder fra più persone
Un più bell', un più vago, un più gentile ;
Onde dentro del cor questa dispone
In lui vedendo aspetto signorile,
O truovi o non ritruovi l'Argalia,
Costui voler sol seco in compagnia ;

43 Et rivoltando gli ochi alquanto a dietro
Vidde il caval che 'l sir di Montalbano
Haveva trovato in tempo scuro et tetro,
Et ben conosce ch'egli è Rabicano
Che correa sopra, nol spezzando, il vetro,
Tanto era lieve et presto in monte e in piano :
Onde dubio ha che 'l bon Rinaldo forte
Al suo fratel dato habia orrenda morte.

44 Così dubiosa un gran pensier l'assale
Di vendicar il suo frate Argalia
Mentre che dorme il paladin con tale
Profundità che morto par che sia ;
Et, fin ciò pensa, con l'aurato strale
La fere Amor, onde ella fantasia
Muta dicendo : « Sarria troppo errore,
Se mia man uccidesse il mio signore. »

(F. 7 v°) 45 Poi ritorna a mirar il paladino
Che l'elmo s'havea tratto, e il capo d'oro
Mostra dormendo et l'aspetto divino,
Stando quindi suspeso a un gelsomoro
L'aventurato elmetto di Mambrino
Che più a costui ch' a tutto il popol Moro
Solo conviensi ; et, mentre ella in lui mira,
Per tenerezza et per dolor suspira.

46 Duolse ella che non ha per prima amato
Questo campion et le sia stata dura;
Hor che nel petto il cor tutto ha infiammato,
Vorria svegliarlo, et ben non si assicura
Da l'altra parte il suo fratel pregiato
Vendicar anco della morte oscura ;
Così combatte con pietade amore
Nel petto feminil, ma pietà muore.

47 Che fra se dice : « Se'l fratel mio ha occiso,
Segno è che di lui è stato più valente ;
La sua beltà m' [ha] il [cor] tanto conquiso
Che senza lui lassar no[n] vo[glio] il Ponente ;
Pur che da me costu' non sia diviso,
Uccida Gallafron il mio parente,
Tolgasi il regno mio meco, che tolto
M' ha il cor con la bellezza del suo volto. »

48 O impaciente sesso feminile ,
Quando egli è posto in amoroso laccio !
Divien più che mai d'huon forte et virile
Il cor, quand' arde infra la nieve e il ghiaccio ;
Perchè natura è sol d'amor gentile
Levar un fuor di timoroso impaccio
Et renderlo animoso oltra misura
Spesso eccedendo il segno di natura.

[F. 8 r°] 49. Fuggiva dianzi Angelica costui,
Hor aspettar non può che si risvegli
Per dimostrar sua bella faccia a cui
Portò tanto odio pria, perchè amor dègli
Questo ardir, et disponsi al servir lui
Hor, non amarlo sol, benchè le' odie egli,
Nè più superba sta, che muta in lei
La voglia Amor qual vince homini et dei.

50. Et perchè lo conosce a nome 'l chiama,
Ond' egli alza la testa et quella vede
A cui porta odio et non sol la disama,
Che di le' odiar tanto il fonte le diede,
Nè parola risponde a quella dama,
Ma prestamente rilevasi in piede,
L'elmo a se allaccia, a Rabican la briglia,
Et quì di Gallafron lascia la figlia.

51. Angelica che vedesi lasciata
Da questo cavallier a le ' inhumano,
Sopra quell' herba quasi trangosciata,
Ove stat' era il sir di Montalbano,
S'assise con la chioma scapigliata,
Anzi stracciata tutta di sua mano,
Et poi diceva forte suspirando :
« Rinaldo ingrato più che grato Orlando !

52. Orlando non sentì ma' in petto amore,
Se non quando, aimè lassa! i' venni in Francia;
Ma, tu crudel, perchè mi dai dolore,
Che non mi uccide la tua forte lancia,
Poichè ne porti teco il miser core
Lasciando lagrimosa la mia guancia ?
Ah Rynaldo crudel, Rynaldo ingrato,
Presto è il tuo amor in odio commutato! »

[F. 8.v°] 53. Mentre che la regina mischinella
Piange et suspira con voce alta et grida,
Straccia le chiome et quella faccia bella
Tutta sgraffia et al ciel manda le strida,
Rivolge gli ochi al ciel, chiama ogni stella
Et prega morte che le sia sol guida
Et va cercando l'ultimo supplitio,
Se si può dar per qualche precipitio ;

54. Non ha coltello et non truova luogo atto
A darsi morte la donzella afflitta,
Stracciata ha già la chioma con che in fatto
Pottea affogarsi, e ogn' altra via prescritta
Ella si vede, onde non sa qual atto
Possa più usar pel qual le sia interditta
Questa vita mortal: però in la selva
Invita alla sua morte ogn' aspra belva;

55. Et fin che si lamenta in su l'herbetta
Ella con pianto doloroso, el conte
Via cavalcando giunse a una via stretta
Alla pendice d'un superbo monte.
Un gran gigante, ch'era alla velletta,
Giuso si cala al cavallier a fronte
Con molta furia et dispettoso sdegno
Tutto infiammato et di grand' ira pregno.

56. Porta una scimitarra di gran peso
L'horribile gigante et vien gridando,
Pur quando egli è più presso sta suspeso
Ch' esser gran cavallier comprende Orlando,
Et con parlar summesso a dirgli ha preso;
« O cavallier che qui venesti errando,
Vuo' che mi servi un anno a mio diletto,
Et, se ció veti, a battaglia t'aspetto »

[F. 9 r°] 57. El conte, che d'amor et fiero sdegno
Et di forti arme et di gran core è armato,
Con costui di battaglia fa dissegno,
Perchè ne va qual huom che è disperato;
Poi chè non truova il viso grato et degno,
Non prezza più la vita o il mortal stato,
Getta la lancia, che'l gigante vede
Esserne sen[za], poi dismonta a piede.

58. Lo scudo imbraccia et Durrindana afferra
Et animoso va contra al gigante
Che urla qual lupo et fa tremar la terra
Ovunque per le smisurate piante;
Et sopra el conte tutto si desserra
Costui che nominato era Gorante,
Et con la scimitarra un colpo crudo
Tirando al conte spaccó tutto el scudo.

59. La fatagion giovolli et l'armatura
Che al braccio scese il brando del pagano
Et feceli sì cruda acciaccatura
Che'l scudo in pezzi le cascò di mano;
S'adira il conte fuor d'ogni misura
Et entra sott' al perfido villano
Ch'un braccio taglia netto e il capo fende,
Tanto acramente Durrindana scende.

60. Tagliò presso alla spalla il braccio quale
Teneva il scudo del gigante inico;
Non fu mai visto colpo più mortale
Che venuto era dal vallor antico
Di Francia, ma qnel fusto, come l'ale
Havesse, via partì senza altro intrico;
Et lascia il mezzo capo, il braccio, il scudo
Quivi in terra il villan spietato et crudo.

[F. 9 v°] 61. Stupido resta il conte et fra se stesso
« Per certo, dice, questa è strana cosa:
I' so che'l duro capo i' gli ho pur fesso
Col braccio che quà l'un l'altro si posa. »
Et per meglio veder l'andò più presso.
O Dio ch' orrend[a] cosa et spaventosa
Che non più che nel sangue il piede puone,
Resta subito il conte ivi prigione!

62. Et la man mozza el scudo abandonando
Nel petto il prese et tennelo sì stretto
Che più non si potea crollar Orlando,
Ma andar prigion conviengli al suo dispetto,
Ch'è tornato il gigante fulminando,
Con mezzo capo sol, come i' v' ho detto,
Et con un braccio carco di catene:
Una el sir lega et l'altra man lo tiene.

63. Poich'è legato il palladin, quel fusto
Si piega in terra e 'l mezzo capo tolle
Et il braccio anco, e acostati al lor busto
Si rappiccor qual cera calda et molle.
Adiventon' il gigante più robusto.
Orlando sta com' insensato et folle
Et Brigliadoro va per la foresta
Sbruffando nari et crolando la testa.

64. Legato si ritruova il palladino
In un momento et di piedi et di braccia;
Se bevea l'onda al fonte di Merlino,
Dico sol quella ch' amor svelle et scaccia,
Forsi non seguitava il rio camino;
Hor il gigante in spalla se lo caccia,
E in una torre, ch' è fra monte et monte,
Così legato puone il fiero conte.

[F. 10 r°] 65. Et doppo torna alla vedetta in alto
Et vede un altro cavallier venire,
Onde giù corre per l'herboso smalto.
Al cavallier gridando prese a dire :
« A che nel mio terren fai questo salto,
Senza elmo in testa a rischio di morire ?
O converatte star meco per fante
O quì morendo non girai più avante. »

66. El cavallier ch' altiero et orgoglioso,
Disse : « Un ragazzo bon non mi sareste. »
Et sfodra il brando in vista desdignoso.
Mosso a battaglia con le mani preste,
Contra el gigante va tutto animoso,
Nè furibondo men del Greco Oreste,
Contra costui con mani et con parole
El sdegnoso pensier quì sfogar vuole ;

67. El pensier che d'Angelica l'accora
Et del preso elmo et della villania
Che, con la voce chiara alta et sonora,
In mezzo il fiume il già morto Argalia
Le disse qual le preme l'alma ancora,
Sfogar quì vuol con la persona ria
Di quel gigante a cui mal starà saldo
Per le percosse havute da Rinaldo.

68. Pur le disse el gigante : « O damigello,
Habii compassion della tua vita,
Non voler meco prender il duello,
Perchè la forza mia tropp' è infinita ;
Sono per far di te crudel macello
Se 'l brando mio qual suol mi presta aita,
Onde di te mi duole et pesa forte
Che vai cercando volontaria morte.

[F. 10 v°] 69. Pur se ti rendi a me senza battaglia,
Volendomi servir et far honore,
Salvarai la tua piastra et la tua maglia,
Anzi la vita tua, che fua el migliore. »
Rispuoseli el guerrier : « Deh, caglia, caglia,
Perro vigliacco, perchè mai non muore
Huom generoso. » Et va col capo igniudo
Contra di lui sol con la spada e il scudo.

70. Col brando vibra et dentro al petto il fiede.
Quel versa il sangue et questo d'arcion scende,
Che, quando il colpo oltra modo li diede,
Riman la spada in l'osso ch'ella offende;
Perciò scavalca che rihaverla crede,
Ma il ferito gigante non attende
Quì, che sparve con quella in un momento.
Pur di lei cerca il sir con gran spavento,

71. Che come il piè nel sangue il guerrier puone
Non altrimente che in la pania el tordo,
Nè libero si truova nè prigione,
Onde per rabbia vien quasi balordo
Et bastemia divoto il suo Macone,
Linci partirsi desioso e ingordo,
Che, quanto più ritrarsi indi procaccia,
Tanto più dentr' al vesco si ricaccia.

72. Sì che trovandose a quel modo preso
Senza battaglia et men da quella sciolto,
Resta in dubio di se forte et suspeso;
Hor se aroscia, hora impalidisse in volto
Et ha da tanta stizza il cor offeso
Che brama vivo vivo esser sepolto,
Nè sa truovar partito che le giuovi
A ritrarsi indi, ancor che più ne pruovi.

[F. 11 r°] 73. Et così stando a se vede venire
Brancolando qual huom che è senza lena
L'antropophago che non può morire,
Mostrando in apparenza haver gran pena.
Quando fu presso, il valoroso sire
Col scudo che in man tien, sul capo mena,
L'osso le ruppe et il cervel schiacciolli,
Credendo farne mill' augei satolli.

74. Vedendo il cavallier poi quel gigante
Col capo rotto rovesciato in terra,
Cerca con ogni forza a se le piante
Dal sangue trarre et terminar la guerra.
Oprando le sue forze tutte quante
Per partirsi indi in un li spirti serra,
Et, mentr' al riscattarsi egli ha il pensiero,
Eccoli di[e]tro giunse un cavalliero.

75. Ben lo conobbe el cavallier che giunse,
Ch' avean sovente insiem fatto battaglia
Et con la spada l'uno l'altro punse
Più volte sgrettolando piastra et maglia;
Eran nemici, et pietà il cor le emunse
Vedendo che'l nimico si travaglia
Per uscir fuor della sanguigna pania
Tal ch' ello ancor per quello ardendo smania.

76. Quest 'era il gran signor di Montalbano,
Quel altro è Feraguto il cavalliero
Di Spagna ardito, e 'l dosso ha ognun mal sano
Ch' a battaglia eran stati il dì primiero
Per Angelica solo, bench' in vano,
Ch' ella partendo prese altro sentiero,
Et pur si duol Rinaldo poichè vede
Prigione il suo rival e a pena il crede.

[F. 11 v°] 77. Et tanto più si duol ch' aiutarlo hora
Vorebbe nè vi vede modo o ingegno,
Ond' a un tempo s'infiamma et discolora
Per rabia, per furor et per disdegno
Ch' ha veder sì el Spagnuol, et dubia ancora
Forsi aiutando altrui restarvi pegno;
Pur si dispon di havervi a rimanere
Più presto che mancar del suo devere.

78. Dismonta adonque da l' arcione et prende
Con una man le redine al destriero
Che fu de l' Argalia, che non intende
Qual pria havea fatto a piè far più sentiero;
Con l'altra al braccio del Spagnuol s'estende
Et tira quanto può il forte guerriero,
Ma quanto più costui tirar si pruova,
Tanto meno a colui tirato giuova.

79. La forza di Rinaldo era cotanta
Ch' avria da sua radice un monte svelto,
Nè a questa volta pur si loda o vanta
Di sua fortezza il valoroso Celto;
Non fu mai radicata in terra pianta
Quanto in quel sangue il sir fra gli altri scelto
In vera gloria del terreno Hyspano,
Onde Rynaldo s'affatica in vano.

80. In vano s'affatica il sir pregiato
Volendo a Feraù prestar aita,
A Feraù nel sangue inviluppato
Che si ved' a l' estremo di sua vita;
La briglia lascia del cavallo honrato
Il Franco et quello ad aiutarsi invita,
Con ambe mani per le braccia il tira
Et quinci et quindi intorno al sangue gira.

[F. 12 r°] 81. S'agira intorno el sangue il coragioso
Che quel machia le par magior che pece,
Quanto più può s'aiuta l'orgoglioso
Et che nol lasci a Rynaldo fa prece,
Qual per l'impacientia furioso
Vien, che tirando un pezzo nulla fece;
Onde dalla vergogna et furor spinto
Hebbe lo Hyspan con ambe braccia avinto.

82. Assettassi qual huom che giuoca a lotta
Ch' alzar sel crede come Alcide Antheo;
Una man puonli sotto la colotta,
Ma quel sta fermo più che Caphareo
Che del mar Friso regge ad ogni botta,
Onde entra egli nel sangue, et non poteo
Far altro; et così furno ambi impaniati,
Più di vergogna che di piastra armati.

83. Non so, signor, se voi vedeste mai
Quand' un smeriglio truova qualch' augello
Al vesco preso, et che egli essendo in guai
Invita il predator stridendo a quello
Luogo, onde questo ancor entra 'ne' lai,
Ch' invescato si truova insien con ello,
El simigliante fe il figliuol d' Amone
Che col Spagnuol si ritrovò prigione.

84. Quando se accorse el gentil Rabicano
Esser libero fatto per ventura,
Non più temendo il monte aspro che il piano,
Sol galoppando per la selva oscura,
Con Ferraguto quel di Montalbano
Lasciò impaniato et ben con grave cura.
Gorante al calpestio quasi svegliato
El cervel tolse et puoselo al suo lato,

[F. 12 v°] 85. Et po' alli due impaniati una catena
Subito gitta al collo et al traverso
Di lor rivolta l'una a l'altra schiena.
Stretto che gli ha, lo sangue in terra asperso
Tutto racoglie et rimette in sua vena
Et poi diventa più crudo et perverso,
Che ambo costoro porta sotto un braccio
Legati, come è detto, in stretto laccio.

86. Dentro la torre, dov' è posto il primo,
Puonvi a un sol tratto col secondo il terzo
Così legati insieme nel più imo
Luogo, nè par ai cavallier bel scherzo.
Onde uno a l'altro : « Aimè ! morto mi stimo. »
L'altro risponde : « Et io con morte scherzo,
Ma questo scherzo mio fia quel dasezzo
Ch' a tai pasticci sono mal avezzo. »

87. Rinaldo a Feragù così diceva :
« Ah lasso mè ! vedend' io quel cervello
Sparso in terra, così coglier doveva
Et buon spatio lontan gittar da quello
Luogo, che, quand' ei poi corr' il voleva,
Non l'havendo truovato sarebb' ello
Ito a cercarlo errando quinci et quindi,
Fin che usciti saremmo nui pur d'indi. »

88. Rispondendo el Spag[n]uol disse : « Aimè lasso !
Se fusse quì la mia madre Lanfusa
Quando ch' io giunsi al periglioso passo,
Del troppo ardir non converia far scusa,
Che 'l gigante saria di vita casso,
Imperò ch' ella ogni malia che se usa
In l'arte maga ha sì in la mente fissa
Che per nui meglio si finia la rissa. »

[F. 13 r°] 89. Poi ch' impregionato hebbe entro la torre
I dua guerrieri il perfido assassino,
Per l'alto monte su poggiando corre
Onde scoprir potea ogni peregrino,
Ch' egli la crudeltà mai non aborre,
Ma, come Alano et perfido mastino,
La preda aspetta et vede indi i destrieri
Del primo et del secondo cavallieri.

90. Falle la guardia et lascia pascolare
Et tal hor va sonando una zampogna.
Ma questi tre prigion vi vo' lasciare,
Che ritornar a Angelica bisogna
Qual vi lassai soletta a lamentare
Di sua sorte, e il Cataio hora se agogna;
Ma indarno di Rinaldo ancor si lagna
Ch' entro el cor arde et fuor il petto bagna.

91. Se vi ramenta, del figliuol d'Amone
Si biasma questa et di sua scortesia
Et loda in parte il figliuol di Milone,
Ma non perch' amarlo habia fantasia,
Et suvengli hor d'un altro gran campione
Ch' ha corona et gran regno in Circasia,
Saggio, discreto et pur di questa amante,
Valoroso, nomato Sacripante.

92. Poi le ritorna a mente il re Agricane
Ch' al padre dimandar la fece in sposa
E ch' ella el dispregiò a guisa d'un cane,
Per essere oltra modo borïosa.
Hor che sola si vede in parti extrane,
O darsi in preda o farsi coragiosa
A suo mal grado testè le conviene,
Uscir volendo fuor di tante pene.

[F. 13 v°] 93. Sovente la beltade è gran cagione
Di condurr' una donna in stato acerbo.
Bella è la figlia del re Gallafrone,
Ma ha il cor sdegnoso et l'animo superbo
Nè mai si muta d'aspra openione
Ch' ha solo enganni sotto il dolce verbo,
Et ha d'amanti, ma indarno, gran copia
Dal mar di Francia in sin a l'Ethiopia.

94. Hor ama un cavallier che lei disprezza
Et per lui lagrimosa ella ha la guancia;
Orlando, che potea per sua prudezza
Condurla in India dalla bella Francia
E ovunche andava della sua fortezza
Far paragon col brando et con la lancia,
È sprezzato da lei, o grand' errore!
La donna sempre attiense al suo peggiore.

95. Tal cosa ad ogni donna è naturale,
Però Angelica ancor scusar si puote
Se del suo fallo il pentir poco vale,
Se lagrimose tien ambe le gote;
Rynaldo fugge et entra in magior male,
Et, se piange ella, ei fa dolenti note
Nell' oscura prigion dove Orlando era
Statovi infine alhor da l'altra sera.

96. S'havete a mente ben, non è gran tempo
Che si partì Rinaldo da quel fonte
Contra Angelica irato, perchè un tempo
L'altro discaccia con rubesta fronte;
Arse egli per Angelica già un tempo,
Hora ha di ghiaccio in petto fatto un monte
Et per lui ella le sue membra tenere
Rivolte quasi sfavillando in cenere.

[F. 14 r°] 97. Pur dispon ella in brieve a suo paese
Tornar col sol aiuto del suo anello,
Et, ritrovato il suo caval, lo prese
Et le stracciate chiome al capo bello
Incultamente attorse et dopo ascese
Piangendo al destrier suo ligiadro et snello;
Et cavalcando afflitta et chetamente
Uscir d'un bosco humana voce sente,

98. Di qual el tuono era in bequadro grave,
Che formava d'Angelica il bel nome:
« Angelica, dicea, nome è soave,
Ma non soavi son l'ardenti some
De l'aspre fiamme incendiose et prave
Ove io nudrisco il cor et non so come. »
Enteso quel, Angelica il mirava
Che in un cespuglio a suspirar si stava.

99. Mentre Gorante li dui cavallieri
Legò, senza esser visto, passò in tanto
Il re di Circasia con strani, feri
Et acerbi dolor, occulto pianto,
E in su l'herba hora sfoga quei pensieri,
Che quivi giunto havea et solcando quanto
Poteo di mar et terra per trovare
Costei che di beltà non havea pare.

100. S'avvien che un cacciator vada per boschi,
Sempre par le veder la fiera inante;
Se vede o tronchi o sassi in luoggi foschi,
S' e' dal vento ode muovérsi herbe o piante,
Pensa che qualche fera ivi s'imboschi
Et a quel luogo drizza et ochi et piante.
Altresì fu d'Angelica il pensiero
Che sia Rynaldo suo quel cavalliero,

[F. 14 v°] 101. Quel cavallier per chi arder si sente
L'Angelica regina el miser core
Da qui se propria nominar sovente
Ode; et conosce quanto puote amore
In gentil cor, onde divien più ardente,
Anzi più amando cresce il gran fervore,
Et pensa che quel sia di che ella è amante
Et non lo inamorato Sacripante.

102. Da lungi el vede sol d'armi coperto
Dal capo al piè, perchè non se ha levato
Elmo et men da visera s'è scoperto,
Et manco el può veder da ciascun lato;
Se questo è il suo Rynaldo o no, di certo
Non sa, ma il cor suo misero impiagato
Creder le fa che sia Rynaldo solo
Quello per chi nel petto ha eterno duolo.

103. Voria chiamarlo, et dubita che quello
Via da lei fugga come havea pria fatto,
O, s'ella s'appresenta, raccorgasi ello
Di lei, il cor resti in cener disfatto,
Se lei fugge anco il suo signor, ribello
Ad Amor et a lei si mostri in fatto;
Ivi morir dubia in le fiamme accese
D' Amor a chi si son sue forze apprese.

104. Et però il mira nè le vuol far motto.
La vede il re et conosce et ben se accorse
Del fatto tutto, onde surge di botto
E dina[n]zi al caval di questa corse.
La donna non poteo tuorsel di sotto
Nè cura hebbe l'anello in bocca porse,
Perchè la mano del bel palafreno
El re correndo pose al duro freno.

[F. 15 r°]105. Crese ella che Rynaldo il guerrier crudo
Fusse quel che nel bosco udì dolerse
Di lei infiammato ancor nè che più il scudo
Di durezza tenesse, onde si offerse
Sicura a lui, ma quel di timor gnudo
Che più da lui si parta non sofferse,
Che venuto era di lontan paese
Per trovar questa ingrata et discortese;

106. Et di Rynaldo più dotto et d'Orlando,
Come colui che n' ha più cognitione,
Ch'avea per lei già esercitato il brando
Tuorla volendo al padre Gallaphrone,
Però fu ratto ancor che suspirando,
Che sa come ella per incantagione
Potea fuggir sicura senza impaccio
Et lui lasciar in fuoco eterno e in ghiaccio.

107. Però lei vista non le vuol dar tempo
Come fe Orlando al fonte di Merlino,
Che sa, se questa ingrata donna ha tempo,
Che più non haverà di lei dimino,
Et imperò si mosse contra tempo
A romperli el pensier et il camino,
Ch'un negromante haveva il re ammonito
Di quell' anel ch'ella portava in dito.

108. La virtù dell' anel seppe il Circasso
Dal negromante et però, in un momento
Suso levato in fretta, mosse il passo,
Che spesso nuoce l'esser troppo lento.
Rimase il cor della regina casso
D'ogni baldanza sua, d'ogni ardimento
Et resesi a quel re come prigione
Ma pur però con certa conditione.

109. Disse Angelica a lui: « Per mio signore,
Per mio signore ti accetto, o Sacripante,
Perchè son certa che mi porti amore,
Che per trovarmi hai lasciato il Levante
Et qui venesti con l'acceso core,
Chel mi mostrar le tue parole sante
Infiammate d'amor quando chiamavi
Il nome mio con gli acenti soavi.

[**F. 15 v°**] 110. Con questo patto fia nostra amistade
Ch' un mio nimico che 'l fratel m' ha ucciso
Per rubargli el destrier pien di bontade,
Sia da tua mano a brano a brano anciso,
Nè prima havrà mio cor di te pietade
Nè mai pria lieto vederai mio viso;
Ma, se ciò fai, ti giuro et ti prometto
A tutto tuo piacer darti diletto. »

111. Signor, com' un nochier che in la tempesta
Del mar più giorni affaticato in vano,
Dal vento posta è poi sua nave mesta
In luogo salvo oltra el sperar humano,
Fa con gli amici suoi letitia et festa,
E par per alegrezza quasi insano,
Altresì fece il degno re et cortese
Quand' el parlar della sua donna entese.

112. Ha tanto gran disio d'esser signore
Di quella donna che cotanto egli ama,
Ch' assai promette più che non dà il core,
Che compiacerle in vita e in morte brama,
Et già alla palma invitalo e a l'honore
Della vettoria il gran disio lo chiama,
Et parle haver già l'uno et l'altro in mano
Nè sa che quell' è il sir di Monte-Albano.

113. La donna, che di gran malitia è piena,
Volendosi costui dinanzi tuorre
Perch' Amor legò lei nella catena
Sol per Rynaldo nè si può distorre
Da quel voler col qual Amor la mena,
Possendo Sacripante a morte porre,
Cerca di farlo con l'animo saldo,
Ch' ella non ama altrui fuor di Rynaldo.

114. Certa è, ancor chè non muoia Sacripante,
Che non sarà sua la vettoria mai
Et così mancarà l'odiato amante
Con gravi pene et angosciosi guai,
Et senza lui tornarsi ella in Levante
Spera, ch' ella non sa i futur sua lai.
Ma molesto horamai esservi stimo
Ch' è troppo lungo questo canto primo.

CANTO SECONDO

[F. 16 r°] 1. Quanto sia Amor pericoloso al mondo
Darne sententia chi el suo mal pruova ;
Egli è uno abisso d'huomini un profondo
Nè altro che tradimenti in lui si truova ;
Per un amante ch' ei faccia giocondo
Mille ne danna a pena incerta et nuova.
Di ciò fede può farvi Sacripante
Ch' io vi lassai, signor, poco davante.

2. Non conosce il meschin esser odiato,
Che facile credenza un amatore
Presta a quel che gran tempo ha desiato
Perchè non è patron del proprio core.
Però le par haver già conquistato
El suo rivale et riportarne honore,
Ch' esser credendo della ruota in cima
D'ogni altro cavallier fa puoca stima.

3. Poco cura de altrui re Sacripante
Che, come cieco e d'intelletto privo,
Non vede il laccio a lui posto davante
Nè sa che la fortuna l'habia a schivo,
Ma spera con Angelica in Levante
Lieto tornarsi et che in lei il fuoco vivo
De amor per lui s'innuovi et quasi sempre
Resti senza cangiar in lei mai tempre.

4. O ben vano intelletto et van discorso
Far fundamento in chi per sua natura
Mobile è sempre! o mal dal Ciel soccorso
Chi por sua spem' in femina procura,
Che sempre n' ha di cons[c]ientia il morso,
Ancor chè non gli accaggia altra sciagura!
Ma che dico io, che d'amanti è costume
Perdere di ragion il vivo lume?

5. Però legendo questa hystoria mia
Non siate a donne facil. Vi ramento,
Signor mio caro, che di Cyrcasia
Vien Sacripante sol per suo tormento.
La donna si nudrica di bugia
Et quella afferma poi con giuramento;
Così Angelica fa ch' ha ritrovato
El re qual odia et fenge haverlo grato.

[F. 16 v°] 6. Poi per meglio engannarlo: « O Sacripante,
Dice, ben potrai dir ch' io sono ingrata,
Perchè gran tempo è che mi fusti amante
Et sempre mai più dura ti son stata.
Vuo' che n' andiamo insieme nel Levante
Al padre mio da chi sono aspettata,
Ch' essendo ei vechio et morto l'Argalia
El regno converrà che nostro sia.

7. Credo che fusse morto il mio germano
A tradimento da quel cavalliero
Che si fa dir signor di Montalbano,
Onde le porto odio spietato et fiero;
Però se tu l'occidi con tua mano
Pel tuo valor, com' io bramando spero,
Te attenderò quant' io t 'ho gia promesso
Et contento ne fia el mio padre istesso. »

8. S' hor è contento il re di questa cosa,
Lassolo giudicar a chi Amor sente.
Sì cara compagnia, sì pretiosa,
Desiata da lui col core ardente,
In man già se la tien havere in sposa
(Ma lo giuditio humano erra sovente);
Onde verso il Levante si ritorna
Con la fanciulla di bellezza adorna.

9. La donna per tener il cavalliero
Giolivo et di se darle falsa spe[m]e
Et perchè men le incresca quel sentiero,
Quel sentier che calcando vanno insieme,
Si puose una novella nel pensiero
Dirle, ben ch' altra cura el cor le preme,
Pur disse: « Signor mio, i' ti vuo' dire
Cosa di far ridendo altrui morire.

10. Quando i' venni d'Albracca inver Ponente,
In la Spagna, honorommi Fiordispina,
Et stando nui a una mensa eccellente
Et sontuosa, venne a la regina
Una vecchiarda ch' afflitta et dolente
Ingenochiatta a terra se le inchina
Dicendole: « Una gratia vi dimando,
Sacra regina, e a voi mi racomando. »

[F. 17r°] 11. Eravamo in sul fior de l' ampia cena,
Quando la vechia lagrimosa venne;
Era sì vechia che parlar a pena
Ella potea, onde pietà al cor dènne.
Per la voglia del dir non havea lena,
Tal che quasi a nui il pianto sovravenne
Et lasciando il mangiar stavemo atente
Al ragionar della vecchia dolente;

12. Che piangendo diceva: « Un giovanetto
Della più vaga et più fiorita etade,
Che donna desiar potesse in letto
Over dovesse amar per gran beltade,
A forza il cuor m' ha tratto fuor del petto,
L'ingrato pien d'accerba crudeltade,
Et nel mio duol avolto seco il porta,
Ay lassa mè! chi m' ha col sguardo morta.

13. Un corpo senza cor viver non puote,
Però morta sono io che non ho il core;
Et, perchè ei vede crespe le mi' gote,
Vechia et brutta mi chiama a tutte l'hore,
Bench' io vechia non sia; dolenti note
Mi fa far sempre el dispietato Amore
Per costui sol che mai non cangia tempre,
Trovandolo al mio amor più duro sempre.

14. Pocho mi curo al fin perch' ei mi chiami
Vechia, se vechia sono al suo parere,
Ma ben mi duol che tanto mi disami
Doppo che 'l cor mio posi in suo potere.
Fate, gentil madonna, che egli me ami
O che mi renda el cor com' è dovere,
Che via et modo non ho di lasciar lui
Et men pensier mi vien d'amar altrui.

15. Fatel, regina, dalla vostra corte
Sforzar ad un di questi dui partiti,
O il cor mi renda o meco giostri forte
Qual con le donne fanno i lor mariti;
Et, se ciò vieta, fateli dar morte
Per dar esempio a giovanetti arditi
Che non stratiin le donne inamorate
Ma che le sieno a lor dispetto grate. »

[F. 17 v°] 16. S'havesti visto, o Sacripante mio,
Senza denti colei piena di bava
Et il suo ragionar dolente et pio,
Et visto com' ognun grato ascoltava,
Non havresti pel pianto dato a oblio
El riso quando ella così parlava,
Perchè a un tratto in nui dal pianto et riso
Si formava un inferno e un paradiso. «

17. Mentre ch' al re infiammato la regina
Di tal facetia ragionando andava,
Senton da un poggio con molta ruina
Un calpestio crudel d'un che gridava
Dicendo : « O cavallier, quinci dechina
Con quella dama. » Ond' el re gli ochi alzava,
Et la donna tremando tutta volta
Lasciando il dir al strepito si volta.

18. Quel è Gorante la bestia incantata
Che bestia si può dir, non corpo humano;
D'un satyro nato era et d'una fata
Nè mai si vide un animal sì strano ;
Qual ucidendo di molta brigata
Mangiava carne humaoa il rio pagano ;
Era fratel d'Orilo il maladetto
A un parto seco nato in un sol tetto.

19. Qual capitando in una regione
Ch'era soggetta alla fata Sylvana,
Perchè offendeva tutte le persone
Che capitavan ivi a una fontana,
Astolpho discacciò quel Lestrigone
Come bestia odiosa et inhumana,
Onde in Ardenna venne ove gli erranti
Cavalier trasser già famosi vanti.

20. Ma com' el fece discacciar la fata
Al duca in altro luogo vi fia chiaro,
Ch' ora vedendo io Angelica turbata
Convien ch' io li socorra al caso amaro.
Gorante la persona dispietata
Giuso ne vien et non è alcun riparo,
Che, se la figlia del re Gallaphrone
Non l'aita, quel re non sia prigione.

[F. 18 r°] 21. Grida el gigante et con voce aspra et fiera
Le fa il partito che a quegli altri ha fatto,
Et Sacripante, la persona altiera,
Di combatter accetta et ferma el patto,
Che usitata battaglia seco spera,
Perch' era destro et coraggioso in fatto.
Della sua diva havendo la presenza
Pensa non gir della vettoria senza.

22. Giù scende in fretta dal ferrato arcione
Quel re gentil ch' a piè vede el gigante,
Et alla figlia del re Gallaphrone
Porge la briglia in man del suo afferante.
Quella da parte a remirar si pone
Se per sorte perir vede il suo amante,
Ch'odia nel cor et pur d'amarlo finge,
Ch' Amor, chi da lei fugge, amar la spinge.

23. Fin che 'l re col gigante si dimena,
Un nano arriva in guisa di corriero
Per il viaggio stanco et senza lena ;
Fermo mira il magnanimo guerriero
Come ben fere et aspri colpi mena
A quel gigante, et volto al viso altiero
De A[n]gelica le disse : « O eccelsa diva,
La gloria tua sempre nel mondo viva !

24. Se sapesti gli affanni del tuo padre
Et le venture sue malvage et strane,
Le tue bellezze sì vaghe et legiadre
Non teneresti in region lo[ntan]e.
Assediato è il Cataio dalle squadre
Armate del nimico tuo Agricane,
Che in ogni modo vuol per questa guerra
O te per sposa over disfar tua terra. »

25. Quando tal caso intende la regina,
Diventa smorta in faccia et poi se avampa
Et del suo regno pensa alla roina;
Mostrando di dolor la trista stampa
Dentro se stessa dice : « Aimè meschina!
Chi porrà spegner questa accesa vampa?
M' ho fatto per nimico il sir d'Anglante
Ch' al riscattar mio regno era bastante.

[F. 18 v°] 26. Col saper, con la forza et con l'engegno
Bastava Orlando a romper Agricane
E uccider lui et occuparli il regno
Et farlo divorar da genti estrane,
Perchè di lui è lo merto indegno.
Io me lo persi per mie voglie insane,
Et hor forzata il re di Tartaria
Pigliar son per salvar la patria mia.

27. Ma come potrò mai contra mia voglia
Amar sì nero et sì superbo Moro?
Sarò constretta a morirmi di duoglia
O perder il mio regno et mio thesoro
Qual veggio come al vento in alber foglia
Tutto tremare; et il mio barbasoro
Padre, che m' ama, per non scontentarme
Farà prima disfar suo regno in arme.

28. Perso ho già Orlando per la mia durezza
Et perder cerco il re di Circasia.
Che maledetta sia tanta bellezza!
Sia maledetta la superbia mia,
Sola cagione della mia alterezza,
Che amato mai non ho la cortesia
Di cavallier alcun, di alcuno amante,
Massimamente del re Sacripante;

29. Sacripante gentil degno et cortese
Ch' ha per me combattuto et combatte hora,
Et èssi posto a perigliose imprese
Per sfogar quel ardor ch' entro l' accora,
Quell' ardor ch' entro ha per le fiamme accese
Del grand' amor che per me el divora,
Mi mancarà per la spietata mano.
Di queso rio gigante in questo piano.

30. Perso hommi ancor quel capo de' latroni....
Aymè! Che dico? il più nobil guerriero
Che si ritruovi in tutte regioni,
Benchè come il cugin non ha il quartiero.
Più franca lancia sopra dell'arcioni
Non portò mai più ardito cavaliero,
Nè degnamente alcun portò mai scudo
Se non Rinaldo mio di pietà ignudo.

[F. 19 r°] 31. Chi non sa s'a costoro i' fussi amica,
Che più non fece Cesar in Tessaglia
Contra el magno Pompeo et di fatica
Et di virtù contra la piastra et maglia
Della superba gente a me nimica,
Che'l vechio padre mio tanto travaglia,
Sol per me, poich'è morto l'Argalia.
Cagion, a me lassa! la bellezza mia!

32. La mia bellezza è cagion de ogni errore
Per cui mandommi el re mio padre in Francia,
Credendo far prigion l'imperadore
Con la vaghezza sol della mia guancia;
Hora pruova de l' armi egli el furore,
Ma il peggio è che rimasta è quella lancia,
Ch' atterra in virtù sua tutti i campioni,
In man d'esti Franzesi buttiglioni. »

33. Et, fin ch' in tai pensier la donna vaga,
Fa Sacripante a quel fratel d'Orilo
Nella sinistra coscia sì gran piaga
Ch' aperta par una bocca del Nilo
Quando con furia più l'Egito alaga,
Perchè la spada sua taglia di filo,
Nè del gigante mai li cade sopra
El brando, tanto ben quel re s'adopra.

34. Et subito ch' Angelica s'accorse
Della ferita, da caval giù scende
Et tutto isnella et ligiadretta corse
Inverso el Re che la vettoria attende,
Cui subito accostata favor porse,
Perchè quando el gigante in quella intende,
Debol diventa per quell' anelletto
Ch'ella a caso portò nel suo conspetto.

35. Non fe questa per dar al re favore
Ch' era nella battaglia afflitto et stanco,
Perchè gli porti quella ingrata amore,
Che ella non l' ama et men vol amar anco,
Nè che sapesse il giganteo valore
Fatato havesse il lato destro o il manco,
Nè che per quel anel dovesse in terra
Cascar colui nè terminar la guerra;

[F. 19 v°] 36. Sol per la nuova ch' ha dal nano havuta
Del re, del regno et di sua patria, tutta
Afflitta rimaner lì destituta,
Dubiando mostra haver di questa lutta
Letitia assai, ma chi havesse veduta
Lei dentro, quanto sia di pietà asciutta
Veduto havrebbe apertamente et chiaro
Contra quel re magnanimo et preclaro.

37. Ma in dito alhor l'anel tenea per caso.
Però Gorante, qual incantato era,
In terra cadde et seco fece caso
L'incantato valor, onde il re spera
Haver vettoria che non sa ch' a caso
Caduto è, non per la ferita altiera,
Nè sa che non si può tuorle la vita
Con alcun' arme o per mortal ferita.

38. Angelica al re disse : « O mio signore,
Tronca a costui la formidevol testa
Se v[u]oi della vettoria haver l'honore. »
Onde il re con la mano ardita et presta
El crine piglia con molto furore,
Troncando il teschio : tremò la foresta
In modo tal che l'animo di fuoco
Del re che non cadesse mancò poco.

39. Quando la donna vidde il gran tremuoto
Al taglio acerbo della testa irsuta,
Cadendo in terra riman senza moto
Nè parla qual se fusse stata muta.
Stupido ancor il re al ciel fa vuoto
Se vita alla regina è restituta
Menarla al padre intatta et incorrotta
Et fatto il vuoto quella surse alhotta.

40. A quel tremuoto apersesi la porta
Di quella torre et fu ogni laccio vano.
La donna, come saggia astuta e acorta,
Fa quella testa prender al suo nano,
Che caduto era, rilevato, e scorta
Vuol che col re le sia per monte et piano
Ognun salì a cavallo et quel corriero
Prese di Feraguto il bel destriero.

[F. 20 r°] 41. Era venuto quindi per ventura
El caval del Spagnuol che solo andava,
Perchè di quel tremuoto hebbe paura;
Forse ivi il suo padre trovar sperava.
Et Rabicano per la selva oscura
Fuggendo inver Levante ritornava.
Solo intrepido resta Brigliadoro,
Quegli altri de' destrier privati fuoro.

42. El nano per l'hyrsuta et longa chioma
A l'arcion lega il capo di Gorante.
Sciolto si sente della greve soma
Delle catene il gran signor d'Anglante,
Rinaldo et Feraguto ancor et toma
Per uscir presto l'uno a l' altro inante,
Et tutti tre fuor della torr' a un tratto
Si ritruovaro, et ciascun stupefatto

43. L'un l'altro guata et pur nisciun favella,
Come da un grave sonno risvegliati ;
Et gli altri tre ch' eran montati in sella,
Per la vittoria lieti et consolati,
Il nano, il re, la vaga damigella,
Si furon presto a un calpestio voltati,
A un calpestio che dietro lor venia
Contro oltra lor speme, oltra lor fantasia.

44. Et vidder senza il teschio a se venire
Dietro quel fusto del crudel gigante.
El nano di paura hebbe a morire,
Cadendo de l'arcion a quel inante.
Angelica si mise per fugire,
Ma inanzi se gli para Sacripante
Dicendo : « Ove v[u]oi tu ire, dolce mia speme ?
Se teco i' son, perchè timor ti preme ? »

45. Acostasi a l' arcion dove è la testa
Quel smisurato et incantato fusto,
Et quella prese con tanta tempesta
Che' l caval del Spagnuol, benchè robusto,
Sforzato fu cader nella foresta,
Poi el capo si ripon sopra el suo busto,
Et, qual se mai stato non fusse mozzo,
Sani si ritrovorno il collo e il gozzo.

[F. 20 v°] 46. Stupiva l' alto re di Circassia,
Stupiva la regina ancor d'Albracca.
El nano, rilevatosi per via,
Si mise in fuga et givase alla stracca;
Re Sacripante pien di gagliardia
La battaglia anco col gigante attacca,
Nè più da Frontalatte scender vuole
Che per distrezza gira come il sole.

47. Feraguto et Rinaldo nel gran bosco
Si pongono a cerca di lor destrieri:
L'uno va in questo, l'altro fu in quel fosco
Vallon cercando per strani sentieri.
Quel ardito signor da l'ochio losco
Monta in arcion et lassa i dua guerrieri;
L' arme in dosso tenendo, in man la spada,
Traversa il bosco et ariva in su la strada.

48. Pien di sdegno amoroso il conte aranca
Che s' era rifrescato Brigliadoro,
Et col gigante la persona franca
Di Sacripante suona al battiloro.
Di vermiglio color è fatta bianca
Angelica, e a dir meglio ha il color d'oro
Et le labra di mamole viole
Languide come colta rosa al sole.

49. Doppia paura a questa il cuor percuote:
Una è di questo re, l'altra è del regno
Che lasciò il nano con dolenti note,
Non perch' abia pietà del guerrier degno
Ma perchè lui condur seco non puote
Con l'arte sua, col neghitoso ingegno,
Per contrastar al re di Tartaria,
Onde sdegnosa sol si pone 'n via.

50. Sola si pon in via con stran pensiero
Pian pian lasciando quei nella baruffa.
Rinaldo che non truova il bon destriero
Che fu dell' Argalia, con ira sbuffa
Quà et là cercando questo et quel sentiero,
Con San Martin bramando haver la zuffa
Sol per tuorle il cavallo, et bastemiando
Si duol perchè non tolse quel d' Orlando.

[F. 21 r°] 51. Sacripante vedendo esser pa[r]tita
Quella in cui post' havea tutto il suo amore,
Prigione tiense et privo della vita
Perchè ella seco ne portò il suo core;
Volto al gigante: « O anima gradita,
Se mai bramasti, disse, in terra honore
Deh non intertenermi, ecco la spada:
Lasciami andar diritto alla mia strada. »

52. Quand' un insan si priega, più s'indura.
Così el gigante pien d'ogni aroganza,
Però che vilano era per natura,
Al degno re rispose: « Altra speranza
Haver convien. » Et così oltra misura
Mostrò sopra del re sua gran possanza.
Tirando al capo, d'un fendente altiero,
In terra al re gettò tutt' el cimiero.

53. Fu tanto il colpo del gigante ardito
Che per nare et per bocca il sangue scoppia,
Et sul collo al cavallo tramortito
Cadde coluî che tutta la Etioppia
Combattendo trascorse, et mai ferito
Non fu ch' avesse segno di sinoppia;
Et hora tramortito il bon campione
È da Gorante tratto fuor d'arcione.

54. Haveva visto il perfido ribaldo
Che la regina havea seguito il nano;
Porta il re in spalla furibondo et caldo
D'yra, dietro lei corre in monte e in piano.
Il nano fugge et scontrasi in Rynaldo
Ch'in van cercando andava Rabicano
Et chiede al nano se per sorte in quel sito
Veduto havesse il suo caval smarito.

55. « Volesse el ciel, rispose quel piccino,
Ch' io non havessi mai caval trovato,
Che mi cresi morir per mio destino
Per un crepaccio che cadendo ho dato.
Viddi una cosa, aimè lasso, tapino!
Che 'l cor mi fa tremar, mancar il fiato,
Quando vi penso, et honne ancor passione.
Che maledetto sia il re Gallaphrone!

[F. 21 v°] 56. Perch' il re Gallafron a ritrovare
Mandommi una sua figlia ch' era in **Francia**,
Angelica costei si fa chiamare
Ch' un angel par alla polita guancia.
El re di Tartaria per terra et mare
Condotta ha molta gente a spada et lancia
Con soldo grande per disfar il regno
Di questo re già vechio, honrato et degno;

57. È la cagion che 'l re di Tartaria
Ha tanta gente al Cataio condotta,
Ch'essendo morto in Francia l'Argalia
Angelica fia herede saggia et dotta.
Lei Agrican per sua sposa voria,
Forsi per farsi nostro re tal hotta,
Et Gallafron per levarsi l'assedio
Le la darà per ultimo rimedio.

58. Però mandato m' ha per ritrovarla,
L'ho ritrovata et poi hollami persa,
Non so come potrò, lasso, menarla.
Forsi questa gran selva ella atravesar
Perch' hebbe la paura a traboccarla.
Quando caddi io, odi cosa perversa,
Quando la mia regina riscontrai,
Un gicante a battaglia ritrovai.

59. Combattea seco un cavallier a fronte
Che di cavalleria mostrava il fiore,
Parea il gigante per grandezza un monte,
L'altro un Alcide somigliava al core;
Al fin cadde el gigante perchè un fonte
Facea il suo corpo in terra del cruore
Ch' us[c]ia per le ferite, e il capo netto
Le tagliò sì che non le valse elmetto.

60. Io con le proprie man quel teschio orrendo
Per le chiome appiccai nanzi l'arcione
D'un caval che trovai ivi pascendo,
Poi prendemmo la via per il sabione
Et senza el capo quel busto tremendo
Ne giunse fuor d'ogni espettatione
Ch' avevam caminato una gran lega.
Credo quel sia figlio a qualche strega.

[F. 22 r°] 61. Quel cavallier, ch' io dico, andava innanzi
Et lui seguiva l'inclita regina,
Quando quel corpo che morto pur dianzi
Haveva il cavallier con gran ruina
Lasciato, ci ragiunse, ond' io dinanzi
Giù dell' arcion li caddi alla supina
In piana terra et fu sì grand' il scoppio
Ch' a pensarvi anco il duol al duol radoppio.

62. Et poi con tanta furia quella testa
Da l'arcion prese et rapicoss' al collo
Che ne tremò per tema la foresta,
Ma il cavallier che non era satollo
Di battaglia di ferrirlo a sesta,
Et io ch' havea levato il duro crollo,
Abandonati lor, pel mio viaggio
Mi puosi, sol per non patir più oltraggio. »

63. Rynaldo, intesa ch' ebbe da quel nano
L' aspra contesa et l' opra di Gorante,
Pensa che quel caval sia Rabicano
Ond' è caduto il picciolo gigante,
Et per trovarlo cerca monte et piano
Ch' a piè le incresce andar come un vil fante.
Così cercando tutta via s'inselva
Et riscontross' in una fera belva.

64. Non vuol con quella il paladin porse
Ch' ha gran disio d'andar verso il Cataio
Et trovar Rabican, ma quella corse
Contra di lui et sgrettolò l'acciaio
Del scudo con l'onghion, onde via tuorse
Non può il guerrier che pria non tiri un paio
O dua di colpi alla maligna fiera
Che contra lui ne va cotanto altiera.

65. Se 'l palladin si cruccia, se' l se adira
Vedendo il scudo fracassarsi alato
Da l' animal, se 'l capo se gli aggira,
Se contra qnel usa del desperato,
S' un sopra l'altro in fretta i colpi tira,
Lassolo giudicar a chi ha provato
Restar per sorte nel camino a piede
Quando più franco cavallier si crede.

F. 22 v°] 66. Da disperato a quella i colpi mena,
Nè l'offende però che è tanto presta
Ch' in sul terreno ferma i piedi a pena
Et hor la zampa porge et hor la testa
Et tanto ben si snoda nella schiena
Che presta in mar non è l'onda qual questa,
Over le biade in campo al vento scosse,
Qual l'animal al fuggir le percosse.

67. Pardo visto non fu sì destro unquanco
Nè sì irato orso o leon più superbo,
Che saltando al guerrier diede in un fianco
Con un corno ch' ha in fronte un colpo accerbo,
Ma, perchè l'hora sua non è giunta anco,
Che morir deggia, il ciel gli hebbe riserbo.
Vero è che cadde in su la piana terra
Facendoli però col brando guerra.

68. Non so s' unqua fu vista una tal fera
Che humano ha il volto, il petto di leone,
Gli ochi di drago, il piede di pantiera
Et l'ale grandi a guisa di griffone.
Questa è da molti detta la Chimiera.
Di serpente ha la coda et il groppone
Di tor simiglia, et l'orechie asinine,
Un corno in fronte et del cignale il crine.

69. Discosta tienla con l'honrata spada
Vibrando agli ochi d'ogni intorno sempre;
Gorante il re Circasso tien a bada;
De Angelica il destrier piglia le tempre
Quasi di nave in mar, in su la strada
....
Feraguto il suo truova, il conte Orlando
Va verso Albracca hor di passo hor trottando.

70. Passati i Pirenei giunse in la Spagna,
Et nelle parti dell'Andologia
Vidde gente attendata alla campagna
Et, disiando di saper qual sia,
Ivi si trasse et la persona magna
Del re Marsilio riscontrò per via
Di cui l'armate squadre esser intese
Per diffension lì poste del paese.

[F. 23 r°] 71. Sospettava Marsilio di Gradasso
Et ben ragion di sospettarne haveva,
Qual quando il conte vidde ivi a quel passo,
Perchè cavallier degno li pareva,
Feceli offerir soldo alto et non basso
Benchè chi [sia] quel re non lo sapeva.
El conte ringratiandolo rispose
Ch' ir conviengli oltre per più degne cose,

72. Nè potea soggiornar per le facende
Che gli erano importanti andar costinci;
Et questo detto, il suo sentier riprende,
Il re lasciando et l'altra gente quinci.
Un certo superbon la lancia prende
Et dietro al conte va correndo linci,
Sfidandolo a battaglia, et el si volta
A quel che va correndo alla sua volta.

73. Non portava il quartier quel sir d' Anglante
Perchè lasciollo et si vestì di bruno
Per girsene più franco nel Levante,
Presto passando incognito a ciaschuno.
Non vuol firmar il piè, ma gir inante,
Quanto più può procaccia che d' alcuno
Messo di Carlo non le sia impedito.
Per ciò del soldo ricusò lo invito.

74. Havrebbe volentier mostrato il sire
Ivi la forza sua, ivi il valore,
Ma dentro el petto tanto gran martire
Tanta passion, tanto sfrenato ardore
Il preme ch' ad Albracca è disposto ire
Nè gloria brama più nè cerca honore,
Che, se non truova la sua gentil dama,
Honor più non disia nè acquistar fama.

75. Haveva in prima essendo ancor fanciullo
La patria abandonata e in Puglia era ito
Solo per ritrovar qualche trastull[o];
Trastul d' honor il paladino ardito
Iva cercando et di suo par fu nullo
Che di lui fusse al mondo più gradito,
Et hor, che più conosce, meno aprezza
Di eterna fama la sublime altezza.

[F. 23 v°] 76. Ma che dico io che più conosca il conte?
Errando il disse, ch' un ch' è inamorato,
Se di infinita gloria un alto monte
Dinanzi havesse ond' esserne beato,
Con sommo honor, potesse et alla fronte
Porsi hedra o myrtho o il bel lauro pregiato,
Se la sua amata donna nol consente,
Men che la mano vi poria la mente.

77. Pur perch' ognuno è di se stesso amico
Et quanto può da morte si discosta,
Ch' apprezzarsi convien il suo nimico
Per picciolo che sia, senza risposta
Non vuol passar il conte, et col suo antico
Sdegnato orgoglio a quel villan s'accosta
Et con la sua famosa Durinda[na]
Le fa cader la lancia in terra piana.

78. Come si vide della lanza privo
Colui che Berzavaglia nomato era,
Hebbe del conte sì quel atto aschivo
Che s'arestava qual sylvaggia fera
Col brando in mano, et, benchè l'ardir vivo
D'Orlando mostri la sua forza altiera,
Pur la sua ancora mostra Berzavaglia
Perch' era coraggioso, uso in battaglia.

79. Sta l' uno et l' altro acorto in su l' aviso
Al riparar hor pronto, hor al ferrire,
Al capo mena questo et quel al viso
Vibra di punta sol per far perire
El compagno chi può; ambi conquiso
El cor han, perchè vegono l'ardire
In loro pare non sperato unquanco,
Pur dansi al latto dritto hor, hor al manco.

80. Fra più colpi colui che 'l nero veste
A Berzavaglia dette in su l' elmetto
Et Durindana così bene investe
Che le spezzò sul capo il bacinetto
Et, calando la spada alle man preste
Del sir su l' homer di quel maladetto,
L'astrinse il colpo al ralentar la briglia
Adolorato et pien di meraviglia.

[F. 24 r°] 81. Era forte costui fuor di misura
Sopra tutti e' soldati della Spagna
Et era grande sì di sua statura
Ch' in quello campo alcun non l'accompagna
D'altezza nè di forza, et di natura
Superba villanesca era et griffagna;
Pur per colpo ch' egli ebbe, sbalordito
Fu quasi tutto et di se fuor uscito.

82. Tal che sul dorso del caval si versa
Così stordito per lo colpo grave.
Hebbe la destra staffa ancora persa,
Tanto il dolor par che lo prima aggrave;
Così la sua superbia è gia somersa,
Come spesso intervien a genti ignave.
Cavalca il conte pian per la sua via
Che dentro l'arde amor con gelosia.

83. Sa che Rinaldo Angelica anche amava
Nè sa che al fonte si cang[i]asse amore.
Però presto trovarla desiava
Sentendosi infiamar da troppo ardore.
Pur lentamente hor cavalcando andava
D'Angelica pensando et del suo honore,
Volgendo spesso l'ochio a remirare
Se vede Berzavaglia ancor cascare.

84. Non cade quel pagan, ma via sel porta
Così stordito il suo caval correndo,
Tal che pareva una persona morta
Et di veder il fin il conte attende.
Così mirando vede una gran scorta
Di gente armata onde il sir cor riprende,
Nè fugge,[anzi si ferma e in se dice; « Hora
A voi farò quel che questo altro ancora. »

85. Et così fermo in su l' arcion aspetta
Col brando in man di più vittorie adorno.
Contra le vien quella gente stretta
Che circondar sel pensa d'ogni intorno,
Ma il conte che tien l'ochio alla velletta :
« Per voi, disse, fia questo il sezzo giorno,
E fallirà el pensier che voi facete
Ch' io partirò, voi morti restarete. »

F. 24 v°] 86. Et, questo detto, Brigliadoro spinge.
Con quel furor che l'orso a quella pechia
Hor a quell' altra con furor si stringe,
Havendo punto il muso over l'orechia,
Mostrando il conte la sua forza stinge
Questo et quel, da quel' altro disparechia;
Fra l'ira, el sdegno et l'amorosa rabia
Tinge col sangue lor tutta la sabia.

87. Non vi riman un sol per testimonio
Ch' al re Marsiglio la novella porti.
Era affannato ben più d'un dimonio
A portar l' alme giù n' istigii porti
Nè ritrovossi un sol fra tanti idonio
Ch' eschi per sua virtù fuor di quei morti
Vivo, che fur seicento in un sol groppo
Che moriro, qual nanzi l'un qual doppo.

88. Nanzi che ritornasse Berzavaglia
In se di stordigion, quella empia setta
Tutta morì nella crudel battaglia
Per man d'un sol guerrier con maggior fretta
Ch'un pisciolino d'Arno non si scaglia
Per man d'una ligiadra fanciulletta.
Marsilio il vedde et hebbene dolore
Ch'un sol a soi tuol la vita et l'honore.

89. Pur Berzavaglia n se ritorna et vede
Il gran signor di Brava ch'avea in mano
Sanguigno il brando, et galloppando riede
Verso lui tratto da furror insano
Perch' inghiottir quel palladin si crede
Con sua superbia il perfido pagano.
Orlando si dimena al modo usato
Ferrendolo hor da questo, hor da quel lato

90. Similmente il pagan con molto orgoglio
Cerca de disarmar il palladino,
Poichè 'l vede in arcion qual duro scoglio
Fra l'onde mosse dal vento marino
Ai colpi soi, ma Orlando : « Se qual soglio
Hora sarò, diceva, o Sarracino,
I' ti farò pentir di tua pazzia
Poichè venesti a disturbarmi in via ».

[F. 25 r°] 91. Questo dicendo sopra in scudo lassa
Cader la tremebonda Durrindana
Che quel rompendo lacera et fracassa,
Tal che spezzato cade in terra piana
Et rompendo il braccial tutto lo passa
Fin ch' ella giunse alla carne pagana,
Della qual trasse un bel ruscel di sangue;
Onde il pagano bastemiando langue ;

92. Et sopra il paladin ferrendo tira
Un gran fendente, sol per darle in testa.
Orlando, ch' a quel colpo orrendo mira,
Si trahe da parte che la bestia presta
Ubidisse alla mano et, con molt' ira,
Si volge a Berzavaglia che pur resta
Pel colpo privo del spallaccio manco
E in el braccio ferito e al destro fianco.

93. Come in l'autunno per il vento australe
Un alber è spogliato di sue foglie,
Ai colpi di quel brando senza uguale
È spogliato il pagan con pene et doglie
Di piastra et maglia et è il giu[o]co inuquale,
Ch' oltra che in terra van le ferree spoglie.
Resta il pagan ferrito in questa e in quella
Parte del corpo et fin in la mascella.

94. Qual se vedendo in più parti sanguigno
Et sentendo di forza sminuirsi,
Quasi a guisa d'un can facendo un rigno,
Già in mente dessignato havea partirsi,
Ma pria vuol il spirito malign[o]
Ch' indi non possa il conte Orlando girsi ;
Menolli de un fendente in su l'elmetto
Che quasi el capo le fe entrar nel petto.

95. E, se non che ritrasse el capo Orlando,
A se convenia forsi ivi cadesse:
Pur non cadde, e stordito allentò il brando
Quasi in terra ir, ma la catena el resse.
Fatto il colpo il pagan più che trottando
Volse il cavallo et in fuga si messe
Lasciando il conte adolorato forte
Che si crese vicin quasi alla morte.

[F. 25 v°] 96. Alle schiere del re suo ritornando
Berzavaglia ferrito et disarmato
Truova Marsilio ch' iva suspirando
Del caso corso et non da lui sperato,
Et della fellonia di quel, che quando
Giò ad assaltar il conte, non mandato
Vi fu, nè chiese al re licentia prima,
Ch' estimato non è chi altrui non stima.

97. Et se non ch' era huom forte quel fellone
Del fol ardir l' havria forsi la guancia
Fatto batter il re Marsilione,
Ma perch' or bisogno ha d'huomin da lancia,
Supportasi l'oltraggio et le persone
Morte vengiar non vuol, e quel di Francia
Cavalca col disio di truovar quella
Angelica beltade a lui ribella.

98. Forza de Amor, ben valorosa sei
Che con l'arbitrio tuo sol guidi il mondo,
Come a te pare astringi homini et Dei,
Qual infelice rendi et qual giocondo,
al riporta di te immortai trophei
Et qual da te scacciato premi al fondo;
Chi più t'adora ingrato al fondo premi.
O strani guidardoni! o amari premi!

99. Orlando in fuoco ardendo ogn' hor ti segue
Per l'amor che ad Angelica sol porta,
Rinaldo non vuol teco paci o triegue,
Ard' Angelica in lui la mal accorta,
Con odio il re di Circassia prosegue
Che lei pur ama et se stessa comporta
Ardere indarno, et per li su' amatori
Punto non sente gli amorosi ardori.

100. Ê uscito il conte a pena d'un periglio
Che 'l guidi, Amor, a sorte più orgogliosa
Ove non val saper de armi o consiglio ;
Che giunto a Calpe, l'onda perigliosa
Passa il guerrier et indi dà di piglio
Sotto d'Abila in la piaggia arenosa
Et costeggiando il bel lito Affricano
Verso il Levante va per colle et piano ;

[F. 26 r°] 101. Et quasi giunto al mezzo giorno, havendo
Dietro di se tutta Spagna lasciata,
Alla man destra sopra el lito essendo,
Un giorno vidde una gran gente armata
In terra e in mar et con gli ochi ferrendo
Di navi discernea grande brigata
Venir a piaggia, onde ei firmato attende
Nel luogo al qual il lor venir comprende.

102. Sol firmosse a mirar per sua sciagura
Il conte quel che di veder non spera,
Et una nave con la vela oscura
Vien che fra l'altre mostra esser più altiera,
Verso la piaggia più franca et sicura,
Et, giunta ch'è presso alla riviera,
N' un palischermo si dimostra al conte
Una sol donna con fatezze conte.

103. Con gli ochi lagrimosi et con la guancia
Mesta si mostra in l'arenoso suolo
Al palladin che di tutta la Francia,
Anzi del christianesmo, è campion solo
A piè, a cavallo, a piastra, a spada, a lancia,
Cui quella donna, piena di gran duolo
In apparenza, disse : « O signor mio,
Non quì senza mister mandotte Idio.

104. Da l'India in Francia i' me era in camin posta
Con queste navi sol per ritrovarti,
Ma quando te, signor, in questa costa
Descender vidi, subito le sarti
Feci calar per venir a la posta
Dove eri tu sol, per posser parlarti ;
Ond' io ri[n]gratio il ciel poich' ho truovato
L' huom da me lungo tempo desiato.

105. Sei da me lungo tempo desiato
Sol per la tua virtù, per tua prudezza,
Qual quel ch' in tutto il mondo è nominato
Di forza, di valor, di gentilezza,
Più saggio in l'armi et più da ognun lodati
Dì continenza in ogni tua grandezza,
Diffensor di giustitia et di ragione
Et, di chi a torto pati, sei campione.

[F. 26 v°] 106. Le genti, che tu vedi in terra e in mare,
Sonno per sottoporsi a tua ubidenza
Per volontà dei Dei che comendare
Non mi volser d'altrui la diligenza,
Pel consiglio de' quali al navigare
Qual mi vedi posi, che sentenza
Loro è che al riporme dentro al mio regno
Ogni altro capitan n'era men degno.

107. Però di te mi dier notitia vera
Per visione, et mi mostraro in sogno
Il nome tuo et la persona altiera
A ciò che soccoressi al mio bisogno.
Però ne venni con la vela nera
(Ch'altro color haver mai non agogno)
A ciò che, signor mio, tu non dinieghi
La giusta gratia a' mia dolenti prieghi.

108. Tu non prendesti mai più generosa,
Poichè nascesti, et la più degna impresa
Di questa, et forsi mai simile cosa
Unquanco dal tuo orechio non fu intesa;
Ma aciò che non ti sia l'hystoria ascosa,
La ti dirò, s'udirla non ti pesa.
Ascoltami, per Dio, gentil campione,
Che so che piangerai per compassione;

109. Nè t'incresca d'entrar nel palìschermo,
Che più adagiatamente parlaremo,
Perchè ti veggio della mente infermo.
Insieme alquanto ci recrearemo,
Poi, stabillito l'animo tuo fermo
Ad aiutarmi, indietro tornaremo,
Et, quando non disponghi pur venire,
Potrai ritrarti e al tuo viaggio gire. »

110. Entra nel palischermo et Brigliadoro
El conte lascia et sol la spada ha seco
Et assiso contempla Fontedoro
(Ella così fa dirsi) col cor cieco ;
Et venuta era ella in quel tenitoro
Con più de l'ochio assai l'animo bieco,
Volendo al conte Orlando far mal scherzo,
Come udirete poi nel canto terzo.

CANTO TERZO

[F 27. r°] 1. Quand' un più cerca quel di che non deve,
Se qualche disventura gli n'adviene
Esser non le devrebbe amaro o grieve,
Ancor che poi ne gusti acerbe pene.
Spesso a brieve piacer caduco et lieve
Dietro l'eterna penitentia viene,
Dina et Sichem ne danno essempio verde
Ch'ella l'honor et ei la vita perde.

2. Chi entrar nel laberinto talhor cerca,
Se tardo n'esce o pur non n'esce mai,
Non dee dolersi, et s' Orlando hor ricerca
Il mal et truova più di quello assai
Che non vuol, impar' hor come si merca
Tal mercè con spietati affanni et guai
Da quella ch' engannar ciaschedun suole,
Che le comincia a dir queste parole :

3. « Fontedoro sono io, del gran Senapo
Cara nipote, posta in dura sorte
Per esser il mio regno senza capo,
Priva del dolce et caro mio consorte
Che fu per proprio nome detto Lapo,
Flavio cognominato, et posto a morte
Per man di Sarmagon l'empio assassino
Per me trar seco e il regno in suo dimino.

4. Era il mio sposo giovanetto et vago
Che non più bel di lui fu quel di Psyche,
Pareva proprio una divina imago
Se mai fra le moderne o fra l'antiche
Ne furon viste ; ond' io mai non mi appago
Ne appagarò de inumere fatiche
Che sol per far vendetta del mio sposo
Mi truovo in stato accerbo et periglioso.

5. Era huomo sì degno il mio signor gentile,
Di beltà ornato et di ligiadra chioma,
Sopra ogni altro tenea del signorile ;
Sì a li costumi, sì al grato idioma
Non hebbe in vita par o simile,
Nè doppo la sua morte alcun si noma
Nè nomaranssi mai per dir il vero
Chi aguagliar possa il mio signor altiero.

[F. 27 v°] 6. Parte di Media et della Armenia tenne
Sotto in suo impero et fu cristian dal fuoco
Dov' ai bianchi Albani l' origin venne ;
Bench' ei meco regnass' insieme poco,
Che' l re infidel d'Hyberia sopravenne,
Ai lassa mè ! con tanta festa et giuoco
A privarmi del mio diletto et caro
Consorte con modo aspro al mondo raro.

7. Fingeva seco amor et fe sincera
Per me ardendogli Amor l'infido petto,
Nè dimostrò mai da matino o sera
Portarmi alcun particular affetto,
Ma finta continenza ogni hor seco era,
Nè altro che Flavio par ch' habia in ogetto
Ma come poi li para enganno et frodo,
Se mi ascolti, signor, dirotti il modo. »

8. Ascolta Orlando quasi stupefatto
Ciò che la donna con industria dice,
Ch' ella favella mostra, gesto et atto
Come suol dimostrar qualche infelice
Per qualch' orrendo et spaventevol fatto ;
Guatala in faccia et tiensi alhor felice
Il conte per sentir sì bella donna
Parlar in chi gratia immortal s' indonna.

9. Et rompendo ella gli ochi a duri pianti
Mandava fuor del petto alti suspiri,
Coi quai bastava romper gli adamanti
Non che solo mutar gli human desiri,
Et li spessi singhiozzi erano et tanti
Che facevan inditio di martyri,
Nè men di quella piange il fero conte
Vedendo afflitte le fatezze conte.

10. Doppo le molte lagrime colei,
Ch'era di frode un empio labyrintho,
Rivolta al conte disse : » Se tu sei
Da cotanta pietà, signor mio, vinto,
Che meco piangi i duri casi miei,
Fa che 'l nimico mio da te sia estinto,
Che se ciò fai, per Dio, tu non havrai
Di fama eterna maggior gloria mai.

[F.28r°] 11. Et per non ti tener in lungo tedio
Conchiuder voglio la mia hystoria brieve
Perch'al fuggir Amor non è rimedio.
El forsenato Sarmagon di lieve
(Così detto era il re de Iberia) assedio
D'amor non era et più ch' egli non deve
Amar, per haver me spense il bel viso
Dove era il mio diletto e il paradiso.

12. In una caccia ad orsi et a leoni
Ch' a piè di monti Caspii si faceva,
Infra forti cespugli entro a burroni
Armate genti Sarmagon teneva.
Segretamente et di certi valloni
Uscì un leone et, perchè Lapo haveva
Gran cor, quello aterrò, ma quel re crudo
Diede al mio Lapo col suo brando ignudo,

13. Ch' erano stretti ambi dua e regi
Et quinci et quindi homini havean lasciati
Per portar della caccia ornati fregi,
Onde furno egli nel leon scontrati,
Et Lapo per mostrar sua fatti egregi
Fece gli effetti, ai lassa! sventurati,
Che così quel fellon crudel diè morte
Al mio caro fedel divo consorte.

14. O simulato amor! o amor crudele!
Simulava amar Lapo oltra misura
Re Sarmagone perfido, infidele,
Infido traditor per sua natura.
Era, come si dice, senza fele
Il mio sposo gentil, colomba pura;
Però fu facil cosa al traditore
Dar morte tal al mio gentil signore.

15. Et poich' ucciso l'hebbe il neghitoso,
Le stracciò ei panni in dosso et sì ferillo
Per tutto el corpo che era paventoso
Caso a vederlo, et tutto dipartillo
Come far suole un leone orgoglioso
Contra chi a lui contrasta ; e a ciò sortillo
L'invida sorte mia che sol le increbbe
Del mio honorato ben e il mal m'acrebbe.

[F. 28 v°] 16. Cominciò quel crudel, poich' hebbe morto
Colui senza del qual non vorei [vita],
A pianger sì l'horribil caso in torto
Operato da lui che quasi invita
Ogni sylvaggia fera al suo conforto,
Et diceva il fellon : « Datemi aita
In questo caso, o cieli! o voi elementi!
Porgete fine ai miei tanti tormenti.

17. Deh chi m' ha occiso, o mia spietata sorte!
Dinanzi agli ochi il mio caro fratello?
Chi portarà tal nuova a sua consorte?
O feroce leon crudele et fello,
O dura, amara, accerba, invida morte
Ch' oggi svelt' hai il più vago, il più bello
Fior che natura havesse mai creato,
Un huom più degno che sia in terra nato!

18. Morte, come mai più senza costui
Viver potró contento, ai lasso! al mondo?
La vita mi è un morir senza di lui
Che mai più in vita non sarò giocondo. »
Mentre che questi va incitando altrui
Con l'alta voce, col gridar profondo,
Induce a pianger seco ciascun ch' era
Presente a sua querela accerba et fera.

19. Ognun pensava che 'l mio dolce Lapo
Pur stato fusse dal leone ucciso
Come pareva linci, che il bel capo
Che pria d'oro era, è sì nel sangue intriso
Ch' era orror a vederlo, et questo capo
Prender. Il traditor sol hebbe aviso
Pianger per ben coprir sua fellonia
Ch' a coprirla non sa modo altro o via.

20. Sol questa via sa il traditor trovare
Per ricoprire il suo tanto delitto,
Et sa col pianto sì ben simulare
Che par per doglia dentr' il petto afflitto.
El corpo alla città fece portare
Del mio marito esangue et derelitto
Da l' anima gentile, et presentollo
A me chi del suo male era satollo ;

21. E con lagrime false et con suspiri
Mostrava il cor haver pien di ramarco,
Solo per generarmi quei martiri
Che mi havean già il petto carco ;
Maledicendo il ciel par che se adiri
Volendosi mostrar di error più scarco,
Et con quel corpo mi portò il leone
Dicendo : « Del tuo mal questo è cagione. »

[F.29 r°] 22. Poi fece dar al corpo sepoltura
Condegna in vero al regno et al suo merto,
Et tutti i soi coprir di vesta oscura
Con dimostrar cordoglio a tutti aperto,
E in sul sepulcro fece una scrittura
Che dicea il caso et non com' era certo.
Il caso come fu non vuol aprire,
Ma sol dette la loda al grande ardire.

23. Qual fusse la mia pena, o cavalliero,
Vedermi inanzi a l' improviso un caso
Non mai più visto il più spietato et fiero,
A te pensar lo lasso, ove persuaso
Era il mio cor sol pel tormento altiero
Certo scoppiar, ma fu sì duro il vaso
Che 'l mio dolor teneva stretto et chiuso
Ch' io non potei morir, e il ciel ne incuso

24. La notte che seguì l'horribil morte
Del dolce caro mio pregiato pegno,
Dico del divo mio e fedel consorte,
Mi apparve el spirto generoso et degno
Et racontommi sua infelice sorte
Et quanto oprò già Sarmagon d' indegno
Contra di lui, et, quando ragionava
Piangendo meco, gli ochi si asciugava.

25. Diceami il gentil spirto: « O mia diletta
Et cara sposa, guarda non ti fidi
Di quello che la vita m' ha intercetta,
Che a pena il credo ai stessi ochi miei fidi,
Chel mi mostraro; in una valle stretta
Sylvosa a caccia u' non si odiano i gridi,
Col brando ch' egli astrinse nudo in mano,
Mi uccise il traditor crudo, inhumano;

26. Dico di Sarmagon, Sarmagon quello
Che fingea tanto caramente amarmi.
Poich' uccisi io il leon crudo et fello,
Ei sufferse con man propria amazzarmi;
Nè a caso il fece, ma il mio regno bello
Forse bramando nè di quel privarmi
Sapendo ritrovar modo nè patto,
Quel traditor divenne a simil atto.

27. Non era io ancor fuor del mio corpo uscit[a],
Benchè del moto suo fusse ei privato,
Che la persona in più lati ferita
Fu dal suo brando crudo et dispietato,
Et poi gridando con voce smarita
Tutti li cacciator s' hebbe adunati,
E inanzi a lor facea si grandi i pianti
Che inteneriti havrebbe i dur diamanti.

[F. 29 v°] 28. Piangendo lamentavasi il crudele
Fuor dimostrando le mentite larve,
Tal che compagno grato et più fedele
Agli ochi di chi il vidde, unqua non parve
Pur di esso, et sì pietose le querele
Facea ch' i' non so dirle. » Et via disparve
L'alma gentil poichè questo detto hebbe,
Onde il dolor sopra il dolor mi crebbe.

29. Con quanto duol, con quanto stratio et pena
Io rimanessi afflitta et sconsolata
Quanda partiò la mia luce serena
Ch'in sogno ancor vederla erami grata,
Dir nol potrei, o, s'il dicessi, a pena
Creso mi fora, anzi sarei chiamata
Sempre bugiarda, che 'l dolor fu tale
Ch' a quel non hebbi et non havrò ma' uguale.

30. Nè doppo troppo il falso temerario
Cercò per mezzo d'una mia nudrice
Havermi in sposa senza alcun contrario,
Sperò di me gioir quell' infelice.
Io che ' l cor fermo havea nè punto vario,
Mi crebbe il duolo, et crudeltade ultrice
Me incitò vendicarmi de l' inganno
Che 'l traditor mi usò ma con suo danno.

31. Così una notte da un luogo secreto
Soletto il feci entrar nella mia stanza,
Et quel ch' ardeva come mal discreto
Vi venne armato tutto di speranza
Prender la man pel dimostrato deto.
Nel laberinto entrò pien di baldanza
Nè fu la intrata a lui così gradita
Quanto noiosa poi la dipartita.

32. Et per darle tormento aspro et martyre
L'accogliezze li feci in vista grate,
Con un vin concio per farlo dormire
Et confetion di prezzo et delicate.
Più volte la nudrice gli hebbe a dire:
« Bevete ben, signor, et confortate
Le membra che convienvi oltra sei miglia
Andar con questa ligiedretta figlia. »

[F.30 r°] 33. Et per più colorir la cosa anch' io
Fingea di ber bagnando i labri a pena,
Et di piacermi; havendo egli el disio,
Non conoscendo sua futura pena,
Il vaso di mia man togliendo il rio
Non pensava ch' havea la zucca piena,
Che solo compiacermi ei pensa et vuole
. . . .

34. Perch' ei sperava nel steccato entrare,
Volendo esser gagliardo a meraviglia,
Quel tutto bebbe et più ne fe portare,
Et ribevendo inarcava le ciglia.
Quella mistura un ippocrasso pare,
Però spesseggia il ber che 'l cor le piglia,
Et su passa al cervello et ivi siede,
Et quel bevendo adormentossi in piede.

35. Et dormendo cascò sopra del spaldo
La testa percotendo a un forziero,
Nè punto si sentì ; sì dormia saldo,
Ancor se la rompesse il poltroniero ;
Tanto era dal disio et dal vin caldo
Che 'l sonno suo non fu molto leggiero.
Quando il viddi cader, me ne alegrai
Pel gran disio ch' io havea di darli guai.

36. Di spada et maglia et di pugnal armato
Il ribaldo era dalli piedi al collo,
Et, quand' io il viddi in terra stramazzato
Quel che del sangue altrui era satollo,
Fu lievemente da me disarmato
Et con destrezza ; a ciò che maggior crollo
Darli potessi, i' non vuolsi amazzarlo,
Anzi a maggior dolor sempre servarlo.

37. Havrei potuto per veneno darli
La morte o con lo istesso suo pugnale
Dal crudo petto l'infido cor trarli,
O come suolse ad un brutto animale
Dentro la strozza quel tutto cacciarli,
Ma perchè ciò mi parea poco male
Al merto suo malvagio, al tradimento,
Servar il vuolsi a suo maggior tormento.

38. Poichè spogliato i' l'hebbi in bel farsetto,
Le mani et piedi et collo li legai
Con certe funi, et fu il legar sì stretto
Che le carni non ruppi i' m'ammirai ;
Et per provar se quel licor perfetto
Era, col fumo al naso cominciai,
Poi pungelo con l'ago et col tirarle
L'orechie e il naso et mille stratii farle.

[F.30 v°] 39. Quand' io m'aviddi lui non risentirsi
Al fumo, al punger, al tirar, al stratio
Di naso, orechi et qual morto dormirsi,
Divotamente tutto il ciel ringratio
Et che quel vogli in mio favor scoprirsi
Il prego, a ciò il mio nom da l'Indo al Latio
S' oda et di la vendetta ovunque odisse
La fama e il peragrar del Greco Ulisse.

40. Poi con un stil di ferro gli ochi punsi
A l' infelice più di volte mille,
Che la luce da quei divolsi e agiunsi
Dolor sopra dolor a sue pupille,
Et dalla testa ambe gli orechi sgiunsi,
Et dov' havea l'udir chiare sentille
Con un licor ch' entro vi posi i' tolsi,
E a crudeltà maggior il cor i' volsi.

41. Che 'l naso li tagliai, le labra fesi
Qual di lepor fusse, i genitali
Ancisi e in su la fronte le distesi,
Et con polve incarnai, ma, perch' i mali
Mi parean pochi, assai diletto presi
Tagliarle ambe le goti e in modi tali
Io l'aconciai ch' egli huom più non parea,
Poco martir a persona sì rea.

42. Et quella man crudel, che fu tanto osa
Versar del mio marito il sangue giusto,
Arsi col fuoco mentre che si posa
Col licor indigesto quel re ingiusto;
Et l'altra che non fu ver lui pietosa,
Tagliata si restò senza il suo fusto;
Nè lasciai crudeltà ch' io non facessi
Contra colui pur ch' io la conoscessi.

43. Porlo poi feci fuor del mio palagio
In piana terra così adormentato,
Lasciandolo possar a suo bel agio.
Ma digesto il licor si fu svegliato
Secondo il merto il perfido malvagio
Dalla sua crudeltade acompagnato,
Et, ritornato il senso, il miser sente
L'aspra sua pena et il dolor cocente,

[F.31 r°] 44. Per esser un tal re sì male addutto.
Quando fu giorno, fu da molti visto
Quel che del suo mal seme ha il peggior frutto;
Non era conosciuto, perchè pisto
Era dal capo al piè di sangue brutto
Et con la fronte il genital suo misto,
Cosa non più veduta in faccia regia
Ch' inanzi pure era tenuta egregia.

45. Pur la mattina a tardo i servitori
Suoi di lui van cercando a questo e a quello
Chiedendo in la città dentro et di fuori,
Dei quai venendo un per sorte al mio hostello
In terra il vidde che di sua dolori
Gridando si doleva il crudo et fello.
Fu conosciuto alla favella sola,
Che tutto il resto crudeltà l'envola.

46. Così ferito riportar si fece
In suo paese meglio ch' egli puote,
Et nelle spitiarie non lasciò pece
Per medicarsi orechi, naso et gote,
Che guarito, al mio regno fa in sua vece
Guerra il fratel, che sempre mi percuote
Il cor e il regno con la sua ferezza
Nimica di virtù et di gentilezza.

47. Seffronio è detto quel ch' ha asediata
La mia città d'Albana che del regno
Capo è, et la region sì mal trattata
Ch' ogni mio cittadino è d'odio pregno
Contra di [me] misera et sconsolata,
Ch' al scampo mio non ritruovo ingegno.
O Sarmagon pigliarmi per marito
Convienmi o morte in ultimo partito.

48. Sì che, signor, se mai pietà te avinse
Il gentil cor, non riflutar l'impresa
Che se mai lauro o quercia tempie cinse
Ad alcun che vinta habia alta contesa,
Non però a te la gloria ancora estinse
Di questa, benchè me ne duole et pesa.
Duolmi, signor, di pòrte a impresa tale
Che l'honor sarà il tuo, ma mio fia il male. »

[F.31 v°] 49. Mentre la donna dice tai parole,
Suspir dal petto et lagrime dagli ochi
Versava, ma però non eran sole,
Ch' altresì piange il conte et par che fiocchi
Dalle sue luci, et hora più non vuole
El Cataio veder che pria non tochi
Albana, et così a quella donna giura
Trarla d' ogni timor, d' ogni paura.

50. Ma mi ricordo havervi già lasciato
El re Marsilio che del magno Carlo
Vidde el forte nipote bene armato
Far sì gran pruova, et a se rivocarlo
Ha già disposto, et subito chiamato
Quel dalla Stella manda per trovarlo
Perch' egli lo invitò come cortese
Quando ch' Orlando giunse in quel paese,

51. In quel paese dove fu assalito
Da Berzavaglia il valoroso conte
Et poi dai settecento, et che l'invito
Del soldo ricusò con lieta fronte.
Hora Marsilio il degno re, pentito
Di non haverlo, pria che 'l sol tramonte
Vuol che Serpentin vada ad operare
Ch' egli si degni il suo soldo accettare.

52. Va Serpentin seguendo il cavalliero
Qual, poichè Berzavaglia era fuggito,
Trovato havendo il suo primier sentiero
Se n'era andato come havete odito,
Nè Serpentin ritruova quel che a nero
Se tutto et il destrier havea guernito;
Ne va chiedendo per castelle et ville
Ben per tre dì senza chiuder pupille.

53. Ha seco quattrocento il capitano
Del re Marsilio et ovunque egli ariva
Col gran drapello ognun mena la mano,
Nè truovasi fra lor persona schiva,
Se non del poco un cavallier estrano
Di nuovo giunge, ond' un disse : « Chi viva ? »
Egli ripose : « Viva il mio signore
Et viva seco chi gli porta amore. »

[**F. 32 r°**] 54. Serpentin l'arrogante della Stella
Al cavallier chi sia el signor s[u]o chiede,
Et quel, che ben si truova armato e in sella.
Rispuose : « La mia lancia farà fede
Qual sia di chi chiedi hor. » Nè più favella,
Se non ch' alquanto acortamente riede
A dietro tanto che del campo prese
Quanto pensò bastare a tali imprese.

55. Et con quella prestezza che 'l baleno
Da se il scoppio disserra et la saetta,
Quel nuovo cavallier nè più nè meno
Altresì face: coraggioso in fretta
Torcendo inverso Serpentino il freno
La lancia abbassa, et l'altro non aspetta
L' improvisa percossa, perchè volta
La lancia et vàlle contra a briglia sciolta.

56. L'un l' altro iaveste, et Serpentino a terra
Si ritruovò con disuguale inciampo
Che col cavallo cadde, e il mastro di guerra:
« Chi lui vuol riscattar, pigli del campo,
Gridando disse, perchè se non erra
Alcun di voi a procurar suo scampo,
Ch' intendo meco di prigion menarlo
Et legato al signor mio in schiavo darlo. »

57. Un, che di Serpentino era più forte
Et più robusto, il nuovo sir affronta
Per vendicarlo della strana sorte,
Non prevedendo il misero sua onta.
Porta una lancia da impaurir la morte
Et spronando il corsier in furia monta,
Ch' avresti detto un smisurato scoglio
Non potrà mai star fermo a tanto orgoglio.

58. Quale veduto il guerrier pellegrino
Disse fra se: « Vien pur quanto p[u]oi saldo,
Che se più che propitio il tuo destino
Non ha', al mio colpo non potrai star saldo.
Se fusti il mio fratello o il mio cugino,
I' ti farò mutar l'animo baldo. »
Et spronando il destrier, dègli nel petto
Un colpo tal che fu a cader constretto.

[F° 32 v°] 59. Vedendosi caduto vuol far scusa
Con dir che di ciò fu il caval cagione;
Cu' el nuovo cavallier: « Questo non s'usa,
Ma per farti veder che sei poltrone
Et che la codardia di ciò t'accusa,
Contento son che rimonti a l'arcione
Et che ripruovi ancor se la tua forza
Il mio valor intepidisse o smorza.

60. Ma ben ti giuro, per il mio signore,
Se la seconda volta ancor t'abbatto,
Restarai privo al tutto de l'honore
Nè meco truovarai pietoso patto. »
Risponde quel : « Sì, sì, » et con furore
Al suo cavallo rimontò di fatto;
Et, come di prima, a rafrontare
Quel nuovo cavallier che un Hettor pare.

61. Quel nuovo cavallier mostrar volendo
L'ardito cor et la virtù infinita
De l'animo suo forte in se prendendo
Et più sdegnoso una crudel ferita
Fàlli nel petto, et po' via trascorrendo
Fra l'altra gente la persona ardita
Hor questo fere, quel fuggir incalza,
Hor questo uccide, hor quel di sella sbalza.

62. Perchè cadendo Salimbrotto in terra
(Così detto era quel) ruppe la lancia,
L incognito guerrier agli altri guerra
Col brando sol face[v]a; ai quai si lancia
Co' molto ardir et tutti insiem li serra
Dandoli quanto p[u]ò sì rustra mancia
Al primo che egli affronta et al secondo,
Al terzo, al quarto et dove gira in tondo.

63. Et vede un ch' una grossa lancia tiene
Che sta fra gli altri per callarla al basso,
Onde egli rattamente il sopra viene
Affrettar al destrier facendo il passo;
Come li è appresso , il brando non ritiene
Ma giù lo cala co' molto fracasso
Sopra il cimiero et con la man sinestra
La lancia trasse a quel fuor della destra.

[F°33 r°] 64. Poi si ritira quanto le bisogna
Adoperando il brando in sua diffesa
Fuor della calca, et d'arestar non sogna
La tolta lancia per seguir l'impresa
Già cominciata, che vittoria agogna
Havendo l'alma nel furor accesa;
Et visto Serpentino un tanto ardire
In questo cavallier le prese a dire :

65. « Magnanimo signor, s' unqua ti offesi
Col troppo chieder più ch' io non devea,
Farò restar questi miei suspesi
Dalla battaglia perigliosa et rea.
Se morto è Salimbrotto che più pesi
Voleva il miser tuor che non potea,
Habisi il danno et nui facciamo triegua,
A ciò che maggior mal fra nui non segua. »

66. Così dicendo il degno Serpentino
Fece ritrar sue genti et ripor l'armi,
Cui rispondeva il guerrier pellegrino :
« Che parli come accorto et saggio parmi,
Contento son lasciarti in tuo dimino,
Ancorchè tu sii stretto a seguitarmi
Per ragion d'armi et di cavalleria,
Ch' io non posso mancar di cortesia.

67. Con questi tuoi far triegua mi contento
Per fin dimane allo levar del sole,
Nè vorei che credesti per spavento
Me usarti, o cavallier, queste parole,
Ma per l'amor che dentro el petto io sento
Di cortesie, di gentilezze sole
Et per amor del mio signor ch' lo amo
Più che me stesso et ritrovar i' bramo.

68. S' il truovo, poi vogliate guerra, sia
Guerra fra nui secondo il voler vostro,
Che vi prometto in su la fede mia,
Se viva chi fondò il celeste chiostro,
Chę poco aprezzo vostra compagnia
Nè l'armi temo nè l'orgoglio vostro,
Che quando io penso al mio gentil signore
Mi si radoppia forza, animo et core. »

[F. 33 v°] 69. Sta Serpentino a tal parlar suspeso
E imaginando va qual sia el signor so
Di chi quel cavallier par tanto acceso
Et sicur sì che non ritruova morso
A l'ardir grande, a tuor sì grave peso
Sopra se solo senza alcun soccorso.
Doppo le viene a un tratto nel pensiero
Che sia quel che cerca esso il cavalliero.

70. Il cavallier per chi Marsilio manda
Serpentin pensa che quest' altro sia,
Voria saperlo et pur non lel dimanda
Temendo in ciò di farle villania
Che già l'offese in chiederli, et da banda
Da ragion mosso pon sua fantasia,
Ch' altro di quello et di questo altro vede
Altro il vestir, per ci costu' altro crede.

71. Che quel primo di ner tutt' ha la vesta
Ma questo altro è vestito tutto bianco,
Bianco veste costui dal piè alla testa,
Coperto ha il scudo d'un damasco bianco,
Bianco ha il caval, bianca ha e la sopravesta
Et porta sul cimier un pennon bianco,
Perchè vuol dimostrare a chi che' l vede
Qual sia verso il signor sua pura fede.

72. Tant[a] è la fe ch' al suo signor ei porta
Nel cor, che la mostra anco al vestimento,
Et Serpentin come persona acorta,
Benchè nero non vede il guarnimento,
Non di saperlo ancor si disconforta,
Anzi nel cor concepe un argomento
Per scoprir e invitol seco al dassezzo
Ad albergar, che è in regia corte avezzo.

73. Quel cavallier che è generoso accetta
Ampiamente l'invito per mostrare
Ch' egli non ha timor et men suspetta
Di tutti lor. Poichè la notte appare
Ognun scavalca et il destrier su' assetta
Meglio che puote et pongonsi a mangiare
Chi quà, chi là, et a un hostel vicino
Col cavallier si trasse Serpentino.

[F. 34 r°] 74. Puose una mensa l'hoste et le vivande,
Venero vin di poma et di prunelle
Ch' altro non si usa troppo in quelle bande.
Se assigono i guerrier: le chiome belle
Cavando l'elmo a sorte il guerrier spande.
Serpentin vede l'elmo et le mascelle
Che mostran più di bella donna altiera
Che di guerrier di cui pur ha maniera.

75. El guerrier s'arosciò quando s'accorse
Esser per donna conosciuta alhora
Et per non so che tutto si scontorse;
De l'hostaria subito uscendo fuora,
Le orate trecce al degno capo atorse,
Poi d'una scuffia quel coprendo honora
D'oro contesta et seta damaschina
Ch' in duono havuta havea da Fiordispina.

76. Poi dentro ritornò tutta cambiata
Di pensier tristo in un pensier giocondo
Et disse a Serpentin : « Se già turbata
Tu mi vedesti nel levarmi el pondo
Del capo et se la chioma scapigliata
Mi mostrò qual tu non credevi al mondo,
Non t'ammirar, per Dio, perchè sono usa
Sempre ne l'armi et non ne so far scusa.

77. Sempre sono usa a l'armi et a destriero
Da picciolina e a piè tal volta in guerra.
Hor armo sempre mai da cavalliero,
S'avvien ch'io vada o per mar o per terra,
Et hor mi sento accesa d'un Ruggiero
Ch' in tutto il mondo il più gentil non erra,
Et vo di lui cercando in ogni luogo
Tutta infiammata in l'amoroso fuogo. »

78. Una figlia de l' hoste, che non era
Al primo ragionar delle parole,
Mirando in faccia alla donzella altiera,
Se accese più che la fenice al sole,
Quando vi venne a servirli in maniera
Con che gran cavallier servir si suole,
Talvolta suspirando chetamente
Per la gran fiamma che nel petto sente.

[F. 34 v°] 79. La cena fatta a riposar ne vanno
Ma separatamente i guerrier forti,
Perchè due camerettesta lor si danno
Con loro letti e i servitor acorti
A disarmarli, perchè dall' affanno
De l'armi tolto ognun si riconforti,
Ma la figlia de l'hoste sola smania
Perchè era entrata in l'amorosa pania.

80. Dice sola fra se la meschinella :
« Deh come, Amor, m' hai preso alla tua rete !
Deh com' accesa m' hai con tua facella
Che mi dà tanta inestinguibil sete ! »
Et levata del letto discende ella
Che già le genti sente dormir chete
Et alla cameretta senza lume
Va, che di casa sa tutto il costume,

81. Alla camera ove era Bradamante,
Che così nomato era il cavalliero,
Anzi a dir meglio che tenea sembiante
D'un forte et ben magnanimo guerriero,
Ch' iva cercando come vera amante
Le vestigie del suo amato Ruggiero;
Entra donque de l' hoste la figliuola
In questa cameretta scura et sola.

82. S'accosta al letto et va pian pia[n] toccando
Et Bradamante truova esser vestita
Che dormendo la man tien sopra il brando;
Onde ènne la fanciulla sbigottita
Et dice : « O cavallier, tutta tremando,
Habii pietà di mia misera vita,
Che se mi sprezzi, i' son la più dolente
Che mai nascesse infra tutta mia gente. »

83. Bradamante da se alquanto sorride
Et ben conosce ch' egli è la fanciulla
Ch' a mensa lei servir sì pronta vide,
Et seco in stessa di lei si trastulla ;
E il cor della fanciulla si conquide,
Et bastemia ella il latte ch' in la culla
Susse, poichè così il cavallier dorme
Qual d'esser vivo pur non mostra l'orme.

[F. 35 r°] 84. Fingeva Bradamante di dormire
Sol per veder della fanciulla il fine,
Et sente ch' ella dice : « I' vuo' morire,
Allacciandomi il col con questo chrine ;
Miseramente mia vita finire
Intendo, ch' in le genti Saracine
Più pietà si ritruova che in costui,
Et pur fiamma crudel m'arde per lui. »

85. Credeva la donzella Bradamante
Homo esser pur, non femina come era,
Perchè alla propria effigie havea sembiante
Assai più d'huomo che di donna altiera;
Onde tutta arde la infelice amante;
Pur se si sveglia quella truovar spera
Ciò che desia et che concepe in core
Che a un punto con la speme nasce amore.

86. Pur disse Bradamante: « In questo errore
Non pria cadesti tu, non disperarti,
Nè sola sei che desiasti in core
Ci[ò] che altru' amando alfin potrà incontrarti.
Questi li modi son tutti che Amore
Usa, queste le astutie, ingegni et arti
Coi quali enganna i miseri mortali,
Spesso indarno aventando i duri strali.

87. Non è minor il fuoco ch' ho nel petto
Che m'arde pel mio sir che quel che senti.
Se t'ha gabbato Amor sol col mi' aspetto,
Se t'ha causato dolorosi accenti,
Me ancora accese senza alcun rispetto
Con li suoi duri, accuti strali ardenti,
Et fammi errar in questo et in quel luoco
Piena d'incendio e inevitabil fuoco.

88. A ciò che tu più certa sapii el tutto
Et che conoschi ben ch' io non te inganni
Volendo tu del tuo amor corre il frutto,
Hor mi ti acosta quivi intro alli panni,
Pon qui la mano, che l'accerbo lutto
Voglio tutto hora lassi et ti disganni. »
Ciò detto sua man prende et fa toccare
El luogo ove la donna donna appare.

[F. 35 v°] 89. La donzella ch' era ita et ha truovato
Quel che non vuol et quel che vuol non truova,
Se si ritruova in petto il cuor gelato,
Se duol crudel nell' alma se gli innuova,
S' il spirito infelice ha in lei turbato,
Se gli par haver fatta trista pruova,
Giudical tu, signor, che in sensi parse
Qual quella che già in marmo si converse.

90. Conobbe Bradamante che costei
Per questo divenuta era angosciosa,
Onde comincia a ragionar con lei
Dicendole: « Non star più dolorosa,
Femina sono et femina tu sei;
Esser non dei meco sì vergognosa
Che Fiordispina ancor mi tenne seco
Et diletto hebbe d'abracciarsi meco.

91. Del mio Ruggier, un dì, cercando io andava
Qual andar per la Spagna errando entesi.
Perchè l'estivo sol mi molestava,
Scavalcata in su l'herba un dì m' istesi.
Fiordispina cacciando ivi arivava
Et gli ochi miei truovò dal sonno presi,
Che la visiera pel gran caldo alzai
A una dolce ombra e al fin mi adormentai.

92. Solingo è il luogo et è coperto a fronde
D'alberi spessi, a tal che 'l vivo raggio
Del chiaro sol a pena vi si asconde
Quando è più basso, et, per fuggir l'oltraggio
Del gran calor, ve entrai, che le chiare onde
Col dolce mormorio che fan rivaggi
Ivi d'intorno m'invitarno, et quella
Vi capitò qual matutina stella,

93. Forsi per ri[n]frescarsi del calore
Che ella sentiva nella caccia; et quando
Quinci mi vidde, il pargoletto Amore
L'atroce sette in se tutta voltando
Comutò quel arcier in tanto ardore
Ch' apresso me colcata suspirando
Ardì baciarmi in bocca et i' mi destai,
Et quella in faccia subito mirai.

[F. 36 r°] 94. Cresimi che quel fusse il mio Ruggiero
Che guidato da Amor fusse ivi giunto;
Ma, quando viddi vano il mio pensiero,
Tutta smarita rimasi io in quel punto,
Et tanto mi mancò l'ardire altiero
Che di vergogna grande hebbi il cor punto,
Ond' ella visto forsi il perso ardire
Mi cominciò queste parole a dire:

95. « Ascolta, cavallier, le mie parole :
Del re Marsilio sono unica figlia,
Di degna stirpe non men degna prole,
Che quivi giunta infra tue belle ciglia
Viddi Amor starsi et nella fronte il sole
Et Vener nella tua faccia vermiglia
Spargere con sua mano i bei ligostri,
Discesa a posta dai celesti chiostri,

96. Et, come se tu 'l proprio suo Adon fusse,
Teco scherzare et di te prender gioia;
Et per acenderme quì Amor m'adusse
Ove tu sei con disusata noia.
Pel dolce latte che tua bocca susse,
Non comportar, campion gentil, ch' io muoia,
Che, s'io ti truovo oltra la mia credenza,
Da te non farò viva dipartenza.

97. Non m'esser crudo, se in te gentilezza
Unqua si vide o regnò cortesia,
Poichè t' ha dato il ciel tanta bellezza,
Se punto cara t'è la vita mia,
Se ti conduchi el cielo in grande altezza,
S'impetri ciò che lo tuo cor disia,
Non comportar che mi consumi amore
Nè che mi strugghi in petto il miser core. »

98. Et io, per non mostrar quella viltade
Della qual sempre fui crudel nimica,
Risposi a lei : « Regina di beltade,
Se v[u]oi che sempre mi ti mostri amica,
Farollo; et ho di te molta pietade,
Vedendo come Amor te involve e intrica
Nei lacci suoi per me : che qual tu sei
Ancor sono io, ti giur per gli Agnus Dei. »

[F. 36 v°] 99. Seco m'astrinse andar nella sua terra
Ivi vicina ; scompiacer non volli,
Anzi vi andai senza contesa o guerra
Sempre cacciando per piani et per colli
Lepori et capriuol di serra in serra
Tanto che furno homini et can satolli ;
Et così giunsi ad una degna mensa,
A ciascun grato il cibo si dispensa.

100. Di ricca gonna poi vestir mi volse
A ciò che ognun pensassemi donzella,
Benchè 'l contrario nel suo cor avolse
Errando come te la mischinella;
Fin tanto che nel letto suo mi tolse
Seco, et poi vide ch' io non havea quella
Cosa che si pensò, restò smarita
Et più che prima dentro al cor ferita.

101. Fecemi star poi seco a suo diletto
Più giorni, ond' io non volsi scontentarla
Et sempre mai li fui compagna al letto.
Al fin deliberai pur di lasciarla,
Perch' altra fiamma mi scaldava il petto
Et scalda ancor nè posso ben celarla.
Da lei partita son quì capitata
Come te ancor d'amore inviluppata. »

102. Alla donzella così Bradamante
Diceva et rimandolla alla sua stanza.
Poco le crede la misera amante,
Ma lagrimando priva di speranza
Torna al suo letto alfin tutta tremante
Qual chi sa della casa ben l'usanza,
Nè però dorme, perchè il suo pensiero
Fermo ha che quella pur sia un cavalliero.

103. Parle la notte lunga oltra misura
Et ha disio che presto il dì ritorni
Per ritentar se mai per sua ventura
Far possa ch' ivi il cavallier soggiorni,
Et meglio riveder se la natura
Mutass' il sesso; cosa ai nostri giorni
Vista non mai fa desiar amore,
Che una speme amorosa unqua non muore.

[F° 37 r°] 104. La notte volge a Serpentin la mente
Et sopra Bradamante fa disegno
Di disonesto amor, che già si sente
Infiamar tutto; et la forza et l'ingegno
Non ha, che sa quanto in armi è valente
Quella, che n' ha veduto chiaro segno;
Onde se aresta, et non ne vuol far pruova
Però ch' a dubio di battaglia nuova.

105. Ne vien l'aurora con l'aperto grembo
Pieno di fiori di color diversi
Dei quai ne sparge et quinci et quindi un nembo,
Bianchi, crocei, sanguigni, oscuri et persi,
E poi aprendo a poco a poco il lembo
Lascia quasi da ognun tutta vedersi;
Entra per porte et per fenestr' ov' ella
Cosa non truova che le sia ribella.

106. Bradamante del die vedendo l'orme
Dimanda l'hoste che li porti il lume,
Et la fanciulla ardente che non dorme,
Anzi le par il letto hispido dume,
Presto si lieva et imprime le forme
Del fuoco in la bombace et fa che alume,
Et va sicura co' l'accesa lampa
Al cavallier di cui tutt' ella avampa.

107. Con quel timor de un cagnolin battuto
Che ritorna al patron poi richiamato,
Ne va costei col cor quasi perduto,
Anzi ferito, anzi pur lacerato,
Et humilmente a Bradamante aiuto
Chiede et mercè del suo infelice stato.
Bradamante gentil si lagna et duole
Che far non può ciò che quell' altra vuole.

108. Col lume poi quel ch' in la notte oscura
Le fe sentir, le mostra apertamente,
Ma la donzella che ha del suo ardor cura
Et cerca estinguer la fiamma rovente,
Onde altri pr[o]cacciarsi ella procura
Per isfogar il suo animo ardente,
Da questa parte, et va dove l'altro era
Et co' lui spinse la sua fiamma altiera.

[Fo 37 vo] 109. Ch' in la camera entrando il lume porta
Et dice ella: « Su, su, che è chiaro il giorno »,
E ciò dicendo richiude la porta
Et poi se accosta a Serpentino intorno.
Costui troppo molestia non supporta
Che haveva la donzella il viso adorno:
Quel che con Bradamante hebbe pensato
Ad effetto con questo hebbe mandato.

110. Partesi ella da poi contenta et lieta
Et sodisfatto surge Serpentino.
Già Bradamante s' è levata et cheta
Era andata a guernir il suo ronzino
Di sella et briglia copertate a seta,
E, quando quinci giunse il Saracino,
La salutò con riverenza, et quella
Gratamente rispose a sua favella.

111. Seppe sì Serpentin col suo bel dire
Oprar con questa ch' ella fu contenta
Far seco pace, et così ognun partire
Disponsi senza guerra, et si contenta
Di ciò la turba che provò l'ardire
Et sa ch' in lei la forza non è spenta.
Partita, Serpentin narrò ai soi ch' ella
Era una valorosa damigella.

112. Vassene Bradamante a Montalbano
Non ritruovando il suo gentil consorte.
Fa sonar a cavallo il capitano
Et ritruovar da l'hoste alcune scorte,
Poi cavalcando va per monte et piano
Per ritrovar il buono Orlando e, a sorte
Scontrato un passaggier, hebero inditio
Da quel dal degno conte a un certo hospitio.

113. Del cavallo et di lui il contrasegno
Et che passato ha il periglioso stretto
Di Zibiltarro sopra un picciol legno,
Le racontò lo passaggier predetto,
Et che non vi era modo nè dissegno
Che fusse giunto quel caval perfetto
Però ch' egli passato in Barberia
Esser deveva et già per lunga via.

[**F° 38 r°**] 114. Però si torna Serpentino a dietro
Con quei che lasciò vivi Bradamante
Che quindici ne uccise et qual di vetro
Spezzò lor l'armi la donzella errante,
Ma, perchè dentro el mar turbato et tetro
Convienmi ch' io soccorra il sir de Anglante,
Vi lascio Serpentin, fo fin al canto
Et nel mar entro da fortuna affranto.

CANTO QUARTO

1. Con la facondia un orator sovente
Ottien ciò che disia, ciò che egli chiede.
Benchè fusse Solon grato et prudente,
Athene pur a Pysistrato cede.
Quel Romano orator tanto eccellente
Libera se dalla superba cede
Di Mario et la sua patria Pericle anco
Riduce in servitù col suo dir franco.

2. El dotto Hegesia col suo dir ornato
Sì ben biasmava la miseria humana
E in dimostrar ciò fu sì accomodato
Et quanto fusse in lei speranza insana
Et che si ritruovava immortal stato
Per una mortal vita al tutto vana,
Tal che si davan volontaria morte
Molti per ritruovar più lieta sorte.

3. Però imparate vui, sir, che reggete
Ville, città, castri, provincie et regni
Prender le Muse con la ferma rete
Di vostri rari et pretiosi engegni,
Che, se lor tutte o almeno in parte havrete,
Placar potrete l' ire humane, i sdegni,
Firmar i vostri stati, i vostri imperi
Dai vostri fin' agli estremi emisperi.

4. Ponno le Muse et inclite Chamene
Per lor virtù dar gratie e imensi honori,
Et mal usate ancor diverse pene,
Stenti, supplitii, stratii et dishonori,
Che virtute han tal hora di Syrene
Ordir inganni sotto altri colori,
Come fe Fontedor che gabb' il conte
Con le parole et con le astutie pronte.

[F. 38 v°] 5. Lettor, se vi ramenta, i vi lasciai
Che 'l conte Orlando della Francia honore,
Di poco uscito fuor de' accerbi lai,
Intrar s'aparechiava in un maggiore
Error di prima, a[n]zi peggior assai,
Che sana non havea mente nè il core
Per le parole et per quegli atti che usa
Questa donna crudel più che Lanfusa.

6. Dico di Fontedor, la falsa maga,
Che col suo falso nome inganna altrui;
Enganna il conte et fàlle nuova piaga
Nel cor, nè pietà prendeli di lui,
Che per quella regina non s'appaga
Nè vuol Amor donar triegua a costui.
Sa questa strega ch' egli si affatica
Di cercar chi ella tiene per nimica.

7. Per nimica coste' Angelica tiene
Nè per error che Angelica habia fatto
Contra di lei, ma, per levarli spene
D'ogni salute et perchè sia disfatto
Suo regno, sconosciuta così viene,
Che d'ogni incanto et di malia ogni atto
Ha sì infisso in la mente et segni et carmi
Come scultura che si faccia in marmi.

8. Nè sapeva Acheloo tante figure
Pigliar quanto ella, nè mutar altrui
In fiere, in pesci, in herbe, in scorze dure
D'alberi, et pietre in color chiari o bui
Far in l' harene, et in l'acque sculture,
Qual Fidia in marmi coi scolpelli sui,
Che facea di pietre homini et cavalli
Armati andar per tutto di met[a]lli.

9. Le frondi d'herbe sol gittando in mare
Mutava in navi, in fuste et in galee.
Spesso coi carmi il sol fece fermare
Dal ciel tirando le celesti Idee;
Gli huomini in sassi facea ritornare.
Cosa che a pena le celesti Dee
Non osavan di far, facea costei
Con li suoi incanti dispietati et rei.

[F. 39 r°] 10. Correr ancor a dietro gli erti fiumi,
L'onde del mar firmar, firmar i venti,
I monti caminar, i chiari lumi
Nel suo maggior splendor in cielo spenti
Facea agli ochi parer nè i sacri numi
Uguali a lei tener da vane genti,
Perchè facea al veder oltra misura
Cose che non può far l'alma natura.

11. Di costei Orilo nacquero et Gorante
Et d'un alpestro satiro inhumano;
A Orilo il chrin fatò con forze tante
Che non potea morir unqua il pagano
Ancor chè tronch' avesse tutte quante
Le membra, e ognun s'affaticava in vano
Di darle morte non svellendo al fino
L'incognito immortal fatato chrine.

12. Sovra la poccia manca haveva un pelo
Fatato questa a l'altro suo figliuolo,
Cui non poteva fulgore dal cielo
Morte prestar nè ferro mortal duolo.
Fur da picin nudriti al caldo e al gelo
Fra coccodrilli che da l'imo suolo
Escon del Nilo, et membra di gigante
Hebbero et nere dal teschio alle piante.

13. Su la riva del Nilo una alta torre
Oltra el Cayro havea fatta per incanto
La mala strega et dentro vi fe porre
Un coccodrillo che da ciascun canto
Horrendo era a veder, nè cibo abhorre
D'humane carni; et nudricollo, in tanto
Ch' i figli grandi fur, di fanciulletti
Ch' ella occideva ne' materni letti.

14. In quella torre Alfegra i suoi figliuoli
Pose, che Alfegra per suo nom fu detta,
Non Fontedor, la fata, a ciò che duoli
Dessero al padre (o che crudel vendetta!);
Quindi usava passar già con li stuoli
De' satyri, compagno di tal setta,
El padre, che in quei piani le capanne
Havean di palme et zuccarine canne.

[F.39 v°] 15. Perch' ogni donna è mobil per natura,
Per altro amor il lor padre Brione
Lasciò la strega fuor d'ogni misura,
Et fuor di modo ardendo ; nè cagione
Havea lasciarlo, ond' ha grave paura
Di lui, ch' ogni sua cura et studio pone
In sol farlo morir ; così ha disposto
Ch' ai figli paghi il fio di grave costo.

16. Tal ordin dato, la malvagia strega,
Che fata fu chiamata, si ridusse,
Ne l'Isole Perdute, nè si piega
Se no a Medoro et quel seco condusse
Con l'arte maga et sì in suo amor il lega
Stretto a ciò che marito unqua non fusse
D'Angelica gentil, che conobbe ella
Che a questo il favoriva la sua stella.

17. In quell' isula havea pur per incanto
Fatto un pallazzo bello a maraviglia
Ch' a ogni altro di beltà toglieva il vanto,
Sol per privar la generosa figlia
Di Gallafron d'un giovinetto tanto
Bello che di beltà nullo il somiglia ;
Anzi di beltà seco perde il sole
Che sceso pare da divina prole.

18. De diciotto anni il giovinetto a pena
Era formato d'una bella forma
Con una faccia lucida et serena
Et l'or d'Arabbia i bei capei l'informa.
D'un grato et bel parlar dolce ha la vena
Et i costumi alla beltà conforma,
Tal che bel si può dir dentro et di fuore
Et degno quasi del divino Amore.

19. Tutti i piacer, tutti i diletti insieme
Ch' un corpo human può haver, havea Medoro,
Ma il giovinetto pur si lagna et geme,
[P]erchè la libertà, dolce thesoro,
Ei non si vede haver ; però che teme
La strega perder sì degno lavoro,
Lo tien in quel pallazzo con diletto
Et sola gode di quel divo aspetto ;

[F. 39 r°] 10. Correr ancor a dietro g ve,
L'onde del mar firmar, fi
I monti caminar, i chia
Nel suo maggior spler
Facea agli ochi parer
Uguali a lei tener d
Perchè facea al ved
Cose che non può

11. Di costei Oril
Et d'un alpestr
A Orilo il chri
Che non pote
Ancor chè tr
Le membra de
Di darle m
L'incogn eti.

12. Sovr to starsi
Fatato la donna
Cui n immollarsi
Mor ndo lei « madonna »,
Fu a di lontanarsi
Fr mpre nel suo cor se indonna
F ai con gesti o con parole
r a quel che brama et vuole.

13. fu la cagion ch' Alfegra fece
n] pallazzo, e immortal odio porta
o marito et procurò sua nece
i proprii figli quai sempre conforta
A questo oprar, et pruova che non lece
Loro disdir a lei, che cosa torta
È di non ubidir la madre chara
Ch' a darle il latte non fu punto avara.

24. Quei, ch' eran già d'un animo malegno,
Concorser presto alla sfrenata voglia
De l'empia madre e adempiro il disegno,
Occidendo il lor padre con gran doglia;
Doppoi surse fra lor grave disdegno
Pe' furti lor di questa et quella spoglia,
Nè per lor mala fama ormai più ariva
Persona alcuna alla famosa riva.

Gorante per part
rilo andar
unse n
la f

d'Inghil
suo cugino Or
, villa nè terra
on gisse adimandando
avallier che in mar o in terra
amoso e ovunque andava il brando;
ylvana al duca fece honore
uanto stimò degno il suo valore.

Questa fata era figlia alla Sybilla
Che di Troia predisse il grave danno
Et hebbe del predir qualche scintilla
Come la madre et il gravoso affanno
Predisse ad Alexandro et come stilla
L'ira sua il cielo nel superbo scanno
Di Xerse il grande, et che Phyllippo padre
Non le era et che gabbata fu la madre.

28. Fu dalla madre essendo ancor fantina
Fatata questa veneranda fata
Che per nome era detta Soffrosina
Pria che fusse in l'Egitto trasportata
Da certe Idee, che di lei rapina
Fecer ne l'isola ove ella era nata
Ch' era detta Eritrea, et poi Sylvana
La gente s'appellò da gente estrana.

29. Presso la Tana in una selva umbrosa
Da certi spiritei lasciata sola
Rimase con la faccia lachrimosa
Che del tornarsi adietro se le invola
Ogni speranza, et così dolorosa
Fa dentro il petto di sospir gran mola,
Ma pur se adorme poichè 'l sol fra l'onde
Havea tuffate le sue chiome bionde;

30. Et dormì infine che dal balcon d'oro
Mostrò la faccia rubiconda et lieta
Chi solo a se sacrò lo verde aloro,
La donna sola con la mente cheta;
Et svegliata il sylvestro territoro
Cominciò a rimirar tutta inquieta
Et fra certi alber vede non lontana
Una opera celeste più ch' humana.

31. L'opra è un palazzo lavorato a smalto,
A oro, a gemme, con molta adornezza,
Sopr' un poggetto in quadro posto et alto
D'una assai bella et competente altezza;
Onde passò la diva a un tratto il salto
Qual tygre isnella con molta prestezza;
Giunta alla porta nulla sente o scorge
Se no il bel sito ch' ivi altiero sorge.

[F. 41 r°] 32. Non vi entra la fanciulla, anzi va intorno
Con speme di truovar chi entrar la inviti,
Et così andando quasi mezzo giorno
Vi consumò mirando a quei politi
Et belli intagli et quel palazzo adorno
Come era solo in quegli alpestri siti.
Tutta suspesa cominciò a pensare
Et se pur deve o non vi deve entrare.

33. Era il palazzo a forma d'un castello
Fatto in fortezza senza calce o harene,
Ma più ch' un spechio luminoso et bello.
Le porte ha di smiraldi et le cathene
Dei ponti son di bianco argento, et quello
Dove si sale di diamanti, et tiene
La donna oppenione et èlle aviso
Che dentro a quel sia proprio il paradiso.

34. Sotto del qual un ruscelletto vede
Uscir d'una acqua limpida et sì pura
Ch'invita a ber o almen firmando il piede
A mirar sua chiarezza, per ventura
Chiunque vi passa : et quel mormora et chiede
Ch' ognun si posa alla fresca verdura,
Al dolce mormorio, a la opaca ombra
Ch' ogni pensier col sonno svelle et sgombra.

35. El vago fiumicel che quivi scende
Non men che l'oppio genera il dormire
Per sua natura, et chi di quel s'accende
Troppo nel ber mai non si può partire
Più da quel luogo, imperò ch' egli rende
Un di memoria privo et di pentire
Non men che Lethe. Bebbe la Donzella,
Po' adormentoss' in su l'herba novella.

36. Nè guari stette poi che fuor di quello
Palagio uscì di donne una gran schiera,
E in su la riva al vago fiumicello
Venne dove la diva adormita era,
Et presa lei con modo honesto et bello
La portaro entro della stanza altiera,
Poi la svegliaron con certi strumenti
Sonori et pieni di soavi accenti.

[F. 41 v°] 37. Come chi a l'improviso si risveglia
Si guarda in torno la donzella et vede
Quegli angelici volti, et, se è ancor veglia
O pur se dorme, ella non sa, et si crede
Quasi sognar piena di meraveglia;
Hor quinci hor quindi col bel ochio fiede,
Non si ricorda o sa come ivi venne
Et qual sentier a intrar, qual modo tenne.

38. Oro, smeraldi, zafiri et rubini,
Perle, diamanti et limpidi berilli,
Chrisoliti, balassi et dei più fini
Amatisti, iacinti et se lapilli
Più pretiosi son di quei confini
O l'Ebro o 'l Gange ne produchi o stilli,
Vede ne' pavimenti et nelle mura
Postevi con grand' arte et con misura.

39. Vede una quercia di smeraldi finta
Che di purissimo oro ha le sue ghiande
In un aer di zafiri distinta
Che gli alti rami in fin al ciel ispande:
Dui gran pastor in mezzo l'hanno avinta
Un col saver, l'altro col poter grande,
Et i bei rami soi tanto alto inalza
Che ambi i pastori soi sopra il ciel balza.

40. Vede dui altri col porpureo manto
Vestiti ch' alla quercia fanno honore,
Et un che fra gli armati et nome et vanto
Riporta di virtude et di valore,
Che dui chiari figliuol si tiene a canto,
Mostrando lor con filiale amore
Quanti trophei sul bell' alber di Giove
Sono per le vettorie antiche et nuove.

41. Attenta stava la gentil donzella
A mirar le figure che pur vive
Parevano et l'historia a lei novella
Desiava saper da l'altre dive,
Onde proroppe pur nella favella
L'ornata lingua et disse : « Non si schive
Chi di voi sa questa legiadra hystoria
Far ch'io ne possi haver chiara memoria. »

[F. 42 r°] 42. Una rispose: « Quando il tempo fia,
Tu per te stessa altrui la farai chiara;
Di ella convien ch' interprete ne sia,
Però che sarà cosa al mondo rara.
Ancor non è suo bel principio in via,
Ma tosto fia con sua virtù preclara. »
Et così detto fu la mensa posta
Et Sylvana con l'altre ivi preposta.

43. I varii cibi, i delettevol vini,
Le grate servitù, li suoni, i canti
Non vi potrei narrar, se li divini
Spirti nol concedessero; i presta[n]ti
Et ben legiadri aspetti et pellegrini
Ch' ivi eran proprio dai celesti et santi
Regni parean discesi, se l'authore
Turpin chel scrisse non comise errore.

44. Et, finita la cena, la fanciulla
Fu da quatro matrone incoronata.
Tutte eran donne et infra lor fu nulla
Che non l'havesse in regina accettata,
Benedicendo il latte et quella culla
Che da bambina l'haveva alevata,
Et fu resa da loro ella capace
Esser mandata lì per la lor pace;

45. Et ch' ella viverebbe in fin a tanto
Che'l re del ciel giudicarà la terra;
Ma essendo nostra carne un fragil manto
Converrà poi che'l corpo torni in terra,
Che non è alcun mortal che si dia vanto
Di vivere in eterno sovra terra;
Et che per lei il palazzo era fondato
Dal primo dì che 'l mondo fu creato;

46. Era fundato in la divina idea
Dal principio del mondo, et che la notte
Ch'ella cavata fu fuor di Erithrea
Et quinci posta, da l'inferne grotte
Trasse la madre sua detta Erithrea
Orrendi spirti, a ciò più non si arotte
Ella ne' boschi, et fu fatto il palagio
Aciò ch' ella vi stesse a suo bel agio.

[F. 42 v°] 47. Dinanzi donque la crudel ruina
Di Troia in fin a l' apparir del duca
Astolpho governò questa regina
Quel regno in pace, et hor se lo manduca
L'empio Gorante con crudel rapina,
Et, perchè par che ardir et forza luca
In questo cavallier, hebbe assai caro
La venuta d'un huom degno et preclaro;

48. Ch' erali pervenuto già all' orechi
Esser capitato ivi il rio Gorante,
Onde di affanni par si strughi e invechi,
Nè di beltà più mostra haver sembiante;
Però: « Fa, disse al duca, ti apparechi
A battaglia, signor, con quel gigante,
Con quel gigante che ne l' ampio cielo
Fa ritardar il corso al sir di Delo.

49. Sono circa otto giorni ch' al mio regno
Arivato è il gigante, anzi il latrone
Ch' al mal far sol' ha pronto il mal ingegno
Et sopra il Nilo occise ha più persone
Col suo fratello di crudeltà pregno,
Con chi egli havendo certa quistione
Da lui partito il perfido assassino
Contra mia voglia offende il mio dimino.

50. Tutte sian donne nui ciascuna imbelle,
A lancia inette et inimiche a l'armi,
Et ciascuna di nui cangia la pelle
Ogni dì ottavo et non per via di carmi
Magichi, no; ma perchè dalle stelle
Questo ci è dato, onde se tu v[u]oi farmi
Degna di tanta gratia che tu scacci
Costui, mi legarai teco in più lacci;

51. Et tal duon ti farò ch' unqua il simile
Non ricevesti mai da altra persona,
Il più bello, il più vago, il più gentile
Che dalla Tana al fiume di Garona
Fusse mai visto, et ha questo monile
Virtù tal che di rado assai si dona;
Se a dosso il porti, il tuo nimico mai
Indarno coi tuoi colpi ferrirai.

[F.43 r°] 52. Et aciochè costui non sia impunito
Della sua tanta gran sceleratezza,
Essendo egli venuto nel mi' sito
Senza saputa mia per sua sciochezza,
Piglia il presente, o mio signor gradito,
Et, quando tempo fia di tua prudezza
Mostrar, la mostrarai. » Et questo detto,
Le pose al collo il bel gioiello eletto.

53. Per sua sorte et ventura havea la lancia
D'oro Astolpho che fu de l'Argalia;
L'Argalia mischinel portolla in Francia
Sol per mostrar che ancor in pagania
D'armi era esperienza et non da ciancia,
Ma da gloria, da honor, da ligiadria
Accompagnata; et contra il suo concetto
Ivi lasciarla il giovine fu astretto.

54. Haveva ancor il duca il bon Baiardo
Che Rinaldo lasciò dentro Parigi;
Benchè altra openion tenga il Boiardo,
Del ver mi accosto io sempre più ai vestigi.
Hor Astolpho al frappar quì non è tardo
Et promette a Sylvana ch' i letigi
Aquetarà di quel gigante altiero
Et che farà sicuro ogni sentiero.

55. Erasi disarmato il paladino
Per riposarsi alquanto con diletto,
Havendo fatto assai lungo camino;
Senza l'usbergo va, senza l'elmetto
Passeggiando pel vago et bel giardino
Fra donne, non havendo alcun suspetto
Di cavallier ch' or al giostrar lo inviti,
Pur di Sylvana tien tutti gli inviti.

56. Et, mentre a ragionar di questo stanno,
A la fata un guerrier si rapresenta
Che'l cor dimostra haver colmo d'affanno,
Onde Sylvana alquanto si sgomenta,
Nè poco di timor l'altre donne hanno
Ch' in la regina lor veggono spenta
Ogni baldanza, ogni supremo ardire,
Cui così prese il cavallier a dire:

[F.43 v°] 57. « Egli è pur ver che dalle donne un regno
Et da un fanciullo è malamante retto,
Che l'una [è] poco et l'altro me' ritegno
Non questo havendo et men quella intelletto;
Priva d'ogni discorso et buono ingegno
La donna sol nel mal nudrisce il petto;
Però dimostri chiar che donna sei
Accettando e' nimici delli Dei.

58. Non era a te dal volgo un simil nome
Ancora dato infin a questo giorno,
Ma poichè di ragion il chiaro lome,
Madonna, hai perso, quasi ad ogni intorno
Di grave infamia ti porti le some,
Nè so quando il tuo honor farà ritorno
Dove era prima, che, chi el perde, tardo
L'aquista, ond' io me n' avampo et ardo.

59. Et più mi duol ch' al fonte del verziero
A te suggetto un perfido assassino
A donna, a pellegrino, a cavalliero
La vita tolle in questo tuo dimino,
Nè paesan vi passa nè straniero
Ch' andar non faccia il crudo a morte chino,
Et giunto a pena un mi' fratell' ha ucciso
Che disceso parea dal paradiso. »

60. Astolpho il duca generoso e ardito,
Enteso ciò che ha il cavallier parlato,
Non mutato di cor, non sbigotito
D'animo, disse : « Il ciel t'ha quì mandato
A ciò che tu mi mostri il camin trito
Et sia da me quel ladro castigato ;
Secondo l'opra sua, secondo il merto
Del tutto purgarollo, te ne acerto.

61. Ma tu da quel viltà sei tanto offeso
Che mostri pur buona presentia in l'arme
A non haver il tuo fratel diffeso.
Pur, poichè non l'hai fato, là menarme
Non ti ri[n]cresca, che da me fia preso
Quel fellon , se tu il luogo v[u]oi mostrarme.
I' ti farò veder cosa che mai
Con gli ochi forsi ancor vista non hai. »

[**F° 44 r°**] 62. Al duca disse il cavallier errante:
« Tu debbi haver qualche peccato antico,
Tu non hai visto in faccia anco il gigante
Nè debbi di vittorie esser amico,
O non ha' enteso nominar Gorante,
Nè sai la forza del suo braccio oblico :
A qualunque egli mira fiso in faccia,
Intorno al cor il sangue se le aghiaccia.

63. Se tu fusti colui che già il quartiero
Tolse ad Almonte o quel che di Mambrino
Porta il degno elmo, lo tuo cor altiero
Non suffriria mirar il Saracino
In faccia, non tremase di legiero,
Come al vento un virgulto tenerino:
Di lui visto non fu più altiero unquanco
Che fa mirando altru' il cor venir manco. »

64. Il duca Astolpho a lui: « Hora conosco
Che sei nudrito di damme et cognigli ;
Se l'intelletto al tutto non ho losco,
A me non si convengon toi consigli.
Ben forsi il tuo veder è tanto fosco
Ch' al ver giuditio punto non ti apigli.
Rinaldo stimo poco et meno Orlando
Finchè non manca la mia lancia e il brando.

65. Mi son trovato in ver con ambi loro,
Lor ambi ad una et io ad un altra parte;
Solo sudar gli ho fatti ove l'aloro
Si pon per gloria alli scrittor di carte.
Se quivi fusser ambi dui coloro,
La sperientia ti farei con arte
Ch' oggi nel mondo non è cavalliero
Simile a me, se ben non ho il quartiero.

66. Ho già vinto Gradasso et il re Carlo
Con li soi palladini ho liberato
Di prigionia, che già volea menarlo
Seco in trionfo al carro incatenato;
Nè mai altro il possette liberarlo,
Se non io sol, ch' in Francia era egli andato
Per haver il destrier ch' io cavalco hora;
Fu di Rinaldo et guadagnailo alhora.

[F°44 v°] 67. Sì che ensegnami il luogo et poi ti torna,
Se tu non v[u]oi veder l'aspra contesa;
Ma, se brami veder persona adorna
Unqua di gloria per famosa impresa,
Tu meco restarai, che chi soggiorna
Attendendo virtù mai non le pesa,
Che benchè sia la sua radice amara,
È dolce il frutto et cosa al mondo cara. »

68. Aleramo rispose, che fu detto
Così quel cavallier, al sir Englese:
Se, com' al dir, ne l'armi sì perfetto
Sarai, dubio non ho che le mie imprese
Di certo havranno generoso effetto
Et vettoria otterrai di tai contese.
Però, se teco dovess' io morire,
Ad insegnarti il luogo i' vuo' venire;

69. Benchè mi duolga un cavallier
Debbia morir per man d'un ladron tale. »
Cui disse Astolfo dimostrando sdegno:
« So che di te più che di me ti cale,
Ma non guastar, ti priego, il mio dissegno,
Che so che tu vedrai un opra quale
Forsi non speri di veder giamai.
Andian, se star non vuoi, tornar potrai.

70. Non ti pensar ch' io cerchi per paura
In tal impresa la tua compagnia,
Perchè la lancia mia tanto è sicura,
Tanto è sicura questa spada mia
Che d'altro aiuto che del mio non cura
Quella nè questa, et non ti fo bugia,
Che, s' io potessi andar giù ne l' inferno,
Cerbero ne trarei con onta et scherno. »

71. Et volto a una donzella, alla cui diede
Questi in governo l'armi, surridendo
Disse : « Dama gentil, per vostra fede
Arechatemi l'armi, ch' io comprendo
Ch' io venni quà sol di colui mercede
Che 'l tutto regge, a ciò che 'l monstro orrendo
Per mia man pera et liberi lo regno
Vostro con la mia forza et col mio ingegno. »

[F° 45 r°] 72. Venute l'armi, quelle il sir si veste
Con tanta ligiadria che dir nol posso.
Le donne, che per pria parevan meste,
Hor liete stanno et da lor petti scosso
Hanno il timor et tutte fansi preste
A speme et a baldanza. Astolpho un grosso
Non stima il mondo ch' ha destrier et lancia
De la qnal non è par de' Indi alla Francia.

73. Se vi ramenta ben, signor mio caro,
In la selva d'Ardenna il pro Rinaldo
Lasciai col mostro [con] pensiero amaro,
Da Parigi partito havendo caldo
Il petto di suspir et senza paro
Ardendo, et, benchè fusse in amor saldo,
Fu pur mutato il suo sfrenato amore
Al fonte del famoso incantatore.

74. Baiardo era rimaso entro a Parigi;
Hor perso ha Rabican stando in prigione ;
Astolfo, che d'Orlando li vestigi
Cerca, ha il caval del figliuol[o d'Amone],
Che con Gradasso quietò i letigi
Ch' eran già nati sopra quel ronzone.
Così lo cavalcava a tutto passo
Chi per quello havea vento il re Gradasso.

75. Ma diverso dal Conte il camin tenne
Costui, però ch' Orlando per la Spagna
Andò verso il Cataio et questi venne
Di Francia in l'Ungaria per l'Alemagna,
Passò il Danubbio e ad Alexandria senne
Andò senza firmarsi per campagna;
Lasclò la Thracia et Ponto et alla Thana
Giunse alfin nel bel regno di Sylvana.

76. Quella li diè il monil, come di sopra
Intendesti, signor, con molto amore,
Nè forsì mai più vista simil opra
Fu, o tanto egregia o di tanto valore.
Argia a Eriphyl el diè perch' ella scuopra
L'ascoso suo consorte, o grande errore!
In man poi venne, et non so come dire,
Di questa che lo diede al nobil sire.

[**F°45 v°**] 77. Ha quel caval ch' ogni vil cavalliero
Per sua bontà sol rende coragioso;
Ha la lancia ch' abatte ogni homo altiero,
Et chi la porta vien per lei famoso;
Ha quel monil che fa ogni colpo fiero,
E chi il porta divien vittorioso
In ogni impresa fatta con ragione
Contra ogni ferro e ogni incantagione.

78. Fecelo già Volcano et servò il tempo
Nel qual effetto tale il ciel produce,
Bene ogni cosa fa chi la fa in tempo
Che 'l tempo è d'ogni cosa mastro et duce.
Già Tydeo il tenne in gran prezzo gran tempo,
Onde fra i forti già fu spechio et luce.
Ma tornar mi conviene a dir d'Orlando
Ch' io lasciai con la strega suspirando.

79. Se vi ricorda, dissivi ch' Alphegra
Sotto il bel falso nom di Fontedoro
Era comparsa con la vela negra
Nel bel lito Affricano, et come fuoro
A ragionar il conte et essa, ch' egra
La mente haveva sol pel suo Medoro,
Et con Orlando l'amicitia finge,
Et l'altrui caso per lo suo depinge.

80. Et, mentre ad ascoltarla intento è il conte,
Camina il palischermo et ei nol vede,
Ha tanto gli ochi agli ochi et alla fronte
Costu' di lei ch' ogn' altra cosa cede,
Et di lei guata sì le beltà conte
Che più quelle di Angelica non crede.
Le navi, che di fronde erano nate,
Non vede ei più ch' in fronde son tornate.

81. O grande forza delli incantamenti!
Un huon sì saggio, un huon si valoroso,
Tu, di consigli privi et d'argumenti
Et di fortezza un almo coraggioso!
Muovonsi in mar a furia quatro venti
Che 'l chiaro cielo rendon tenebroso
Et del mar alzan sì le turbate onde
Ch' ambo del palischermo empion le sponde.

[F° 46 r°] 82. Da un grave sonno quasi risvegliato
Parendo Orlando si rivolge al lito,
Ma già da quello è tanto lontanato
Che della terra non discerne il sito.
El vechio Egeo muggiar tutto turbato
Con roca voce fu dal sir odito,
Nè può negar con le sue forze pronte
Ch' hora timor non habia il fiero conte.

83. Et, rivolto a colei che quinci el trasse,
Turbato in faccia et bieca guardatura
Facendo, disse con parole basse:
« Dama, che di tua vita non hai cura,
L'armata ove è? dove tua nave stasse?
Quivi come possian vita sicura
Haver? » Mentre ciò dice, il mar se inalza
Et quinci et quindi il picciol legno isbalza.

84. Chiama sant' Herme, invoca san Dionigi
Il conte et tien la guancia laghrimosa;
Hor si augura le porte di Parigi
Et tutta via la faccia ha rugiadosa.
La mala donna, amica di letigi,
Di lui si ride et lieta si riposa.
S'adira il conte et scagliasele adosso
Per pestarle la carne et franger l'osso.

85. Poi si ritien quel animo gentile
Da quel pensier, da quella frenesia,
Dicendo in se: « Gli è cosa troppo vile
Cometter tal error, far tal follia;
Bruttar le mani in sangue feminile
Vi[e]n da viltade, vien da scortesia. »
Ma lascian loro et torniamo a Rinaldo
Che di crudel disdegno il petto ha caldo.

86. Che, poich' egli hebbe occisa la Chimiera,
Intrò in la selva inhospita et men colta,
Essendo giunto il giorno a l'atra sera
Cui già sua luce il sol havea ritolta;
Et, perchè il destrier anche truovar spera,
Dove sente un rumore, il sir si volta,
Et, rivoltato, vede un gran leon[e]
Diffendersi a fatica da un griffone.

[F°46v°] 87. Là se tirando il paladino mira
Tenendo ancor la spada in man sanguigna,
Et d'intorno al leone il griffon gira,
E quel si volge et i denti digrigna
Et talhor con la zampa a l' augel tira
Per pettinarlo a guisa di matrigna,
Ch' hora si lieva a vuolo un gran pezzo alto
Et hor calando in giù fa nuovo asalto.

88. Quando atteso hebbe un pezzo il sir Rinaldo
Delle due bestie ardite il lungo schermo,
Havendo il petto d' ira et sdegno caldo
Nè possendo per rabia star più fermo
Da quelle fiere Rabican di saldo,
Occiso esser pensossi come infermo
Che per acuta febre è infrenesito;
Vuol che sia il grifo pria da lui punito.

89. Et pensa, poichè quello haverà morto,
Occider con sua mano ancho il leone.
Onde si mette in su l'aviso accorto
Che s'alzi prima et poi cali il griffone,
E vendicar il bon destrier a torto
O che sia, o che non sia pur di ragione,
Nel cor per quel cavallo ha tanto sdegno
Che l' ira sua non truova alcun ritegno.

90. Et nel calar che fa il griffone a terra
Vibra la spada il generoso sire,
E in mezzo il petto con furror l'afferra
In modo che non può più al ciel salire
Che 'l gozzo passa et l'animal atterra,
Nè coi gran vanni le giovó il schermire.
El leon, che si vedde da quel sciolto,
Subito al cavallier si fu rivolto,

91. O per ringratiarlo, ancora o forse
Per meraviglia, o pur sdegno et ira
Che 'l cavallier non chiesto lo soccorse.
Onde Rinaldo a quel tanto s'adira
Che con la spada furibonda torse
Verso il leone et sovra el capo tira
D'un gran fendente a quel veloce et ratto,
Ma per la furia colseli di piatto.

[**F° 47 r°**] 92. Pur fu il colpo sì crudo et sì scortese
Che venne da l'altiero et forte braccio,
Che come morto in terra si distese
Il misero leone, et fuor d' impaccio
Il sir di Montalbano esser si crese
Di queste bestie uscito. Hor di lui taccio
Però ch' Astolpho vuol dichi di lui
Nè più lo lasci per seguir altrui.

93. Io l'haveva lasciato nel giardino
Armarsi et col monil che quella fata
Dato gli haveva a ciò di suo dimino
Egli scacciasse la bestia incantata.
Armato che fu il vago palladino,
Salse al destrier et fe una maneggiata
Con quel cavallo ch' era unico al mondo,
Se si può dir, et dal ciel al profondo.

94. Ad Astolpho Aleramo tai parole
Disse: « O signor, andian fin alla fonte.
Ti condurò pria che tramonti il sole,
Et, se vedrai Gorante nella fronte,
So che ti scordaran le ciancie et fole
Et l'elmo di Mambrino et quel d'Almonte,
Nè ti trarà di mano di Gorante
S'anco in te fusse il spirto d'Agolante. »

95. Così dicendo Aleramo fu mosso
Inanzi et lui seguiva il duca Astolpho,
Qual in la faccia diventò più rosso
Che non fu mai cotal di fuoco un golfo
Per ira a che parlando l'ha commos[s]o.
Colui, che è acceso più che [d']Etna il zolfo,
Se le invia dietro, cui così Aleramo
Diceva laghrimoso in vista et gramo :

96. « Signor, quel huom crudel una cappanna
Ha fatta presso al fonte fresco et chiaro,
Ove ciascun che quindi ariva inganna
Col dar ricetto et col dormir amaro.
Un letto ha di dua braccia et d'una spanna
El traditor (o caso crudo et raro !),
Stende in sul letto della trista stanza
Et taglia tutto quel che fuori avanza ;

[F°47 v°] 97. Et, se per sorte alcun fusse più corto
Del letticiuol, li lega il capo a un legno,
Pei piedi il tira fin tanto che morto
Vi resti poi o che pur gionghi al segno ;
Et se uno fusse in su quel letto sorto
Lungo quanto esser basta a tal disegno,
Sel trangugia il gigante così vivo,
Tal ch' ivi alcun non è di morte privo. »

98. Stava amirato il gentil duca Englese
Di tanta crudeltà d'un corpo humano,
Et cavalcando il petto se le accese
Contra il gigante d'animo inhumano,
Ma desioso in queste crude imprese
Seco ratto trovarsi a mano a mano
Priega il compagno che cavalchi in fretta
Nanzi che 'l sol ne l'Occean si metta.

99. Era il gigante, quando i cavallieri
Giunsero, dentro la crudel cappanna
Forsi a dormir o, pur, sovra pensieri
Di riempersi la bramosa canna ;
Or, giunti donque i nobili guerrieri,
Astolfo il corno suo sonar si affanna.
Gorante quello enteso uscì di fuore
Con gli ochi accesi di superbo orrore.

100. Aleramo a mirar lontan si [puose]
Per veder quanto Astolfo sa d'ischermo,
Et se alle sue parole boriose
Egli ha l'almo conforme, sano o infermo.
Stava egli adonque infra più querce ombrose
Col cor tremolo sì, ma l'ochio ha fermo,
Sopra un poggetto onde veder poteva
Chiaro ciò che ciascun di lor faceva.

101. Et vidde ch' a l'uscir che fe Gorante
Astolfo con la lancia un sovramano
Le diè nel petto, et il colpo arogante
A dietro roversò sopra del piano
Quel crudo alpestro et rigido gigante
Fra tutti gli altri in apparenza strano,
Et ch' Astolpho alla gola del latrone
Tenea la lancia et le dicea : « Poltrone ».

[F° 48 r°] 102. Et poi udì che 'l duca ad alta voce
Minacciava il gigante d'impiccarlo
S' indi a partirsi non era veloce
O che volea di subito scannarlo.
Il gigante, che mira il sir atroce,
Prega ir lo lasci et non voglia amazzarlo,
Cui disse Astolfo : « Sì con questo patto
Che tu ti parta, o gran ladron, di fatto.

103. Et voglio che tu vada nel Ponente,
Et, se tu mel prometti, me l'osservi,
Se non, ti farò far morte dolente
Sol per la man dei miei più tristi servi,
Che me nel sangue tuo bruttar mia mente
Non lo comporta et men vuo' che mi servi. »
El gigante promette et giura andare
Se 'l duca gliel comanda in mezzo il mare.

104. Tanta ha paura della forte lancia
Ch' Astolfo le tien ferma in su la gola,
Vedendo che 'l guerrier non fa da ciancia,
Grave timor l'ardir superbo invola.
Vuole costui mandar questi in la Francia
Aciò ch' Orlando con sua forza sola
Un dì l'uccida, onde egli al duca cede
Et di partirsi al fin le dà la fede.

105. Non sa ch' in quella lancia è virtù tale
Et non nel cavallier, però si rende
A lui con patto d'irsene con quale
Maggior prestezza il palladino intende,
Et giura per quel sol, ch' ogni mortale
Col suo lume et splendor vivace rende,
Di non posarsi mai in tutta la via
Fin ch' in Ponente giunto egli non sia.

106. Con questo modo il duca Astolfo quello
Ladron levò del regno di Sylvana,
Onde ei giunse in Ardenna et fe l'hostello
Che dissi già della torre profana
Ove Orlando e Rinaldo e il damigello
Spagnuol vi capitar con mente insana,
Et con l'anello che pria fu di Gigi
Fur liberati et non da Malagigi.

[F° 48 v°] 107. Et perch' in quella selva aspra ventura
Truovorno i cavallier [c]ercando della
Regina ingrata fuor d'ogni misura,
Ad Amor, a natura, al ciel ribella,
Speser più giorni indarno et per sciagura
Hor questa region cercando, hor quella,
Et pensando lontan indi scostarsi
Fur stretti in quella selva ritruovarsi;

108. Però che Malagigi ivi da presso
Intertenea Rinaldo e il conte Orlando,
Perchè egli havea saputo et chiaro espresso
Che ne venia Gradasso dal cui brando
Esser dovea re Carlo al tutto opresso,
Onde venia sua arte dispensando
In questo modo, benchè nulla valse,
Perchè di Carlo ai cavallier non calse.

109. Non era ito prigione il gentil mago,
Perch' i demoni Angelica gabbaro,
A quai seppe egli simular l'imago
Sì che nol conoscendo lo lasciaro,
Et tornato in Guascogna tutto vago
Al suo comando li dimon tornaro,
Et, al petrone di Merlin tornato,
Truovò il libro da Angelica lasciato.

110. Angelica il lasciò quando partisse
Con l'Argalia ch' ivi lasciò la lancia
Che tolse Astolfo poi; per quella ardisse
Tanto costui con la superba lancia,
Pur prigion stette, come l'autor scrisse
Di lui come degli altri sir di Francia
Li gesti tutti, et prigion stette tanto
Che di vincer Gradasso portò il vanto.

111. Astolfo havendo poi, come v' ho detto,
Superato Gradasso et liberato
Re Carlo et Francia, lasciò il suo distretto,
Ch' era Orlando truovar deliberato.
Giunse in l'Egitto alfin. Questo è l'effetto
Onde Gorante il ladro hebbe scacciato
In la selva d'Ardenna, ove ancor era
Rinaldo, Orlando et Angelica altiera.

F°49 r°] 112. Stupì Aleramo quando oltra sua fede
Vide el duca gentil tanto galiardo
Et, bench' a pena alli [ochi] stessi il crede,
Disseli: « O signor mio, quanto più guardo,
Debitamente a te Rinaldo cede,
Debitamente Orlando t' ha riguardo,
Però che tu del mondo in ogni parte
Somigli, anzi sei, credo, il Dio Marte.

113. Ma, poichè l' hora è tarda et già nel mare
Vedesi Apol tuffar i bei crin d'oro,
Parmi, signor, dobiamo ritornare
A la fata gentil et del lavoro
Tuo degno a lei chiara notitia dare,
Ch' io so che n'haverai degno ristoro. »
Cui disse il duca: « La fata gentile
Me ha ristorato, » et le mostrò il monile.

114. Poi disse: « I' non mi parto sodisfatto,
S'io non abrugio la cappanna e il letto
Nel qual el traditor n'a più disfatto,
Se vero è quel che tu narrando hai detto. »
Et così smonta de l' arcion di fatto,
Che già partito s'era il maladetto
Nè lontano era mezzo miglio al luoco
Che volto al crepitar vidde il gran fuoco.

115. Et vidde Astolfo in la cappanna entrato
El letto fatto per l'altrui tormento
Et teste ancor sanguigne hebbe trovato
E d'un romito certo vestimento.
Aleramo cercando in altro lato
Del frate il capo vidde, onde lamento
Si grande fenne che a pietà comosse
Il duca che da lei mai non se mosse.

116. Sepeliron le teste et fuoco derno
Alla cappanna et ripreser camino
Verso Sylvana, il maximo et eterno
Dio ringratiando. Il degno palladino
El compagno conforta ch' al superno
Redentor creda, perchè Saracino
A l'habito pareva, onde ei Christiano
Si confesò et di patria Alemano.

[F° 49 v°] 117. Così arsa la cappanna et discacciato
Il gigante ladron, con lieta fronte
Fu col compagno Astolfo ritornato
Ove hor lo lascio ritornando al conte,
Ch'ancor dubbioso dentr' al mar turbato
Si truova et verso el ciel con le man gionto
Suplica aiuto, et pur sel porta il legno
Fra l'onde piene d'impeto et di sdegno.

118. Et un turbine vien pien di furrore
Che tutto il palischermo sotto l'acque
Cuopre. Se 'l conte hor ha pena nel core,
S'alta paura nel suo petto nacque,
Giudicalo hora tu, saggio lettore,
Che per mezza hora come morto giacque
Et sotto l'onde per lo mar andava
El battel che la strega lo guidava.

119. In se tornato lo signor di Brava
Si vede come un pesce in el mar cupo
Et d'Alessandro alhor si ricordava
Del drago nato, se fu vero il strupo,
Che col vetro ne l' onde si calava:
Essendo della terra avido lupo,
Desiava soggiogar ne l' onde il pesce,
Ma il desio humano sempre non riesce.

120. Rivolta il conte alla maligna strega
La schiena sol per non vederla in faccia,
Perch' a pietà di lui mai non si piega
Nè ridurlo alla ripa ancor procaccia,
Anzi ogni gratia, ogni favor le niega
Et di farlo perir quasi minaccia;
Ma egli guata nel fondo et chiaro vede
Quel pesce ch' indi parte et quel che riede.

121. La spinosa murena trascorre
Ch'or questo pesce et hor quel altro prende,
L'anguilla spesso quinci e il lupo corre
Che questa il fragolin, quel altro attende
La scialpa e il tordo; il tonno vi concorre
Che l'uno et l'altro poi di quegli offende;
Li squadri, l'ampie ragge vede e i rombi,
Li cani, i polpi et li pasci palombi.

[F° 50 r°] 122. Le sepie, i cantalupi, l'aligoste,
L'ostrache sorde, cannole et telline
Van boccheggiando con le dure croste
Et fanno pur ma deboli rapine.
Gambari granci andar vede in più poste
Solcando il mar come le crude Erine,
Et vede giù nel mar fra i pesci guerra
Qual fanno fere et homini su in terra.

123. Vedevi il magior pesce che 'l minore
S'ingoa ne l'acque come il lupo in selva
La pargoletta dama senza core,
O come la maggior la minor belva,
O come fa il tyranno col furore
El suddito meschino che s'inselva
Spesso fugendo, ove poi muor di fame
Et col suo satia altrui le voglie brame.

124. Ah Italia ingorda de l' altrui fatica,
In te si nudre il perfido tyranno
Coll' altrui sangue! O età beata antica
Che ti vivevi in pace senza affanno,
Sol di virtù, sol d'honestade amica,
Nè teneva fra i tuoi superbia il scanno,
Nè te Avaritia dominar poteva,
Però lieto et contento ognun viveva!

125. Deh, vedi un poco il regno delli Insubri
Et come sta la misera Liguria
Che del suo cigno i pianti ancor lugubri
Manda fin alle foci dell' Etruria;
Poi guarda Roma con li soi delubri
Come hora jace et quanto è sua penuria
Degli huomini ch' amor la libertade
Della lor patria, della lor cittade.

126. Tu non vedrai più il Cocle, Curtio, Attilio,
Il Torquato, Camillo, il bon Marcello,
Mutio, Fabritio povero, Manilio
O Flaminio o il Cursor o il villanello,
Ma Scipio truovarai posto a l'esilio
Come se fusse alla patria ribello,
Et con Sardanapalo et Cathilina
Tornato è Crasso in ultima ruina.

[F° 50 v°] 127. Vedi i Rutili, i Volschi, li Latini,
Li Marsi, li Picenti, il mio paese,
Ch' al vincitor fu termini et confini
Che ritornò da bellicose imprese;
Mira et Ravenna con li soi vicini
Ove vedrai la gente Ferrarese
Ingrassarsi nel sangue Ravennate
Senza mostrarle segno di pietate.

128. Vedi san Leo col Montefeltro, tutto
Il smantellato Urbino; ah, fier leone,
Questo è il soave et delettevol frutto
Già meritato per lunga stagione
Da chi nel tempo del tuo acerbo lutto
Te acarezzò nella sua regione!
Questo è quanto tu de' a l' alber di Giove
Che al ciel ti fe salir, non per tue pruove!

129. O Italia, il regno che al dassezzo perse
Il re Aragonia stirpe, non ti dico:
S'unita fusti, i militi di Xerse
Con quei di Dario, ancor chè tuo inimico
Il mondo havessi, non potria tenerse
Contra di te, o s'havesti il ciel amico;
Ma haver nol puoi perchè persa hai la fede
Che ti facea del sommo Giove herede.

130. Lupi son fatti li pastori tuoi,
Li principi tyranni oltra misura,
Dalli toi mari in sin ai liti Eoi
Gente peggior su la terra non dura,
Nè amor ne fede regna infra gli heroi,
Nè delle pecorelle ha il pastor cura,
Nè può mia penna scriver senza pianto,
Onde fin faccio a questo quarto canto.

CANTO QUINTO

[F° 51 r°] 1. Italia mia, con le lagrime agli ochi
Io ti lassai, ma pur quando io ripenso
Che tutti i popol tuoi non sono sciochi,
Parte in lodarti l'opra mia dispenso,
Et, se tu meco con la mente adochi,
Dirai ch' io non ho perso al tutto il senso,
Ch' in te qualche giustitia ancor si truova
Là dove il Leon d'oro entro il mar cova.

2. Tra Vinegia et Ravenna sovr' el lito
Adria cità già popolosa giacque,
Forte di gente et nobile di sito,
Che 'l nome diede a l'Adriatiche acque;
Nè quinci molto lungi era il gradito
Altino, già città, che, quando nacque
L'empia Gottica guerra, fu distrutto,
Onde il popolo altronde hebbe il ridutto.

3. Sopra il Tymano infra i Carnii Aquilea
Già grande et hora pargoletta jace,
Ch' ad Attyla già fu crudel et rea,
Et egli a lei, turbandoli ogni pace;
Con Adria et Altin ch'io vi dicea,
La distrusse e arse il re crudo et rapace,
De' quali i populi, ove è Vinegia hora,
Edifficarno una cità decora.

4. Et perchè gli Altinati i primi furo
Che ritrovarno in le salse onde il luoco
Che dalla fera guerra era sicuro,
El popol d'Adria divenuto fioco
Per l'aspre pugne, ancorchè fusse duro
La lor patria lassar dal crudel fuoco
Già devorata, si condussero ivi,
Quasi di lor sustantie al tutto privi.

5. L'Aquileiani il barbaro furore
Fuggir volendo et le crudel contese
Di quella guerra et del crudel signore
Le superbe, maligne et dure offese,
Mandarno agli Altinati un oratore
Per haver luoco seco in quel paese ;
Quai dissero : « *Huc venisti* », et quel rispose :
« *Veni etiam* », che 'l nome al luoco pose.

[F° 51 v°] 6. Così da quelli a questi nostri tempi
Venetia detta fu la cità altiera,
Ornata di gynnasii et sacri tempi
Più ch' altra in l'Adriatica riviera,
Di virtù egregie et di notandi esempi
Spechio dovunque la celeste sphera
Nel mondo gira, et ègli dato un tale
Favor dal ciel che la farà immortale.

7. Fanno immortale sette cose un regno :
Concordia, pace, fe, pietà et giustitia,
Et quello rende in sempiterno degno
Solecitù nimica di pigritia
E amor di suoi o ben astro benegno
O sorte lieta a tal cità propitia,
Che tutte insieme queste sette cose
Il ciel benignamente in te ripose.

8. La concordia si vede in te sì grande
Che da quel dì che fusti fabricata
Non per l'Italia sola il nome spande,
Ma ovunche 'l mare la terra habitata
Circonda, a tal che, quando delle ghiande
Fo l'uso quella gente più beata,
Non potea dirsi del tuo concistoro,
Perchè ritornò teco l'età d'oro.

9. La pace e la virtù, senza la quale
A Dio piacer non puossi, et la pietade
Con la giustitia a l'ombra di quelle ale
Del Leon santo sono nutricate
Con la solecitude e amore uguale
Ai soi suggetti, anzi pur caritade,
Con quai vinci i superbi et il tuo stato
In terra e in mar sol hai magnifficato.

10. La terra che pria vidde il fanciul Giove [1]
Et lo nudrì, che fu regina al mare,
Et quella ove le sue delitie piove [2]
Chi Cyprigna da lei si fa chiamare,
Et quella dove dei giardin le pruove
Fece il figliuol di Nasitoo nomare,
Stannosi liete in la pietosa branca
Del Leon sacro ch' a bontà non manca.

[F° 52° r°] 11. L' isola a chi il fig[li]uol de Dioneo [3]
Diede già il nome et quella che 'l figliuolo
Di Dardano pria tenne in suo tropheo [4],
Stan sotto l'honorato et degno stuolo
Dil Veneto Leon che 'l mar Egeo
Solca non sol, ma l'uno et l'altro polo
Trascende in modo che del mar regina
Vinegia è sol nella lingua latina.

12. Da questa alma cità tutta si noma
La provincia gentil ove ella siede,
Et a tutta quella presta il suo idioma,
Cui la cità di Brenno serva fede
Ch' a quella d'Anthenor posta ha la soma
Delle alte mura, come chiar si vede,
Per fuggir il barbarico furore
Che già gli era molesto a tutte l'hore.

13. Trivise ancor sotto il Leone alato
Dalla Theodesca rabia si diffende.
Udeno, Feltria e il monte dedicato
Alla dea di battaglie che si stende
Ai campi Vicentin dal stanco lato,
Quando verso la scala si discende,
Stanno contenti sotto l'ale d'oro
Del Leon sceso dal celeste choro.

14. Vincenza ancora pargoletta et vaga
Lieta si pasce col Leon nel sangue
Hyspano, benchè salda la sua piaga
Sia a pena, e in parte cede il superbo angue
Al re degli animali et se le appaga
L'augel di Giove, et la Romagna langue
Poichè priva è del protettor suo grande
Ch' al ciel l'ali, i piè in terra et nel mar spande.

[1] En marge: Candia. — [2] En marge: Cypri. — [3] En marge: Cephalonia. — [4] En marge: Zante.

15. Isole molte insien con la Cannea
Da l'Istria, da Dalmatia et infin dove
Si passa il lungo tratto di Malea
Più con celesti assai ch' humane pruove,
Vi lascio a dietro, et dove Citharea
Già si bagnò et il padre di Giove
Lasciò cader i genitali sui
Et ove già Jason domò li bui;

[F° 52 v°] 16. Ch'ivi trascorre la città superba
Con le sue navi spesso et oltra passa,
Et nel passar tal maiestà si serba
Ch'ogni altro potente andar la lassa
Libera, et se persona truova acerba
Spesso la stratia, lacera et fracassa,
Che quando il Leon d'or si spiega in mare,
Si vede il re di quel quasi tremare.

17. Et mentre la giustitia in lei riluce,
Come ogni hor fa, non mancarà il suo impero,
Per certo mai havendo per suo duce
Sol la virtù, ch'in ciascuno emispero
Il nome eterno et sua fama conduce
Su l'ali quel Leon divo et altiero;
Et mentre seco havrà quel capitano
Che regge Urbin, non havrà caso strano.

18. Costui col ..... et per mare et per terra
E per dar meta ad ogni gran contesa
Con quei duo' Orsini che per pace et guerra
Sanno come il governo humano pesa ;
Succederà al figliuol poi, se non erra
El mio giuditio, ogni famosa impresa
Per la severità, pel chiaro engegno
Che del luogo paterno il farran degno.

19. Ma perchè alla mia hystoria tornar huoppo
Èmmi, ch' io vedo da molti aspettarmi,
Cui par ch' al ritornar forse io stia troppo,
Havendo a loro a dir d'amor et d'armi,
E il conte Orlando ancor terrami zoppo,
Però, Vinegia, ch' io ti lasci hor parmi,
Che di te dir non so quanto io vorrei,
Perchè troppo eccellente al mondo sei.

20. Signor, i' vi lassai sott' acqua Orlando
Che contemplava i pesci a schiera a schiera,
Et mentre quegli mira suspirando
Suvengli della sua Angelica altiera
Et duolsi che partir lasciolla, quando
Sola dormir trovolla in la riviera,
In la riviera dì quel saggio mago
Che d'ogni humano effetto era presagò.

[F° 53 r°] 21. Mentre in lei pensa e i pesci di quel luoco
Mirava il conte, al palischermo viene
Un grande pesce che gli ochi ha di fuoco,
De' quali altri che dui lo mar non tiene,
Che struggerebon certo a puoco a puoco
Li pesci e i Dei del mar con gravi pene.
Quando apparir tal pesce il conte vede,
Col forte brando sopra el capo il fiede ;

22. Ma non ha tanta forza Durrindana
Che quello tagli già nè li fa segno,
Onde dal legno in su la bestia strana
Calò d'un salto Orlando pien di sdegno,
Pur di sotto acqua dalla bestia strana
Al summo fia portato il campion degno
Et girà a salvamento nel Levante
Col franco et coraggioso Sacripante.

23. Col franco et forte re di Circasia
Andrà in Albracca il gran signor di Brava,
Nè contradir potrà a tal compagnia
Con le lusinghe sue la donna prava ;
La donna dispietata iniqua et ria,
Che da durezza il cor non purga o lava,
Far non potrà che per Angelica anco
Non adoprino ei brandi ch' hanno al fianco.

24. Sì che lasciamo il conte sovra el pesce
Perch' ora i' vi vuo' dir di Sacripante
Di chi ad Angelica anco assai rincresce,
Poichè rapito il vidde da Gorante.
Gorante il prese, se fuora non v' esce
L'hystoria della mente qual davante
I' vi lasciai, quando già i' vi diceva
Che ripresa battaglia seco haveva ;

25. Quando spiccò da quel arcion la testa,
Da quel arcion onde ne cadde il nano,
Et poi correndo via per la foresta
Portava armato il cavallier sovrano,
Dietro Angelica andando per la pesta
Del buon destrier che fugia in monte e in piano,
Ch' Angelica fuggia per la paura
Ch'havea di quell' horribile statura.

[F° 53 v°] 26. Quel portandosi il re così correndo
Va per prender se può quella regina
Col viso acerbo dispietato orrendo,
Ma 'l buon cavallo vola et non camina
Verso li Pyrenei. Quella sentendo
Presso se il calpestio tutta meschina
Si volse et gridò forte: « Ah villan crudo,
Le disse al fin, d'ogni clementia ignudo. »

27. Et ciò dicendo il bel anel scoperse,
L'anel che contra ciasch' incanto vale,
Onde Gorante in quel la forza perse,
Nè a quel presente è l'ardir suo più quale
Era primier che l'anel non sufferse
Tanta arroganza in un ladron cotale;
Onde el privò di sua fatal virtute
Per dar a Sacripante alhor salute.

28. Lassasi il rubaldon cader in terra
Privo di forza quel guerrier armato,
Poi per la folta selva la via afferra;
Et in se Sacripante ritornato
Ogni timor da se scaccia et disserra
Poich' Angelica sua si vede a lato,
Nè pòlle ritornar dentro al pensiero
Come ivi in terra sia senza il destriero.

29. Ma tutto il fatto Angelica gli amenta
E come è entrato nella selva folta
Il rio gigante, nè però paventa
L'ardito re ma presto a dietro volta
Al suo voto destrier di qual s'aventa
Sopra gli arcioni con prestezza molta.
Angelica si parte in quello istante
Che ricavalca il suo infelice amante.

30. El monte di Pyrrhene con gran fretta
Passa costei che ritrovò il suo nano,
Per via distorta montuosa et stretta,
Mal nota a forastier e a paesano;
Vuolse ir per quella questa giovanetta
Per lasciar Sacripante in desir vano,
Et quello ben sapeva il nano a punto
Che di puoco in Ardenna indi era giunto.

[F° 54 r°] 31. Cavalca a più poter quelle contrade
L'inamorato re per ritruovare
Ove lasciata havea tanta beltade,
Et quinci et quindi puonsi a rimirare,
N'è lei truovata, che per altre strade
Col nano è sol disposta al padre andare.
Entra in la selva il re, lassa la strada
Tagliando i rami con la degna spada.

32. Entra in la selva però ch' ha suspetto
Che da Gorante non le sia tolta ella;
D'amor et di disdegno ha colmo il petto,
Nè creder può che sia fuggita quella,
Quella da chi si pensa con effetto
Essere amato più che dalla bella
Venere Adone, et con tal pensier losco
Si truova inviluppato entro un gran bosco;

33. Onde ritrarsi vuol, nè truova il guado,
Il guado che 'l rimeni a l'ampia via,
Alla via ch' ha lasciata, et suo mal grado
Conviengli far a l'orsi compagnia
Per una intiera notte, et io il suado
A patientia o buona o mal che sia,
Et starvi tanto che Rynaldo truove
Ch' in quella selva fa mirabil pruove.

34. Dianzi ve lo lasciai che haveva ucciso
El superbo grifon che facea guerra
Con quel leon, però che gli era aviso
Che quel cavallo, qual sopra la terra
Nullo havea par, nel corso havesse anciso
Col fier artiglio, et pur ei di questo erra,
Et il leon (se vi ricorda) stese
In terra et verso Spagna il camin prese.

35. Ma nanzi ch' egli uscisse fuor del bosco,
Il stordito leon in se rivenne
Et saltellando per un sentier fosco
Dietro Rynaldo a naso il camin tenne
Et osservarlo punto non fu losco,
Onde al finir del bosco il sopravenne.
Rynaldo, che sentì le frasc[h]e muovere,
Si volse essendo sotto un alta rovere,

F° 54 v°] 36. Et dietro a quella si scostò perch' ivi
Non potea ben la spada adoperare.
Passar oltr' il leon par che si schivi,
Però se impunta et non vuol via passare,
Et è noia a Rinaldo aspettar quivi,
Onde mostra voler più lungi andare
E il scudo imbraccia et impugna la spada,
Poi va pian piano per la stretta strada.

37. Et tutta volta il capo a dietro gira
Hora da l'uno, et hor da l'altro lato,
Pur al leon tien sempre un ochio a mira
Per non esser sprovisto ritruovato.
Lo leon anche a quella spada mira
Che 'l braccio che la regge ha già provato,
Et sa quanto quel puote et quanto vale
Ch' ha in la memoria anco il passato male.

38. Nè se avicina troppo al palladino,
Perchè si vede in luogo stretto et forte,
Ma va ancor egli pian col capo chino,
Qual presago di sua vicina morte.
Rynaldo va seguendo il suo camino
E nanzi et dietro e intorno ha fide scorte
Delle sue istesse luci et di Frusberta
Che dove egli la mena altrui deserta.

39. Non più che uscito il palladino al largo
Et altresì il leon largo si vede,
Qual percosso da un aspero letargo
Inanzi passa al palladin, poi riede
Infuriato, et quel che gli ochi ha d'Argo,
Il braccio di leon, di tygre il piede,
Si mise in guardia di spada et di scudo,
Havendo il cor d'ogni timor ignudo.

40. Quando il leon su le diffese scorge
Quel bon maestro in l'arte militare,
Un graffio al scudo con l'onghion le porge
Che fa tutto lo aciaio sgrettolare.
El cavallier a tempo ben se accorge
Et mostra di volersi ritirare,
Poi d'un riverso le menò alle gambe
Dinanzi e a un colpo sol tagliolle entrambe;

[F°55r°] 41. Et disse a quella bestia: « Giunta è l'hora
Che ti convien padir il destrier mio.
Per mia man disposto ho non muoj ancora
Et testimonio in ciò me ne sia Dio.
Voglio che stenti nanzi che ti accora
Morte et che purghi il tuo peccato rio,
Che di gola fatto hai senza avertenza:
Digiunando farai la penitenza.

42. Voglio che sapii ch' io son confessore
Et nella conscienza amaestrato
Ch' in tal studii molti anni ho speso et hore,
Et so la pena dar qual è il peccato,
Et qualche volta ancor la do maggiore
Aciò si purghi meglio il confessato.
Perchè il sangue ti agrada, il sangue bevi,
Ch'io ti do quel ch' in desiderio havevi. »

43. Cadde il leone in terra senza branche
Ruggiando, e per il duolo e per la rabbia
Grida sì forte che par Malebranche
Quinci venuto dalla Stigia sabbia;
E quelle con li denti lacera anche
Ché par in bocca i piè del nimico habbia,
Et sì dimena il dorso et capo et coda
Che giù in lo inferno fa che 'l romor s'oda.

44. A tal ruggito il re delli Circassi
Meglio che puote per li folti rami
Insieme con l'orechie adrizza i passi,
Spezzando inanzi gli intricati rami;
Camina su per sterpi, bronchi et sassi,
Trahendo a man il destrier fuor dei rami;
Et, quando il leon vidde il cavalliero,
Divenne in vista più superbo et fiero.

45. Pel caminar a piè sotto tante armi
Et pel digiuno era Rinaldo afflitto.
Per molti giorni haver già letto parmi
Ch' in quelle selve ei stesse al gran conflitto
Di queste et altre fiere, et ricordarmi
Non posso haver truovato in luogo scritto
Che mangiasse o bevesse, se non l'acque
Già dette dalle quai sdegno in lui nacque.

[F° 55 v°] 46. Onde assiso era, quando il re Cyrcasso
Truovò il leon, per ripossarsi alquanto
Sotto un bel faggio et sopra un duro sasso,
Pensando al viver suo crudo aspro et tanto
Rio, tenendo il mento sovra el casso.
In voce a se dicea quasi di pianto :
« O Rynaldo, morrai pel tuo peccato
Di fame in queste selve abandonato.

47. Tu sai pur che Gradasso irato viene
Per disfar Carlo et soggiogar la Francia,
Et la pazia ne' boschi sol ti tiene,
Nè mostri la virtù della tua lancia,
Ma vai patendo stratii, affanni et pene,
Non potendo satiar la vota pancia.
Partesti a piedi senza far pur motto
Al tuo re, cui tu dei sempre star sotto.

48. Deh, quante volte a Carlo hai tu fallito !
Et Carlo pur t' ha perdonato sempre,
Che se ti havesse del tuo error punito
Non le usaresti hora sì ingrate tempre.
Deh, come sei, Rynaldo, al tutto uscito
Fuor di te stesso ! ch'ora si distrempre
In te l'ira di Dio è ben ragione,
Che di sua fe non sei più a diffensione.

49. Chi fia vettoria de l'imperadore
Se tu lo fughi et fuggelo il nipote?
O come in Francia esser dee gran romore,
O come stracciaransi et chiome et gote,
Quando mancar vedrassi el gran favore
D'Orlando che ne l'armi tanto puote,
Et di me ancor ch' insieme ambidua nui
Pluton traremmo fuor dei luoghi bui?

50 De chi sarà diffesa della fede
Di Christo e della Chiesa prottettore?
Chi fia dello Romano impero herede?
Chi trarà Francia dal crudel furore
Dil re Gradasso? ove sarà la fede
Del vechio Carlomagno imperatore?
Se con Orlando io fussi apresso a Carlo,
Potremmo fuor di gran fastidio trarlo.

51. Inimicato son col mio cugino
Per seguitar una sfacciata putta,
Però se mi ha condotto il mio destino
Sol con le bestie haver continua lutta
Senza la gloria haver di palladino;
In le selve mia forza mostro tutta,
Nè satiar posso le mie voglie brame,
A tal che quivi morrò di fame.

[F° 56 r°] 52. Quanti garzon di stalla et caratieri,
Quanti guattari ancor sono in la corte
Che 'l pan buttano, et carne in su e' taglieri
Avanza loro, et io propinquo a morte
Perir mi veggio in questi boschi fieri!
Che ben tristo è chi nasce a trista sorte
E tristo più degli altri è ben colui
Che perde se per ritruovar altrui. »

53. Mentre sta in tai pensier Rynaldo, ariva
El re Circasso a l'animal ferito
Di cui la voce più crudel s'udiva,
Che come i' dissi si era insuperbito;
E per la rabbia più spietata et viva
Hebbe coi denti il scudo al re ghermito,
Ma ei gli lo ritolle et poi con quello
Le ruppe il capo et le schiacciò il cervello.

54. In piè rizzossi lo figliuol d'Amone
A quel romor, a quel gridar sì forte,
Et torna a dietro et va verso il leone
Qual vede da quel re già posto a morte,
Onde torbato disse a quel campione:
« Per Dio, ch' assai felice è la tua sorte.
Tu non devi esser troppo usato in guerra
Poich' ucciso hai chi sta per morto in terra. »

55. Non hebbe il re la scusa pronta in fatto,
Ma ben di sdegno s'avampò nel viso,
Et dimostrossi assai turbato in atto :
Pur sia che vuol jace il leone ucciso.
Et doppe ch'hebbe ben pensato a un tratto
Rispose Sacripante : « S'io ho ucciso
La bestia che tu vedi, con cagione
L'uccisi, s' hai ben tu altra openione.

56. Pur se diffender vuoi la bestia morta
Contra ragione et contra ogni dovere,
Che la tua openion sia iniqua e torta
Son preparato in fatto a sostenere
Ovunchè vuoi, sì che ti riconforta,
Ch'io ti farò il tuo grande error vedere.
Ma prendiamo del largo, aciò che meglio
Ognun di sua virtù dimostri el speglio. »

57. Rynaldo a lui : Un prato è quì davante
Atto a pedoni et atto a cavalliero
..... costà, hor vieni. » Et Sacripante
Preseli dietro il più corto sentiero :
Questi dietro l'andava et quello inante.
Al largo uscito il re, lega il destriero
A un albero ivi, et, imbracciato il scudo,
Contra Rynaldo va col brando ignudo.

[F° 56 v°] 58. Hor chi vedesse il furibondo assalto
Che fa l'un contra l'altro ambo costoro,
Ben direbbe che 'l fulmine più d'alto
Cadendo non fu mai simile a loro.
Fa questi inanzi et fa quel dietro un salto,
Si ritrahe questi smorto come aloro,
Quel sotto se gli caccia tutto acceso
Di sdegno et di furror non mai più enteso.

59. È destro il re, destro anch' è il palladino ;
S'ardito è l'uno, l'altro è coraggioso ;
S'un fort' è armato, l'elmo di Mambrino
In testa porta l'altro ; et sta animoso
L'un scudo et l'altro, et ciascun brando è fino
Quanto esser deve a cavallier famoso.
Ma qual dei cavallier sia vincitore
Ti sarà noto altronde, almo lettore.

60. Ch' or mi ricorda havervi già lasciata
Angelica fuggir dal re Cyrcasso,
Et presso ai Pyrenei si fu scontrata
Nel nano che n'andava di gran passo;
Onde ambi lieti havendo trappassata
La montagna aspra, il corrier era lasso
Pel gire a piedi et per esser digiuno,
Onde se assise stanco sotto un pruno;

61. Et venne in tanta debolezza ch' ivi
Gli ochi versando cadde a capo chino
Su le propria ginochia; i spirti privi
Havendo del vital humor vicino
Era al morir. A chi gli ochi lascivi
Volgendo quella ch' aspetto ha divino,
Vidde il suo nano comutar la vita
Con morte, se non ha subito aïta.

62. Et poichè 'l vede contrastar con morte,
Ratta del suo destrier la donna scende,
Non sbigotita; ma d'animo forte
Una certa radice d'herba prende
Qual fra molte altre, ch' ivi haveva scorte,
Conobbe di virtù chiare et stupende,
Con qual, poichè scelta hebbe, al nano tocca
Il petto et polsi et poi le misse in bocca.

[F° 57 r°] 63. O fusse pur l'odor o la dulcezza
O pur l'amaritù della radice
O la propria virtude da l'altezza
Del ciel infusa o che l'incantatrice
Angelica il facesse per prudezza,
Se prudezza tal cosa dirsi lice,
Come da un picciol sonno risvegliato
Subito el nano si fu in piè levato:

64. Et qual se stato mai non fusse stanco
Giva nanzi al destrier della regina
Verso Granata, e uscì dal lato manco
Della strada alla donna con ruïna
Un giganton con una storta al fianco,
In vista acerbo sol per far rapina
Di lei, ma con l'anello che fu di Gigi
Partì sì che non vidde egli i vestigi.

65. Non vede lei el gigante et meno il nano
Ove ella habia ripreso il suo camino,
Et resta ognun di lor quasi ivi insano
Et amirato uno a l'altro vicino.
A quel grande pareva un caso strano
Vedersi presso un huom così piccino,
Et al nano pareva una paura
Presso vedersi sì lunga statura.

66. La donna era sparita et costor stanno
Non altrimente ch' un lupo e un agnello.
El nano pensa al suo futuro danno,
Fa dissegno il gigante sopra quello.
Al cavalcar veloce prende affanno
Colei ch' in bocca tien chiuso l'anello,
Et cavalcando gente armata scorge
Ch' in su un poggio lontan poco le sorge.

67. Tornar non vuol in dietro et gir inante
Suspetto la ritien, nè sa che farsi.
Dubbia tornando del crudel gigante,
E andando a quelle genti di accostarsi
Teme, perchè si vede sola errante
In l'altrui terre, et li partiti scarsi
Di sua salute vede, perchè sorte
Le minaccia di stenti et non di morte.

[F° 57 v°] 68. Volendo il nano da paura tuorse,
Con gli ochi mira ove salvar si possa,
Perchè lì stando è di sua vita in forse,
Che giudica il el gigante haver gran possa.
La divina bontà, che pur soccorse
Alli semplici sempre, sì fu mossa,
Che 'l gigante a un rumor poco lontano
Enteso corse abandonando il [nano].

69. Libero il nano dal suspetto piglia
Della regina sua seguendo l'orme
Il sentier, et colei che già la briglia
Suspesa tien, per quelle armate torme,
Ma con lo anello in bocca, si consiglia
Scoprirsi a lui con le su' usate forme,
Et di bocca l'anel presto si tolle.
Lei vista il nan vien d'alegrezza folle.

70. Delibera saper Angelica hora
Qual sia la gente ch' ella armata vede,
Et però manda il nano et ch' in brieve hora
Ritornando riporti chiara fede
Di chi le genti sono. Il nano alhora
Si avancia, quanto può menando il piede,
Et per la via si affronta a un cavalliero
Vestito a bianco et ha bianco il corsiero.

71. Cui dice il nano : «O sir, per cortesia,
Se notitia hai di quella gente d'arme,
Qual si vede occupar tanto di via,
Per Dio, non ti fia grave appalesarme
Et ciò che quivi faccia et di chi sia,
Et se sicur a lor potrò accostarme
Con una generosa damigella
Nata infelice al mondo ancorchè bella.»

72. Bradamante, che si era dipartita
Da quei di poco, a quel nano rispose :
« Se la fanciulla ha la guancia pulita
Et non si sente forze poderose
Al diffensarsi dalla turba ardita,
Più presto al mal ch' al ben andar non ose,
Ove ella può ricever più vergogna
Ch' honor, s'ella punto honor agogna.

[F° 58 r°] 73. Son quattro cento sotto Serpentino,
Eccetti quei che per mia man son morti.
Vuolse meco pruovarsi il poverino,
Et poi certi altri in l'armi mal accorti :
Abbatei lui, ma per lor mal destino
Molti hebbero da me tristi conforti,
Che vuolsero pruovar l'armi lor meco ;
Po' hebber di gratia i' mi appagassi seco.

74. Sono Spagnuoli tutti, anzi Marrani,
Nè adorano Macon nè manco Christo.
Ovunch' arivar posson con le mani,
Non curan che sia buono o rio l'aquisto.
Usan co ei porci et stanno ben co ei cani.
Qual credi esser miglior, quel è piu tristo.
Soldati son del re Marsiglione
Che van robbando questa regione. »

75. Cui disse il nano : « O sir, per gentilezza,
Deh non te incresca meco accompagnarti,
Perchè ti mostrarò tanta bellezza
Quanta possa altro al mondo unqua mostrarti.
So che se tu vedrai sua diva altezza,
Non potrai certamente lontanarti,
Che non la meni prima a salvamento
Fuor del drapel, che non fia il suo honor spento.

76. Questa opra pia conviense a cavalliero
Benigno qual sei tu, signor mio caro,
Et s'honor cerchi et di venir altiero
Per fama al mondo, un modo unico et raro
I' ti darò, magnanimo guerriero,
Ma del tuo aiuto non mi esser avaro.
Suscitata è una guerra in pagania,
Che se vi vieni, tua la gloria fia.

77. Per quanto io veggio alle fatezze, a l'armi,
In tutte le tue imprese glorioso
Sarai per mio giuditio, perchè parmi
Delle battaglie un Dio certo famoso,
Et però non te incresca seguitarmi,
Se veder brami il bel viso amoroso
Che detto i' t'ho, perchè intender potrai
Tal cosa ancor che forsi cara havrai. »

[F° 58 v°] 78. « Deh, che più cara et che più dolce cosa
Esser mi puote, disse Bradamante,
Che cosa più soave et più gioiosa
Che di saver del mio signor amante ?
È cosa buona agli altri esser pietosa,
Quando pietà si truova o doppo o inante,
Ma chi a se truova usata crudeltade,
Deh, come agli altri puote usar pietade ?

79. Pur vuo' venir dove tu m' hai già detto,
Sol per parlar a tua diva padrona,
Che potria forsi el mio parlarli effetto
'Oprar in me di qualche cosa buona.
Dopoi che visto havrò quel vago aspetto
Di tal da te lodata a me persona,
Intender pore' ancor di quel ch' io vado
Cercando et che saper mi fuora a grado. »

80. Et così detto dietro al nano in via
Si puone la magnanima guerriera.
Non sa questa ch' Angelica già sia
Colei che 'l nano suo fa tanto altiera,
Vederla vuol non per quel che n' udia,
Ma perchè intender del suo Ruggier spera;
Spera del suo Ruggier intender cosa
Come nel cor disia lieta et gioiosa.

81. Quando Angelica vidde il nano et quello
Che li pareva un cavallier a fronte,
Fuor della bocca trassesi l'anello,
Perchè mirando agli ochi et alla fronte,
Parveli di veder Rynaldo il bello
Che si partì sì ratto da quel fonte,
Quando ella era di lui cotanto accesa
Come havete l'hystoria sopra intesa.

82. Et quasi che chiamarlo a nome volle
Et dir: «Rynaldo» et cominciò già a dir «Ry»..,
Ma ripensado in se oltra il dir tolle,
Non li parendo ben quel si pentì,
Et sta tutta confusa et come folle.
A rider cominciò dicendo: « Ah hy! »
Con pensier se Rinaldo il guerrier fia,
Se le discuopra in qualche modo o via.

[F° 59 r°] 83. El nano alhor le disse: « Alma regina,
Questo un cavallier è franco et sicuro,
Ma quella gente giuoca di rapina
Nè huomo infra loro è che non sia furo;
Soldati son Spagnoi dalla fucina
Inferna amaestrati a l'empio et duro
Oprar, ma forsi col costui favore
Fuggir potremo il lor crudel terrore ».

84. Stava Angelica attonita a mirare
La faccia di colei ch' huom si credeva,
Ch' a volta a volta il suo Rynaldo pare,
Rynaldo ch' ella amando in cor teneva.
Pur alla voce odendola parlare
Che Rynaldo non era conosceva,
Ma cavallier che di lui tien sembiante
Giudicò et non che fusse Bradamante.

85. Onde le disse : « Del re Gallafrone
Unica sono et molto amata figlia,
Et per me al mio paese una tenzone
Nata è che 'l regno mio tutto scompiglia.
Se si truovasse al mondo hor un campione
Che ponesse al superbo ardir la briglia
Del re Agricane, lo mio padre degno
Le farebbe gran parte del suo regno.

86. Se tu campion volessi questa impresa,
Sopra di te sarebbe tua ventura. »
Stette alhor Bradamante un po' suspesa,
Et poi rispose poi con mente sicura ;
« Se in questa aspra battaglia, ch' hora accesa
Mi dice, fusse per sorte o sciagura
Il mio Ruggier, i' vi verrei sperando
Dar al nimico tuo perpetuo bando ;

87. Bando di vita al tuo nimico altiero
Con la mia propria man dar crederei,
Per la presentia sol del mio Ruggiero,
Senza la qual più viver non vorrei ;
Ma se ei non vi è, d'un altro cavalliero
Hor ti procaccia, perch' i' non potrei
Vettoria darti senza il signor mio,
Che per lu' ogni altra cosa dono a oblio.

[F° 59 v°] 88. Se mi fai certa che Ruggier vi sia,
Te impegno la mia fe di venir teco,
Che se egli v' è, che la vitoria mia,
Per certa opinione, ancor mi areco,
Sarà, che 'l ver ti dico et non bugia ;
Ma, se m'enganni, converrà che meco
Habii battaglia senza alcun perdono,
Che qual tu sei et io femina sono. »

89. « Saresti mai sirochia al bon Rynaldo ?
Saresti mai tu quella Bradamante
Che per Ruggier sol hai il petto sì caldo,
Come l' ho io per quel di chi io son amante? »
Rispose a lei col suo bel parlar saldo :
« La cugina sono io del sir d'Anglante,
Suora a Rynaldo, che pel mio Ruggiero
Vo scorrendo dì et notte ogni sentiero. »

90. L'alte acoglienze, i bei ragionamenti
Che si fanno tra lor le damigelle,
Li dolci cari et stretti abbracciamenti,
Le lagrime e i suspir vengon con elle,
Et si senton uscir sì dolci accenti
D'ambe le bocche coralline et belle.
Una si duol del degno cavalliero
Rynaldo, et l'altra del gentil Ruggiero.

91. Dice Angelica : « O mia gentil sorella,
Hebbi Rinaldo tuo già tanto a sdegno
Che chi portata mi havesse novella
Del suo morir, dato gli havrei il mio regno ;
Ma un dì vedendo sua persona bella,
Ay, lassa me! che 'l cor li diedi in pegno,
A una fonte ove lo trovai dormire
Et risvegliailo sol per mio martire.

92 Perchè, svegliato, subito partito
Fu sul destrier, che fu del mio Argalia,
Nè posso ritruovar dove sia gito
Nè trarlo fuor della fantasia.
Se come Ganimede in ciel salito
Non è o vero in stella trasferito
Come Archade, dovrei trovato haverlo,
Et qual Vener Volcan stretto tenerlo.

[F° 60 r°] 93. I' veggio et so ch' ei m'odia et io non posso
Nè vuo', e volendo odiarlo non potrei.
Un tempo fu che 'l cor di pietà scosso
Hebbi verso di lui nei pensier miei ;
Ma quando al fonte il vidi, il cor commosso
Hebbi et ho che vederlo ognhor vorrei,
O con altrui di lui ragionar sempre
Per isfogar le mie amorose tempre.

94. Et quando i' viddi il tuo bel fronte altiero,
Mi desti di Rynaldo un bel sembiante,
Tal che volendo dirti il proprio vero,
Dolce sorella, cara Bradamante,
Havea formato il nome nel pensiero
Per dir Rynaldo mio dolce amante,
Ma a l'habito e al destrier doppoi mi accorsi
Che pel desir in qualche error trascorsi.

95. Et così mi restai chiamar quel nome,
Quel nome dolce che nel mio cor saldo
Sculpello me intagliò dopoi che dome
Fur le mie forze dal mio bel Rynaldo,
Et mozzai la parola, et non so come
Farlo potessi, havendo il petto caldo
Sì per la tua presenza et sì per quello
Ch' ho dentro el cor stampato tuo fratello.

96. Peró ti prego, se ti calse mai
Del tu' Ruggier, del tuo gentil amante,
Ch' habii pietà di me, se puoi, se sai
Aiuto darmi, o cara Bradamante,
Et dove sia colui che mi dà guai,
Quel ch' ha posto il mio core in fiamme tante,
Ensegnarmi per Dio non ti sia tedio,
Ch' a mia morte non truovo altro rimedio.

97. T'ha il ciel mandata quì per mia salute,
Dolce mia cara et unica sorella,
Aciò che mostri in me la tua virtute,
Come a l'invio nochier la chiara stella
Che 'l mar governa, ove alle destitute
Mie forze, alla maligna et ria procella
D'amor venuta, dammi quel' aïta
Che neccessaria vedi alla mia vita.

[F° 60 v°] 98. Tu sei sorella di quel empio et crudo
Che mi stratia, consuma e a tutte l'hore,
Di quel ch' armato a me, che senza scudo
Et senza maglia son, distrugge il core ;
Se 'l tuo spirto gentil di pietà ignudo
Non è, non mi negar il tuo favore,
Che quando sarai giunta a Monte-Albano
Per parte mia dei basa[r]li la mano. »

99. Bradamante ad Angelica rispose :
« Mi meraviglio che Rinaldo mio
Ti faccia haver le guance rugiadose,
Ch' ei le donne non suol darsi ad oblio,
Ma suole per lor far di quelle cose
Che sonno in dispiacer al nostro Iddio,
Et ha la mente il misero sì vana
Ch' a battezzata non guarda o a pagana.

100. Di che n' è stato più volte ripreso,
Ma lo riprender nostro stima nulla.
Sempre si truova in alta fiamma acceso
Hora di questa, hor di quella fanciulla;
Forsi di te si sente alquanto offeso
E strugerti et stratiarte si trastulla,
Ma pur se 'l truovi, falli buona cera
Che gratia ottien chi sofre amando et spera.

101. Sapi che'l mio fratel non è villano,
Sapii che 'l mio fratel non è di sasso.
Se per sorte il truovass' io a Montalbano,
El farei quì venir più che di passo,
Ma credo certo ch' egli sia lontano.
Pur s' io il conduco al tuo amoroso passo,
Ma se tu truovi el mio Ruggier per sorte,
Simil farai, perchè le son consorte.

102. Ei m'ha data la fede, io li ho promesso
Ch' altr' huom non mi posseda in vita o in morte.
Ardo per lui; deh, se mi fia concesso
Gioir di questo mio caro consorte,
Al sommo Giove chi sarà più presso
Di me? deh, quanto lieta fia mia sorte!
Et, se per mezzo tuo Ruggier truovo io,
Tu gioirai per me del fratel mio.

[F° 61 r°] 103. Cercato ho di Ruggier per Spagna tanti
Et tanti giorni ch'io son quasi stanca.
Li lamenti, i suspir, singhiozzi et pianti
Ch'ho fatti, dir nol posso, che mi manca
La lena et quasi i spirti tutti quanti,
Et in bataglie poderosa et franca
Mi son trovata armata qual mi vedi
Spesso a cavallo et spesse volte a piedi.

104. Et, dove ho visto genti d'arme, entrata
Vi sono per veder se Ruggier vi era,
Ruggier quella persona desïata,
Quella in chi forsi in vano il mio cor spera.
Tanto di lui mi sento, ai me! infiammata,
Ch'io mi distruggo, come al fuoco cera.
Di un certo amor, d'un certo incendio altiero
Accesa vo cercando di Ruggiero.

105. Del mio Ruggier, del mio signor cercando
Vo in sassi, in sterpi, in valli amen[e], in colli;
Di lagrime bagnata et suspirando
Sempre mi truovo gli ochi humidi et molli,
Nè stinguer posso il fuoco lacrimando
Nè col fuogo asciucar li mal satolli
Ochi dal pianto, et così in acqua e in fuoco
Mi stillo et struggo ardendo a poco a poco.

106. Tu d'un christiano, io d'un pagano, ay lassa!
Siamoci inamorate et forsi in vano;
Ma perch'al cavalcar l'hora trappassa,
Io me ne voglio andar a Montalbano.
Se tu veni[r] vi vuoi, adesso lassa
Che ritorni al tuo padre questo nano,
Che sfogaren tra nui li nostri ardori
Col parlar, non truovando i nostri amori. »

107. « Io non potrei restar, disse la dama
A l'altra, mai certo in tua compagnia,
Che de l'horribil guerra la gran fama
Mi fa ratta tornar in pagania.
Tutto il mio regno sol mi aspetta et chiama
Ch' io a stinguer vada quella fiamma ria,
Et forsi ch'io potrebb[i] ancor per sorte
Truovarvi il mio Rynaldo e il tuo consorte.

[F° 61 v°] 108. Soglion questi homini coraggiosi andare
Dove si sente una famosa guerra,
Sol per la lor virtù chiara mostrare
In questa, in quella et in quella altra terra.
Però sforzata son a ritornare
Che l'uno et l'altro amor tanto m'afferra
Del padre, della patria et de l'amante
Ch'io soggiornar non posso, o Bradamante. »

109. « Vattene in pace, o vera mortal Dea,
Rispose Bradamante alla regina,
Et prestiti 'l favor suo Citherea,
Che ti sia una perpetua medicina
Rynaldo mio come a Didone Enea;
Ma ricordati ancor di me tapina,
Se per sorte ritruovi il mio Ruggiero,
A dirli quanto ei mi sia crudo et fero. »

110. Giunser poi bocca a bocca et palma a palma
Con qualche lagrimetta le donzelle,
Caricate ambe d'amorosa salma,
Quà l'una et l'altra là partendosi elle.
Amor diguazza ne' lor petti in calma,
Ma si lamentan di lor fere stell[e],
Quèsta pel suo Ruggier et per Rinaldo
Quella tenendo i[n] petto amor ben caldo.

111. A Montalban pur giunge Bradamante
Piena d'affanno et d'amoroso fuoco,
Cercando ognor novella del suo amante;
Hora manda in uno, hor in un altro luoco.
Meglio che puote le sue fiamme tante
In se celando, ardeva a puoco a puoco,
Et dentro el suo castel stette più giorni
A comportarsi gli amorosi scorni.

112. Pur ritruovò col tempo il suo Ruggiero
Et seco combattè con spada et lancia,
Che per Leone, che tenea l'impero
Di Grecia, alhor venuto era egli in Francia
A dimostrar quant' era in l'armi altiero ;
Poi stette di sua vita in la bilancia
Ruggier, mostrando l'alta gentilezza
A quel Leon di fede et la firmezza.

113. Ma Leon, ch'era saggio anco et virile,
Vista la ferma fe, la cortesia
Di quel Ruggier magnanimo et gentile,
Non vuol che Bradamante più sua fia,
Ma con perfetto amor, col cor humile,
Vuole a chi vinta l' ha ch'ella si dia,
Et così Carlo il tutto mandò a effetto,
Come, signor, altrove havete letto.

[F° 62 r°] 114. Però non mi convien di Bradamante
Hora più dir ch' assai n' è detto altronde,
Ma di questa regina di Levante
Vi seguirò, che con l'anel si asconde
Et vassi dietro al suo fidato fante,
Fra gli intricati rami et fra le fronde.
Passò fra quella gente ch'io diceva
Franca et sicura, et seco il nano haveva.

115. Andava Serpentin con li suo[i] errando
Pe[r] le campagne, per castella et ville,
Di quel gran cavalliero dimandando.
Pur uno ne truovò che infra di mille
Le seppe apertamente dir ch' Orlando
Passate havea le perigliose stille
Di Zibeltarro, onde tornar dispone
Per altra via al re Marsilione.

116. Per altra via voleva ritornarse
Per ritruovare vitovaglia nuova
Ch' havean rubbato in quella et le paglie arse,
Onde pria vener per mostrar lor pruova,
Che non fur mai le man Spagnole scarse
A far disastro ch' altrui poco giova ;
Et così ritornando riscontraro
Certi che del suo error li gastigaro.

117. Era un ladron gigante ivi in un bosco
Ch' havea seco ben venti mascalzoni,
Et per sorte arivato in tempo fosco
Serpentino ivi coi soi compagnoni
Vidde un ladron ch' haveva un ochio losco
Cui disse il primo dei Spagnoi campioni :
« Signor, che azes ? haveos da comier ? »
Quel disse : « Sì, se tu mi da' il cimier. »

118. Turbato Serpentin gli urtò il cavallo
Adosso et rumor fassi in un momento.
Corse il gigante in poco d'intervallo
Con gli altri suoi, et fassi un torniamento
Sì strano ch' al Spagnol parse far fallo,
Che non si partirà senza tormento
Dalla zuffa coi suoi, perchè el gigante
Questo et quel percotendo si fa inante.

[F• 62 v°] 119. In rotta posti quei di Serpentino
Ne va chi quà chi là, chi si ritira,
Chi spegne inanzi contra il Saracino,
Ma quel soi colpi smisurati tira
Con molta forza, et fa da palladino
La sua battaglia, et nullo in faccia mira ;
Ma con la scimittara squarta e ancide,
Et spesso pel traverso altrui divide.

120. Le gambe, bracia, teste et le cervelle
Di quei Spagnol facevon l'aer nero.
Tutto di sangue imbratato di quella
Gente era quel gigante alpestro et fiero,
Onde trasse per forza fuor di sella
Prendendo per un braccio un cavalliero,
Et lo gettò tanto alto che spavento
Diede a ciascun e a Serpentin tormento.

121. Perchè cadendo in sul cimier li dette
La maggior botta ch'egli havesse mai,
Onde egli tramortito una hora stette
Cadendo del destrier con molti guai;
Et ne uccise il gigante sette et sette
In men di tempo ch' io non vel narrai,
Con un di quei ch'è mezo morto in terra,
E così terminò tutta la guerra ;

122. Che per un piede il prese, et quel per mazza
Adoperava sopra gli altri vivi
Con tanta forza ch' una larga piazza
Si fece far da ognun ch' era giunto ivi.
Chi può fuggir la gigantesca razza,
Più non aspetta che 'l gigante il privi
Di vita, ma ricerca di salvarsi
Et dalle sue percosse discostarsi.

123. Stava stordito insien con Serpentino
Quel che cadendo gli diè sì gran botta,
Et risentiti poi del suo distino
Si dolgono. Il gigante in la empia frotta
Fa guerra con quel morto e a capo chino
Più di cento ne uccise in men d'un' hotta,
Ma perch' egli era in più parti ferito
In piana terra cadde tramortito.

[F°63 r°] 124. Li mascalzoni e rubator di strada
Uscivon fuor per ispogliar e' morti,
Ch' avean già presa ei vivi la lor strada
Per far possendo più lieti diporti.
Restano i doi storditi in la contrada
Simili ai trapassati in vista et smorti,
Pur quando loro giunser quei ladroni
Le reser delloro opre i guidardoni.

125. Che risentiti con la spada in mano
Fecer risposta a chi volea rubbarli,
E tre di loro ne atterró sul piano
Quel Serpentin ch' havea disposto farli
Tutti morir, ma lo lor capitano
Con alta voce cominciò a parlarli
Et dirli: « O cavallier, faciamo pace
Poichè tu sei ne l'armi tanto audace. »

126. Serpentin ch'era di furor ripieno
Et per li morti et per li persi vivi,
Con quel furore che doppo il baleno
Ne vien il tuon, fra quei di mercè privi
Si scaglia a loro et sopra del terreno
Mandò fra quei molti altri semivivi,
Et fra molti altri quel gigante uccise
Ch'essendo in terra per mezzo il divise.

127 Poi per fossati et sterpi et bronchi et sassi
Errando Serpentin hebbe truovato
Il suo destrier, ch'andava a lento passo,
Tollendosi la fame in certo prato;
Sopra montovi et per incolti passi
Fra machia, siepe, serrame et steccato
Seguì li suoi che stretti ivano insieme
Pel timor che 'l lor cor gravando preme.

128. Solo ritrovone cento cinquanta
Che gli a[l]tri tutti morti eran rimasi.
Al suo re torna et non con tutta quanta
La gente, et le narrò quegli aspri casi
Che gli eran corsi, et sol si loda et vanta
D'haver morto un gigante, e i soi disasi,
Et che quel cavallier di ner vestito
Qual nebia inanzi al vento era sparito.

[F°63v°] 129. Marsilio dei suoi morti si lamenta
Che per un sol n' habia perduti tanti.
Nel mar Orlando ogni baldanza ha spenta,
Sol lagrime ha negli ochi et nel cor pianti,
Et, se su la balena ben s'aventa,
Non riporta però di quella i vanti;
Ma quello che gli avenga intenderete
Se al sesto canto mio ritornarete.

CANTO SESTO

1. Non è maggior error che servo farsi
Libero havendo ogn' huon fatto natura.
S'un augelletto vien constretto a starsi
In gabbia, quando può per via sicura,
Bench' adagio vi stia, cerca ritrarsi
Per ritruovar più libera ventura ;
Che 'l star suggetto altrui vien da viltade
Quando haver può da se la libertade.

2. Mentre era il conte Orlando in suo dimino
Et ch' egli fu patron del proprio core,
Non le convenne ir mai col capo chino
Nè mai fu privo del suo usato honore.
Hor che si è fatto servo a un fanciulino
Ch'è ignudo et cieco, nominato Amore,
Nudo Orlando è d'honor, cieco del lume
Che drizza altrui di fama al sacro nume.

3. Per seguitar Angelica crudele
Egli è de l' un ne l'altro error caduto.
Pria di Gorante perfido infidele
Stato è prigion ; nel mar hor è perduto,
Ove ha già fatto et fa tante querele,
Ne però al voto su' anco è pervenuto.
Non perverà che prima Dragontina
Non le dia gran fastidio et Fallerina.

4. Di Morgana non dico imperò ch' egli
Terrà Angelica ignuda anco in le braccia,
Pria che ponga la mano entro a' capegli
Di quella che crinuta tien la faccia,
Ma pria convien più volte si risvegli
Ch' ei giunga dov' ogn' hor giugner procaccia,
Ch' or sta su la balena che la fera
Acquatica ove saltò così detta era.

[F° 64 r°] 5. Penso di mente ancor non vi sia uscito
Quando vi dissi che provò la spada
Con quella bestia il cavallier ardito,
Et perch' ei vede ch' in ciò indarno bada,
Altra onta farle prese per partito,
Aciò che la gran bestia non si vada
Et quinci et quindi per quel mar vantando
Ch' habia fatto tremar el cor d'Orlando.

6. Per ciò le saltò sopra tutto armato
Come si ritruovò il signor d'Anglante ;
Ma quando vidde el pesce smisurato,
Un scoglio il crede, et di dietro et davante
Quando che l'hebbe ben considerato,
Vuolse al batel ritrarse, ma in quel stante
El palischermo con chi dentro vi era
Sano i[n]golò la paventosa fera.

7. Se 'l conte stesse di sua vita in forse,
Lasciolo giudicar a chiunche legge.
La bestia sopra l'acque il conte sorse
Sul duro dorso a l'onde senza legge,
Et poi ne l'alto mar procura porse
Dove Nettun pascea sua bianca gregge,
Et quando il re del mar el baron vede
Chi[u]nche ello sia li dica lo richiede.

8. Stava Nettun sul dorso d'un delfino
Tenendo in man di ferro un gran tridente
Et in capo un diadema d'oro fino,
Mostrando deitade apertamente,
Cui Orlando risspose : « Palladino
Di Francia sono, al gran Carlo parente,
Che per schiochezza mia sono arivato
In questo mar crudel et dispietato.

9. Una pagana venne, et non è molto,
In Francia con l'insegne di regina,
Ligiadra di costumi et bella in volto
Che in aspetto parea cosa divina,
Et mal per me ch'ero libero et sciolto
Nè mai per pria d'Amor sentii la spina,
Anzi dirò pur l'aspro et crudel strale
Ch' ella aventomi per mio acerbo male.

F° 64 v°] 10 Per trovar lei, ai me! perso ho me stesso,
Me stesso ho perso in questo irato mare,
Nè uscito a pena d'un periglio messo
Son mi ne l'altro,onde poter scampare
Non mi veggio atto, se non mi è concesso
Da chi può l'acque a suo modo quetare.
Però se sei quei tu che quivi siedi,
Uscir di tal periglio hor mi concedi.

11. Per quanto i' veggio a tue divine insegne,
De l'acque patron sei, del mar signore;
Donque per tue virtù eccellenti et degne
Degnati di mostrarmi il tuo favore;
Fa d'ascoltarmi il modo non ti sdegni,
Come ch' io son tratto a tanto errore.
Ti prego per la testa di Medusa
Che già l'amasti et non ne puoi far scusa.

12. Ha tanta forza Amor l'aspro fanciullo
Che lega huomini et Dei come a lui piace:
Tu 'l sai, sal Giove et sal Pluton ch' a nullo
Perdona quel arcier cieco et audace,
Sanlo meco molti altri che trastullo
Seguendo lui non ritrovian di pace.
Pur support' io, che gioia è de' mortali
Sovente haver compagni alli suoi mali. »

13. Cheto si stava il re del mar attento
Nè gli ochi pur movea non ch' altre membra.
Orlando, per sfogar il suo tormento,
Di Angelica per ordin gli ramembra
L' alta cagion del suo inamoramento
Et la beltà di lei tutta le assembra,
Anzi le pegne più con le parole
Ch' un pittor col pennel mostrar non suole;

14. Dicendole ch' in Francia el cor le accese
La bella donna nella regia corte,
Et che partita quella il camin prese
Dietro a lei per le piagge et vie distorte,
Et ch' al fonte, ove l'amorose imprese
Restano in chi quel gusta tutte morte,
La ritruovò; nè disse la natura
Di quel, che nol sapea per sua sciagura.

[F° 65 r°] 15. Ma come sparve ben le disse a punto
Et come lei seguir vuolse in Levante,
Et come da Gorante sopragiunto
Fu mal tratato lo infelice amante,
Et dopo a l' Affricano lito giunto
Restò gabbato da quel bel sembiante
Di quella donna dentro al palischermo
Et che nè a lei nè al mar seppe haver schermo ;

16. Et come dalla bestia su qual era
Fu el palischermo san tutto inghiotito
Con quella donna dispietata et fera
Ch' havea condotto lui a mal partito,
Et il suo Brigliador nella riviera
Del mar lasciato in lo arenoso lito,
Et quanto puote il conte a Nettun chiede
Che lo conduchi ov' el caval suo siede.

17. Quando Nettuno intese il palladino,
« Non dubbiar, disse, se venuto sei
Guidato da tua sorte et tuo destino
Nel mio regno in la forza delli Dei.
Sicuro mandarotti al tuo camino
Con onta et con oltragio di colei
Che t' ha impedita sì leggiadra impresa,
Havendo tu d' amor l'anima accesa.

18. Mosso a pietà mi son per di ch' entesi
Dal centro giù del mar le tue querele,
Et questa via per la corta presi
Per liberarti da quella crudele
Che te in 'sto mar ha più et più altri offesi,
Et mandar procuraiti la fidele
Balena a ciò ti transportasse altronde
Che non perissi in queste mie salse onde. »

19. Ma perchè, Signor mio, mi torna a mente
Lasciato havervi Astolfo col compagno
Che dirizzato havea verso il Ponente
Gorante lo assassin brutto griffagno,
Havendo Febo le sue luci spente,
Tornò Astolfo al pallagio pien di lagno.
Era il pallagio alhor di lagno pieno
Che pria Astolfo trovò tanto sereno.

[F° 65 v°] 20. Era sereno il luogo della fata
Quando prima v'entrò quel primo duca.
Tornava hor lieto alla stanza incantata
Nè truovavi donzella che 'l conduca
Come pria dentro, perchè rimutata
S'era quella famiglia, et par non luca
Più di baldanza il luogo, benchè chiuda
Nisciun la stanza, et non vi è chi l'escluda.

21. Et giunto il duca in su la porta un serpe
Di color bigio, giallo et nero truova,
Onde per tema dentro al cor si scerpe
Tanto il cor..... paura nuova.
Un altro ancor ne vede presso un sterpe
Fuor della porta et per far di se pruova
Volge la lancia a quel, onde Aleramo
Gridò : « Non far, signor, che morti siamo.

22. Noi siamo morti, o cavallier, che sai
Se mal alcun facemo a quei serpenti ;
Questi son fate, i' non so se tu il sai,
Però non le donar maggior tormenti.
Basta che tormentate sono assai,
Nè vuolse aggiunger stento a stenti :
Basta ch' un giorno intero il ciel le mute
In brutte serpi et fa lor lingue mute.

23. Hor stassi in quella forma ogn' una d'elle,
Come tu vedi, per un giorno intiero
Da l'uno a l'altro apparir delle stelle,
Qual di bigio color et qual di nero.
Queste son tutte vaghe damigelle,
Benchè le veggi in tal volto straniero,
Sì che non dubitar meco in la porta
Entrar, che ti farò per tutto scorta. »

24. A tal parlar Astolfo si rincora
Et entra nel pallagio alto et superbo.
Mentre che quinci va, linci dimora,
Quà vede un, là uno altro aspetto acerbo
Di serpe più, nè più si discolora,
Che più non teme il duca et fa riserbo
In se sicuro di riveder anco
L'orate chiome e il volto roscio et bianco.

[F° 66 r°] 25. Poich' entrati adagiato i destrier hanno,
Con uno torcia in man di passo in passo
Per certe scale in una scala vanno
Guatando dietro a se con l'ochio basso,
Et quivi et ivi veggon pur che stanno
Dentro li serpi immoti come sasso,
Et un sì brutto infra quegli altri vi era
Che non si vidde mai sì sozza fera.

26. Guardando i cavallieri a questo mostro,
Parea vederli una corona in testa
Et non di rosa o di bianco ligostro
O d'altro fior o myrto o hedra contesta
Nè d'oro o gemme ch' habian color d'ostro,
Ma ben di corna alla lor vista infesta,
E il ver pensaro i cavallieri ch' ella
Sylvana fusse ch' era pria sì bella.

27. Cogli ochi li acenava il mostro ch' egli
Si partissero d' indi ad altro lu[o]co.
Di Astolfo s'aricciavano i capegli
Et parea disvenisse a poco a poco.
Di ciò il compagno acorto animo dègli,
Et partitisi alhor col vivo fuoco
Che portava Aleramo, i siri entrorno
In un veron d'ogni [a]dornezza adorno.

28. Le gemme, l'oro et i sottili entagli
Ch' in le parete veggion della stanza
Et su nel ciel li inumeri fermagli
Dan lume tal ch' ogni splendor avanza.
Dal lucido orizonte par ch' entagli
Ivi sua luce Phebo per usanza,
Perch' il minor splendor ch' ivi si scerne
È il torchio spento dalle luci interne.

29. Ivi trovaro una solenne mensa
Di bianchi panni et di bei vasi ornata
Con degni cibi: ognun di mangiar pensa
Di quei che ben la cena han meritata
Havendo fatta un' opra tanto immensa,
L' E[n]glese Astolpho in haver discacciata
Da quel paese la funesta lue
Più con l' oper' altrui che con le sue.

[F° 66 v°] 30. Di candelieri d' oro et di salette,
Di tondi et piatti lavorati a smalto,
D' oro le coppe et confettier' elette
Sono, et di seta i pani racamati
Che cuopron quelle vivande perfette;
Soavi i vini al gusto et delicati.
Mangiono et bevon senza alcun suspetto,
Poi per possarsi van cercando un letto.

31. Una camera ornata di puro oro
Et di gemme trovar di quadro bella
Quanto altra mai, et con sotil lavoro
Rilevate figure erano in quella,
Fra le quali una donna in verde aloro
Vedean mutarsi mentre che fugge ella
Dal biondo Febo, et uno al dolce metro
Le fiere e i pesci a se trahea col pletro.

32. Ne l' altro quadro una fontana sorge
Con limpide onde di polito argento,
Sopra la qual un bel colle si scorge
Di querce, hedre e alori da un dolce vento
Mossi, et diletto ai riguardanti porge,
Che chi in quel mira par viva contento;
Et vedeasi ivi d'huomo un cervo farsi
Che fu troppo oso al bel fonte acostarsi.

33. Nel terzo luogo fuor d'un lago uscire
Vedeva un serpente de ira acceso
Et contra un fanciullin ratto venire
Ch' in quelle acque mirar stava suspeso;
Di terra un altro serpe hebbe a salire,
Quel d'acqua, et l'un con l'altro essendo apreso
El fanciuletto ardito ambi gli uccide
A guisa del famoso antico Alcide.

34. Parevan proprio le figure vive
Et muoversi del lago l'onde al Noto,
E i serpenti anellarsi in quelle rive,
Et il fanciul d'ogni paura vuoto
Con man pigliarli et con le forze dive,
Senza altro supplicar, senza far moto,
Ambi strozzarli a un tempo, indi et portarli
Seco e ad Augusto pronto apresentarli.

[Fº 67 rº] 35. Nello quarto era un gran guerrier armato
A l' habito,al sembiante et al costume
D'inclito padre et degna matre nato;
D' imortal gratia dal celeste nume,
D'alto valor et di virtude ornato ;
Che ben si scerne in lui l'antico lume
Della sua stirpe generosa in terra,
Degna del cielo et per pace et per guerra.

36. In campo azurro con le ghiande d'oro
Una alta quercia porta per insegna,
Che visto non fu mai più bel lavoro
N'opera più excellente nè più degna,
E a un gran leon poneva freno il soro
. . . .
Tollendoli la preda ch' a lui prima
Havea tolto il leon di pregio et stima [1].

37. Dal ciel scendendo un bel leon alato
Quel guerrier prender si vedea [et] portarlo
Per aria sovra el mar con un vol grato
Più che 'l suo Ganimede Giove, alzarlo
Fin alle stelle, et poi quindi firmato
Sopra gran moltitudine honorarlo,
Et, dove quel leon haveva il regno,
Darle il suo imperio in man qual di quel degno.

38. Stava Aleramo con quel torchio acceso
Et Astolfo a mirar quelle figure,
Et ciascun d'essi nel mirar sì atteso
Ch' et egli altresì ancor parean sculture.
Fuggiva il sonno lor qual d'arco tesa
Fuggitiva saetta per le oscure
Tenebre di la notte, et mentre stanno
Quivi un rumor di fuor nato enteso hanno.

39. Ma perch' i' vi promisi in l'altro canto
Di quei campion ch' insieme hanno battaglia
Per il morto leon con sdegno tanto
Dirvi, et però com' ognun si travaglia,
Quivi odirete, et chi riporti il vanto
D'honor, et cui disio d' honor caglia,
Che un degno torniamento i' vi apparechio,
Se voi mi porgerete il grato orechio.

[1] Il manque un vers à cette octave, et la rime et le sens indiquent que c'est le sixième.

[F° 67 v°] 40. Questi dui cavallier pochi pari hanno
Di forza, di virtù, d'esperienza
Ne l'armi, et animosi e irati vanno
Per dimostrar ambi la sua eccellenza.
Colpi senza misura altier si danno.
Ha Sacripante ai colpi aspri avertenza,
Che fa Rynaldo fuor d'ogni misura :
Di quei treman le piaggi[e] et la pianura.

41. Mena anco il forte re colpi tremendi,
Et sul scudo al nimico spesso il fuoco
Quasi che sfavillando par se accendi,
Nè l'un nè l'altro mai sta fermo a un luoco.
Non fur mai visti colpi sì stupendi.
Le spade in aria fan spietato giuoco,
Cadendo sopra coi spessi fendenti,
Et con dritti et roversi, ai sir valenti.

42. Stracco è Rynaldo pel digiuno et per lo
Peso de l' armi et le diverse lutte
Ch' hebbe più dì in la selva, et a vederlo
Stracco non par, tanto le membra tutte
Franche dimena a tempo et spera haver lo
Nimico o morto o preso, et poi ridutte
Al fine le battaglie di quel bosco
Prima che ceda il sol a l' aer fosco.

43. Da l'altra parte il franco re si sente
Lasso per doppia lutta in uno instante:
Una è del corpo, l'altra è della mente.
La prima fu col rigido gigante,
L'altra con la regina d'Oriente
Di chi gioir pensò essendone amante;
Et havendola hor persa se ne duole
Più d'altro mai che amasse sotto el sole.

44. Con l'amorosa, acerba et cruda rabbia
Che suol il thor per la giovenca persa,
Sacripante si muove in su la sabbia,
Et hor questo et hor quel lato traversa
Con tal tempestà che ben par ch' egli habia
La lena grande nel furor immersa;
Onde, fra gli altri colpi, un denne crudo
Al pro' Rynaldo che li ruppe il scudo.

[F° 68 r°] 45. Da un lato il prese quasi con la punta
Et netto ne tagliò ben quatro dita,
Ma per disgratia il brando se le spunta,
Ch' era la lama sotiletta et trita.
Quanto n'entrò nel scudo, se n'è giunta
Giù in piana terra, nè è però smarita
La mente di quel sir, ch' a dirvi il vero
Non se n' accorse pel furor suo altiero.

46. Era d'aciai' coperto il scudo e il fende
Pur Sacripante, et gettane su l'herba
Un pezzo, e il paladin d'ira se accende
Et contra il re mostr[a] la forza accerba
Con un gran colpo che sopra li stende
D'un fendente aspro, nè si disacerba
Per questo l'ira nè manca il furore
Qual troppo puote in un sdegnato core.

47. Colse di filo l'honorata spada
Con quel furor sopra il regal elmetto,
Con qual dal ciel par che saetta cada;
Pur quel per sua bontade al colpo ha retto.
Tornava il sol per la sua usata strada
Oltra il Murocco al solito suo tetto,
Apparsero le stelle et l'aria nera
Divise lor dalla battaglia altiera.

48. Havea dagli ochi lor la notte tolto
Ogni veder, tanto era buio; ond' uno
A l'altro disse: « Ognun di nui fia stolto
Tenuto, combattendo a l'aer bruno,
Non vedendo com' un sia a l'altro volto.
Dei nostri colpi l'aere digiuno
Non fia. » Et d'accordo un di essi da un lato,
L'altro da l'altro si tirò del prato.

49. Erano i cavallier di quella etade
Gentili et coragiosi oltra misura,
Tendendo sempre a semplice bontade;
La virtù lor per tutto era sicura.
Eran costor di diverse contrade,
Diversi in legge, et ciascun s'asicura
Star al nimico suo puoco lontano,
Dico il Cyrcasso et quel di Montalbano.

[F° 68 v°] 50. Dorme ciascun di lor senza suspetto,
Levatisi li elmetti et quei famosi
Brandi, et fa loro la fresca herba il letto
Infra certi cespugli alquanto ombrosi;
Ma Sacripante ch' ha infiammato il petto
Non dorme come l'altro; ch'ei si posi
Non lo consente Amor; però si sviglia
Et del re Gallafron pensa alla figlia.

51. Nè si può imaginar che traditrice
Le sia havendo in se tanta bellezza
Colei ch' è del suo duol prima radice,
Et che nel core lo disama et sprezza,
Ma pel suo caso chiamasi infelice,
Et quel gigante senza gentilezza
Perfido al tutto, dispietato et fero
Appella suspirando il re guerriero.

52. Malagigi, che di Rynaldo ha cura,
Poichè da Astolfo vinto fu Gradasso,
Et ch' hebbe i cavallier di quella scura
Selva d'Ardenna sciolti a largo passo,
Dai spirti soi in la battaglia dura
Conobbe il suo cugino afflitto et lasso
Per fame et per strachezza, et di tal tedio
Procura trarlo con nuovo rimedio.

53. Sa il negromante che quel re pagano
Per Angelica il cor tutto ha di fuoco
Et quistion col sir di Monte-Albano,
Et quel esser per fame et lasso et fioco,
Tal che s'ei non provede al caso strano,
Se non muor il cugin, mancarà poco.
Però muta un delli angeli soi neri
D'Angelica nei bei sembianti altieri;

54. Et così rimutato presentarsi
Con una accesa face a quel re il fece,
Che per cagion d'Angelica posarsi
Nol lascia Amor et men dormir li lece.
Comincia il mal demonio a lamentarsi
Contra del re facendo lunga prece,
Spesso chiamando lui per proprio nome,
Mostrandoli di duol gravose some.

[F° 69 r°] 55. Non più che fu vicino il demon rio
Che presa havea d'Angelica la forma,
Cominciò con soave mormorio
A dir: « Par che quel re jacendo dorma,
Havendo al tutto me data ad oblio,
Et io seguendo, ai me! la sua dolce orma,
Vadomi sempre consumando dietro
A chi ha il cor di diamante et non di vetro.

56. Deh Sacripante, che ti giova hor mai
De haver lasciata la tua patria e il regno
Per cercarme, poichè truovata m'hai,
Sola et lassarmi, o cor pien di disdegno?
Qual gloria di mia morte, aime! haverai?
Qual fama, qual honor da un altro ingegno?
Ben ti potrò chiamar sempre crudele,
Acerbo, iniquo, ingrato et infidele. »

57. Rynaldo il cavallier dormiva forte
Che dalla pugna et dal camino a piede
Era sì stanco che sembiava a morte
Per il dormir; ma per quel parlar riede
Il re più acceso, che per mala sorte
Non dorme, anzi ode quel parlar che 'l fiede
Nel cor, però che nominar si sente
Infido dalla sua donna sovente;

58. Anzi da quel dimon che lei somiglia
Al bel sembiante et alla afflitta voce:
Qual quanto sa più fenger si assotiglia,
Di lamenti empie tutta quella foce
Chiamandose la sventurata figlia
Di Galafron et Sacripante atroce;
Poi si apresenta con l'accesa face
Dove il re presso a Frontalatte jace.

59. Non fu sì presto a lui quel dimon giunto
Ch'in piè si fu levato Sacripante,
Et visto il falso aspetto fu compunto,
Che seco andar promesso havea in Levante
A quella che le haveva il cor disgiunto,
Nè seppe che si dir in quello instante,
Se non che rattamente il caval prese
Et leggio et vergognoso su vi ascese.

[F° 69 v°] 60. Et perch' a piè la fenta donzella era
Salir la fece con prestezza in groppa.
La face tollea lor l'oscura sera,
Onde quanto più puote il re gualoppa,
Et gionge nanzi giorno alla riviera
Ove era Brigliador, nè parse zoppa
La bestia che portava l'uno et l'altro,
Di quel re dico et del dimonio scaltro.

61. Prestava quel dimonio a Frontalatte
Per arte diabolica un andare
Che piani li parean fossati et fratte;
Però si presto lo condusse al mare
U' fur de Alfegra le genti disfatte,
E in sassi, onde eran fatte, ritornare
Furon constrette et quelle navi in fronde,
Se vi ramenta ben, per le salse onde.

62. Quando Angelica in groppa haver si crede
Et che per riposar scavalcar vuole,
Rivolto a dietro Angelica non vede
Et men ode le angeliche parole,
Onde di lieto tutto afflitto riede
Per doglia, et bastemiar comincia il sole
Et tutti i Dei del ciel con quei del mare
Et chi più fu cagion di farlo amare.

63. Poi contra la regina tutto ardente
Laghrimando quel re cominciò a dire:
« Ah donna ingrata, ah donna frodolente,
Donna che sei cagion del mio languire,
Sol per trovarti i' venni nel Ponente
A rischio mille volte di morire,
Et hor per te son stato si leggiero
Che rotta ho la mia fede a un cavalliero;

64. A un cavallier al più gentil del mondo
Et più valente che sia sotto l'arme,
Rotta ho la fede mia, non me ne ascondo.
Deh, come mai potrò più re chiamarme!
Cagion n'è stato il tuo volto giocondo
Et il saver tuo ben si lusingarme.
Deh, aime! ch' io non pensai ch' in tua beltade
Regnasse mai cotanta crudeltade!

[F° 70 r°] 65. Dov' ita sei, crudel, ch' io non ti veggio?
Di tua partita più mi affligge il core
Lo esser mancato del mio honor, qual deggio
A quel gran cavallier d'alto valore.
Come viver potrò più nel mio seggio
Regal, essendo privo del mio honore?
Però con questa spada i' mi vuo' torre
La vita che più di morte mi aborre. »

66. Così detto, scalvalca e il brando afferra
Quel re dolente per darsi la morte,
Del qual ponendo il degno pomo in terra
La ponta rotta ritrovò per sorte,
Onde, per meglio, il suo pensier crudo erra.
Però suspeso imaginando forte
Va come rotta sia la forte spada,
Onde quì il lasso finch' altro le accada.

67. Vi lasso Sacripante che Rynaldo
Si risveglia hora et va di lui cercando;
Ch' a la promessa sua non resti saldo
Tal cavallier si va forte amirando.
Pel prato sovra de l' herboso spaldo
Pensoso truova la punta del brando,
Del brando che havea rotto quando il scudo
Di Rynaldo spezzò col colpo crudo.

68. Onde fra se lo sir di Montalbano
Dicea : « Torto non ha quel cavalliero,
Si s' è partito, poichè 'l brando in mano
Non si ritrova combattendo intiero.
Ben potea far motto, che villano
Stato non le sarei, crudo o severo,
Ch' io stimo gentilezza et cortesia,
Perchè nimico sono a villania.

69. Pur vada in pace ancor chè me ne duolga,
Altro non posso; onde i' vuo' procacciarmi
Come il digiuno hormai da me si sciolga,
Ch' io sento in questi boschi hoggi mancarmi
Nel petto il cor per fame et u' mi volga
Non so nè ir nanzi nè dietro tornarmi,
Ch' io non veggio sentier nè camin trito
Dov' io prender mi possa alcun partito. »

[F°70 v°] 70. Et così detto un campanello entese,
A cui drizzando con l'orechio il piede
Verso d'onde udì il suono il camin prese,
Ch' indi a dua miglia un romitorio siede
De una valle. A quello il sir si estese,
Et quel trovato nella porta diede
Un calcio, et l'heremita che dentro era
Dubioso di sua vita si dispera.

71. Havea sonata a l'alba il matutino
Lodando alhor del tutto el creatore,
Quando vi giunse lasso il paladino;
Ma l'heremita con tremante core
Dicea tr[a] se : « Quello è qualche assassino ;
Qualche gran rubaldon, quinci di fuore
Fia quel che pichia l'uscio tanto forte ;
Hoggi fia il dì della mia cruda morte. »

72. Pichia et ripichia Rynaldo ch' ha fame,
Poi dice : » I' getterò questo uscio in terra.
Frati brodaii, sacca di letame,
Che solo alle virtù facete guerra.
Devria[n] le Parche rompervi il stame,
Però che amor di Dio più non vi afferra
A vera religione, a divin culto,
A quai facete ognor spietato insulto.

73. Domenico, Francesco e Benedetto,
Bernardo, Egidio, Antonio, Hyllarione,
Fondator vostri, nel bel regno eletto
Sono et non vosco ; nullo più vi espone
Come esser de' vostro viver perfetto.
Però dati li havete a oblivione,
Nè di essi alcun di voi più si ricorda,
Che più non val coccollo o portar corda.

74. Se nasce heresia alcuna, da voi viene,
Se nasce error, se nascon tradimenti;
Dell' inferno mostrate altrui le pene,
Predicando di quel li aspri tormenti,
Che si vuol digiunar, si vuol far bene ;
Formate solocismi et argumenti
Et fate lume altrui come il candelo,
Nè per ciò charità vi tira in cielo,

[F° 71 r°] 75. Ch' in voi nè charità nè amor si vede,
Benchè n' andiate sempre a collo torto
Et con li lenti passi, a pena il piede
Movendo, acompagnate il corpo morto.
Nemici di virtù, rubei di fede,
Guidate l'alme spesso al Stigio porto. »
Così dicendo, per l' ira che 'l porta,
Col piè in terra gettò la chiusa porta.

76. Et entrato che fu nel romitoro,
Cerca et ricerca questa et quella stanza.
El monaco trovò col color d'oro
Che sotto il letto havea preso fidanza.
Pel piede il prese et trassel con martoro
De una fenestra fuor con sua possanza,
Dentro d'un horticel che l'heremita
Fatto havea per sostetto di sua vita.

77. Pur quel divin Motor senza del quale
D'albero fronde al vento non si muove,
Preservò l'heremita d'ogni male.
O clementia di Dio che gratia piove
Sopra ciascun ch' è inverso lui leale!
La fenestra alta è palmi trenta nove,
Nè ricevette mal quel huom di Dio,
Benchè alto fuss' il precipitio et rio.

78. Non si coruccia quello et men se adira,
Ma prega Dio per chi l'offende et stratia.
Rynaldo ancor chè fusse pieno d'ira,
Ode il santo huom che 'l sommoDio ringratia;
Tempra l'orgoglio, al monaco rimira,
Perdon le chiede et pregal che di gratia
Entro ritorni, perch' il parlar molle
Dal petto humano spesso l'ira tolle.

79. El monaco ritorna et: « Cavalliero,
Le disse, se io fui tardo a dar riposta,
Non ti amirar, che a questo monistiero
Persona buona di rado si acosta.
Quaranta anni son stato dal primiero
Dì ch'io ci veni per salvarmi aposta,
Che fu già una badia di prezzo et lode,
Ma poi ricetto de huomini pien di frode.

[F°71 v°] 80. Li ladri che nel tempo del re Arturo
Si ritrovaro in queste aspre campagne,
Facendo del magnanimo et sicuro,
Li frati occiser tutti con magagne
Et perchè l'era alhor forte di muro
Vi abitar dentro persone griffagne.
Della casa di Dio fecero un speco
Di ladri col Latin rubando il Greco,

81. El Turco, il Moro, l'Arabo, il Caldeo.
Non mai sicuri vi passò in quei tempi
Tartaro, Egitio, l'Indo o il Nabatteo,
Sol per il puzzo dei passati esempi;
Fuggiva questo luogo col Giudeo
Il battezzato per fuggir li scempi;
Et io altersì, Signor, s'io non rispusi,
Appo la tua mercè il timor mi escusi. »

82. « Padre, disse Rynaldo, el non è huoppo
Di rethorica o far di ciò più scusa;
Io mi muoio di fame, et però dopo
Ch' havete ogni paura da voi schiusa,
Datemi un puo' di quel che manggia il tuopo
Che quivi haverne l'habito v' accusa.
I' vuo' manggiar et ber, poi caminare,
Che mi convien lungo viaggio fare.

83. Io son miglior christian che voi non sete,
Che per la fede sol combatto al mondo,
E fo con l'opre quel che voi credete.
S'io non acqua, bevomi il vin mondo.
Datemi lietamente quel ch' avete,
Che d'ogni peccato hor vi assolvo et mondo.
Se claretto non ci è, datemi il Corso,
Che l'uno et l'altro volontier mi sorso. »

84. El frate con benigna et lieta fronte
Le diè del cibo che per se teneva,
E una acqua fresca de una chiara fonte
Ch'altro liquore... egli non beveva.
Rynaldo adimandò se quindi il conte
Per sorte capitar veduto haveva.
Mai non haverlo visto l'heremita
Rispose in tutto il tempo di sua vita.

[F° 72 r°] 85. Poichè pasciuto fu il figliuol d'Amone,
Del suo viaggio domandò la via.
Il santo vechio in su la strada il pone,
Andando seco un pezzo in compagnia;
Et viddero ivi presso il bel ronzone
Pascersi che già fu de l'Argalia,
Poi di Rynaldo, che lo perse quando
Prigione fu con Feragù et Orlando.

86. Ringratiò Dio il palladin cortese
Del truovato destrier, e il monaco anco
Del cibo, et della strada il camin prese,
E fu salito l'uno et l'altro fianco
Stringendo. In brieve ne l'Hyspan paese
Giulivo giunse il cavalliero franco;
Ma lascianlo ir, perchè mi chiama il conte
Ch' i' lo tragghi del mare et meni al monte,

87. Al monte dove il suo bon Brigliadoro
S'era tirato per scacciar la fame,
Truovatovi un herboso tenitoro,
Dove pascendo le sue voglie brame
D'herbe et dolci acque satiate foro,
Ch' erano pria [in] litto state grame,
Del qual cura havean presa certe nymphe
Dei monti herbosi et delle chiare lymphe.

88. Le Driade ch' havean quel bel destriero
Quindi trovato preser di lui cura,
Che sapean bene ch' ivi il cavalliero
Padron di quello ancor per sua ventura
Doveva capitar per quel sentiero,
Che sua fortuna di mostrarli cura;
Però nudrivan quel cavall' adorno
Come si richiedea di notte et giorno.

89. Nettun ch' havea promesso al palladino
Condurlo in terra et darle ancor vettoria
Contra la strega, sopra del delfino
In groppa se lo pose ove la gloria
Di quel regno era, et, postosi in camino
Verso il litto Affrican di chi memoria
Haveva il conte, il pose in su la harena,
Tornando ov' ha lasciata la balena.

[F° 72 v°] 90. Alla balena torna che ingollato
S' ha il palischermo et quella strega ancora,
Et subito che quella ha ritrovato
Al litto la mandò senza dimora
Ov' Orlando è, ma quasi disperato
Che non truova il destrier; et del mar fuora
Sopra l'harena fu la strega posta
Da quel gran pesce in l'Affricana costa.

91. El conte, che pel lito iva cercando
Di Brigliadoro, riscontrosse in quella,
Quella ch' odiava tanto il conte Orlando
Et pria have' amata, afflitta et mischinella,
Con le laghrime agli ochi suspirando,
Come fortuna a lei fatta è ribella,
Ch' essend' hora del mar scaciata et priva
Del suo Medor, non vuol esser più viva.

92. L'havea Nettun scacciata del suo regno
Et toltoli il poter del sacro libbro,
Perchè arivando ivi un sublim[e] ingegno
Fin alla foce del famoso Tybbro,
Scorrendo in grande overo in picciol legno,
Et tal hor sovra un mal composto cribbro
Rubba[va] al mar et dove Medoro era
Il conduceva o da mattino o sera.

93. Hor vedendo ella il conte abbassò i lumi
In terra lagromosi pel timore,
Ch'ora hanne, ma non lassa i rei costumi,
Benchè dei peli lassi il prio colore
La volpe. Orlando inverso i sacri numi
Le mani con la mente indriza e il core
Regratiandoli, poich' a ritrovata
Colei che stata gli è tanto spietata.

94. La piglia et per la gola ben la lega
Con la centura del brando affilato,
Dopoi le dice : « O scelerata strega,
Che mi gabbasti dentro el [mar] turbato,
Se 'l tuo animo rio non si piega
A rendermi hora il mio caval pregiato,
Ricordarotti i torti che nel mare
M' hai fatti e i miei suspiri e il lagrimare.

[F° 73 r°] 95. Dentro el mar di Scicilia Enea mai tanto
Non fu dolente quando Palinuro
Suo perse, come i' fui con grave pianto
Constretto a suspirar mio caso duro,
Quando mi vidi nel pericol quanto
Tu mi ponesti, nè mai fui sicuro
Della mia vita fin ch' io non truovai
Il re del mar che mi cavò di guai. »

96. Alfegra s'ingenochia, priega et piange,
Scusasi et del caval nulla saperne
Dice, et col suo spietato pianto frange
I duri sassi, che 'l conte discerne
Irato tanto, onde gran dolor l'ange,
Che da sue man uscirne unqua posserne
Non spera, se non truova il bon destriero,
Onde a quel pianto corse un cavalliero ;

97. Che, quando quella per la gola tra[r]se
Vidde dal conte, fece un sì gran strido
Che dal suo bel Medor potea ascoltarse,
Non che da quei ch' eron vicini al lido ;
Però sì presto il cavallier vi apparse
Che vi fu tratto dal spietato grido,
Et 'vel spinse d'Angelica l'amore
Ch' esser lei quella si pensò nel core.

98. Sacripante era il cavallier che giunse,
Ch' iva cercando il demon trasformato
In quella donna che 'l petto gli emunse,
Da Malagigi a lui così mandato.
Nova pietà d'Alfegra il cor le punse
Vedendola condotta a sì mal stato,
Et subito si pose in fantasia
Prestar soccorso a quella donna ria.

99. Ma prima vuolle, con parlar humile
Che l'ira spezza, il palladin provare ;
Onde al conte n' andò quel re gentile
Et gratamente cominciò a parlare
Dicendo : « O cavallier, è cosa vile
Volersi un huon di donna vendicare ;
Peró perdona a lei bench' errato habbia,
Che'l vendicar del saggio è senza rabbia. »

[F°73v°] 100. Era pel sdegno del perso destriero
Tanto turbato nella mente il conte
Che non entese il dir del cavalliero.
Nè le rispose ; intento a render l'onte
A quella strega havea tutto il pensiero
Ch' a Sacripante non rivolse il fronte,
Ma alla strega dicea « Mi renderai
Il mio destrier o per mia man morrai. »

101. Non può però morir la mala strega
Per man del conte no, benchè punita
Ella sia del suo error : piangendo prega
Quel re cortese che le porga aïta ;
E alla voce di quella il re si piega
Ch' havea l'alma gentil d'amor ferita,
Et volto al conte disse al cavalliero :
« Esser non vuolsi a femina sì altiero.

102. Per amor mio vorrei ti contentassi
Or mai lassarla et non darli la morte.
S' io vedessi ch' honor tu n'acquistassi
Di condurre una donna a sì ria sorte,
Non credere, per Dio, ch' io tel vietassi.
Imperò non ti paia duro et forte
Alla richiesta mia lassar costei,
Che tanta crudeltà dispiace ai Dei.

103. Orlando ch' è non men del re cortese
Et di cor generoso, poich' udito
Hebbe quel re che di viltà il riprese,
Honestamente si fu risentito
De l' honor che perdeva in vili imprese,
Et quasi di tal fallo il cor pentito
A quel re disse : « Per chi faccia questo
A più bel agio ti fia manifesto.

104. Pur per far cosa grata a te, che sei
Discreto cavallier per quanto i' veggio,
Se per tua donna brami haver costei,
La ti darò ma fia forsi il tuo peggio,
Con patto primo che però da lei
Io resti sodisfatto, come io deggio,
Del mio destrier, perch' ella me n' ha privo
Havendomi essa con fortuna a schivo.

[F° 74 r°] 105. La più ribalda et scelerata maga
Non hebbe unquanco l'uno et l'altro clyma,
Stratiar hu[o]mini, degni è sempre vaga
Nuovi modi cercando come oprima
Mai sempre altrui, nè mai l'animo appaga
Per gentilezza o cortesia, che prima
La neghitosa strega non si satii
Di veder altri sotto a mille stratii.

106. Affrica mai non hebbe una tal hyena
Che miglio simulasse humana voce
Per dar a concurrenti accerba pena,
Ma della hyena è questa assai più atroce,
Degna d'ogni supplitio, ogni catena
Per domar lei, d'ogni animal feroce
Ferocissima, cruda et dispietata,
Sol per stratiar altrui nel mondo nata. »

107. Era sì accomodato di parole
Et di fatti anco il buon re Sacripante,
Quanto altro nato sotto il chiaro sole
Da queste parti a quelle di Levante ;
Però col conte fa che più non vuole
Da Alfegra riconoscer lo afferante,
Ma li perdona et al re la concede
Col cor gentil, con sua solita fede.

108. Al magnanimo conte persuade
Quel re discreto che 'l caval si cerchi,
Et così van vedendo in le contrade
La harena u' del caval col piè si merchi.
Vede il conte apparir in quelle strade,
Non guari indi lontan, con certi cerchi
In capo d'hedra a guisa di corone,
Venir da un poggio a lor certe persone.

109. Quali et chi questi sieno in altro lu[o]co
Vi fia, signor mio car, chiaro et aperto
Ch' ad Astolpho tornar bisogna un puoco,
Che sta col inteletto et ingegno erto
A mirar le figure, e un breve gioco
Già in quel luogo lo mosse per un certo
Rumor.................................
.....................................[1]

(1) Lacune au ms.

[F° 74 v°] 110. Porta Astolfo la lancia in chi ha più fede
Ch'in alcun arme sue, et fuor uscito
Un rozzo villancion et bestial vede
Ch'aveva in mano un gran baston g[h]ermito,
Con qual sopra una delle serpi fiede
Per darle morte, et quella a mal partito
Vedendosi condotta fe il rumore
Che trasse i cavallier quinci di fuore.

111. Sdegnasi il palladin ferrir colui
Con l'armi, onde erta subito in la porta
Et tuol la stanga, et poi contra colui
Fuor esce irato, che 'l furor lo porta,
Menando ad ambe man con rabia a cui
Donar la morte a un colpo si conforta;
Ma il villan si ritira et di man sdruccia
La stanga al duca del che si corruccia.

112. Et a colui che tien là torcia in mano,
Tra capo et spalle, un gran colpo disserra
Col suo bastone il perfido villano
Con tanta forza che lo gitta in terra.
Scaglia Aleramo il torchio a quel pagano
Nel suo cadere et nel viso l'afferra,
Nè si cura il villan perchè è robusto
Ch'in piè si tien per forza il rozzo fusto.

113. Parve ad Astolfo troppa scortesia
A quel tempo ancor di colui ferrire,
Ma ben le disse: « O pover huom, va via,
Se tu non brami per mie man morire;
Havendo di posar tu fantasia
Entra et potrai per fine al dì dormire,
Et, se posarti quivi al fin non vuoi,
Vaten per la tua via pei fatti tuoi. »

114. Crese il villan che Astolpho alhor temesse
Della sua forza, onde ardito rispose:
« Eh! chi tua codardia non conoscesse
Che per viltà mi proferi tue cose?
Deh! queste serpi chi mai le tenesse
Se non tu per viltà le vellenose,
Perchè modo non hai da far diffesa
Se non tien queste serpi per impresa?

[F° 75 r°] 115. O veramente tu sei ciurmatore
Di quei ch' in panca salgono tal hotta ;
Però a serpenti fai cotanto honore
Che tu ne tieni teco sì gran frotta.
Ma con mia istessa man trarotti il core
Et quel darò mangiare ad una botta,
O a queste serpi, over le occidrò teco
Poichè 'l compagno tuo m'ha mezzo cieco. »

116. Quando ch' Astolfo il borioso duca
Se da un villan nomar ciurmator ode,
Quasi di rabbia dentro si manduca
Et macina nel cor che 'l sdegno il rode.
Persuade al villan fin chè 'l sol luca
Aspetti, che 'l buio è padre di frode ;
Ma quel ricusa, ond io, signor, mi poso
Perch' è ogni lungo canto al fin noioso.

CANTO SETTIMO

1. Non fa Natura ogni cosa perfetta,
O, se la fa, non la mantien doppoi.
Spesso una pianta fa fra l'altr' eletta
Per la bontà dei cari frutti suoi ;
Suscita l'altra infra li pruni abietta,
Dalli plebei sprezzata et dalli heroi ;
Ond' ella partial ènne appellata
Et imbecille spesso riputata.

2. Così del corpo human, così de l'alma
Ha dimostrato haver diversa cura,
Ch' a l'intelletto ugual non dà la salma
A questo come a quel questa Natura,
Ma variando vuol portar la palma
Ch' orna d'honore questa creatura,
Di disnor l'altra nota in modo tale
Ch' un huomo a l'altro non si truova uguale.

3. Haveva a quel villan data fortezza
Senza la discrition, senza il rispetto,
Senza il discorso, senza gentilezza,
Tal qual se privo fusse d'intelletto.
Però il detto del duca non apprezza
Che li parlava pure a buono effetto ;
Et, quanto men si mostra il duca accerbo,
Tanto più fassi quel villan superbo.

4. El villan più superbo contra Astolfo
Mostrasi et crede quel per viltà parli,
Onde nel viso come acceso zolfo
Col baston mena al duca et crede darli
In testa ; ond' egli entrato in l'ampio golfo
De l'ira acceso, che mal giuoco parli
Quel del vilan, còn impeto insolente
El brando afferra et strenge mano et dente.

5. Con quel furore che' l cignal ferito
S'aventa al cacciator, si schiude il sire
Al perfido villano insuperbito
Per farle giù depor, se può, l'ardire;
Ma il villan, ch' è non men di forte ardito,
Non si lasciò dal bon duca ferrire,
Anzi col baston fe schermo di sorte
Che fu per dar a quel baron la morte.

[F° 76 r°] 6 La morte fu per darli, che li giunse
Sopra una spalla col baston suo duro,
Et tanta accerba doglia il cor le punse
Che non si tien di vita esser sicuro,
Ma cadde per il duol et le compunse
Il petto il gran timor, et, se l'oscuro
Dell' atra notte in quel punto non era,
Quella era al duca l'ultima sua sera.

7. S'havea già tratto il cavallier dal collo
Con l'elmo il bel monile di Sylvana,
Però non hebbe il rustico quel crollo
Ch' haver devea da sua spada sovrana,
Ma l'altro che parea tutto satollo
Di guerra et che jaceva in terra piana,
In quel che cadde Astolfo su risorge
Et contra il rozzo il brando ignudo porge.

8. Diede al villan vibrando d'una punta
Che in mezzo il petto passò per ventura
La spada al duro casso essendo giunta,
Come vuolse per sua sorte o sciagura.
Caciollo in terra et fu l'alma digiunta
Dal corpo per trovar parte più scura,
Et fur le fate liberate a un tratto
Et del suo folle ardir purgato il matto.

9. Rizzossi Astolfo et nel pallazzo insieme
Entraro ambo lassando il corpo spento,
Che seminando havendo il tristo seme
Lo ricolse peggior con suo tormento.
Nissuno sopra il morto corpo geme,
Ch' Astolfo lieto, Aleramo contento
Vanno a posarvi in un bel letto in fine
Ch' Apollo al mondo mostri il suo bel crine.

10. Lasciamoli dormir che a luoco et tempo
Li svegliaremo ancor con suoni et canti,
Et truoviamo Rinaldo perchè tempo
Mi par ch' un poco ormai di lui vi canti.
Lassailo in Spagna, non è ancor gran tempo,
Già tratto fuor del numer delli amanti;
Che prima seguitava per amore
Angelica, hor la siegue per furore.

[F° 76 v°] 11. Vi dissi già, signor, s' havete a mente,
Quando quel nano che venne d'Albracca,
Poi d'arcion cadde, ritruovò il possente
Figliuol d'Amòn che con la mente fiacca
In la selva cercava del valente
Corsier che in sul gel corre et non l'amacca.
Le racontò la guerra et la cagione
Ch' Agrican mosse contra Gallafrone.

12. Però in quell' hora si dispuose il sire
Andarvi et in favor del re Agricane
Oprando tanto o vincere o morire,
Così la sera come la dimane,
Pure che tolga a Gallafron l'ardire ,
A Gallafrone il dispietato cane
Che l'Argalia havea mandato in Francia
Per soggiogarla con la falsa lancia.

13. La lancia fabricata per incanto,
Ch' ognun che tocca dal destrier scavalca,
Qual hora Astolfo si ritruova a canto
Et apre ovunche ariva ogni gran calca.
Rynaldo ritardò in Ardenna tanto
Quanto sopra vi dissi; hora cavalca
Pel paese di Spagna, e in Barbaria
Di andar dimanda la più corta via.

14. Non vuolle soggiornar troppo il campione
Dubiando col tardar non esser lento;
Pur un dì cavalcando d'un burrone
Ode uscir voce piena di tormento,
Ritira il freno e ad ascoltar si puone,
Et sente fare un feminil lamento :
Se indrizza cheto alle dolenti note
Et truova un ch' una femina percuote.

25. Poichè 'l bisbiglio fu di Malagigi
Che inamorato quella oprimer volle,
Non havendo ello Dio nè san Dionigi
Dinanzi agli ochi, lo insensato et folle,
Fra li quatro giganti i gran letigi
Feraguto acquetò, che fe satolle
Di tre mill' aquile, onde costui solo
Campò che come morto cadde al suolo.

[F° 78 r°] 26. Doppo si trasse al regno di Granata
Facendo lo assassino e il rubbatore;
Non volea pace l'alma dispietata
Con passagiero o con habitatore.
Erane la città spesso turbata,
Quando ei v' entrava; et, s'usciva di fuore
O populare o cittadino o vero
Baron, di lui restava prigioniero.

27. Però pensando far del palladino
Quello che di molti altri fatto haveva,
Calava sopra l'elmo di Mambrino
La scimitarra che in la man teneva.
Rinaldo accorto quel cor pellegrino
Che sol commetter qualch' error temeva,
Scansò quel colpo col saltar da lato
Et dèlle una altra punta nel costato.

28. Passò Frusberta a quel dal lato manco
Al destro con sì crudo et gran dolore
Che, nè su l'uno nè su l'altro fianco
Reggersi più possendo il rubbatore,
Ingenochiossi d'una gamba, stanco
Già divenuto con molto terrore;
Et rincorata la donzella al tronco
Aspetta di vederle il capo tronco.

29. Poi diceva fra se: « Deh, se costui
Per sorte fusse quel che Riciardetto
Liberò già dal fuoco, o quanto a lui
Obligo havrei se da 'sto malladetto
Me liberasse! Che una mano a dui
Amanti porgeria gaudio perfetto,
Liberato havendo un dalla ria fiamma
Et l'altra dal dolor che sì m'infiamma.

30. Ma non mi par costui Ruggier per certo
Ch' altre eran l'armi sue, altro il cavallo;
Pur sia chi vuol, che cavallier esperto
Ne l'armi il credo; et so punto, io non fallo,
Se mi trae questi del mio stato incerto
Rendendomi a colui senza intervallo
Che mi sposò, ben potrò lieta starmi
Et dir che questi sia primo huomo in l'armi. »

[F° 78 v°] 31. Et come haveva pria pregato molto
Ella il guerrier che andasse alla sua via,
Hora il ripriega con ardito volto
Che seguiti la pugna accerba et ria,
Fin che habia a quel ladron il viver tolto,
Et lei del bosco traghi in cortesia.
A cui Rynaldo : « Della tua preposta,
Disse, fia l'opra mia piena risposta. »

32. Non attendeva il negro più a ferire,
Ma procurava sol di qualche schermo.
Rynaldo contra, quel pieno d'ardire,
Benchè mal volontier contra un infermo
Combatte, offende spinto dal disio
Della dolce vittoria, a quel che fermo
Sta in pertinacia, su la coscia fiede
Tal ch' al gigante sol rimane un piede.

33. La coscia a un colpo ancise il bon campione,
Onde la dama assai si meraviglia.
Non sapeva ella che 'l figliuol d'Amone
Sol è costui che con tal forza piglia
La diffesa di lei senza cagione
Haverne; ma pur tutta si scompiglia
In se sol d'allegrezza, ancor legata,
Per la vettoria da lei non sperata.

34. Su l'herba rovesciato il vasto Moro
Richiede il cavallier pur di battaglia.
Correva il sangue per quel tenitoro
Et col menar la storta si travaglia,
Ma Rynaldo ch'havria nel santo choro
Voluto puor quella alma : « Se ti caglia
Di mercè, disse, ascolta il parlar mio.
Non vuoler esser più dispetto a Dio.

35. Quel sommo plasmator della natura
È sì clemente et è benigno tanto
Ch'usa misericordia oltra misura
Et riceve ciascun nel regno santo,
Purchè senta nel cor quella puntura
Che fa tornare in dolce riso il pianto,
Rendendo l'alma a lui per sempre unita,
Poichè fia sciolta dalla mortal vita.

36. Et per ricomperar nostro peccato
Che era infinito et possa ognun salvarsi,
Mandò il figliuol dal suo regno beato
(Che tutti gli altri modi erano scarsi)
In una virginella, et di lei nato
Senza peccato vuolse a morte darsi:
Ucidendo la nostra orrida morte,
Del ciel morendo aperse a nui le porte.

[F° 79 r°] 37. Ma, prima ch' ei morisse, da Giovanni
Vuolse esser battezzzato nel Giordano
In la perfetta ettà già di trenta anni,
Et sopra se le aperse el ciel sovrano,
Che 'l padre eterno dalli eterni scanni
Mandò il Spirito Santo et non in vano,
Perchè sacrò il battesmo in modo tale
Che chi il prende di cor nel cielo sale.

38. Se tu v[u]oi donque creder, com' io dico,
Al Padre, al Figlio, a lo Spirito Santo,
Sarai del tuo fattor perfetto amico
Et gioveratti hor il morir cotanto
Quanto il viver ti nocque et fe nimico
Al re del ciel. Se tu pensi ben quanto
Offeso l' hai et se ne prendi duolo,
Gioirai lieto nel celeste stuolo.

39. Et perchè acqua quì sorger non si vede,
Il tuo battesmo fia il tuo proprio sangue,
Perch' a firmar il cor basta la fede,
Che Jesu Christo in croce fatto exangue
Col sangue l'acqua dal costato diede.
Quel che per nostro amor sul legno langue
Solo per trarne dal Tartareo tedio
Per l'acqua et fuoco et sangue dà in rimedio.»

40. Non ti sarà molesta più mia spada,
Se tu vuoi creder nel figliuol di Dio. »
Cui il Moro disse: Più morte m'aggrada
Nè miglior cosa desiar posso io.
Uccidemi poi, va, per la tua spada,
Che solo è di morire il desir mio,
Nè creder vuoglio a quel che detto m'hai
Ch' in Dio non credo nè vi cresi mai.

41. Se tu mi toi la vita, i' l'ho ben caro,
Che far non posso più lo uffitio mio,
Et il viver così m'è troppo amaro.
Però la morte sol bramo et desio.
Per la tua mano di morir mi è caro
Che più degno guerrier mai non viddi io.
Tu il vanto ne l' armi, ha 'l pregio, 'l valore,
Che di cavalleria tu porti il fiore. »

42. « Non piaccia a Dio, disse il figliuol d'Amone,
Ch' un che non è più huom per mia man muoia.
Disposto ho di lasciarti, o mascalzone,
Vivo et non darti del morir hor gioia.
So che la morte a un pessimo latrone
Mal vivo saria [gioia] et nulla noia,
Che più pena di morte a chi l'aspetta
È l'indugiar che se ella giunge in fretta. »

[F°79 v°] 43. Ciò detto il lassa et sciogle la donzella
Quel valoroso sir pietoso e humano,
Cui gratamente poi così favella:
« Non dubbiar, donna, di essere in mia mano,
Perchè libera sei, non schiava o ancella,
Et fuor vuo' trarti di 'sto luogo strano,
Ovunche vuoi facendoti la scorta
Che da altri tu non fusti o presa o morta. »

44. Alzasi il cavallier, mentre ciò dice,
La lucida visiera dal bel viso,
Et la cognata alhor di Doralice
Crede aperto veder il paradiso.
Chiamasi ella contenta, anzi felice,
Vedendo il suo nimico quasi ucciso,
Et se libera et sciolta in picciol spatio,
Dicendole: « O signor mio, ti ringratio!

45. Ma ben mi duol, segue ella, che bastante
Non son quanto i' vorrei per farti honore.
Pur s' io mancassi, ho un generoso amante,
Anzi vero consorte, anzi signore,
Non guari quinci lungi, al qual s'inante
Mi rapresenti, o sir d'alto valore,
Supplirà in vece mia, poich' è degno
D'ogni alto impero, non che del suo regno. »

46. Et quando tai parol questa diceva,
Lodandolo di sua tanta fortezza,
Et fiso il mira, in lui quasi vedeva
Di Riciardetto alquanto di fatezza.
Con certo desiderio le nasceva
Dentro el cor amorosa tenerezza,
Ricordandosi come farsi suole
Del primo amor ai gisti o alle parole.

47. Non ch' ella non conosca aperto et chiaro
Ch' altro è costui, altro era Ricciardetto,
Ma pel suo caso tanto acerbo e amaro
Di più fantasme havea ripieno il petto,
Et videndo costui di beltà raro,
Simile al frate, hebbe nel cor suspetto
Che Riciardetto fusse, se non che ella
Che ei non era conobbe alla favella.

48. Et dolcemente il cavallier la priega
Che di chi è figlia ella le vogli dire,
Et ella che cortese non li el niega,
Anzi le dice: « Se ti piace udire,
Poco più quinci lungi è d'una lega
Una città, et, volendo ci venire,
Qual e chi io sia, aperto entenderai,
Et di tua opra el guidardon n' haverai. »

[F° 80 r°] 49. Rispose il sir: « Per farti compagnia,
Verrò se tu volesti in capo al mondo,
Ch' altro facendo saria scortesia;
Ma se colui, che sta nel ciel giocondo,
Ti presti ciò che l'alma tua desia,
Dirmi chi sei non ti sia grave pondo,
Che questo mi sarrà quel guidardone
Da me bramato sol fra le persone.

50. Non cerco haver thesor, non cerco impero,
Ma ben cerco acquistar nel mondo fama,
Che questa sempre dura, et di leggiero
Perde la vita chi quegli altri brama
Per cupidigia. Fama un huom fa altiero
In vita et doppo morte al cielo il chiama.
La egregia Fama un huom rende imortale
Et di salir al ciel li prestà l'ale ».

51. Così dicendo ingroppa la fanciulla
Che non si cura più di veste o gio[i]e,
Ma la sola camisa et d'altro nulla
Pensa portarsi, et le passate noie
Tutte s'oblia, et lieta si trastulla,
Et dice al palladin: « Sir, non te anoie
Meco venire alla città vicina
Ove honor degno havrai da Fiordispina.

52. Fiordispina sono io di Zenodoro,
Figliuol di Stordilan re di Granata,
Vera consorte, pel cui dolor moro,
Finch' io nol vedo havendomi sposata.
Dirotti cavalcando come il Moro
Al dolce sposo mio m'hebbe imbollata,
Aciochè men ce incresca questa via,
Et così intenderai quella ch'io sia.

53. Essend'io al padre mio unica figlia
Et come vedi nubile di etade,
Spesse volte egli meco mi consiglia
Di maritarmi ad huom di gran bontade.
Io sempre le mostrai torte le ciglia,
Imperò che mi usò una crudeltade
Delle più aspre et delle più crudeli
Che mai fra pagan fusse o fra fedeli.

[F°80 v°] 54. Andand' io un giorno a caccia per diletto
Una fanciulla a guisa di guerriero
Truovai che dimostrava al chiaro aspetto
Huom signoril magnanimo et altiero;
Meco la trassi e in un medesmo letto
Jacemmo per più dì col cor sincero,
Et tal si diportò ch'al suo partire
Cresimi per il duol grave morire.

55. Io m'era tanto di lei inamorata
Che sempre desiai ch' ella homo fusse,
Ma, perchè mal mi vuol sorte spietata,
Un suo fratello, ai lassa! mi condusse
Forsi perch' io da lei fussi lodata.
Fortuna per donarmi di sue busse
Mandomi a ritrovar il giovinetto
Che conosciuto fu per Ricciardetto.

56. Alla persona, a l' habito, al sembiante
Alli costumi, alla gran ligiadria,
Pareva ei proprio quella Bradamante
Che più dì stette meco in compagnia:
Le acoglienze ch' io feci a quella inante,
Furono un zero in su la fede mia
A quello che doppoi feci a colui
Che 'l cor con l'honor mio portò con lui.

57. Qual giunto a me vestii con quelli panni
Con quei che la sorella fu vestita,
Per ben ch' io non conobbi alhor gli enganni,
Gli enganni che fur dolci alla mia vita,
Ma doppo amari et pien di tanti affanni
Che, poich' egli da me fece partita,
N'heb' io a scoppiar et egli a morir prima,
A tal che 'l dolor mio fu senza stima.

58. Grave è la pena mia ch' io mi ricordo
Che come donna me lo misi in letto,
Et ei colcato come cieco et sordo
Stettesi un pezzo pien d'ogni rispetto;
Ma perchè la natura fece ingordo
L'huomo et la donna di quel gran diletto,
Quel diletto apetito naturale
Ad huomo a donna e ogni altro animale,

59. Seppemi ei sì ben dir con le parole
Ch' egli era Bradamante ch' io gli el cresi,
Et che per la virtù del sacro sole
S'era fatta homo, et io che dir già entesi
Quel mutar di Tyrrhesia, come suole
Credula donna, al suo disio più mesi
Mi diedi in preda volontieri, et lieta
Ne fui fin che la cosa fu secreta.

[F°81 r°] 60. Ma poichè si scoperse il meschinello,
La vita vi lasciava, se non era
Un certo cavallier valente et snello
Che [ca]pitò per sorte alla riviera
Nostra quel dì che dovea morir quello
In fuoco orrendo et la persona altiera;
Fu da quel cavallier tolto alla morte
Che la sbirraglia uccise il prode et forte.

61. Per quella crudeltà del padre mio
Non ho voluto maritarmi mai
A chi di darmi haveva egli in disio,
Ma la Fortuna per donarmi guai
Fatto ha del mio cor crudo un cor più pio
Che quel d'nna colomba pura assai,
Et sol di Zenodoro al primo sguardo
Io alsi et arsi et sempre aghiaccio et ardo.

62. Una giostra ordinata in Tharagona
Fu dal mio padre assai grande et solenne,
Che venirvi potesse ogni persona,
Purch' adori Macon; onde vi venne
Dalla Granata il gran re di corona,
Et seco in fin da l'isola di Lenne
Fuvi una donna che è cotanto fiera
Che combattuto havria con la Chimera.

63. Venuto vi era quel gigante ancora
Che per nome faceva Argeste dirsi,
Et la già detta donna Sicomora,
Grande ella ancora quanto possa udirsi
Da me narrare; et senza far dimora
Prima fu contra Argeste a discoprirsi,
Chiedendole battaglia a l' improviso
Con un robesto et ben turbato viso.

64. Fecero insieme una battaglia quale
Devea farsi da dui corpi robusti,
Ma il crudo Argeste ch'era assai bestiale
Menava a quella colpi poco giusti.
De l'armi, della forza ognuno uguale
Era al compagno; con dui mazzafrusti
Si davano piombate per la schiena
Ch'una bastava a occider la balena.

65. O pur volesse sorte o pur ventura
Di quella donna, al capo del gigante
Giunse una palla fuor d'ogni misura,
Et corse il sangue dal teschio alle piante;
Onde quel per vergogna o per paura
Fuori della citade in uno istante
Partine senza preda, et non fu visto
Se non quando di me fe il crudo acquisto.

[F° 81 v°] 66. Sicomora poi sempre stessi in pace
Che seco alcun più contrastar non vuolle.
Di Zenodoro alcun non è più audace
Nè che col sguardo lo mio cor più immolle.
I'mi stava assai dura et pertinace,
Pur questi mia durezza svelle et tolle
Et tanto m'ard'il cor, tanto l'accende,
Qua[n]to più seco la virtù comprende.

67. Et tanto più la sua virtù m'accese
Che della giostra riportò l'honore,
Et po' egli istesso al mio padre mi chiese,
Et quel mel persuase, il suo valore
Lodando molto, et l'amor che m'aprese
Di dur mi fece in petto molle il core;
Et già sei mesi son ch'hebb' io l'anello
Dal mio sposo et signor liggiadro et bello.

68. Son venti giorni che cavalleria
In Taragona egli mandò assai grande,
Solo per farmi fida compagnia;
Del mio andar in Gra[na]ta già si spande
La voce in corte, et con gran baronia
Del padre mio, a ciò da tutte bande
I'fussi ben guardata et ben sicura
Potess' io di Granata entrar le mura.

69. Non guari lungi dove mi trovasti
Sopra la strada n'attendeva il negro
Dalle cui mani tu mi liberasti,
Rendendomi il cor san che prima era egro
Quel rubaldon senza l'altrui contrasti
Trarmi di sella punto non fu pegro,
Nè riscattarmi forza hebbe già mai
Tutta la turba, ancorchè fusse assai.

70. Me sotto un braccio portò il neghitoso,
Trahendo per il freno il bello ubino
Che mi portò, per che 'l vidde pomposo
Di gemme pretiose et d'oro fino
Tutto coperto, et meno fu quello oso
Ritrarsi dalla man dell' assassino,
Ma nosco venne per la torta via
Un pezzo et riscatol la compagnia.

71. Caminando per quella il tristo latro
Pur mi condusse in quel alto burrone,
Ove è più basso un luogo scuro et atro,
Et dentro una cappanna al fin mi puone
Prima legata ; poi com crudel latro
Canino esce di fuor alle persone.
Ne uccise assai et ne ferì de' molti,
Rompendo lor le braccia, teste et volti.

[F° 82 r°] 72. Quegli fuggero et io prigion rimasi.
Le riche anella et la corona degna
Et le ampie veste tuolsemi, ond' io quasi
Fui morta dal dolor, ma pur indegna
Di tal morte servata ad altri casi.
Costui contra di me più si disdegna,
Perchè non volsi consentir a quello
Ch'a tal bestiame poco era il mio hostello.

73. Qual mi trovasti po' ignuda legommi
Et m'affliggeva ancor come vedesti,
Ma la pietà ch'i Dei benigni et sommi
Opraron tanto che tu quì venesti,
Fece per sua bontade ch'al fin sommi
Da morte a vita tolta in tanti mesti
Affanni miei, et veggiomi rinata
Per tua bontà, per tua virtù pregiata. »

74. Et finchè ragionando ivan costoro
Inverso la cità, da una gran gente
Vidder coprir tutto quel tenitoro,
Mostrandosi in la vista assai dolente,
Nè si sentiva alcun suono tra loro
Di trombe o di tambur, ma grandemente
Dicevano fra lor di dar la morte
A quel Argeste furibondo et forte.

75\. Sicomora fra questi era la prima
Che'l cor voleva a quel trar fuor del petto.
Zenodoro di lei fa maggior stima
Che di tutto altro il bel drapello eletto;
Sol quella honora, sol quella sublima,
Solo di le fa questi alto concetto,
A lei vuol che si dia la ubidienza
Ch' ir non vuol al gigante di lei senza.

76\. Disse alhor Fiordispina al bon Rinaldo;
« Deh, vedi, signor mio, per cortesia
S' ha di me il mio consorte il petto caldo,
Ch' adunata ha sì bella compagnia
Per vendicarsi di quel gran ribaldo
Ch' è vero padre d'ogni villania. »
« Meritamente, il cavallier rispose,
Il tuo consorte fa debite cose. »

[F° 82 v°] 77. Era in camisa alhor quella regina
In groppa al cavallier, che quel ladrone
Dell' altre veste havea fatta rapina,
Et quelle ascose dentro del burrone;
Ma la camisa sopra d'una spina
Havea gettata il perfido ghiottone,
Mentre che la battea con certe funi
A quai legati havea pungenti pruni.

78\. Vedendo tanta gente all' improvisa
La damigella fatta vergognosa,
Regina essendo et vedersi in camisa,
Divenne sbigotita, et lagrimosa
Dicev' al bon Rinaldo a questa guisa :
« Non mi condur più oltra, ma mi posa
Quivi, et a Zenodoro vanne ratto
Et dille che son qui, narrando il fatto. »

79\. Rynaldo, che mai sempre del gentile
Ritenne, fece quanto quella vuolse,
Et la regina per vergogna humile
Di groppa a Rabican ratta si tolse,
Et in cespuglio, benchè rozzo et vile,
Meglio che seppe tutta si racolse.
Spronò Rynaldo col suo Rabicano
Che si lasciò qual vento a dietro il piano.

80. Di Zenodoro subito adimanda
Il cavallier a Sicomora, et quella
A Zenodoro un messaggiero manda
A dirli come un cavallier l'appella,
Arivato di nuovo in quella banda,
Ma non sa ancor qual aporti novella.
Zenodoro ne vien col messaggiero
Dove Sycomora è col cavalliero.

81. Con quella riverenza et quel honore
Ch' a re conviense, prese il degno sire
Del fatto a racontar tutto il tenore.
Si meraviglia il re di tanto ardire,
Et ch' huon sì picciolo habia sì gran core
Ch' un tal giga[n]te fatto habia perire !
Ma Sycomora di ciò nulla crede,
Cui disse il sir : « Le donne han poca fede. »

[**F° 83 r°**] 82. Armata quella in modo tal andava
Qual si convienne a donna et a guerriera,
Però Rinaldo tal risposta dava
A quella dispettosa, invida, altiera.
Il re, ch' alla sua donna pur pensava,
Crede che sia la cosa certa et vera,
Come le narra il sir, che sostenere
Con l'arme vuol le sue parole vere.

83. Fu per nascer discordia fra Rynaldo
Et Sycomora, se l'alta presentia
Del re non era, ch' ognun fe star saldo
Con la soave sua grata eloquentia ;
È fatto desioso et tutto caldo
Della sua sposa non vuol più l'absentia
Et prega il cavallier che 'l meni dove
La sua sposa dimora et non altrove.

84. Rynaldo andava inanzi et egli dopo,
Per fin che giunse ove era la regina :
Fatta era quasi simil al piropo
Nel viso per vergogna la mischina.
Discese il re, nè di mezzan fuo huopo
Ad abbracciar la bella Fiordispina.
Le lagrime che versan tutta via
Fanno pianger Rynaldo in compagnia.

85. To[r]nasi il re di fatto in la citade
Che vicina era men di mezzo miglio,
Poichè con la sua sposa per pietade
Di lagrime bagnato hebb' il bel ciglio.
La cosa al vechio padre come accade
Narrò chiedendo et parer et consiglio
D'honrar il cavallier ch' ha liberata
La cara sposa da lui tanto amata.

86. El bon re Stordilan, ch' era già vecchio,
Et per consiglio et per esperi[en]tia
Di tutta Spagna era lucido spechio,
Morigerato et pien di sapientia,
Fece di donne fare un apparechio
Conveniente a regal eccelentia,
Corona, anella et vesta pretiosa
Per adobbar la ritruovata sposa;

87. Suoni di trombe et di tutti istrumenti
Che si poteano in la città truovare,
Et tutte quante quelle armate genti
De l'armi sol da offender fe spogliare,
Et li soi cittadin tutti contenti
Di varie veste fe subito armare,
E un carro trionfal con molto honore
Ove era scritto : « Al mio liberatore. »

[**F°83 v°**] 88. La bella Doralice era la prima
Fra l'altre donne figlia a Stordilano,
Di cui goduta havea la spoglia opima
Al suo volere il Tartaro pagano.
Vedova ritornata hora si stima
Più bella della moglie del germano,
Ch' ora havendo diposto il viduile
Velo si mostra vaga et signorile.

89. Porta l'anella questa et la corona,
Chi porta la centura et chi la vesta,
Per adornare l'inclita persona
Di Fiordispina fuori alla foresta.
Tutta la terra ribombando suona
Per alegrezza et per honorata festa.
Si cuoprono le vie con ispessi archi
Trionfai di vaghezza et trofei carchi.

90. Le donne vanno prima in ordinanza,
I regi a piede et tutti i citadini,
Fra quali il carro pieno di baldanza
Senza alcun suso tir̀an quatro ubini;
Poi Sicomora con la sua aroganza
Vien fra li cavallieri et fantacini,
Gridando tutti con molte rumore
Di Fiordispina al buon liberatore.

91. Veston la sposa quelle donne et poi
La pongon sopra l'honorato ubino.
Vanno ambi i regi con quelli altri heroi,
Con riverenza molta, al palladino,
Et per forza di braccia dalli suoi
Arcion lo tranno, a qual spirto divino
Facendo tanto honor ch'i' non vel narro,
Perch' io non basto, e 'l poser sopra il carro.

92. Sopra il carro havean posta un ampia seda
D'oro et di gemme sotilmente ornata,
Et convien che Rinaldo a forza ceda
Ai degni regi, alla turba honorata,
Et contra il suo voler sopra essa seda,
Cui intorno va la bella gente grata
Gridando quel che sopra il carro è scritto:
« Al gran liberator per sempre invitto. »

93 Nella citade con trionfo tale.
Entrò Rynaldo et seco Fiordispina,
Et, giunti quelli al palazzo regale,
Nullo dei duoi coi suoi piedi camina,
Ma di peso portati per le scale
Fur presentati alla vechia regina,
Madre di Zenodoro et Doralice,
Che piangendo si chiama esser felice.

[F° 84 r°] 94. Per esser quasi già decrepita ella
Non havea fatto all'altre compagnia,
Ma in casa si sedea aspettando quella
Sua cara nuora che veder disia.
Poichè l' ha vista tanto ornata et bella,
Dimanda del campion qual egli sia.
Le fu riposto: « Egli è il liberatore ,
Degno di loda et d'imortal honore. »

95. Lievasi in piede et l'una et l'altra guancia
Basa la vechiarella al cavalliero,
Poi benedice il primo che la lancia
Le puose in mano et le ensegnò il mistiero;
Poi de una degna vesta le ennancia
Et con sua propria man vestì il guerriero,
E una girlanda Doralice dèlle
Di gemme che luce più che le stelle.

96. L'hora ne venne et l'apparechio grande
Fu fatto del convito alto et solenne.
Dir ben non vi potrei delle vivande
Et del bel ordin ch'al mangiar si tenne.
L'odor de'cibi per tutto si spande,
Al qual un certo infermo si revenne,
Che dalli medici era diffidato,
Subito che tal fumo hebbe odorato.

97. Il vescovo Turpin, che mai non disse
Nel scrivere le sue storie bugia,
Di questo infermo chiaramente scrisse
Più che d'Orlando l'estrema pazzia.
Il credo, come nell'Apocalisse,
Che un buono odor qual si sente tra via
Spesso ad un corpo human dà gran conforto,
Come l'incenso a l'anima del morto.

98. La vechiarda regina volse anch'ella
Con Fiordispina et con la Doralice
Far quella mensa più liggiadra et bella,
Onde ne vien, sì come l'autor dice,
Rinaldo in sala ricordando a quella
Come havea liberata la felice
Sposa di Zenodoro, che è presente,
Et ciò che 'l guerrier dice afferma e assente.

99. Et Doralice a canto al palladino
Il tutto odendo stupefatta il guata,
Poi dice in se: « Volessse il mio destino
Ch'io fussi in matrimonio a costui data,
Et non a Mandricardo il Saracino,
Ch'io vedova non fora adiventata,
Però ch'assai più bello et più gagliardo
È costui che non fu quel Mandricardo;

[F°84 v°] 100. Quel Mandricardo Tartaro, che morto
Fu da Rugier non lungi da Parigi,
Perch' egli seco combatteva a torto,
Come padre di guerre et di letigi
Egli ancor mi rubbò qual ladro accorto,
Et, s' io non era dei suoi mal servigi,
Non bisognava l'opra di Ruggiero
Ch'a gastigarlo era atto il re d'Algiero;

101. A chi mio padre il vechio Stordilano
M'havea promessa in sposa, et Mandricardo
Con un troncon di lancia ch' havea in mano
Per forza mi furò senza riguardo.
Questo diceva e al sir di Montalbano
Doralice con un pietoso sguardo
Et quasi lagrimando suspirava,
Mentre che da se stessa in ciò pensava.

102. Come esser può, dirai, grato lettore,
Che Doralice ancor vedova sia
Et che viva Agrican, pien di furore,
Et ad Albracca habia di Tartaria
Condotta gente piena di valore
Per sottopor quel regno a sua balia.
Et che sia morto Mandricardo il figlio
Che già di Carlo fe grand' onta al giglio ?

103. Per farti chiaro, fur dui Mandricardi,
Un padre et l'altro figlio d'Agricane,
Ambi valenti in l'armi et sì galiardi
Ch' i scrittori le lor scritture vane
Confuser spesso, et parsero bugiardi
Nel scriver loro openioni insane,
Che se un da l'altro havesser ben distinto
Si sapria quale da Ruggier fu vinto,

104. Se'l vechio fussse o pur il giovanetto,
Che del vechio anche fu Agricane il padre,
Che quello che Gran Can da nui vien detto,
Agrican dicon le Tartare squadre.
Sì che giudica, tu, lettor diletto,
Qual Mandricardo sia che le ligiadrie
Beltà godesse della Doralice
Per la cui morte ella tiensi infelice;

105. Con quelli adonque suoi ragionamenti
Tutte tre le regine ad una banda,
Da l'altra i regi e il palladin contenti,
Lor le corone et egli la girlanda
Tengono in testa e i regii vestimenti.
Assisi, il gra[n] se[n]scalco a tutti manda
Li grati cibi. Hor lasciangli mangiare
Et d'Orlando torniamo a ragionare.

[F° 8 ; r°] 106. Lasciaivelo che genti a lui venire
Vidde da un poggio d' hedra coronate,
Nè chi alor fusse vi possetti dire,
Che verso Astolfo furon rivoltate
Le rozze rime mie, che per udire
Di lui vidd' io persone accomodate
Et desiose, onde a dirvi ritorno
Del bel drapello di cortesia adorno.

107 Nymphe eran queste che fra querce ombrose
Facevan la lor vita in lieta pace,
Et di Nereo le figlie gratiose
Nelle chiare onde et non nel mar rapace
Fanno soggiorno, et a tutti amorose
Tutte erano, et seco hanno un Fauno audace
Ch'a loro instantia di quel conte altiero
Pasceva il dì et la notte il buon destriero.

108. Stanno elle in cerco al bel caval pregiato,
Il Fauno a piede per la briglia il mena.
Pria fu da loro il conte salutato,
Po' il re ch' Alfegra havea tratta di pena;
Et con un bel parlar dolce et ornato,
Con lieto sguardo et con faccia serena,
Al patron vero consegnarno il perso
Caval più grasso, più polito et terso.

109. Qual il pastor che s'allegra truovando
La pecorella per più dì smarita,
Anzi più lieto alhor divenne Orlando
A guisa d' un ch' è ritornato in vita
Ch' al ponto estremo stava suspirando
Et, dal medico fido havendo aïta,
Ridotto al stato suo lieto et giocondo,
Be[a]to tiense in questro nostro mondo.

110. Trasser le Nymphe il conte e il re da parte
Et del nome d'Alfegra li amoniro,
Et come ella era dotta in magica arte
Et vaga d'onte altrui, d'altrui martiro,
Ma che Nettun le havea tolte le carte
Con le quali induceva in picciol giro
Molte persone contra il lor volere
In l'Isole Perdute a suo piacere.

111. Ma pur non si fidassero di lei
Che per natura havea del traditore,
Et se gabbar pottesse i sacri Dei,
Non che i mortal, faceval di buon core.
Tanto le Nymphe sepper di costei
Dir che del cor del re la trasser fuore,
Che pria disposto havea menarla seco
Ov'egli andava già insensato et cieco.

[F°85v°] 112. Stava quel re suspeso a rimirare
S' in quel drapello Angelica sua fosse,
Nè vedendola ei ivi al suspirare,
Poi ch' in mente le venne, si commosse,
Et quasi cominciava a lagrimare
Havendo fatte già tumide et rosse
Le chiare luci, nè se accorse il conte
Di ciò, ch' altronde havea volta la fronte.

113. Ensegnarono ancor ai cavallieri
Le Nymphe di fuggir molti prestigii
Che ritruovar devean fra quei sentieri
Pe' quai doveano andar con più letigii,
Passando lor per paesi [s]tranieri,
Di Gallafrone andando alli servigii,
Et come truovarebbono la figlia
Di quel re per via bella a meraviglia.

114. L'uno et l'altro guerrier nel cor se alegra
Di tal novella che fu data loro.
Sacripante dispon lasciar Alfegra
Con quelle Nymphe, ma quel divo choro
Non si degna accettar donna sì pegra
Al ben oprar, sol atta al mal lavoro;
Ma pur la lascian, prendendo la via
I guerrier degni e 'l Fauno in compagnia.

115. Ch' a preci delle Nymphe in fin al regno,
Al qual era molesto il re Agricane,
Promise il Fauno andar senza disdegno,
Et operar tutte le parti humane
In servigio del conte honrato et degno
Et di quel re, che le virtù sovrane
Erano al Fauno note et alle Nymphe
Tanto de' boschi quanto delle lymphe.

116. Riman la strega, i cavallier sin vanno
A la lor via ehe loro il Fauno mostra,
A quai le Nymphe vittualie danno.
La strega disperata si dimostra
Et pen[sa] in cor ai cavallier far danno.
Ma forsi offendo la presentia vostra
Col rozzo mio cantar, col basso dire;
Però v' invito a un altro canto udire.

CANTO OTTAVO

[F° 86 r°] 1. Fu la amicitia anticamente in preggio
Et gloriosa et riverita in terra,
Ma dai moderni sì sprezzar la veggio
Ch' in luogo suo sol regna rissa et guerra,
Et seco spesso si fa tal maneggio
Che suscita ruina in qualche terra,
Nè amicitia hoggidì è se non finta
Che come una Chymiera vien dipinta.

2. Intendami chi po' che m'intendo io
Perchè n' ho fatte esperienze assai.
Tal ti si mostra amico ch' in oblio
Ti dà, se per ria sorte a qualche guai
Fortuna ti conduce in stato rio.
Chi è vero amico, non più car mai,
Ma quel ch' è finto ti conduce a sorte
Che si fa desiar sempre la morte.

3. Non più di questo,, ma di Sacripante
Et d'Orlando tornian, signor, a dire,
Ch' io vi diceva nel cantar davante
Com' egli trasse Alfegra del martire
Che le havea apparecchiato il sir d'Anglante,
Di mille error volendola punire,
Et a prece del re le ne fe duono
Et alla strega diede a tuor perdono.

4. Non conoscevan l'un l'altro, che mai
Non s' eran visti i generosi heroi,
Pur il sangue gentil che puote assai
Alhor oprò tutti gli effetti suoi,
Et fe scordar al conte li aspri lai,
Et insieme amicaronsi ambi duoi
Con tanto amor quanto dui frati fanno
Che d'un corpo l'origine tratta hanno.

5. Acombiatarsi adonque dal bel gregge
Di quelle boscarecce et sacre Dee,
Seguendo il Fauno che hebbe già per legge
Condurli per li regni et le duchee,
Per salvatiche parti et per egregge,
Per boschi,per montagne et per vallee
Fin al Cathaio, dove a Gallafrone
Faceva il re Agrican la quistione.

[F° 86 v°] 6. O lieta, o generosa compagnia,
Quando si truovan dui di virtù pari!
Andavan ragionando per la via
Di guerre et fatti d'armi alti et preclari,
Nè l'un nè l'altro già dicea bugia
Narrando i gesti suoi di fama chiari,
Però che in opra qual sonava il dire
Era ognun d'essi di supremo ardire.

7. Pur uscì prima a ragionar il conte
Della bellezza et crudeltade della
Donna ch'ei ritrovò, poi perse al fonte,
Al fonte che le accrebbe la facella
D'Amore amara che di monte in monte,
Di piaggia in piaggia, il fa cercar di quella
Angelica crudel, ma a Sacripante
Dispiace udir che 'l conte le sia amante;

8. Qual si pensò di trarnela del core
Con un bel modo et con biasmar colei,
Colei ch'ambi costor strugge d'amore,
Et disse: « O signor mio, da te vorrei
Che tu spendesti il tuo gentil vallore
In acquistarti honor, gloria et trophei,
Et non in seguir donna si legiera,
Ingrata, desleal, superba, altiera.

9. Sapii che questa donna dispietata
È incantatrice et mostra tal bellezza,
Come credo io, per forza incanta[ta];
Nemica di virtù, di gentilezza,
Perfida, discortese et ostinata,
Ogni fedel suo amante scherne et sprezza,
E un incantato anel l' ingrata tiene
Col qual a mille amanti dà gran pene.

10. Semiramisse, l'inclita regina
Di Babilonia, essendo inamorata
Del suo proprio figliuol, quasi vicina
A morte, dentro il letto disperata,
Non truovando al dolor suo medicina,
Con certo mago già deliberata
Narrar lo incendio suo, narrò l'ardore
Et la passion che le affligeva il core.

[F° 87 r°] 11. El negromante, che degli eccellenti
Fu del suo tempo, fabricò un anello
Che portato rendeva i lumi spenti
Di ciascun che mirato havesse in quello;
Ch' in deto lo tenea, nè i vestimenti
Visibili eran anco a l' ochio isnello.
Così invisibil fatta la regina
Al suo dolor truovò la medicina.

12. « La medicina, disse Sacripante
Al sir di Brava, quella in fuoco accesa,
Quella che del figliuol secreta amante
In dubio un tempo era stata suspesa,
Truovò con quel anello in uno istante,
Dalla invisibiltà essendo compresa
Col figlio spesso incognita nel letto,
Del suo disio sfogando il rio concetto.

13. Poi sancì legge publica nel regno
Ch'ogni donna, la qual non ha marito,
Tuorselo possa (o feminil ingegno
Sol pronto al mal !) secondo el suo apetito
Fratello o figlio, ovunque fa dissegno,
Et chi disdice in fuoco sia punito.
Così poi per tal legge il figliuol tolle,
In luogo di marito, acerbo et molle.

14. Ma poco tempo visse il giovanetto
Nel stupro della matre, che la morte
Invida di sì bello et vago oggetto
Anco immaturo il fece a se consorte,
Quella che spesso ne l'altrui diletto
Dolce l'ascentio mesce amaro et forte.
Onde el figlio et marito a un tratto tolse
Alla regina chi per se lo vuolse.

15. La madre et moglie al suo figliuolo et sposo
Adolorata fe una statua d'oro,
Sopra un caval ponendo il glorioso
Idolo suo, et era il caval d'oro
Altersì, et l'anelletto virtuoso
Pose in un deto a quel bel idol d'oro,
E il cener sacrò dentro, et finchè 'l stame
La Parca ruppe adorò in voglie brame.

[F° 87 v°] 16. Quel saggio incantator che l'anel fece
Doppo che l'empia amante ha Male Bolge,
Come ivi, non altronde, andar sol lece,
A chi dal bon camin ivi si volge,
Di quella statua d'oro in luogo et vece
Et non per empir d'or sue vuote bolge,
Di terra una ne fe et forma li diede
Che quella propria sia ciascun si crede.

17. Et quella d'oro in un momento puose
' nun antro in Lydia, finchè 'l pastor Gige
La pioggia et le saette fulminose
(Che facean l'onde turbi dando bige)
In quel antro fugendo si nascose,
Di che inproviso ritruova il vestige
Del symolacro, che stese la mano
Ove era l'anelletto a quel villano.

18. Et quel che discorso hebbe l'anel prese,
Perchè lo vidde d'un splendor estremo;
Quel si puose nel deto et qual cortese
D'altro non fece il symulacro scemo.
Cessò la pioggia, il sentier riprese
Gigi, et ritruova uscendo il pastor Hemo
Ch' iva cercando una sua pecorella
Persa per la tempestà et ria procella.

19. « Che cerchi? » le adimanda Gigi, et quello
Gige al parlar conosce et non lo vede.
Stassi ammirato et non sa de l'anello
L'alta virtude, onde sognar si crede.
Hemo risponde a Gigi et Gigi ad ello
Parla, nè sa ch'egli invisibil riede;
Pur visto fu doppoi, che qual discreto
Si trasse, per provar, l'anel del deto.

20. Et ottener sperò il rozzo pastore
Di Lydia la regina con l'anello;
Perchè vedendo lei arse nel core,
Andar dispose nel regal hostello.
L'anel si pone in deto, da l'amore
Tratto ne va, qual pardo arditto et snello,
Entra in la corte regia, nè si vede
Da alcun, a tal ch'a pena egli sel crede.

21. Si pongono le mense, [alla] regina
L'invisibil pastor s'acosta alquanto,
Et fa di certi boconci rapina.
Si volge ella hor da questo, hor da quel canto,
Mirando in torno la vista dechina
Per veder se cagnuol o gatto a canto
Le invola de sul tondo alcuna cosa.
Nulla vede, onde sta maravigliosa.

[F°88 r°] 22. Dice fra [se]: « Non dormo hora, non sogno;
A mensa sto, nè mangio il tutto aposto
Di saper questo fatto, pur agogn[o].
Sparisse a un trato i-lesso con l'arosto,
l'veggio questo aperto, non è sogno,
Nè già al mangiar mi truovo più disposto
L'appetito hoggi fuor di mio costume,
Se vive in me della ragione il lume. »

23. Et finito il mangiar, resta suspesa
L'inclita donna, et il pastor occulto
Al tinel con li servi ha la via presa,
Et fa nascer fra lor non poco insulto,
Che'l piatto scarca, perchè troppo pesa,
Del cargo cibo, et senza altro consulto
Fa ognun rumore, et da parole i fatti.
Gode sol Gigi infra cotanti matti.

24. Corron li gentil homini al rumore,
Fa adimandar il re del maggiorduomo,
Dimanda la cagion di questo errore,
Ma quel saltando va dal pero al pomo,
Perchè non sa il segreto del pastore
Che vede la Regina et non so como
Rider di questo, perchè enteso haveva
El tutto da un scudier che li el diceva.

25. Et di camera uscita entrovvi Gigi
Che satollo era et havea doppio caldo.
La regina puon fine alli letigi,
Ch' al re narrarli era il scodier pur saldo,
Che ne portava in faccia anche i vestigi
D'un pugno ch' ei levò cadendo al spaldo:
Fece una guancia lisa per tal modo
Che buono inditio fu del pugno sodo.

26. Vien l'hora del dormir, corcasi in letto
La regina gentil, come era usata;
Vi si corca il pastor senza rispetto;
Parte la camariera, che lasciata
Lei sola crede senza alcun suspetto,
Et pur lasciolla bene acompagnata.
S'adorme la regina, ma il pastore
Conta le quinte, seste et. settime hore.

27. Vede il tempo opportun, la gente queta
Et commincia a basar la bella donna;
Si risente ella et si dimostra lieta,
Che libidine calda in lei s'indonna.
Tocca il pastor giù basso, ella nol vieta
Che di marmo non è fredda collonna.
Fa Gigi l'opra sua tanto gagliarda
Che fa che'l spento fuoco ancor riarda.

[F° 88 v°] 28. Tocca et ritocca et rinov' ella il giuoco,
Piace alla donna del pastor non meno.
Se per strachezza si riposa un poco,
Si trastulla il pastor nel bianco seno.
Poi, qual si cava della selce il fuoco,
Incita Gige lei al giuoco ameno
Et ben conosce ella che 'l marito
Non è costui ch' in l'opra è più spedito.

29. Sentesi ella impir anco da ogni banda
Da questo che da quel con più diletto,
Onde chi sia costui spesso el dimanda,
Ma d'appalesarsi ha il pastor suspetto.
Ella qual sia il suo nome prega spanda,
Et ch'un poco le mostri il chiaro aspetto.
Vieta questo il pastor se non giura ella
Per tutti i Dei non esserli ribella.

30. Giura ella più che Gigi non le chiede
Et fa ch'ei giuri a lei ritornar spesso.
Si trahe il pastor l'anel, la donna il vede,
Et come è ben membruto et ben complesso ;
Poi del suo nome le fa Gigi fede,
Qual nel cor [è] di lei subito impresso
Con tanto amor, con tanto rifrigerio
Ch' in sposo haverlo ha solo il desiderio.

31. Entesa la virtù del sacro anello,
Le persuade che 'l marito uccida,
Et che dormendo il re il pastor con quello
In camera entrarà essendo ella guida,
E armato sol d'un semplice coltello,
Et col suo anel entrar Gigi si fida.
La regina è di notte al pastor scorta
Et fa che 'l camari[e]r gli apre la porta.

32. Et dentro entrato uccide il re che dorme,
Et anco il camarier manda sotterra,
Nè pur del malfattor si veggon l'orme.
Del morto re si spande per la terra
La nuova, i[l] pastor prende le sue forme
Regali, apparechiato accerba guerra
A sosteniere, e in tribunal salito
Della regina diventò marito.

33. Così di Lydia la regina altiera
Il pastor vinse, e 'l misero re uccise,
Et poi del regno la corona vera
Sul capo pastoral la donna mise.
Poichè 'l pastor giunse alla estrema sera,
Venne l'anel in man di quel Cambise
Che padre fu di Cyro, per il quale
Astiageo le fu sì liberale.

[F° 89 r°] 34. Doppoi gran tempo questo anel pervenne
Alle mani d'Athlante di Carena
Per mezzo di quel re di Tremisenne
Che di Persia solcata havea l'harena,
Nè la virtù di quel cara si tenne
Che n'era ignaro, nè richiesto a pena
Le fu da Athlante, che ne fece il duono,
Qual fatto non aver forsi era buono.

35. Quel poi con carmi alla virtù virtute
Di quel aggiunse ch' invisibil fia
Vuol chi lo tien in bocca, et che salute
Nel deto apporti contra ogni malia.
Doppoi pervenne in quelle mani astute
Di Gallafron, padre di scortesia,
Che gli lo diede Athlante per disfare
Carlo et la Francia e il suo Ruggier salvare.

36. Angelica crudel, che sa l'incanto
Di questo anello, sempre seco il porta,
Et tien d'ogni malia anco ella il vanto,
Come sagace, astuta, scaltra, accorta.
Misero me ch'amata l'ho cotanto
Quanto un vero amator d'amar comporta!
Ma che mi giova, se la speme è verde,
Che chi serve agli ingrati il tempo perde?

37. Per amor di costei servito ho il padre
Et il fratello in mille loro imprese,
Che mi promise già sua cara madre
Darmela in sposa, il che più assai m'accese;
Ond' io non dubitai fra armate squadre
Soletto entrar et farle mille offese;
Nè bastò questo, che per ritrovarla
Non dubiai sol in Francia seguitarla.

38. L'ho ritrovata, ai lasso! et che mi giova
Con un gigante haverla combattuta
Et per lei fatta sì mirabil pruova,
Ch' in un momento poi me l' ho perduta,
Cagion dello anelletto che si truova
Della detta virtù non conosciuta,
Ch' a me dinanzi si ritolse a un tratto,
Onde a pensar vi resto stupefatto? »

39. Il conte cui tal caso già intervenne,
Quando la perse al fonte di Merlino,
Fu sbigotito e a pena si ritenne
Che non dicesse al re quel palladino:
« Sapii che similmente ancor mi avvenne »;
Ma per vergogna tenne il capo chino,
Pensando come occasion sì bella
Persa havea al fonte di goder di quella;

[F°89 v°] 40. Che di gioir di quella et tempo et luoco
L'haveva posto la fortuna in mano.
Non prende il molto chi non piglia il poco,
Che spesse volte è il desir nostro vano.
Voleva Orlando l'amoroso fuoco
Sfogar e esser pregato di lontano,
Et hor in fuoco si consuma et strugge,
Seguendo indarno chi lo sprezza et fugge.

41. Et, mentre vanno i tai ragionamenti,
Su la riva del mar i gran campioni
Veggono in acqua navi, in terra genti
Di quai parte era a piè, parte in arcioni.
Orlando, che i passati incantamenti
Sapea d'Alfegra, salse in suspitioni
Di quella strega, et però il Fauno manda
E il tutto enteso torni le comanda.

42. Portava il Fauno quelle armi d'Appollo
Che poi si vendicò Cupido ancora :
Una saetta di quelle ch' ha al collo,
Et l'arco tolse in man senza dimora,
Non si vedendo mai stanco o satollo
D'ubidir quel guerrier che tanto honora.
Tornato disse ello : « È quel arogante
Rodomonte che ir vuol con Agramante. »

43. Et che Agramante havea deliberato
Seppe il Fauno, ire in Francia vendicare
La morte di Troian col stuol armato,
Et tutta Barbaria faceva armare
A questo effetto ; et, quando hebbe parlato
Costui, comminciò il conte in se a pensare,
Poi disse rivoltato a Sacripante:
« Seguita me, signor, ch'io vado inante. »

44. Nè questo a pena detto al corridore
Suo punse i fianchi et fuor il brando trasse
Con tanto sdegno, con tanto furore,
Quanto altra volta in quello adoperasse;
Nè prima giunto fatto fu un rumore
Che parea che la terra ne tremasse,
Et del suo assalto fu sì crudo il crollo
Che per timor ciascun abandonnollo.

45. Ognun volta le spalle al fiero conte
Che fende et fora et squarta i Saracini,
Cui s'oppone il superbo Rodomonte,
E il Fauno ariva con li piè caprini
Insien con Sacripante, et scherni et onte
Fanno ambi questi a quelli Paterini,
Uno con l'arco et l'altro con la lancia,
Tal che pochi di lor andranno in Francia.

[F° 90 r°] 46. Fe a Rodomonte la superbia danno,
Perchè vedendo senza lancia il sire
La sua gettò come i superbi fanno
Che con vantaggio sdegnansi ferrire
E' sua nemici, il cor dei quai non sanno
Nè quale sia la lor forza et l'ardire,
Et per superbia engannano se stessi,
Onde ne son tenuti pazzi expressi.

47. El re Circasso, che 'l compagno vede
Posto alle man con un quasi gigante,
Vuol soccorer il conte, qual le chiede
Ch' a lui lassi l'imprese horevol tante,
Et che li altri egli offenda, onde egli riede
Soccorer quel dalle caprine piante,
Che già le havevan fatto cerchio intorno.
Il re le genti allarga al suo ritorno.

48. Con Durrindana Orlando al re d'Algieri
El cuoio del serpente a falda a falda
Taglia coi colpi soi tremendi et fieri,
Et anco il fere con la forza salda
Sopra una spalla, et quel coi gridi altieri
Et col solito orgoglio si riscalda
Contra del palladin, perchè si vede
Ch'a viva forza quello il mette a piede.

49. Cavalcava una alfana di pel sauro
Che la più grossa o la più bella mai
Non fu veduta dal mar Indo al Mauro,
Stellata in fronte, et havea gli ochi gai,
D'un piè balzana, nella qual molto auro
Spese Agramante et con amor assai
Donolla a Rodomonte, a ciò che poi
Più ardente fusse contra i Franchi heroi.

50. Iroso adonque la sua spada afferra
Et mena un colpo al gentil Brigliadoro
Per darle in testa, et chi il cavalca in terra
Por giuso cerca l'orgoglioso Moro;
Ma quel campion, ch' avezzo è sempre in guerra,
Al destrier punse i fianchi coi spron d'oro
Et di urto in petto diede al re de Algiere
Tale che fu constretto di cadere.

[F° 90 v°] 51. Nè si levò che prima il re Cyrcasso
Facesse grande strage di quei Mori.
Haveva quasi voto il suo turcasso
Il Fauno sagettando i fuggitori.
Seguì il conte anco, et fer tanto fracasso
Che gli angel ner de l' alme portatori
Si posavan su gli alber delle navi,
Per la strachezza dei lor pesi gravi.

52. Quando quei Mori che vivi restaro
Vidder caduto il lor re Rodomonte,
Inverso la città il camin pigliaro,
Quai seguiro il Circasso, il Fauno, il conte,
Et seco a forza dentro Algiero intraro,
E a guardia della porta sovra il ponte
Vuolse il conte che 'l Fauno si restasse
Et seco dentro Sacripante andasse.

53. Parevano dui lupi infra le zebe
Il conte e il re, che in su la piazza andati
La tinsero col sangue della plebe
Fuggita inanzi ai lor volti turbati.
Non fu di donne un simil pianto a Thebe
Quando vi andarno i sette coronati,
Come le donne inanzi ai cavallieri
Facean lamenti in la cità di Algieri.

54. Non divenne più pio già Gostantino
Quando i mesti gridar di madri et figli
Entese, che facesse il palladino
Vedendo delle donne i gran bisbigli,
Et, rivolto al compagno che vicino
Le era et feriva braccia, sp[a]lle et cigli,
Disse: « Non più per hoggi, è fatto assai:
Restar si vuol dalla battaglia hormai. »

55. Il re che era gentil molto si astenne
Del ferir anco, ma perchè il suo brando
Rotto era come i dissi, non si tenne
Sodisfatto s' un altro al suo comando
Nonne truovasse, et del desir suo avenne
Il caso a punto ch' un iva bravando
In su la piazza in man un ne portava
A punto come il re desiderava.

56. Andolle incontro et disse: « O tu che porti
Quel per brando che a te poco si conviene,
Fa che combatter meco ti conforti,
O lo mi dar senza gustar più pene,
Over virtude il te salvar te apporti
Insien col brando; et s'animo ti viene
Di voler mi disdir quel che non p[u]oi,
I' ti farò pentir delli error tuoi.

[F° 91 r°]57. Voltossi per fuggir quel gran bravone,
Ma il re col brando rotto l'intertenne
E in pocho tempo lo gettò d'arcione,
Cui in mano il brando desiato venne.
Era per terminarsi la tenzone
Fra i combattenti, ma vi sovravenne
Chi el disturbò, però che Rodomonte
Trovando il Fauno el gettò giù del ponte;

58. Et doppo entrato dentro della terra
Si trasse là dove il tumulto sente,
Cominciando una nuova et mortal guerra;
Come il cignal batteva dente a dente.
Onde Orlando il suo brando usato afferra
Et vàlle contra valorosamente;
Ma perchè Rodomonte era ferito,
Se dal conte scostar prese partito.

59. Et si rivolse a quello re ch' aveva
Tolto il brando a colui quasi in quel punto,
Cui Rodomonte altamente diceva:
« Dorrati, o poverello, esser qui giunto. »
L'ardito Sacripante rispondeva:
« Più dorrà a te per esser sopragiunto
Meco a battaglia, che non havrai scampo
Hoggi di morte o di crudel inciampo ».

60. L'alfana non truovò, quando levosse,
Il re di Sarza, et però venne a piede.
La storta et l'armi del suo sangue rosse
Et cincischiate havendo quel re fiede,
Ma son sì indebolite le sue posse
Che nulla in le sue man vittoria vede.
Benchè di Sacripante habia più orgoglio,
Pur sta il Cyrcasso come fermo scoglio.

61. Et col nuovo acquistato brando fere
A più potere sopra il re superbo.
Son le percosse sue sì grandi et fiere
Che par tal giuoco a Rodomonte accerbo,
Ma con parole minacciose e altiere
Gridò al Cyrcasso et disse: « Habii riserbo
Della tua vita et dammiti prigione,
Che della tua virtude ho compassione.

62. Mi duol, per Dio, che un huom sì valoroso
Habia a morir per la mia fera mano. »
Sacripante gentil et animoso
Disse: « Di te ti duolga hora, pagano,
Che del tuo sangue sol sei sanguinoso,
Et perchè sei bestial troppo e inhumano,
Farai morir quì el popolo tuo tutto
Et tu col regno tuo sarai distrutto.

[F° 91 v°] 63. Composto havevan già di quì partirci,
Ma la venuta tua tanto robesta
Et la imprudentia usata in l'assalirci
Ci ha fatto rimutar et rifar testa.
Perchè pensasti quì forsi impedirci,
La cità teco di duol piena resta. »
Mentre si dice questo, quel ch'è a piede
Nel suo palazzo il fuoco acceso vede.

64. Però nulla risponde, anzi si parte
Correndo Rodomonte et la via prende
Là dove il fuoco la miglior sua parte
Consuma, et la sua madre l'alma rende
Al gran Cocito, che da nulla parte
Del fuoco la meschina si diffende
Per la vechiaia et pel dolor che sente
Morir vedendo tutta la sua gente.

65. Pur, quando vidde il re così abrugiare
El palazzo, v' entrò con gran prestezza
Volendone la vechia madre trare,
Mosso a ciò dal dover, da tenerezza,
Ma non fu a tempo et non possette entrare
Dentro la camera, onde con tristezza
Et per la rabbia seco si piangeva
Del caso che insperato le occoreva.

66. El Fauno, che del ponte fu gettato,
Non guari stette che le forze prese
Et dentro della terra entrando irato
La regia inprima con il fuoco accese,
Et doppo discorrendo in ogni lato
Le case tutte intorno alle contese
Fece arder presto, che una non rimase
Che di legname ha là tutte le case.

67. Se le strade di Algier fusser sì strette
Come quelle che a Genoa hoggi sono,
Li hu[o]mini et donne, vechie et giovanette,
Non havrebbono havuto alcun perduono;
Ma quelle, habandonate le casette,
Per le vie et per le piazze un crudel suono
Facean con crude et spaventevol voci
Per il ferro aspro et per le fiamme atroci.

68. Che 'l conte et Sacripante et il Fauno audaci
Sforzavano coloro entrar nel fuoco,
Tal che di Rodomonte li seguaci
Erano molestati da ogni luoco
Da l'armi, da saette et dalle faci;
Onde el popol d'Algier tutto era fioco
Ch' inanzi et dietro, da ogni lato intorno,
Haveva o morto o doloroso il giorno.

[F° 92 r°] 69. Partironsi li tre liberi et sani
Lassando et fuoco et sangue in la cittade,
Et Rodomonte si mordea le mani
Per rabia, per dolor et per pietade
De l'arsa madre et delli suo' Algerani
Che da fuoco et da ferro in crudeltade
Vedea morir, nè le può dar aiuto,
Ma più de l'honor suo ch'avea perduto.

70. Haveva l'honor suo quel orgoglioso
Perso, che si vantò con Agramante
Solo Francia pigliar il borïoso,
Nè restar puote al conte e a Sacripante
Con mille cavallier, che far fu oso
Fuor del suo regno, et con persone tante
De sua vassalli, che fur numerati
Sei mila et cento alla Moresca armati.

71. Quando uscir della porta insiem costoro,
Su quella scrisse il conte : « Qui fu Orlando. »
Un dì guarito quel superbo Moro
Il motto legge a Francia minaciando
Con suspir, ricordato di coloro
Che nel sangue d'Algier tinsero il brando,
Et ben pensò ch' altro esser non poteva
Che Orlando chi tal pruove fatte haveva.

72. Cresesi l'altro fusse il suo cugino
Rynaldo et non il re delli Cyrcassi ;
Ma la scrittura di quel palladino
Fece danni in Parigi et gran fraccassi,
Che si scrisse nel cor quel Saracino
Il motto ch' in la porta scritto stassi,
Et di vendetta seguitò i vestigi
Col ferro et fuoco dentro di Parigi.

73. Quando egli in Francia andò con Agramante ,
Benchè tardasse poi per disfar Carlo,
Nullo vi fu di questo più arrogante ;
Ma non bisogna adesso ricordarlo
Perchè n' havete lette carte tante.
Però più di suo' fatti hora non parlo,
Ma seguirò di quel ch' io cominciai
Che infino ad hora non fu inteso mai.

74. Dicovi di Aleramo et de l' Englese
Duca, che ormai tempo è di resvegliarli,
Che a dormir stracchi per le grandi imprese
Sue, fui constretto alhora di lasciarli.
Hor che devon venire a più contese
Et d'importanza, vuo' del letto trarli
Et dir come le fate ritornaro
Nel stato humano lucido et preclaro.

[F° 92 v°] 75. Già s'era dipartita l'atra notte
Et havea discacciato il sol le stelle,
Tornato era Morfeo nelle sue grotte,
Havea il dì preso le sue forme belle,
Quando le dure et rozze scorze rotte
Di serpi havean le vaghe damigelle,
Et lassando le brutte et pallide orme
Riprese havean le loro humane forme.

76. Non sapeano i guerrier che al balcon d'oro
Si mostrava già Febo in fine al petto,
Quando da un canto risvegliati foro
Da un canto ameno pien d'ogni diletto,
Et le finestre già davano a loro
Per le fessure il chiar splendor. Dal letto
Levandosi i campion non ritruovaro
I panni lor sì come li lasciaro;

77. Ch'ove ha li soi lasciati Astolfo truova
Una camisa a seta ricamata
Et ad oro, e un farsetto fatto a pruova
Per magica arte et per virtù incantata,
Che regge a l'armi tutte ove si pruova
La ignota sua virtute a pochi data,
Et calze e giubbe a pardi lavorate,
D'oro et di gemme riccamente ornate.

78. Aleramo altresì camisa et panni
Ritruovò similmente ricamati
A serpi d'oro et perle senza inganni,
Ch' havrebbon più d'un pai' d'huomin cavati
Fuori di stenti et di gravosi affanni
Di povertade; et così quei pregiati
Cavallier rivestiti dimostrorno
L'aspetto lor d'ogni vaghezza adorno.

79. La nobil stirpe et da panni et costumi
Accompagnata fa di costor fede
Come sono dui chiari et vivi lumi,
Et che fra loro alta virtù procede,
Come dalli supremi et sacri numi,
Quando ci appar il sol, chiaro si vede
L'eterno magister, la virtù imensa
Che la eterna bontà quà giù dispensa.

80. Spesso una gemma, quando è acompagnata
In anel d'oro o in altro magistero,
Si dimostra più bella agli ochi et grata,
E il suo valor fa divenir più altiero,
Ma se per sorte in fango è ritruovata
Da chi non la conosce, di leggiero
È disprezzata et fansen poca stima
Se 'l suo valor ben non conosce in prima.

[F° 93 r°] 81. Hor quanto l'uno et l'altro campion vale
Sallo Sylvana et mei' chiarir si vuole
Per far la fama lor sempre immortale,
Aciò che luca al mondo com' il sole
Et che a portarli in ciel già spieghi l'ale,
E ognun di lor più ratto in sul ciel vole:
Un mostro fa apparir in quella [parte]
Non da impaurir sol lor ma il fiero Marte.

82. Un monstro che la terra mai simile
Non, have, fuor fischiar forte si sente.
Onde Sylvana ai cavallier humile
Si rapres[sava] in el giardin dolente,
Et dice: « Ahi[mè] lassa! che quel vile
Che vo' occidesti, è fatto hora un serpente,
Anzi pur drago, anzi sì brutta fera
Che natura non fe mai tal Chymera.

83. Credo che Pluto dalla inferna fossa
Mandata l'habia quì per divorarne.
Se non ne aiuta vostra humana possa,
Forza saranne in sua balia di darne;
Tanto mi truovo di baldanza scossa,
Che, s'un di voi non obrica camparne,
Morren di duoglia, perch' al nostro tedio
Sol dalla vostra man prende il rimedio. »

84. Aleramo, ch' ai fatti et no a parole
L'animo haveva assai più che disposto,
Disse: « Hor andian, prima che scaldi il sole,
Che forsi al mostro meglio esser discosto
Fora. » Astolfo non men di quel che suole
La lingua mena, et ha nel cor proposto
A cavallo salire et quella lancia
Seco portar che havea acquistata in Francià.

85. Ma la gentil Sylvana, in mezzo stando
Ai guerrier, a l'Englese la man prende
Con la sua destra e a l'altro caminando
Dà la sinestra, et con costor discende
Giù del palazzo al mostro che gridando
Molto feroce bestia si comprende.
Così ambedoi costor si ritruovaro
Sol coi brandi, a l'Englese assai discaro.

86. Volea portar la lancia che virtute
Sola d'ogni vettoria in se contiene,
Et quel caval d'ogni guerrier salute,
Senza il qual di vettoria non ha spene;
Ma la fata gentil con le arti astute
Ambi li cavallier per le man tiene,
Aciò che sol col brando et col pugnale
. . . . [1]

[F° 93 v°] 87. Et così giunti ambi i guerrier dov' era
Lo orrendo mostro, a lor la donna dice:
« Se non sapete qual sia questa fera,
Vel dirò chiaro, perchè el dir mi lice.
Ella è venuta dalla inferna schiera,
Thesiphone è chiamata l'infelice,
Per divorarvi et per portarvi al centro,
Perchè osi fusti sì a l' entrar quà dentro.

88. Et quel, che questa notte ucciso havete,
Un' altra volta è stato Gerione.
Se vi venea Volcan con la sua rete,
Ciascun di vui restava suo prigione.
Questa hora vuol veder quei che voi sete,
Et, se terminarete la tenzone,
Ne verrà poi Mezera et doppo Aletto
Che vi farà tremar el cor nel petto. »

89. Signor, se mai vedesti al sol ardente
Languida divenir già colta rosa,
O cera liquefarsi che repente
Il fuoco senta, o l' herba rugiadosa
Tronca da falce, quando sopra sente
Del chiaro sol la spera luminosa,
Impallidir, pensate che l'Englese
Fece il simil quando la donna intese.

[1] Lacune au manuscrit.

90. Et da tal paura hebbe il cor percosso
Che tentò di ritrarsi dalla mano
Che lo teneva, et d'animo sì scosso
Si truova, benchè sia il partir villano,
Nel cor dispuon partir tutto commosso
Sol dal parlar, ancor chè 'l monstro estrano
Visto non habia. Il sotio ivi morire
Pria vuol che con vergogna indi partire.

91. Così animoso a l'animal ariva
Questi et quel altro pavido et tremante.
Mira ambi lor la generosa diva,
Poi rivolta al cugin del sir d'Anglante
Disse: « Non assalir la bestia aschiva
Che a te basta haver vinto il rio Gorante;
A questo altro convien col suo valore
Di lei riporti il sempiterno honore. »

92. Alhor l'Inglese si dimostra caldo
Di voler la battaglia, ma la fata
Le dice: « O gentil sir, restati saldo,
Ch'al sotio tuo convien questa giornata. »
Onde Aleramo entra sicuro et baldo
Alla opra degna che fia ancor lodata.
S'acqueta il duca et....... tirasi da parte
Per veder del compag[no il mo]do et l'arte.

[F° 94 r°] 93. El modo et l'arte vuol veder l'Inglese
Che tiene il sotio suo nella battaglia,
Perchè senza armi il vede et senza arne[se],
Nè piastra lo diffende o men la magl[ia],
Ma sol spada et pugnal in quelle imprese
Si truova havere, et come si travaglia
Vedrete poi, ma torniamo in Granata
Hor, ove Fiordispina fu lassata.

94. Già fu lasciata Fiordispina quella
Ch' honorar cerca il sir di Montalbano,
Et Doralice l'unica sorella
Di Zenodoro et figlia a Stordilano,
Che d'amor sente al cor l'aspra fiamella
Sol per Rinaldo il cavallier estrano,
Alla mensa real già tutta accesa
Di quel per la superba et degna impresa;

95. L'impresa ch'io vi dissi già d'Argeste,
Quel superbo a cui tolse Fiordispina
El palladin con le sue forze preste,
Et rese al sposo suo l'alta rapina,
Del che hor si fanno canti, giuochi et feste,
Et al figliuol d'Amon ciascun s'inchina
Per farle honor chiamandolo felice
Guerrier, ma più degli altri Doralice.

96. Doppo al pasto real sul carro adorno
Dai regi è posto il palladin Rynaldo,
Et van per la città tutto quel giorno,
Ma inanzi alquanto un ben loquace arraldo
Giva sonando alla Moresca un corno
Nel qual dice con tuono chiaro et saldo:
« Tutti honorate il gran liberatore
Degno di gloria et sempiterno honore. »

97. Havea dal padre suo la Doralice
Et dal [frate] impetrato ella et la sposa
Andar sul carro ove si tien felice.
La cognata alla destra si riposa
Del gran campione, alla sinestra lice
A lei seder, con quella fiamma ascosa,
Con quella fiama che lo cor l'incende,
Perchè beltà et virtù di quel l'accende.

98. Non sapea Stordilan nè Zenodoro
Imaginar l'honor grande et solenne
Oltra l'argento et oltra el donato oro
Al palladin, che di quei poco tenne,
Perchè non desiava haver thesoro,
Ma sol disio d'honor sempre le venne
Nel cor; però il triompho accettò solo,
Aciò di lui la fama andasse a volo.

[F° 94 v°] 99. Contenti però furo ambi li regi
Che Fiordispina et Doralice insieme
Con il campion sul carro d'alti pregi
Stessero, aciò con lor bellezze estreme
Rendessen lui più adorno, e in tanti fregi
Vedendolo d'alegrezza il vechio geme,
E il giovane ne va suso un destriero
Che alla prestezza par pardo o cerviero.

100. Guernito è di puro oro il palafreno
Che porta il sposo et d'or tutto adobbato
È egli, et di bianco argento ha il degno freno
Con pretiose gemme intorno ornato.
Lustra tutto il caval come il balleno,
Ch' ha tutto il fornimento ricamato
Con oro et perle oriental et contesta
Di zafiri et rubin la sopravesta.

101. Li baroni, li conti, li marchesi,
Li principi et li duchi che vi vanno
Tutti guerniti con diversi arnesi,
Et li gentil corsier che disotto hanno,
Dir ben non vi potrei, benchè più mesi
Spendessi con la penna, anzi il pieno anno,
Ch'erano tanti sì belli et diversi
Ch' io chiuder non potreili in prose o in versi.

102. Sicomora solo ivi non fa festa
Del gran triompho che si fa al guerriero,
Ma con certi de' suoi l'invida et mesta
Procaccia di far scorno al cavalliero.
Et tutta armata sotto della vesta
Si rapresenta con il viso altiero
In piazza, et contra del figliuol d'Amone
La favella proruppe in tal sermone:

103. « O tu che siedi hora infra le due putte,
Che l'una e l'altra a forza fu rapita,
Et sì triomphi delle false lutte
Quali non ma' ottenesti alla tua vita;
Ancorachè le forze fusser tutte
Di Hercole in te, non per tua mano uscita
Fora vittoria tal contra d'Argeste,
Ma forsi a tradimento l'uccidest[e].

104. So ch' era forte et reportarne honore
Non bastava tua forza et tuo sapere,
Se non le havessi usato il traditore,
Et ciò ti vuo' con l'armi sostinere;
Nè ti varrà di dua regi il favore,
Ch' io manterò le mie parole vere
Et teco et seco et con qualunche voglia
Meco pruovarsi quanto val sua spoglia. »

[F°95r°] 105. Rizzato in piede a tal parlar Rinaldo
Disse : « Mi duol che femina tu sei
Et di sdegno e invidia il petto hai caldo ;
Et, se nel cor pensier malvagi et rei
L'animo te percuoton, che mal saldo
So certo che starà alli colpi miei.
Ti darrò tanta guerra quanta vuoi
Con la licenza di questi almi heroi. »

106. Et cossì detto giù del carro scende
Et fa venir il gentil Rabicano,
Poi l'elmo di Mambrin pregiato prende
Et quel si puone in testa di sua mano ;
Sopra il destriero poi velloce ascende,
Ch'era egli armato, et col brando sovrano
Va contra la sdegnosa Sycomora
A chi la invidia sola il cor divora.

107. Havea un caval che Zenodor gli haveva
Dato, gagliardo et di persona bell[a],
Qual alla effigie Rabican pareva,
Che altersì come quello era morell[a],
Eccetto che in la fronte egli teneva
Una ampla bianca rosa o vuoi dir stella,
Nè così lieve qual Rabicano era,
Benchè nel volteggiar parea una sphera.

108. Di prima giunta il palladino assale
La gigantessa che una storta tiene,
Et un colpo le dà con forza tale
Ch' in sul destrier a pena si sostiene :
Dèlli nel petto che al capo non vale
Giunger tanto alto, onde ella le cathene,
Che con tre palle a l'arcion tien suspese,
Iratamente et con furor si prese.

109. Perchè di man la scimitarra, che ella
Tenea, li cadde pel gran colpo in terra,
Col mazzafrusto più crudel et fella
Tenta col palladino accerba guerra ;
Ma il palladin ch' avea la bestia isnella,
Fa che 'l gran colpo da lei tirato erra,
Et poi con urto se li serra in modo
Contra che 'l suo caval non restò sodo ;

[F°95 v°] 110. Ma se le apperse il petto et cadde sopra
Una coscia a colei che è sì superba.
Scavalca il palladino, o gentil opra,
O mente d'honor vaga et non acerba!
In aiutarla il palladin se adopra
Et tuorla alfin disotto al caval che herba
O fleno o biada haver più non agogna,
Che a lei d'un altro proveder bisogna.

111. Quando l'hebbe disotto al peso tratta,
La scimitarra sua in man le ripuone,
Poi dice : « Hor su, ti spaccia presto et ratta,
A ciò finisca nostra quistione,
Ch'avendo tu parlato come matta
Diffender ti convien tua openione;
Et, se non v[u]oi perir come quel altro,
Fa che habii il core generoso et scaltro.

112. Mi spiace ben che femina tu sei,
Che poco honor mi fia vincerti i' veggio,
S'io riportassi ben mille trophei
Vincendote, s'al tutto i' non vaneggio,
Nè a gloria nè ad honor quelli potrei
Ascrivermi già mai; però che peggio
A un degno cavallier non si può dire
Che se'l sia atto a femina ferrire. »

113. Stanno amirato i Re del generoso
Atto che usa colei quel gentil sire.
Ella l'aspetto fa più tenebroso,
Che per vergogna crede ivi morire,
Nè però caccia dal petto orgoglioso
Lo sdegno o l'ira, anzi le prende a dire
Che quel ch' ha fatto da viltà gli avviene,
Non da bontà ch' in lui parte non tiene.

114. Se,'l palladin s'avampa, se 'l si sdegna
Contra l'invida donna ria et superba,
Se di abbassarle l'orgoglio s' ingegna,
Ne è testimonia la sua spada accerba,
Poichè quella fa quanto ei dissegna
In l'armi di collei, come infra l'herba
La adonca falce, et con sua forza salda
Tutte le getta in terra a falda a falda.

[F° 96 r°] 115. Fa quella ancora con la scimitarra
Diffesa quanto può, ma non le vale;
Se adopra ben la cruda et la bizarra,
Ma quel gentil campion par che habia l'ale,
Nè quello che d'Harpalice si narra
Fu tanto vero quanto in costui: se assale
O si ritira, il fa con tal destrezza
Ch' Harpalice non hebbe più prestezza.

116. Si diffende el campion dalle percosse
Che Sycomora darle s'affatica.
Ella bastemmia il dì nel qual si mosse
Dal suo paese con tanta fatica
Sol per venir in Spagna, poichè scosse
Vede sue forze et sorte a se nimica;
E, mentre ella bastemia, a un man riverso
Tagliolla il palladin tutta a [t]raverso.

117. Nel fianco destro l'affilata spada
Alla superba intrò con furor tanto
Che di sangue et di fiece in su la strada
Sparse sì ch'io non saprei ben dir quanto.
Così convien che quella invida cada,
Che s' havea dato di vittoria il vanto
Contra il magno guerrier di Montalbano,
Che mostrò quanto il cor valse et la mano.

118. Se le due donne al cor letitia n' hanno
Di tal vettoria, a voi pensar lo lasso,
Se liete sono del scorno et del danno
Di Sycomora ch' a l'estremo passo
Giunse, che rinfaccio non senza affanno
Haveva il meretritio lor già casso
Quasi era hor mai dalla memoria humana,
Et lor lo rinfecciò la donna strana.

119. Haveva Sycomora dal paese
Condotto cento cavallier armati
Seco per sua bisogni in dure imprese,
Che schiavi alle Amazon erano stati,
Ma pur con giuramenti la scortese
Stretti gli havea che fussero tornati
Alla lor servitù, s'ella per sorte
In tal viaggio devenisse a morte;

120. Ma che non ritornassero che prima
Non facesser di sua morte vendetta,
Tal che la fama andasse in ogni clyma.
Così li cavallier in squadra stretta
S'erano posti, perchè ognuno stima
Il giuramento ch'alla maladetta
Fero di vendicar sua morte rea,
Ch' ognun giurando quel promesso havea

[F°96 v°] 121. Et fecero a Rinaldo un cerchio intorno
Che della piazza uscir non possa senza
La seconda contesa, et un che adorno
Di cavallo era, d'armi et di presenza,
Prima parlando disse: « Hoggi è quel giorno
Che meco pruovar dei la tua eccellenza
In l'armi, ch' io son stretto a vindicare
La morte di costei senza indugiare.

122. Se ti vuoi meco, o gentil cavalliero,
A piè pruovar o sul caval, favella.
Ch' io scenderò, se vuoi, del mio destriero,
Over ti aspettaró che monti in sella,
Nè riputar il mio parlar altiero,
Ch' io son sforzato a ciò poichè quella,
Qual occidesti, m' ubligò si for[te]
Ch' andar non può impunita la sua morte.

123. Et non solo io, ma tutti i miei compagni,
Che cento sono sotto giuramento,
Obligo han meco, benchè ognun si lagni
Di darti, o cavallier, morte o tormento,
Che non semo assassin, ladri o griffagni,
Ma per forza obligati con gran stento,
Sendo nui privi della libertade
Nel regno feminil senza pietade.

124. Ci ha condotto con seco Sycomora
Dell' Amazzone la crudel regina
Nui per uscir del regno alquanto fuora,
Del regno governato di rapina;
Con giuramenti di tornare ancora
Alle conochie, alla ria disciplina
Del carpir l'herbe et cultivar la terra,
Promesso havemo et far contra te guerra. »

125. Rynaldo al cavallier ratto risponde:
« Servar il giuramento i' vi comendo
Che l'huom, che si rivolge come fronde
D'albero al vento, senza fè comprendo.
Se tanto giuramento in voi s'infonde,
Assolvervene in brieve et presto intendo,
Perchè di servitù insieme e di vita
Priva sia questa compagnia gradita.

[F° 97 r°] 126. Ma, perchè ad uno ad un non basta il giorno,
Non intendo combatter teco solo
Per ben chè sü tu cavallier adorno,
Sì che in due parti dividi il tuo stuolo,
Et vederai come in picciol soggiorno
Del vostro sangue fia vermiglio il suolo
Di questa piazza, et sia la elletione
Tua di combater a piè over in arcione. »

127. Rispose il bon Guerino: « Non mi pare,
Signor, che a contrastar habii con tanti ;
Ma, se a caval ti vuoi meco pruovare,
Vincendomi saren tutti tuoi fanti
Et la lite verrassi a disbrigare,
Che potrai conseguir triomphi tanti ;
Ma, s'io ti vinco, tu verrai prigione
A servir nosco in schiavo a l'Amazzone. »

128. Rynaldo acetta et ferma questo patto,
Purchè ciascun delli altri sia contento;
Onde Guerin diceva: « A questo tratto
Asciolto restarò dal giuramento. »
Et così aconsentirono di fatto
Al voler di Guerin tutti li cento,
Giurando in mano del re Zenodoro.
Così due lance presentate fuoro.

129. Era Guerino un corpo grosso et grande
Di fortezza et di cor molto animoso,
Et capitò ne l'Amazzone bande,
Sendo al cercar del padre curïoso.
Subito alla più grossa lancia spande
La forte mano, et l'altro ser famoso
Quella altra prende, et ciascun si ritira
A porre contra l'un l'altro la mira.

130. Cavalcava Guerin un caval sauro
Veloce al corso et forte a meraviglia,
Che 'l capo ha di monton, simil di thauro
Il petto quasi, et il re di Siviglia
A Sycomora il diede per ristauro
D' una opra ch' ella ad un di sua famiglia
Oprò in salute; a Guerin diello, il moro
Cavallo havendo lei da Zenodoro.

[F°97 v°]131. Datosi il segno, ognun dei guerrier sprona
L'un contra l'altro con la bassa lancia.
Infra la plebe cheto si ragiona
Che 'l cavallier, che la polita guancia
Rese al suo sposo, contra la persona
Di quel fresco guerrier non havrà mancia
D'honore alcun, perch' era affaticato
Ne l'altro abbattimento et insudato.

132. Altri dicevo: « Perchè è insuperbito,
Havrà vittoria il gran liberatore,
Che essendo l'orso o lo leon ferito
Tanto più alla vendetta indura il core,
Che un generoso cor mai sbigottito
Non si ritruova, ma cresce il valore,
La forza et la virtù dove è l'ingegno,
Come la esperïenza ne dà segno. »

133. Si scontrano i guerrieri a mezza piazza
Con tal furor che fa tremar la terra.
I buon destrieri di perfetta razza
Furon constretti di seder in terra.
Il vento delle lance i tronchi spazza
Ne l'aere per fin fuor della terra,
Nè fur truovati, et parte sopra i tetti,
Nè si ferirno i cavallier perfetti.

134. L'uno et l'altro destrier al spron si rizza
Et li signori lor prendono il brando
A bataglia col qual l'un l'altro aïzza,
Ma Rabicano in l'aer se levando
Sopra del sauro si conturba et stizza.
El buon Guerin si adira minacciando
Al destrier suo, che 'l vede a l'andar pegro,
Et vincere si lascia da quel negro.

135. Con li speroni spesso i fianchi prieme
Al sauro che è impaurito et non le giova,
Onde per sua tardanza alquanto teme,
Che di Rabican scorge l'alta pruova.
Però dice a Rynaldo: « Se tu insieme
Meco ucciderti vuoi, battagli[a] nuova
Prendiamo a piedi, perchè 'l destrier mio,
Come tu vedi, hor è fatto restio. »

[F° 98 r°] 136. Rynaldo il coraggioso non risponde
Alla preposta, ma del caval scende.
Guerino ancor da l'arcionate sponde
Scender quasi il medesmo tempo prende.
Se mai, signor, vedesti del mar l'onde,
Quando una sopra l'altra discoscende
Con rovinoso vento, imaginate
Che altersì fare i dui guerrier vediate.

137. Forte è Rynaldo, forte è l'altro ancora
Di maglia et scudo et d'usbergo guernito.
Presto uno è, l'altro fa poca dimora,
Et quando un fere, ha già l'altro ferito.
Si meraviglia l'uno ad hora ad hora
De l'altro che sia in l'armi sì gradito,
Et in se dice il sir di Monte-Albano:
« Questo mi par pur caso orrendo et strano. »

138. Desia saper chi sia quel cavalliero,
Quel cavallier che tanto gli è molesto,
In l' armi tanto ardito et tanto fiero,
Che Orlando non gli par simil a questo.
Si puone in cor di dimandar l'altiero;
Ma, per vederlo sì manesco et presto,
Suspetta che firmando il piè, per sorte
Non le dia quel vituperosa morte.

139. Già l'uno a l'altro il scudo in schiegge haveva
Gettato in terra et disarmato il braccio.
La bella Doralice già temeva
Del nuovo amante et già sentiva il ghiaccio
Al freddo cor, nè contener posseva
Fiordispina i sospir pel dolce laccio
Ch' a con Rinaldo, per il benefficio
Ricevuto da lui senza servitio.

140. Parea Rinaldo stanco per la voglia
Ch'a di parlar, nè più al ferire attento.
Zenodor ciò vedendo n' ha gran doglia,
E il vechi[o] Stordilan pena et tormento.
Trieman le donne come al vento foglia,
Poich'è Rynaldo nel ferir sì lento
Et veggon l'altro valoroso tanto,
Onde in sul carro cominciorno il pianto.

[F°98 v°]141. Rinaldo un tratto al carro gli ochi alzando
Vidde quelle asciugarsi il mesto viso,
Et, dentro di se alquanto suspirando
Del pianto lor, diss': « Hoggi i' sarò ucciso
Con mia vergogna, s'io vo aspettando
Che sia il mio honor da incognito huom conquiso. »
Et così detto affretta il brando e il piede,
Et contra il suo nimico irato fiede.

142. Nè Guerrin fugge, anzi a quel sir s'accosta
Et dà un fendente a l'elmo di Mambrino,
Ma truovò la sua tempra tanto tosta
Che poco o nulla offese el palladino;
Qual con gran forza contra se le arosta
Et pruova fa del suo brando accialino
Sopra la piastra forte et tranne fuoco
Tanto che quasi accende tutto il luoco.

143. È sì piena la piastra e sì perfetta
Che non può il palladin da quella trarne
Oncia, e ogni lima fora 'l tutto inetta
Una sol dramma o un scropolo limarne.
Guerino al ferir lui più si rasetta,
E cerca ritrovar la ignuda carne,
E in su una gamba di piatto li colse,
Tanto furor il buon Guerino avolse.

144. Fu per cader il sir di Monte-Albano,
Onde con furia adosso se le astrinse
L'incognito guerrier ad ambe mano
Et petto et reni al buon Rynaldo cinse,
Et fa di lotta per gettarlo al piano;
Pur far nol può, se ben stretto lo avinse;
Et Zenodor, per fuggir maggior male,
Smontando ad ambi lor tols' il pugnale.

145. Havean lasciati i brandi alfin costoro
Cader in terra et fa ciascun di lotta.
Motteggiano le donne infra di loro
Col sperar pur ch' alfin vada disotta
Quel feroce Guerino, et Zenodoro
Altresì brama di veder la hotta
Di quel estrano, et pur l'ama ch 'el vede
Così come a caval valente a piede.

[F°99 r°]146. Se accosta Zenodoro e a tutti dui
Differire la lor lutta persuade
Pel nuovo giorno, onde risponde a lui
Guerin che contento è, se con le spade
Il dì seguente vuol seguir con lui
Con chi contrasta, purchè questo aggrade
Al compagno anco, et Rynaldo consente
Alle preci del re et de l'altra gente.

147. Ognun sperava se Rynaldo ha posa
Che sua sia la vettoria senza fallo,
Però la gente è tutta desïosa
Che a questa lite prestisi intervallo.
Brama Rynaldo ancora questa cosa
Per saper chi è il guerrier et seco fàllo
Menar da Zenodoro con honore,
Comendandol di tanto alto valore.

148 Non vuol Rynaldo a carro più salire,
Con dir ch'ama riposo per quel giorno.
Così al pallazzo et seco l'altro sire
Et Zenodoro fecero ritorno.
Confetti et malvagia fece venire
El gentil re d'ogni virtute adorno.
Con acoglienze et grati parlamenti
Honora quanto puote i sir valenti

149. Ritorna il vechio re, tornano ancora
Le generose et inclite regine,
Di Sicomora il funere si honora
Dalle sue genti, et qual membra divine
La pongono dentro una alma et decora
Portatile però, et due pellegrine
Chinee carcano et fuori la portaro
Della citade et ivi la guardaro.

150. Vien l'hora del mangiar, le mense poste
Sono solenne come è lor costume.
Le tre regine quindi son preposte
Et li dui regi che dan chiaro lume
Coi bei diadema, et alle loro coste
Rynaldo siede, et par che tutti alume
Guerino che siede al buon Rinaldo a canto,
Et lassandoi mangiar ristringo il canto.

CANTO NONO

[F° 99 v°] 1. Quando il gran Gostantin diede a Sylvestro
L'imperio che egli possedea di Roma,
Fecesi qualche luogo che era alpestro
Et può ver desiar da ogni idioma ;
Che questo fa del tempo il gran maestro,
Qual va scorrendo con canuta chioma
Et quinci et quindi et questo et quel impero,
Dal nostro fin l'antartico emispero.

2. Sotterarno i tesor gli antichi patri
In qualche monte over cavato sasso,
Non volendo ingrassar gli amphitheatri
Di Greci avari o suscitarvi Crasso ;
Ma le richezze in luoghi oscuri et atri
Lasciaron tutti, et chi in alto et chi in basso ;
E in qualche luogo l'istessa natura
Produr thesor per dimostrarsi ha cura.

3. Finch' è il thesor ascoso non se apprezza
Il luogo ove dimora, et se una luce
Non mostra chiara altrui la sua vaghezza,
Amarla o desiar nissun se induce ;
Nè molto s'ama non vista bellezza,
Ch' a l'intelletto nostro non traluce
Il sol, se prima l'ochio non l'apprende,
Ch' ei da se senza il senso non intende.

4. El gran thesor della virtù s'asconde
Talhor in chi non è chi lo presuma ;
Perchè quella è celeste ella s'infonde,
Comunchè 'l ciel della sua gratia aluma ;
Et poi, con le sorelle sue gioconde,
Purgar dai vitii l'animo costuma ;
Et tanto i suo' amator fra gli altri inalza,
Quanto da loro il vitio più s'incalza.

5. Non sta ben dui contrarii in suggetto
Come si vede per esperientia :
Il fuoco dentro il mar non fa il suo letto,
Nè su in l'aer la terra ha sua potentia.
Però virtù vuol l'animo perfetto,
Non sottoposto al vitio, che sua essentia
Divina essendo vuol gli animi interi
Di quei ch' ella nel ciel vuol far altieri.

[F° 100 r°] 6. Vuol far nel ciel altier gli almi gentili
Che la voglion seguir per fine a morte,
Che non può chi lei siegue cose vili
Mai desiar, ma divien huom sì forte
Che sprezza al fin tutte le cose humili
Humil...., nè quella puone a sorte
Quà giù discesa nelle humane menti,
Chi e' lumi di ragion non ha in se spenti.

7. Rynaldo, che era virtuoso in atto,
El Meschino ama altresì virtuoso,
Qual dimostrava per presentia in atto
Magnanimo esser tutto et generoso.
Li regi, che 'l guerrier veggono adatto
In l'arme e in altre cose valoroso,
L'amano assai, che ogni spirto gentile
Ama d'amor perfetto il suo simile.

8. Mostra non haver più che diciotto anni
Et canuti pensieri in verde ettade.
O fusse per li esperti et gravi affanni
Che prestano intelletto, egli assai rade
Volte rider fu visto, che gli inganni
Tenea nel cor de l'empie et dispietade
Leggi de l'Amazon, malvagio regno
Che ardiva in schiavo un huon tener sì degno;

9. O pur che chiuse nel petto teneva
Le parole che il fan cercar del padre
Che la bella Elisena dette haveva,
Chiamando schiavo un huom che di legiadre
Virtù è dotato et che 'l fratel teneva
In grande honor; et la sua cara madre
Le 'l volea dar in sposo, ella il disprezza,
Cagion che 'l sir divenne in grande asprezza.

10 Che da Costantinopoli partito,
Poichè hebbe vinto il gran re Caradoro,
Agli Alberi del Sol n'andò espedito
Doppo molti travagli che li foro
Ostacol grande; et hebbe quinci udito
Che doveva cercar gran tenitoro
Nanzi che i genitor suoi ritrovassi,
Et che passar devea per gravi passi.

11. Stette in quel regno prima che ne uscisse
Ben venti mesi, et poi con Sicomora
Andò in la Spagna, come Turpin scrisse,
Alla famosa giostra, et si truova hora
Nel regno de Granata infra le risse
Col sir di Montalban, che ivi dimora
Per vendicar la morte di colei
Che per la sua superbia spiacque ai Dei.

12. Però non ride mai, non fa mai festa,
O assai summessamente, se pur ride;
Dimostra esser disceso d'alta gesta,
Nè me' di lui creato homo si vide
Nè giovenil persona più modesta
Ne l'andar o nel star o se si asside.
Con riverentia sempre et in ogni atto
Si mostra alla virtute assuefatto.

[F°100v°]13. Mangiano lenti tutti per mirare
Di quel nuovo campion gli alti costumi.
Onde lasciarli intendo et ritornare
Ai guerrier che di sangue et fuochi et fumi
Pieno lassarno Algier, per ritruovare
Quei grati a loro et desiati lumi
Della figliuola del re del Cataio,
Che 'l mondo alor non so s'hebbe altro paio.

14. Dico che un simil pai' d'huomin di guerra
Non hebbe come Orlando et Sacripante,
Eccetto il paio ch' or in Granat[a] erra,
Da l'infimo Murocco al chiar Levante,
Nè Gadde li hebbe ne Gardio li serra
Nè serò mai, perbenchè 'l gran gigante
Murocco havesse; che avanzan costoro
Il Mauritano et l'Arabo col Moro.

15. Se vi ricorda, fuor d'Algiero usciro
Ambi color col Fauno in compagnia,
Lasciando gli Algerani in gran martiro.
Ragionando ne van lieti per via
Inverso Albracca, et con un gran suspiro
Rodomonte si puone in fantasia
Di far vendetta contra il re Francese
Con ferro et fuoco di sue tante offese.

16. Questo Orlando non sa, non spera ancora,
Però ne va qual pesce alla dolce esca
Per ritruovar chi l'animo le accora,
Chi in la pania d'amor tanto l'invesca.
Al medesmo camin Sacripante hora
Ne va, che 'l desiderio Amor rinfresca,
Con gioia grande havendo in la memoria
Angelica et d'Algier l'alta vittoria.

17. Et mentre li lor motti la dolce aura
Prende, un corrier ne viene a tutto passo
Che sotto haveva una giumenta saura
Che a ogni pel suda, et il corrier che lasso
Era pel corso et caldo, si ristaura,
Dove dovean passar costoro, a un sasso.
Si possava il corrier sotto una roccia,
Cui prima il Fauno [dei] guerrier s'aproccia.

18. Era la roccia discoscesa tanto
Che parea che cadesse in mezzo il mare.
I cavallier, che visto haveano in tanto
Veloce corso quel guerrier firmare,
Mandorno il Fauno inanzi, aciò che quanto
Ivi ritruova gli habia a raportare,
Aciò che qualche inganno non si scuopra
Contra di lor per qualche magica opra.

[F°101r°] 19. Tenevon tanto fisso nella mente
Quel che già detto loro havean le Dee,
Che le parea veder sempre presente
La strega Alfegra con l'arti sue ree,
Et imperò mandar subitamente
A scoprir ogni aguito in le vallee [riva,
O in poggi o in valli o in boschi o in piaggia o in
Ove il lor ochio discoprendo ariva.

20. Giunta la bestia, che mezza era humana
Et mezzo hyrcina, a quel corrier favella
Con la superba sua voce sovrana,
Che a quel corrier entrando in le cervella
Puose nel cor tanta paura estrana
Che in corpo le tremavan le budella,
Perchè animal mai simil non haveva
Veduto a quel ch' al corrier si diceva:

21. « Tu devi qualche froda a questo sasso
Certo pensar firmato sì repente.
Deh, dimi il ver, onde movesti il passo?
Et dove andar intendi? se dolente
Non vuoi ti renda, anzi che 'l mio turcasso
Manchi d'ogni suo stral forte et pungente;
Che, se non dici il ver, ti farò un scherzo
Che non dirai bugia a secondo o terzo. »

22. Triema il corrier et batte i denti in fretta
Come cului cui febbre fredda assale,
Ne può parlar perchè la voce stretta
Se li è nel petto per timor, che tale
Forsi non hebbe mai; nè quello aspetta
Il Fauno che sylvaggio era et bestiale,
Ch' alza per darle l'arco in su la testa
Con la sua usata rabbia pronta et presta.

23. Grida il corrier: « Non far, ch'io dirò il vero,
Se 'l ver da me punto sapere agogni,
Nè ciò saper ti fia forsi leggiero.
Se tu cerchi supplir a tua bisogni,
Con utile et con fama farte altiero
Et levarti da bassi et vani sogni,
Ti darò il modo et mostrerò la via,
Volendomi ascoltar tu in fede mia. »

24. E seguì: « Lo signor mio Gallafrone,
Che in India ha il regno, gran guerra sostiene
Dal Tartaro Agrican fuor di ragione,
Et è fatto angoscioso per le pene
Ch' estreme pate il misero vecchione,
Ch' ancor del morto figlio duoglia tiene
Et d'una figlia sua qual è smarita,
Tal ch' a pena sostiense in questa vita.

[F°101v°]25. In ogni regïon corrieri ei manda
Per truovar uno che le salvi il regno,
Et a ciascun guerrier si racomanda
Che le porga soccorso, et, se fia degno,
Le darà guidardon che in ogni banda
Se ne dirà, perchè molto è benegno
A chi lo serve; giuro in fede mia
Ch' egli mai non mancò di cortesia. »

26. Col re cavalca il conte a lento passo
Di amor parlando et di vettorie et d'armi,
Quando viddero il Fauno presso al sasso
Parlar con il corrier. Disse il re: « Parmi
Che inanzi andiamo a prender qualche spasso
Del staffier nostro, perchè discostarmi
Da lui forte mi par. » Cui el degno conte:
« Sproniamo, » disse con serena fronte.

27. Era faceto il satiro che loro
Deron le nymphe ad ensegnar la via,
Che sempre motteggiando con costoro
Mantenea lieta quella compagnia;
Però men grave di quel tenitoro
Pareva il lor viaggio tutta via.
Così desideravano star sempre
Seco ad udir le sue facete tempre.

28. Et così mossi di gualoppo al paro
Giunsero al Fauno che si mostra lieto,
Et qual sia quel corrier lo adimandaro,
A quai risponde il guerrier che è discreto
Narrando del signor so il caso amaro,
Et l'animo turbato et inquieto
Del figlio, della figlia et poi del regno,
Et quanto imposto le ha il signor suo degno,

29. Che a truovar vadi cavallier erranti
Quà et là del mondo in ciascheduna parte,
Et ne drizzi in Albracca tanti quanti
Truovarne può di quei che seguon Marte
Famosamente, perchè pregi et vanti
Et con parole et stipulate carte
Et con effetto poi, se tai sarranno
Di virtù quai di nome acquistaranno.

30. S'alegra il re, ma più se alegra il conte,
Che sa ben quanto Durrindana vale
Et come fugge da sua irata fronte
Ogni pagan come codardo et frale;
Sì come a lui non stette saldo Almonte,
Così Agrican non resti, ha pensier tale.
Pur motteggiando al corrier disse el sire:
« Che premio havrà chi fa Agrican morire? »

[F° 102 r°] 31. « Ha una figliuola il mio re Galafrone
Di angelica beltà come è di nome,
Che fia del vincitore il guidardone,
Disse il corrier, et potrà por le some
Al vechio padre con qualche ragione;
Ma, di franco, ella, non so ben dir come
Tornando presa fu da un rubbatore
Che un castel tiene essendone signore.

32. Questo castello è di muraglia forte,
Che ferro o fuoco romper non le puote,
Su un alta spiaggia, et d'acciaio ha le porte
Che di guardie non restano mai vuote.
Chi quinci arriva over ritruova morte
Over resta prigion, s'ei non percuote
Con morte a un giorno cento cavallieri
In sella armati dispietati et fieri.

33. Sarpedonte è il signor del Rio Castello,
Figliuol d'Oldrado perfido tyranno
Qual fu al sua vita sì crudel et fello
Che 'l popol suo l'uccise, hora è il terzo anno.
Fe Serpedonte poi crudel macello
Delli vassalli suoi con onta et danno,
Et ha giurata eterna crudelt[a]de
Per dimostrar del padre haver pietade.

34. Trecento cavallier tiene il ribaldo,
Et pasceli di prede et rubagioni.
Siede egli nel castel gio[io]so et baldo
Sotto la guardia di cento campioni,
In la durezza sua sempre più saldo;
Cento intorno al castel fan guarnigioni
Et gli altri cento sempre vanno intorno
Rubbando i passaggier di notte et giorno.

35. Onde, come già dissi, ritornando
Angelica di Francia ivi fu presa,
Ch' al padre suo tornava suspirando
Per l[a] patit[a] dispietat[a] impres[a]
Del suo frate Argalia; et però quando
El cor vi dia di prendervi l'impres[a]
Di questa guerra, havrete il guidardone
Detto et sarete amici a Gallafrone. »

36. La distantia et il nome del castello
Dimanda il conte a quel corrier che disse:
« Per sei leghe è distante i-luogo fello
Ch' a molta gente la vita prescrisse
Dalle genti appellato Rio-Castello,
Dove non mancan mai bataglie o risse. »
Et per esser sì presso il conte vuolse
Ch' ivi si andasse et seco il corrier tolse.

[F° 102 v°] 37. Il corrier ai campion giva per guida
Per mostrarli el castel di Sarpedonte
Dove la mala compagnia se annida,
La compagnia ch' altrui fa danni et onte;
Qual vincer Sacripante si confida
Soletto, et imperò supplica el conte
Che lassi a lui la desïata impresa
Per liberar chi gli ha l'anima accesa.

38. Orlando pur difficil la concede
Ciò che adimanda il re de Cyrcasia,
Et così la promette sotto fede
Lasciarlo sol con quella compagnia
Provar sua forza, e a lui vettoria cede
Il conte et vuol che di questo re sia
L'impresa sì ma che la donna bella
Si rimeni al suo padre alfin polzella.

39. Et così giura il re che, se vettoria
Acquistarà della maligna setta,
Non ne vuol altro che l'honor et gloria,
Et la fanciulla torni pura et netta
Al padre Gallafron, ma per memoria
Di sua eccellenza et sua virtù perfetta
Vuol che strughi il dispietato luogo
Come l'antica Troia a ferro e a fuogo.

40. Di questo molto Orlando si contenta
Più che di cosa ancor che le sia chiesta,
Aciò la trista usanza ivi sia spenta
Con la superba et dispietata gesta
Di Sarpedonte; ma il corrier sgomenta
Et quanto puote dissoade questa
Subita impresa, et pruova con ragione
Che si dia pria soccorso a Gallafrone.

41. Dicea il corrier: « Signor, perder quì molto
Si puote et lo acquistar è periglioso
Et poco, et imperò non vi fia stolto
Il mio parer. S'havete luminoso
Vostro intelletto e da paura sciolto
L'animo et qual aspetto coraggioso,
Là si puote acquistare eterna fama
Et quivi a pena una misera dama;

42. Quale, se la vorrete, ancora vostra
Sarà, et se la vettoria havrete in mano,
Ma quì potrete perderla in la giostra,
S'un poco vi si mostra il cielo strano,
O se fortuna ria vi si dimostra,
Che mai sempre non tien l'aspetto humano.
Vincendo là con genti quà verrete,
Et con assedio almen quella haverete. »

[**F°103 r°**]43. Non piace al conte et meno a Sacripante
Di quel corrier, benchè buono è, il consiglio,
Ma dice il conte: « Cavalchiamo inante,
Che per adesso al tuo dir non mi appiglio.
Combatte assai più volontier l'amante
Et meno apprezza o paura o periglio,
Quando si vede la sua donna apresso
O il guidardone al vincitor promesso. »

44. Et, così detto, tutti quatro vanno
Inverso Riocastel senza dimora,
Benchè fuori di strada, a crudel danno
Di quel signor che dentro vi dimora,
Se si può dir signor quel che è tirranno,
Perchè la gentilezza non honora
Nè la virtù, che uffitio è del signore
Ai spiriti gentil far sempre honore.

45. Ma ne' moderni tempi, aymè che 'l dico
Con le lagrime agli ochi! i signor veggio
Tutti tyranni et nullo a virtù amico,
Premiar i rei, ai buon far male et peggio,
L'honesto e il ver tener sol per nimico,
A adolator prestare il primo seggio,
Honorar parasiti sol et Trasoni,
Scorti, cynedi, scenici et buffoni.

46. Et voi che 'l tempo ne' studii perdete,
Tanto dico a' latin quanto a' vulgari,
Huomini litterati che n' havete
Per servir li signori engrati avari,
Ancor se affaticandovi scrivete
Per farli unichi al mondo o almeno rari,
Non aspettate guidardon, se 'l cielo
Inverso voi non ha di pietà il zelo.

47. Nol dico pel mio sir, che 'l mondo tutto
Già sa quanto è cortese ai vertuosi,
Perchè della virtù coglie il frutto
Ancor sopra dei rami gloriosi,
Che si è per tal cagion giovin ridutto
Fra squadre armate d'huo[min] generosi
Per non degener[ar] da sua preclara
Gesta, gentil casa de Anguillara.

48. Così lo faccia Marte esser vincente
Come è di cor ardito et animoso,
Et lo rimandi con tutta sua gente
Al stato suo per sempre glorïoso,
Com' io son certo che sua chiara mente
È verso me cortese, et generoso
Animo tien a guisa di sua antica
Stirpe gentile, alla virtude amica.

[F°103v°]49. Ma ritorniamo al nostro dir primaio,
Che gionti i quattro al luoco destinato
Quà veggono uno et costà un altro paio
D'huomini armati et quì un caval legato,
Là un altro pascolar, et in dispaio
I cento rubbator del forsenato
Sarpedonte. Il re una hasta, che d'un faggio
Per via fece, arestò per farle oltraggio.

50. Il conte, il Fauno et quel corrier insieme
Si posero a mirar il bello assalto,
Et videro che 'l re scacciando prieme
Questo et quel ladro a lancia, a urto, a salto,
Onde hanno i tre della vettoria speme;
Ma poi veggion calar giù da un poggio alto
O venticinque o trenta huomini armati
Al pian con le lor lance et brandi a lati.

51. Quai tutti insieme contra il re fan testa,
Et altri tanti o più quasi in quel punto
Si viddero abbassar le lance in resta
Contra al sol re, onde Orlando, compunto
Di quel che le promise, assai molesta
Mente supporta che 'l buon sir sia giunto
A sì mal passo, et pur per non mancare
Di fè non vuol nella battaglia entrare.

52. Ma ben proposto fa Orlando nel core,
Se perde il re, di vendicar volerlo
Et racquistarle ogni perduto honore.
Però come egli fa fisso a vederlo
Si resta, ma n 'ha in se tanto dolore
Che la fè gran fatica hebbe a tenerlo
Che non donasse a quel campion soccorso
Vedendol solo infra tanti trascorso.

53. Gran forza havea la fede anticamente
Che in gran prezzo era et reverita molto;
Usavasi servar da l' Oriente
Fin dove il chiaro lume al sol è tolto.
Hora s'è dipartita da ogni gente
Et è il suo tempio fatto un bosco folto,
Da ellefanti honorato et da pantere,
Da cani et da mille altre alpestre fere.

54. Fa Sacripante al suo Frontin sudare
Ciaschedun pelo et egli altresì suda,
Ma son sforzato adesso lui lasciare
Con quella gente dispietata et cruda,
Et dove Aleramo è ormai tornare
Che con la bestia d'ogni pietà ignuda
Combatter vuole, che le diè Sylvana
Tal pugna sì crudel, sì orrenda et strana.

[F°104r°]55. Già s'era Astolfo ritirato in parte
Dove scoprir potea l'abbatimento
Per veder la destrezza, il modo et l'arte
Del suo compagno che senza spavento
La bestia assal con quel furor che Marte
Et Giove fanno e in mar l'irato vento,
Suspinti dal furor, commossi a l'ira,
Quando in Sicilia il gran gigante spira.

56. Tygre, leon, panthera, o isnello pardo
Non fu mai visto sì agile et sì destro,
Nè pareva Aleramo già più tardo
De l'animal bizarro, aspro et sylvestro,
Et sol di non errar havea riguardo
Nel porre i colpi sopra l'angue alpestro,
Anzi del drago estratto da l'inferno
Per far di quel campion il nome eterno.

57. Dal dì ch' Alcide dei furati armenti
Et della vita privò Gerione
Et lo mandó fra l'anime dolenti,
Per fin che venne il nobile campione
Nel regno di Sylvana et dalle genti
Morte lo trasse, stette con Plutone
Il trigemine Hyspano, et hora in drago
Mutato è uscito de l'inferno lago.

58. Et ha tre teste e ogn' una un corno ha in fronte
A guisa d'unicornio, et due grandi ali
Che ognun' [h]a gli ochi di Argo et sonno gionte
Sopra le spalle, che han per pene strali
Acuti sì che passariano un monte
Di vivi sassi, et farebbono frali
I dur diamanti; et il campion non teme,
Ma sopra l'animal tutto si preme.

59. Et con la spada un colpo al drago colse
Sul collo il sire, et sì forte li dette
Che per un pezzo la gran coda avolse
Crollando le tre teste maladette
Per la gran botta che molto li duolse,
Ma pur legò le gambe in modo tale
Con la coda a quel sir d'alto valore,
Ma non fu pusilanimo nel core.

60. Anzi così legato al fiero drago
Cerca col suo valor la vita tuorre,
Et con la spada fa di sangue un lago
De l'animal ; et cerca il brando porre
Su le rie teste di vettoria vago,
Ma non si può il guerrier indi distuorre,
Se l'annodate gambe non disnoda
Da quella brutta et paventosa coda;

[F° 104 v°] 61. Da quella brutta et paventosa coda
Che è biforcata a guisa d'una luna
Et che amendue le gambe sì le annoda
Che muover nonne può il guerrier sol una.
In la schiena e in le braccia si disnoda,
Ma ritrarsi indi vivo speme alcuna
Non ha, se prima ben non si discioglie
Da quella bestia con sue amare duoglie.

62. Astolfo, che legato il sotio vede,
Cerca con qualche scusa indi partirsi,
Perchè, quel morto, la bataglia crede
Debbia contra di lui tutta scoprirsi ;
Ma Sylvana il partir non le concede ;
Pur Aleramo, aciò non possa dirsi
Vilmente morto in così dura impresa,
Mostra quanto ha d'ardir l'anima accesa.

63. Et volto al coderon alza la spada
Et con la usata possa un gran fendente
Mena, et la coda salta in su la strada,
Onde Aleramo il sir forte et prudente
Tutto si scuote per non star più a bada,
Et, aciò del dragon le forze spente
Restino, con prestezza quanto puòte
La ancisa coda dalle gambe scuote.

64. Ma quella coda si dimena in guisa
Più che se giunta al corpo fusse stata,
Anzi più assai di pria che fusse ancisa,
Et al guerrier fa guerra più spietata,
Che già di sangue gli ha la faccia intrisa,
Ma non che la forza habia anichilata.
Non dà alla coda più nè al drago ancora,
Perchè il sangue il veder le discolora.

65. Et con la bocca che ha in le parti estreme
La coda al sir la destra gamba afferra,
Et tanto forte quella stringe et prieme
Che sforzato è costui cadere in terra.
Il drago con la coda mosso insieme
Sopra il caduto sir tutto si serra
Con impeto crudel, con gran furore,
Da dar a Marte non ch' a un huom terrore.

66. Ma Aleramo, che sol d'honor è vago,
Pur si rincora et di rizzarsi pruova
Come della vettoria sua presago,
Usando una destrezza altiera et nuova.
Tutto si caccia sotto l'ampio drago
Con el nudo pugnal, et ciò le giuova,
Perchè in un fianco ove la pelle è molle
Tutto lo caccia et la vite le tolle.

[F° **105** r°] 67. Poi menò un colpo alle tre teste un tratto
Con la sua spada et quelle tagliò netto,
Et con la coda rimase disfatto
Di vita una altra volta il maladetto
Brutto animal; et fe la coda un atto
Che fu miracoloso in primo aspetto,
Che, morto il drago, tutta si distese,
La bocca aperse e il sir libero rese;

68. Come dicesse: « Poich' è morto il resto,
Viver non posso più; però ti lasso. »
El sir, che 'l drago non ha più molesto,
Lieto et contento ritirato il passo
Per accostarsi ov' è il bel viso honesto
Di Sylvana gentil, pensando al passo
Della immensa vettoria esser già giunto,
Nuova cosa apparir vidde in quel punto.

69. Che vidde dalla bocca certo orrenda
Del drago morto uscir con sette teste
Una hydra di brutezza sì stupenda
Ch' avria impaurito il forsenato Oreste.
Come contra Aleramo ella s'accenda,
Inditio fanne l'opre sue moleste,
Ch' un assalto le fe ch'avria impaurito
Ogni altro huom di forti armi ancor guernito.

70. Astolfo che è lontan, non si assicur[a]
Quasi ivi starsi ; intrepido sol resta
Aleramo, che sol senza paura
Spera quello, ch' [h]a fatto al drago, a questa
Hydra far anco, et però ben procura
Tener con l'ochio sì la mente desta,
Che ovunche l'hydra si rivolge, altersì
Non offeso il guerrier possa tenersi.

71. Ha sette teste, come è detto, e ognuna
Ha un corno in fronte pien di tosco amaro.
Non è persona che la veggia alcuna
Che di fuggirla assai non habia caro,
Eccetto quella d'Aleran digiuna
D'ogni timor, d'ogni suspetto raro,
Ch'uno dei sette capi con la spada
Fa il sir che sanguinoso in terra cada.

72. Nè prima fu quel teschio anciso in terra
Che tre ne surser nel sanguigno collo,
Più brutti et più superbi et alla guerra
Più agil contra il sir, che mai satollo
Non si ritruova finchè non atterra
Questo animal con l'altro duro crollo
Dell' aspra morte, che vettoria attende
Cui sol drizza il pensier, cui sol intende.

[F°105 v°] 73. O generoso cor, animo invitto
Che nulla teme del nuovo caso !
Astolfo ha per paura il cor trafitto,
Et scolorito è nel volto rimaso,
Dubbiando et egli a simile conflitto
Successor farsi per l'ultimo occaso
Che pensa del compagno et fermo spera
Per la prestezza della strana fera.

74. Dice fra se lo Inglese : « Di due cose
Una convien che sia per quanto i' veggio :
Se ogni testa che taglia tre orgogliose
Ne fa, come le tre ch' han preso il seggio,
Fian le tutte infinite et perigliose
E nostra morte fia per nostro peggio,
E così havremo un strano guidardone,
Io del gigante et ei del rio dracone. »

75. Mentre che seco ciò l'Englese volve,
Il medesmo Aleramo ancora pensa,
Et dentro el cor pensando si rissolve
Mostrar l'animo suo, la forza immensa.
Onde li sette colli in su la polve
Fece a colpo cader con quella accensa
Prestezza, et l'hydra per la coda prese
Et quella con il drago in fuoco accese.

76. Non men fu lieto Astolfo che Aleramo
Della vettoria che la strana lutta
Vidde finir, che prima n'era gramo,
Dubbiando che conversa in esso tutta
Ella non fusse, et, come il pesce a l' hamo,
Havervi a rimaner et dalla brutta
Hydra esser col compagno divorato.
Hor che ella è morta, lieto è ritornato.

77. Et baldanzosamente alla regina
Rivolto disse: « O generosa diva,
Cui tanta gratia il ciel largo destina,
Che finchè 'l mondo dura, sempre viva
Tua persona gentil, cu' ognun se inchina
Per la virtù che mai in te sempre è viva;
Hoggi mai faccian triegua con li mostri
Et contempliamo questi luoghi vostri;

78. Che un paradiso, un luogo di beati
Certo mi pare questa vostra s[t]anza,
E voi angeli pur dal ciel mandati
Quivi habitar: se non tracotanza
Il mio parer et s' i giudicii usati
Ho meco interi, et se la nuova usanza
Del luogo non mi tolle lo intelletto,
Il castel vostro è un eterno diletto. »

[F° 106 r°] 79. Onde la fata sorridendo a lui
Disse: « Un buon cavallier non brama posa;
Pur, perchè lassi sete hor amendui,
Esservi voglio in questo gratiosa
Che gratiosi ancor comprendo vui
Degni da me impetrar più horevol cosa. »
Et detto questo per la man li prende
Et verso il bel pallagio il passo stende.

80. Così coi cibi vanno a ristorare
I corpi dalle gravi fatiche affranti,
Et contra un choro delle fate andare
Videro a se con dolci e ameni canti,
La lor regina vera acompagnare
Et honorar i dua guerrier erranti
Dentro un giardin d'una bellezza tale
Quanto veder mai possa ochi[o] mortale.

81. Un mezzo miglio da ogni lato il tiene
Posto in quadrato, et un colletto in mezzo,
Sul qual di marmi un fonte con amene
Acque vi spande, e intorno un grato rezzo.
Quinci habitaron già l'alme Chamene,
Mai si ritornarono al dassezzo
Previsto havendo di Sylvana il caso
Nel bifforcato monte di Parnaso.

82. Et in memoria della lor partita
Fu da Sylvana da quei marmi ornato
Et d'ognuna l'imagine scolpita
Col nome lor, col lor signifficato.
L'opra è si degna, sì tersa et pollita
Che ciascun che la vede sta ammirato.
Scritto era il nome ancor di chi ornò il fonte
Che fu de l'eccellente Zenofonte.

83. L'imagin prima che a l'intrar del fonte
Si vedea, havea due facc[i]e e in ogni mano
Un libro grande et sotto i piedi un monte.
Un volto era divino et l'altro humano,
Una corona l'una et l'altra fronte
D'oro cingeva, cui poco lontano
Sedeva a piedi un vechio al destro lato,
Et dritto a l'altro un giovinetto ornato.

84. Disotto al monticel, ch' ivi era scolto,
Iaceva un corpo human con quatro teste,
Et era differente ciascun volto
Di quelli quattro, et parte senza veste
Era del corpo, et una parte molto
Non vestita era ben; et sotto queste
Cose era scritto il nome della musa
Che in Greco et in Latin Clio ogn'uno accusa.

[F° 106 v°] 85. L'imagine seconda dimostrava
Una donna gentil saggia et ornata
D'ogni bellezza, che a ciascun prestava
Diletto grande et la chioma ha dorata,
Un flauto tenea in mano, et chi mirava
In lei la mente havea quasi beata.
El pastor Pan da lato li sedeva
Che flauti et zampognette li porgeva.

86. Ove ella i piè firmava, un praticello
Ameno altresì sculto vi si vede,
Con herbe et fiori da qualch' arboscello
Accompagnato, che fa ferma fede
Della eccellentia del maestro isnello,
Cui forsi Pr[a]sitele in questo cede,
Ove è appiccato un epitaphio a un sterpe
Con la scrittura che diceva Euterpe.

87. L'imagin terza, che 'l bel fonte honora,
Di varie veste una legiadra donna
Vestita, cui la bella trecia infiora
Una ghirlanda d'hedra, a una collonna,
Che li fa sopra una scena decora,
Tutta s'appoggia, et la suprema gonna
Ha de diversi fior tutta dipinta,
Et d'una vite pampinosa è cinta.

88. A piè dui fauni con sonore canne
Segono della diva ai gesti lieti ;
Et sotto i piè pastor con le cappanne,
Con stridoli capretti et agnei quieti
Et cani Colchi che mostran le zanne
A certi lupi o lor greggi inquieti,
V' eran scolpiti con gran maestria,
Et scritto infra : la comica Thalia.

89. La quarta una mestissima matrona
Che di sardonio havea la sopravesta
E in man teneva una rotta corona,
Et scuri veli sopra della testa,
Et sopra un tronco tutta s'ablandona,
Su la sinistra tien la guancia mesta,
Et nella destra u[n] gran coltel sanguigno,
Et sotti i piedi un lamentevol cigno.

[F° 107 r°] 90. Phylle suspesa al tronco vi si scorge,
Ove la musa il cubito suo appoggia ;
Dalla altra parte una gran pietà sorge
Et inaudita et paventosa foggia,
Pyramo et Thysbe, alli quai sola porge
Una spada la morte che ognun poggia
Volo[n]tario sovra essa ; ivi è Medea
Coi figli, et scritto vi è : Melpomena.

91. La quinta una donzella vaga e humile,
Gioconda et lieta in man tiene una cetra.
Porpora bianca veste la gentile
Fanciulla, et viva par, non sculta pietra.
Una girlanda in capo signorile
Di gemme porta, et sol da lei s'impetra
Soavità, dolcezza, ligiadria,
Gratia, honesti piacier, dolce harmonia.

92. Siede a piè della musa al destro lato
Un pastorello Hebreo su un capo humano
D'un bel diadema d'oro incoronato,
Et al sinistro il Tratio che la mano
Movendo adolcia ogni cor efferrato,
Et fuor dei fiumi et fuor de l'Occeano
I pesci il suono tira, et sotto il piede
Terpsichore esser scritto vi si vede.

93. El sesto luogo d'un puro alabastro
Una imagine tien che par che spiri
Et mostra la eccellentia del suo mastro,
Cui par che im[m]ortal gratia intorno agiri,
Ivi discesa dal più benigno astro
Che fu nel ciel, sia ne' perpetui giri.
Di rose ha il capo ornato inanzi et dietro,
E in una man la lyra e[in] l'altra il pletro.

94. Di myrthi ha sotto i piedi un bel boschetto
Fra quai damme, conigli et capriuoli
Van lascivendo, et Cyprigna ivi il letto
Haver si vede infra sua duo ' figliuoli
Ch' uno detto Disio, l'altro Diletto,
Quai senza lei mai non si veggion soli,
E un epitaphio tien dove è notato
A lettre d'oro : « I' son la musa Erato. »

95. In el settimo luogo una scultura
Sembra una giovinetta honesta et grave
Che nella destra tiene una scrittura,
Et negli ochi ha un guardar molto soave.
Nella eloquentia eccede la misura
E i riguardanti in lei unqua non pave.
In Greco la scrittura scritta estolle:
« Muove ogni cor da l' ira il parlar molle. »

[F° 107 v°] 96. Infra i suavi fior del grato amomo
Tiene ella i piedi, e un Greco ha della destra
Assiso a un arboscel di cynamomo
Et un grave Latin dalla sinestra
Di gratto aspetto, et tiene in mano un pomo
Soave agli ochi, e un armellin s'adestra
Di morder quello, et sotto i piè alla diva
Un motto è scritto: « Quì Polimnia viva. »

97. Ne l'ottavo è una donna che li panni
Squarciati porta et poverella pare,
Et mostra per ettà più di ottanta anni;
Nude ha le braccia et par che misurare
La terra, il mar e il ciel tutta s'affanni.
Con una sphera in man, qual fa girare
Un venticel soave che ivi spira,
Un ochio in alto et l'altro in basso mira.

98. Sopra d'un monticel d'alberi et fronde
Privo, la musa ferma ambe le piante.
Siede ivi un vecchio ch' amendue le sponde
Del monte abraccia, et quinci è scritto Athlante.
Di sotto il monte nascon limpide onde
Che danno sete ad ogni circonstante,
Ma chi troppo ne bee viene in insania.
Il motto ivi notato dice: Urania.

99. Adempie il nono luogo una Camena
Con lunga chioma simile al pur oro,
Vaga in aspetto et di fronte serena,
Cui le tempie circonda un verde aloro,
Et l'una et l'altra man di pletri ha piena,
Et ricamate di sottil lavoro
Le veste varie, di bei fior ornate,
A riguardanti sopra modo grate.

100. Di hedre, di lauri, di gesmini et myrthi
Sotto i piè della diva è un bel boschetto,
Cui dalli lati seggono dui spirti
D'uno elevato et divino intelletto,
Li sensi al ci[e]l.... levati et irti,
Un Cyprio, un Mantuan con vario affetto.
Coronati de aloro ognun teneva
Un breve qual Calliopea diceva.

101. Intorno al fonte di bel marmo bianco
Ligiadri seggi et atti al riposarsi
Ciascun che sia o per fatica stanco
O per voler qualche diletto darsi,
Dove giongendo col Thedesco il franco
Inglese con Sylvana prepararsi
Vidder la mensa di soavi cibi
Che par che dichi a ognun : « Perchè non libi ?»

[F° 108 r°] 102. Quivi di canti et suon l'aura rissuona,
Et l'acqua alla regina e ai cavallieri
Alle man dassi, et l'inclyta persona
Pria di Sylvana et puoi i guerrieri
Si pongono alla mensa, e una corona
Si puone in capo dei campioni altieri,
Di quercia verde et di edera contesta
Per le man sol della regina honesta.

103. Vengon li cibi delicati et tanti
Et sì diversi et di sì grati odori
Che perdon gli gesmini et gli amaranti,
Et di cedri et limoni i vaghi fiori
Di Narciso et Hyacintho et degli accanti,
Et soverchiano i vin gli altri liquori;
Soverchiano li vasi ogni gran regno
Di prezzo, di materia et di dissegno.

104. Struono a l'alta mensa alcune fate
Più che d'human d'angelici sembianti,
Et con loro accoglienze honeste et grate
Honorano altamente i siri erranti.
Ma perchè le regine già lasciate|
Coi regi et gli altri dui guerrier prestanti,
Che di Rinaldo il bel triompho i' siegua,
Quanto più l'una et l'altro puo' mi adegua,

105. Ritorno a quella mensa ov' io lasciai
Li regi, le regin[e], i cavallieri
Con Doralice, che piena di lai
Va ramentando i suo' tempi primieri,
Nè satiasi mirar costor giamai
Vedendoli ne l'armi esser sì fieri;
Ma di Rynaldo s'è fiammata tanto
Che par ch' abia nel petto il cor affranto.

106. Da un carro è lieta di vedersi inante
I sir pregiati questa donna altiera;
Da l'altra parte du[o]lse esserne amante,
Però che possederli unqua non spera,
Che, l'uno et l'altro di essi essendo errante,
Non ha notitia di lor stirpe vera
Ella nè il padre, e in questo pensier molto
Guarda hora questo et hor quel altro in volto.

107. Et talhor se arosciava et scoloriva
Talhor in faccia, del che la regina
Vechia si accorse, onde di amor non priva
La figliuola conobbe; et Fiordispina
Sta tutta lieta d'animo et gioliva
Vedendosi honorar et che s'inchina
Ciascuna a lei, et li benigni regi
Honorano i guerrier di lode et fregi.

[F° 108 v°] 108. Disïoso Rynaldo di sapere
Chi sia colui con chi la pugna haveva,
La bocca apre doppo un lungo tacere;
Del nome et della patria il richiedeva.
Il bon Guerin, che non si può tenere
Del suspirare, così rispondeva:
« Signor, non ti so dir dov' io sia nato,
Ma son certo in Bizantio nudricato.

109. El mio nome Meschino ivi fu detto,
Et da fanciul fui preso da corsari
Et da un mercante, ch' io suggevo a petto,
Comprato fui con robbe et con denari,
Et alla moglie senza alcun rispetto
Mi presentò; fra presenti più rari
Rarissimo fui io, a ciascun grato
Di lor et da figliuol nutrito e amato.

110. Un altro figliuolin mio coetano
Havea costui che mio padre io credeva.
Crescendo nui alla scuola andavano
Et ambi per figliuoli ei ne teneva;
Un vestir, un calzar, un viso humano
A me come al figliuol proprio faceva,
Nè schiavo mi conobbi, un giorno eccetto
Ch' io fui al sacro imperador accetto;

111. Che s'accostò al figliuol del mio padrone,
Qual sempre i' cresi a me fusse fratello,
Et disse a lui, presente più persone:
« Donami quel tuo schiavo meschinello. »
Ma quel al divo imperatore espone
Suo me non esser, ma del padre, et che ello
Farà col padre se possibil fia
Ch' alla sua Maiestà concesso io sia.

112. Et così fu che ad Alessandro poi
Imperador et al suo vechio padre
Fui caro servo quanto ad altri heroi
Altro mai fussi, et così la sua madre
Portommi amor, et alli tempi suoi
Vinsi una giostra et poi più armate squadre,
Et liberai Constantinopol, ch'era
Da Turchi oppresso, per battaglia fera.

113. Et poi deliberaimi ritruovare
La stirpe mia onde l'origine hebbe,
E agli alberi del sole investigare.
Di quanto nel disio pensier mi crebbe,
I genitori miei tanto cercare
Giurai, et giurato haver forte me increbbe,
Quando truovaimi al fium di Thermodonte,
Che fa abbassar a ognun l'altiera fronte.

[F° 109 r°] 114. Agli alberi del sole i' ritruovai
Un sacerdote cui la barba vesta
Et li capei facevano che mai
Tal ne fu visto, et scalzo sempre resta,
Arso dal sol et crespo d'anni assai,
Et da l'idolo suo mi portò questa
Risposta ch' io n'andassi nel Ponente
Dove io ritruovarei mia stirpe et gente;

115. Et che io era ancor due volte battezato
Mi sottogiunse il venerabil vecchio,
Et nello primo fui Guerrin chiamato,
Meschin ne l'altro, et così mi apparechio
Venir verso il Ponente, et il spietato
Fiume mi tolse di baldanza il specchio,
Però che un vento dispettoso che have
Ivi condusse la mia trista nave.

116. Così restai prigione in quel rio regno,
Nè possuto ho seguire il mio viaggio
Che mi roppe fortuna il mi' dissegno. »
Cui Rynaldo d'Amon, cavallier saggio,
Di fregio ornato et di gran loda degno,
Disse: « Per certo sei di gran lignaggio
Che quel ch'è nato d'una stirpe vile,
Mai non può fare un atto signorile.

117. Ma ben mi duol, suggiunse il palladino,
Ch'habi giurato vendicar colei,
Perchè morendo non sarai Guerrino,
Nè riportarai più tanti trophei,
Anzi prevalerà il nome Meschino,
Poichè Meschin ribattizato sei,
Essendo tu arivato in l'aspra mano
Del fer Rynaldo, sir di Monte-Albano. »

118. Quando li regi entesero il parlare
Del sir di Montalban, hebbér suspetto,
Onde li fecer presto acompagnare
Coi lumi accesi dentro al ricco letto,
Nè si vuolse alcun di essi disarmare,
Non però che sapessero il concetto
Di questi re, ma perchè loro usanza
Era d'armati star nella altrui stanza.

119. Restano i regi et le regine ancora,
Cacciati i servi fuori, a parlamento.
El vecchio Stordilan con sua decora
Favella dice: « I' fui molto contento
Che 'l cavallier, che sì da nui s'honora,
Trahesse Fiordispina a salvamento,
Ma ben mi duol che questo sia Rynaldo
Che in l'armi è sì possente, ardito e baldo.

[F° 109 v°] 120. E quel altro anco che la pugna ha seco,
Pur è Christiano et è ne l'armi esperto,
Onde una opinione al cor mi areco
Che habia da lor mio regno esser deserto. »
Rispuose Zenodor con l'ochio bieco:
« Potrebbe il parer tuo succeder certo,
Se della sposa mia il liberatore
Fusse amico di Gano il traditore.

121. Ma nè l'aspetto suo dimostra, et meno
L'altro combattitor, di delettarse
Oprar effetto che li renda meno
Di honor et gloria, et a me sempre parse
Enteso haver quel sir nè più nè meno
Chiaro del sol, nè cupidigia l'arse
Già mai se non d'honor, di eterna fama,
Perchè regno o thesor non stima o brama.

122. Se regno desïasse il paladino,
N'havrebbe più di diece al suo comando;
Quello di Chiariel, quel di Mambrino
Sarebbon suoi o del cugino Orlando.
Nè re sarebbe il figliuol di Pipino,
Se regno alcuno andesse hora cercando
L'animoso signor di Monte-Albano,
Sì che aqueta il pensier tuo perchè è vano. »

123. La vaga Fiordispina, che si sente
Obligo haver al palladin cortese,
A tal parlar truovandosi presente,
La sua protettion benigna prese
Et disse al suocer suo modestamente:
« So che Rynaldo, o sir, mai non ti offese,
Ma se contempli bene il suo valore,
So che li renderai perpetuo honore. »

124. Crolla la testa il vecchio Stordillano,,
Et ciò vede la bella Doralice
Ch'ama di cor il ser di Montalbano
Et tienesi in amarlo esser felice.
Conoscendo del padre il pensier strano
Chetamente in l' istesso animo, dice:
« Non ti riuscirà, padre, il pensiero,
S'offender pensi questo cavaliero »

125. Et cerca con astutia feminile
Del padre saper chiaro il rio concetto,
Dicendo: « O signor, mio padre gentile,
Di Doralice tua fermo diletto,
Questo Rynaldo sotto spetie humile
Ti vuol forsi gabbar, ma poi ch' in letto
Ei si ritruova et forsi disarmato,
Potrai pigliarlo e asicurarti il stato. »

[F° 110 r°] 126. Nè a Zenodoro nè a Fiordispina manco
Piace di Doralice la preposta.
S'arossa il viso a l'un, a l'altra bianco
Diventa per pietade ; e il dir s'acosta
Di Doralice al vecchio, ma il cor franco
Della figliuola fa ferma proposta
Nottifficar ai cavallier il tutto,
Che per ben far non habino mal frutto.

127. Et così da li regi la licentia
Piglia con dire che li duol la testa.
Parte ella adonque, et, poich' è in loro absentia,
Seco una cameriera ardita et presta
Menando dove i cavallieri senza
Timor si posan, chiaro manifesta
Del padre le parole e il pensier strano,
Aciò si guardin dal novello grano.

128. Ringratian Doralice i cavallieri,
E poi proposto fan di starsi a l'erta.
Dorme uno, l'altro veglia volentieri,
Sperando che la cosa a lor fia certa.
Fan le guardie a vicenda i buon guerrieri
Con la mente ferigna in l'armi esperta ;
Et io li lasso in fin ch'io torno a dire
Di lor, che 'l canto mio quì vuo' finire.

CANTO DECIMO

F° 110 v°] 1. La gelosia è una spietata rabbia
Che consuma altrui l'ossa et nervi et polpa,
Et convien ch'un gelloso mai sempre habbia
Una febre che 'l scarna, smembra et spolpa.
Non fu mai mollesta acuta scabbia
Quanto è la gelosia, che senza colpa
D'infamia un huom non lascia nè mai lieto
Lo rende, anzi lo fa sempre inquieto.

2. Amor da gelosia è differente,
Però ch' Amor è passion naturale
E una virtù che vien nel cor sovente,
Non come il vulgo di pungente strale;
Ma chi la gelosia dentro al cor sente,
Sente espressa pazzia perpetuo male,
Nè vien da Amor la troppa gelosia,
Ma da humor malinconico et pazzia.

3. Ciò che l'huom fa che sia fuor di ragione
E ll'è infamia, disnor, danno et vergogna,
Perchè la gelosia è openione
Ch' altri se arecan più che non bisogna,
Et non è ragionevole passione
Ch'occide la ragione et sempre agogna
Super quel che non lece, et saper crede
Quello che la ragion non le concede.

4. La gelosia di due cose fa guerra
Nel petto human, ciò è di donna et regno:
Se quella prima in human cor si serra,
D'una estrema pazzia è vero segno;
In qualche cosa men la seconda erra,
Massimo quando ha di ragion dissegno,
Come hor di Stordillano ella il cor prieme
Che non senza cagion del regno teme.

5. Sa questo re che 'l sir di Montalbano
È palladin di Carlo, et che nimico
Quello è di Moro, di Turco et Marano,
Et questo in casa hor se le mostra amico,
Nè ben si pu[ò] scruttar il cor humano
Che non si vede se egli è retto o oblico;
Però non senza gra[n] cagion si muove,
Per quanto parli haver suspition nuove.

[F° 111 r°] 6. Et così manda per soi capitani
Et per gli amici consiglier sua fidi,
Et apre a loro i suoi pensier estrani,
Dicendoli: « Non so com' io mi fidi.
In casa ho dui più valenti christiani
Che la Fortuna sopra terra guidi:
Uno è Rynaldo et quel altro è Guerrino,
Che è conosciuto in Gretia per Meschino.

7. Noto è Rinaldo a [o]gnun per sua prudezza,
Di chi più dir chi el sia non è mestieri;
Ma quel Guerin, che infra i Greci s'apprezza,
Magnanimo è fra tutti i cavallieri,
Et Finidaro e i suoi figlioli sprezza,
Chè son di pagania questi guerrieri
I primi et più potenti ch'habia il mo[n]do,
Et pur Guerin gli ha posti tutti al fondo.

8. Vinse la giostra grande et vinse, poi
Che di quell' hebbe il pregio per battaglia,
Di Finadoro i figli, grandi heroi,
E in Siria poi li diede altra travaglia,
Et li scherni di modo che a dì suoi
Non rilevar più testa, e hor si travaglia
Con Rinaldo, o signor, come vedete,
Sì valorosamente, et visto havete.

9. Vorrei mi consegliasti, che 'l timore
Sovente lieva altrui di buon consiglio;
Et ben mirate al mio regale honore
Sopra del qual sol vosco mi consiglio,
Perchè la fe ch'è in voi col grande amore
Fa ch'io vi manifesto il mio periglio.
Dubbio ho del regno mio, dubbio ho di vui,
Essendo questi dua guerrier fra nui.

10. Pur, perchè l'un dei dua che fu Rynaldo
Liberò la mia nuora Fiordispina
Dalle rie mani di quel rio rubaldo,
Degno è d'honor da me, non di ruïna;
Vorrei possendo dimostrarmi caldo
In honorarlo, finch' egli camina,
Ma ben vorrei che presto la sua via
Prendesse et l'altro seco in compagnia. »

[**F° 111 v°**] 11. Benchè 'l figliuol del re non sia chiamato
Ch' egli habia a dir in questo concistoro
Il suo parer, quel che 'l padre ha narrato
Apertamente enteso ha Zenodoro,
Perchè non s'era in letto ancor corcato,
Come pensava il padre barbasoro:
Perch' havea dubbio, stava molto attento
Che Rynaldo non pata detrimento.

12. Però in la sala, ov' eran ragunati
Il re, li capitani et consiglieri,
Entrato Zenodoro, et, salutati
Che gli hebbe tutti, disse: « O cavallieri,
Et vo' altri vechi da padri honorati,
Non consegliate contra i dua guerrieri
Cosa che sia contraria a l'honor regio,
Ch' io in faccia comportar non vuo' tal fregio.

13. Non può Rynaldo et, se potesse ancora,
Non è per far al nostro regno oltraggio,
Che la presentia sua degna et decora
Dimostra lui non haver personaggio,
Se non far cosa degna, perchè honora
Questi ciascun come prudente et saggio,
Tal che merita honor perpetuo et degno,
Perch' egli è gratia pur del nostro regno.

14. E se qualch' uno ardisce contradire,
Fuora che il padre mio, vuo' sostenere
Che Rynaldo d'Amone è nobil sire
Sopra ogni altro campion che habia potere
Di armi et di stato o di supremo ardire,
Et manterò le mie parole vere
A ognun, benchè Rynaldo è huomo tale
Ch' a rispondere a ognun con l'armi vale.

15. Et volesse Maccon che de' sua pari
Fusse fra nui qualche legiadra coppia,
Ch' oggidì son nel mondo tanti rari
Perchè Granata in sin' a l'Etioppia
Potrebbe il regno con pochi danari
Forsi ampliar, ma di tai n' è sì inoppia
Fra nui, che sempre havrem pavido il core
Quando huomo ariva quì d'alto valore.

F° 112 r°] 16. Questa è la causa che 'l mio padre teme,
Non già che di temer habia cagione.
Se gelosia del regno il cor le preme,
Se contra questi ha mala openione,
Altro non è se non che vosco insieme
Non vede a lor simile alcun campione,
Alcun campion che forsi el liberasse
Quando contra di lui si machinasse.

17. So che Rinaldo ad una sol richiesta
Nostra sarebbe sempre diffensore
Di questo regno, et empisi la testa
Chi vuol di sogni, perchè 'l suo gentil core
Non può pensar a cosa dishonesta,
Rynaldo che sol prezza fama e honore.
Pur consegli ciascun quanto li piace,
Ma non con guerra, possendo haver pace. »

18. Turbossi Stordilan della proposta
Che fece Zenodoro a quei baroni,
Però ch' alcun non vuolse far risposta
Nè consigliar contra li duoi campioni,
Ma uno al dir Zenodoro s'accosta
Prorumpendo la lingua in tai sermoni:
« Sacra Corona, non si vuol cercare
Quello ch' altrui non brama di truovare.

19. Chi cerca il mal ne truova in abondanza
Spesso più che non vuole, et però dico :
Doppo che 'l sir Rynaldo in vostra stanza
Ricolto havete come caro amico,
Mancarle de l' honor fia tracotanza
Et di benevol far crudel nemico,
Massimamente che obrigo l'havemo
Vosco ancor nui come chiaro sapemo.

20. Argeste già turbava tutto il regno
Et consumava nui con spesse prede,
Ma solo questo cavallier fu degno
Fermarle il crudo et formidabil piede.
Abbassato hàllo et fatto star al segno,
Come di ciò fa Fiordispina fede
Et n' havem visto esperïenza chiara
Che questo huomo è d'una virtù preclara.

[F° 112 v°]21. Però, sacra Corona, non è honesto
Non seguir il triomfo cominciato,
Perchè non cominciarlo così presto
Meglio assai fora ch' hor sia intralasciato;
E, quando che 'l re Carlo intenda questo,
Forsi che et egli ne serà turbato,
Et lecita cagione havrà di farvi
Oltraggio, et forsi non potrete aitarvi.

22. Che non potrete vo' allegar ragione
Per qual deviate al cavallier mancare,
Et, se allegaste la suspitione,
Bisogna che sia giusto il suspettare;
Et chi si muove per openione,
Non la possendo in publico pruovare,
Sempre havrà torto et serrà condannato
Per indiscreto, neghitoso e ingrato. »

23. Vuol Stordilan che parta Zenodoro
Che più nel consigliar libero sia
Ciascun. Pa[r]tesi et lascia il concistoro
Tutto in bisbiglio e alcun non è che dia
Parer qual voria il re, di tutti loro,
Tale ch' egli n' ha al cor malenconia,
Et dice : « Hor dichi ognun senza rispetto
Tutta la openio[ne] che chiude in petto. »

24. Partito Zenodor ne va a Rynaldo
Et a Guerrino et fa quegli uscir fuore,
Mostrandosi in amarli tanto caldo
Quanto altri mai chiudesse in petto amore.
Sta Stordilano nel pensier suo saldo,
Voria il parer d'altrui com' ha nel core,
Et pur comanda si consigli, et dice
El parer che gli ha dato Doralice.

25 Sta quasi ognun insensato e folle,
Temon del vechio re, temon del figlio.
Mal volontier l'altrui peso si tolle
Alcun, che portarlo è talhor periglio.
Fa il muto ognun, il re la voce estolle,
Et dimostra turbato haver il ciglio.
Nisciun fa motto, il re di dir non cala,
Et Zenodor coi duoi ne viene in sala.

[F° 113 r°]26. Era il figliuol d'Amon tanto eloquente
Che un Demostene pare o un Cicerone,
Et Guerin altresì saggio et prudente
In la favella, in ogni sua actione.
Si ammira il re del loro entrar repente.
Pur a dir cominciò il figliuol d'Amone,
Pria salutando il re, poi gli altri insieme:
« Discacciate il timor che 'l cor vi prieme.

27. Cupidigia di regno et men d'impero
Non mi tormenta et non mi affligge il petto.
Combatto per il giusto et per il vero,
Che de aquistar l'altrui non mi diletto.
Non so mostrare il bianco per il nero,
Nè muovi che a Carlo i' sia soggetto
Over christiano, perchè i' non farei
Ad altri quel che per me non vorrei.

28. Per trarvi fuor d'ogni suspetto rio,
Come finito havrò l'abbattimento
Con questo altro campion, come devo io,
Se 'l mio Jesù vorrà, con salvamento,
Deliberato ho di seguire il mio
Viaggio et Stordilan lasciar contento
In el suo regno et favorirlo ogni hora
Ch' io sarà chiesto et contra Carlo ancora.

29. Et questo dico, quando si movesse
O Carlo o altro re senza ragione
Contra di voi, o assedio vi ponesse,
Non havendo ei più che giusta cagione,
Non vi pensate che le man tenesse
Senza oprarle per voi il figliu[o]l d'Amone,
Ch' io vi farrei veder ch'io porto amore
A voi e a Zenodor con tutto il core. »

20. Argeste già turbavr
Et consumava nui cç
Ma solo questo cav:
Fermarle il crudo
Abbassato hàllo c
Come di ciò fa F
Et n' havem vi
Che questo hr

[F° 112 v°]21. Però, sac
Non seguir .erte,
Perchè no .aglieri
Meglio a .e
E, quar .vallieri
Forsi c e sue coperte
Et lec .ie deliberato
Oltr. .n senza peccato.

22. ' chiese lor con grande instanza
P .to ai piè delli campioni,
' .go che seco in la sua stanza
.ero sempre et gran provisioni
.ferse loro et del far amistanza
Li priega, et mostra lor per più ragioni
Che 'l debbon far, essendo lor christiani
Ridotti nelle forze de' pagani.

33. Et perchè eran dui cavallier che paro
Nel mondo non havean nè haver men ponno,
Compagni essendo l'uno et l'altro caro
Di o[gni] gra[n] regno di esser degno donno,
Non vuolle Stordilano essere avaro
Del bon consiglio a lor; ma, perchè sonno
Haveva quasi tutta quella torma,
Le dà licentia aciò che ognun se adorma.

34. Così partiti tutti i terrazzani,
Restano sopra modo i re contenti,
Et Doralice delli dua christiani
Che odito haveva tutti i parlamenti,
Ne resta lieta, che i pensier estrani
Del padre vede tutti esser già spenti.
Vannosi tutti quanti a riposare
Per fin chè 'l chiaro giorno in terra appare.

[illegible]e ciascuno, ma R[illegible]
[illegible]campion seco
[illegible]a da l'et[illegible]
et
[illegible]eggio,
[illegible]inth[illegible]
[illegible] ridrizzar[illegible]
gli ochi il scuro v[illegible]

questo pensier lassa le piu[illegible]
[illegible] quai si riposava armato;
[illegible]hi et la mente alzando al sacro nume,
[illegible] cor divoto in terra ingenochiato,
Priega Jesu che de l'eterno lume
Habia al suo Zenodor tanto donato
Quanto basta alustrar la oscura mente
Aciò ei conosca quanto è Idio possente.

37. Et poi sugg[i]unse orando : « O Redentore,
Che per salvar il peccator volesti
Prendere humana carne, per l'amore
Ch' a l'huon fatto a tua imagin sempre havesti,
Non indurar di Zenodoro il core;
Poichè la propria tua vita ponesti
Sol per salvare la natura humana,
Non sia per Zenodor tua morte vana. »

38. Stava Guerrin sul letto, come huon lasso,
Alq[illegible]to sonolento, et pur s'accorge
Del bon Rynaldo ingenocchiato al basso,
Ch' al Salvator per Zenodoro porge
Humile prece, che non era casso
In lui l'amor che dal ciel sempre sorge
In chi ha timor di Dio, in chi li crede,
Sempre operando in ben come ha la fede.

39. Se con Rynaldo la quistione incetta
Può terminar con qualche sua salute,
Et che la vita non le sia intercetta
Avante l'hore dal ciel constitut[e],
Et liberarsi da la maladetta
Amazzonica accerba servitute,
Di Galitia Guerin pensa la strada
Dai ladri liberar con la sua spada.

40. Non si odiano i guerrier ma da fratelli.
S'amano, bench' habin la pugna insieme;
Li statuti Amazzonici aspre et felli
Sforzan G[u]erino et di Rynaldo prieme
Il cor debito honor, però che dèlli
Materia il giganteo malvagio seme
Di questa pugna, et però si levoro
Che 'l giorno è chiaro et chiaman Zenodoro.

41. Per diffinire la lor lite orrenda
Fanno presto insellar ambi i destrieri,
Et i publichi araldi fan se intenda
Per tutta la città come i dui fieri
Campion terminar voglion la stupenda
Battaglia lor; ma Zenodor gli altieri
Combattitori di pace richiede
Fra loro, ma nisc[i]un ciò le concede.

F° 114 v°] 42. Dicea Rynaldo: « Il mio devuto honore
Questo non vuol », e il simile Guerino,
Perchè « il pergiuro è troppo grave [e]rrore,
Dove ch' io caderei col capo chino. »
Lievasi il vecchio re, che ode il romore
Che fan gli araldi, et con alto latino
Cerca sedar questa battaglia loro
Insien con Doralice et Zenodoro.

43. Di[c]eva il re: « Qualunche di voi pere,
Un dei forti campion di vostra fede
Morrà, lasciando le sue forze altiere
Per man pur di christiano, et nol concede
Questo la vostra legge, se son vere
Vostre Scritture, et però vi si chiede
Il far pace fra vui, che grande aquisto
Voi ne farete apresso il vostro Christo.

44. Se è vero quel che è scritto in lo Evangelo
Che per legge tenete voi, christiani,
Il vostro Christo sol promette il cielo
A chi perdona et delli error suoi vani
Si pente et torna a lui con puro zelo,
Ma quei che contra fan come prophani
Son rifiutati; et io però vi chieggio
Non vi perdiate lo celeste seggio;

45. Non vi perdiate lo celeste seggio
Per un fumo di honor ch' è pur mortale.
Egli è grande pazzia, s'io non vaneggio,
Perdere il ben celeste et immortale,
Un ben che dura sempr[e] et sempre è egreggio,
Per un error caduco vero et frale ;
E una espressa pazzia, un duolo eterno
È un acquistarsi d'un perpetuo inferno.

46. Et tu, Guerin, per dir che 'l giuramento
Del vendicar una persona morta
Te astringe de finir l'abbattimento,
Questo la vostra legge non comporta,
Et non è buon nè efficace argumento
Di non far pace, perchè non supporta
Ragion ch'un giuri contra la sua legge,
Anzi ella lo condanna et lo coregge. »

47. Non può riposta dare a Stordilano
Rynaldo et men Guerin, perchè il ver dice.
Onde se alegra il sir de Montalbano,
Che ciò conosca il re della felice
Et diva gloria, et che essendo pagano
Sapia il Vangel sì ben di Doralice
Il vecchio padre, imperò ch'egli spera
Farlo capace della fede vera.

[F° 115 r°] 48. Ma non però le cede nel far pace
Col pro Guerin, dicendo : « I' non vi niego
Ch' a l'[e]terno mottor vien contumace
Chi non dà pace, et io il Vangelio allego
Ch' al superno signor assai dispiace
Chi non seguita l'opra, et però sego
Combatter per il vero et per il dritto
Qual si deve seguir, sì come è scritto. »

49. Guerrin dice anco : « Poichè uno ha giurato,
Non dee mancar, che 'l giuramento è un voto.
O che sia Turco o Moro o battezzato,
Pur che le sia lo eterno nume noto,
Quanto ha promesso servar è obrigato »
.................................[1]
Le quai parole odendo Doralice
Con licentia del padre così dice :

[1] L'octave n'a que sept vers, et rime et sens indiquent que c'est le sixième qui a été omis.

40. Non si odianc
S'amano, benc'
Li statuti Am
Sforzan G[u
Il cor debit
Materia i'
Di quest
Che 'l
...i'armi,

41. Pe
Far
Et ...asarmi,
F ...a favor soi
...uol hoggi acertarmi,
...ortuna? et, poi
...to havrete combattuto,
...ará ? qual fia il tributo?

F° 114 ...mbatte un per generosa Diva,
... perda o che vinca per ragione,
...ella è tenuta amarlo finchè viva ;
Ma se un pei morti fa qualche quistione,
Chi l'amarà? O chi una loda viva
Mai le darà condegna fra persone
D'alto valor? per certo è gran pazzia
Combattere per un che morto sia.

53. Se guidardone alcun se n'aspettasse
O da figli o parenti di colei,
Che per la sua superbia morta stasse,
Che combateste, ancor vi essortarei.
Si efficace ragion me s'assegnasse
Che far ciò si devesse, i' tacerei ;
Ma il vostro giuramento et vostro honore
Voler in ciò servar mi pare [errore].

[F° 115 v°]54. Già come il padre mio vi disse dianzi,
Un giuramento contra legge fatto
Non dee servarsi nè mandarsi inanzi,
Essendo contra el debito contratto.
Più presso è da cassarsi vi dico, anzi
Far devesi che si' al tutto disfatto,
Ch' è romper quel ch' è d'huomo, minor male
Assai, che quel che vien da Dio immortale.

55. Da Dio vien vost ...'e il campo
Il vostro Christo ...'lio,
giuramento v ...ipo
vuol far I ...' il figlio
...rvar ...npo,
...t
...me
...tra

... Turco, il Mo...
la legge ha del nos...
...offende in qualche cosa l'A...
Non lo tenemo in la legge perfe...
Così credo che faccia del christiano
Il vostro Christo, che di Dio diletto
Figliuol tenete, et imperò, vi dico,
Chi legge rompe al suo Dio non è amico.

57. Come possete voi Christian chiamarvi,
Se non servate vostra legge intera,
E volete ne l'armi ripruovarvi
Con battaglia crudel, spietata et fera,
Ricercando a voi istessi morte darvi,
Contra quel che da voi la legge spera.
Comprender pur devresti che si offende
Da vo'il ben sommo che da voi si attende.

58. Io vi darò un consiglio, se vi pare,
Bench' io femina sia, che sarà buono. »
Cui disse[ro]: « Seguita il tuo parlare. »
Ella seguendo disse: « A voi perdono
Chieggio se troppo lungo il ragionare
Mio vi molesta, che farvi altro duono
Non so che risvegliarvi della pace
Che in cielo a Dio e in terra a l'huomo piace.

59. Armian dui altri nostri cavallieri
Con le vostre armi et coi cavalli vostri
Segretamente et parimente altieri,
Et un nimico a l'altro si dimostri.
Quel che di Guerin porta i segni veri
Al dassezzo si renda, et poi dai nostri
Confin si partan come perditori
I cento cavallier che son di fuori. »

[F° 116 r°] 60. Sorridendo Rynaldo le respuse:
« Questo non è di cavallier costume.
Troppo brutte sarian le nostre scuse.
Et volendo offuscare il nostro lume,
Non veggio che lo error doppoi ci scuse
Dalla vergogna et nostra fama alume.
Noi non combatteren come nemici,
Ma sì ben come [di] virtude amici. »

61. Et così ancor Guerrino afferma; e ai regi
Chiegon licentia di seguir la impresa,
Quai non disdicono ai campioni egregi,
Benchè tal cosa a ciascun di lor pesa;
Et certi vin soavi di gran pregi
Et confetion vengono alla distesa,
Et fanno colation ambi dua insieme,
Ma Fiordispina di tal cosa geme.

62. Et quanto puote al socer che lor vieti
Tal cosa suppliccando fa gran prece,
Con dir che non saranno mai più lieti
I re, se muor Rynaldo a quella vece;
Et che conoscan come sir discreti
Di quanto a loro inverso el campion lece.
Cu' il socero risponde: « Non conviene
Al re disdir che honor non gliene adviene. »

63. Si manda a dir ai cento che son fuori
Che si ritruovin nella piazza, dove
Truovar si debbon li combattitori
A dimostrar le loro ardite pruove.
Fannosi palchi intorno et corridori,
Che la gente veder possa le nuove
Contese et lutte, et son per le regine
Luoghi alti e i bassi per le Granatine.

64. Armasi Zenodor di tutto punto
Et seco vuol dugento cavallieri
Simial armati, e in quel medesmo punto
Quatro cento pedon con li suoi alfieri
Fa in piazza comparir, che non fia punto
Rynaldo forsi dai cento guerrieri
A l'improviso, che non sa lor mente
Nè li costumi della esterna gente.

65. Fassi la piazza o veramente il campo
Fuori della cità sol mezzo miglio,
Et acompagna Zenodoro al campo
Ambi i guerrier; e il padre doppo il figlio
Ne va con le Regine inverso el campo,
Et seco huomini mena di consiglio.
Entrano in campo i dua guerrier insieme
Per corre i frutti del suo antico seme.

[Fº 116 vº] 66. Et scavalcati amenduo in piana terra
Ingenochiati drizzan gli ochi al cielo.
Disse Rynaldo: « O Dio, che cielo et terra
Fondasti et l'huomo con pietoso zelo
A tua imagin facesti et pur di terra,
L'alma coprendo col corporeo velo,
Deh, fa, Signor, l'abbatimento nostro
Non privi nui del celeste chiostro!

67. Se la pietà ti astrinse il tuo figliuolo
Quà giù mandare per redimer l'huomo,
Ch' in perpetuo devea con stento et duolo
Pagar la pena del vietato pomo,
O plasmator in ciel trino et un solo,
Habii quà giù pietà di nui, sì como
Del ladro havesti et non per sua virtute,
Et presta a l'alme nostre al fin salute.

68. Tu sol, Signor, conosci il cor humano,
Nè altro che tu di quel può dar giuditio.
Peccator son, tu 'l sai, sollo io ch'in vano
Ho speso il tempo fuor del tuo servitio,
Et qual fedel et perfetto christiano
Io non ho usato il mio debito uffitio.
Però, Signor, perdonami ogni errore,
Ch'i' son contrito et humile nel core. »

69. Dicea Guerrin: « Signor del paradiso
Che 'l ciel creasti et ciascun elemento,
Per tua pietà non far ch'io sia diviso
Dal tuo celeste et santo pavimento,
Quando sarà il mio mortal corpo ucciso,
Presta a questa alma uscir del gran tormento,
Onde uscì già lo imperador Traiano
Per l'alta prece del Pastor Romano.

70. Tu sai che non combatto hora per boria,
Ma sol combatto per servar la fede.
Però non mi privar della tua gloria,
Non mi far de l'eterno danno herede,
Habii del tuo figliuol ferma memoria
Che col suo sangue vuol salvar chi crede.
Tu sai ch' io credo et ch' io son battezato,
Sì che non mi privar del tuo bel stato. »

[F° 117 r°] 71. Surser doppo la brieve oration loro,
Chiedendosi l'un l'altro humil perdono,
Et quai fratelli in bocca si bascioro,
Di che s'ammira Zenodoro il buono;
Et, poich' in sella ambi saliti fuoro,
Gli araldi con le trombe diero il suono,
E i cavallier si vennero a iscontrare
Con due gran lance ch' ivi fer portare.

72. Eran le lance sì nervute et grosse
Che nulla se ne ruppe al primo tratto,
Ma furon sì crudeli le percosse
Ch' ambi i corsier si affisero di fatto.
Nullo dei cavallier punto si scosse
Di sella, ma s'amiran di questo atto
L'uno de l'altro et massime Rynaldo
Che stia quel giovinetto in gli arcion saldo.

73. S'arrizzano i cavai, tornano al segno
A rifferirsi l'uno et l'altro sire,
Et ciascheduno fa fermo dissegno
L'uno in la testa de l'altro ferire.
Fa lo strumento suo l'araldo pregno
Di fiato aciò che 'l suon si habia ad odire.
L'uno et l'altro campion punge il cavallo
Et vanosi a scontrar senza intervallo.

74. Si ferero i guerrier ambi alle teste,
Ma ciaschedun loro elmo è tanto fino
Che segno non le fanno ambedue queste
Lance, nè il sir Rynaldo nè Guerrino
Punto si piega o crrolla, et par che reste
Ciascun qual sasso immoto; e il palladino
Si ammira forte che un sì giovinetto
Sia sì gagliardo et l'elmo sì perfetto.

75. Sa quanto val quel elmo ch' egli porta,
Che già fu di Mambrin, ma non sa quanto
Vaglia quel di Guerrin, nè che l'accorta
Sefferra già il facesse per incanto
Far a Vulcan, et poich' ella fu morta
Come odirete forse a un altro canto,
Alle man pervenisse di Guerrino
Nel tempo ch' egli fu detto Mesquino.

[F° 117 v°] 76. Ruper negli elmi i cavallier le lance.
A l'uno et a l'altro in man l'altre si danno
Et van sì uguali et giuste le billance
Ch' a tutti i spettator gran stuppor danno;
Et tornansi a ferrir ambi alle pance,
Et qual le prime le seconde fanno
Ch' in pezzi vanno et fu veduto un stelo
Che per iudicio altrui salì nel cielo.

77. Fu lo stelo osservato da un che 'l vanto
Di veder lungi a l'aquila ha simile,
Nè in giuso ritornò quel fine a tanto
Che la giostra durò sempre virile,
Et doppo visto fu venir con quanto
Nel corso ha di prestezza il Gange o il Nyle,
Et, quando cade giù, tutto si serra
Per gran furor dentro la dura terra.

78. In questo mezzo che 'l troncon giò in alto,
Più de altre dieci lance furon rotte,
Et accresceva ogni hor fra lor l'assalto.
Sentiansi ogn' hora ribombar le botte.
Non fu mai fera in qualche alpestro salto
Coi cacciattor da dirupate grotte
Cacciata, nè con impeto et furore
Qual questi orsa voltosse al cacciatore.

79. Non potean più i campion, non più i destrieri
Lancia portar nè correr per la polve.
Sudano sotto l'armi i cavallieri,
In sudor il cavallo si rissolve
Di Guerino et di l'altro, et i regi altieri
Voglion che faccian triegua, et poi si solve
La quistion lor dopoi certo intervallo,
Et che si muti ognun di lor cavallo.

80. Si fa triegua fra lor sol per mezza hora,
Presta lor Zenodor du' altri cavalli
Et quanto puote i cavallieri honora:
Con confetione et ber di sua man dàlli.
Il vechio padre similmente ancora
Honor et riverenza immensa fàlli,
Et Doralice mostra gentilezza
Che 'l volto asciuga lor con tenerezza.

81 Rifrescati i guerrier, senza staffare
Il piè, salta Guerrin sopra gli arcioni
Del dato a lui destrier, poi si fa dare
La mazza ai suoi legata, et con i sproni
Punge il destriere et fallo maniggiare
Per pruovar s'è del numero de' buoni.
Conchiudon con le spade in man pruovarsi
Et con le mazze po' al dassezzo darsi.

[**F° 118 r°**] 82. La spada di Guerino era incantata,
Incantato ha l'usbergo et la corazza
Et ne l'acqua di Stige temperata.
Similemente il bel elmo et la mazza
Et tutta la sua persona era fatata,
Eccetto il manco piede, et fu di razza
Regia come udirete in altro luoco,
Ch' or son sforzato di lassarlo un poco.

83. Vuo' lassarvi Guerrin, lasciar Rynaldo,
Che faccian con le spade il lor devere
Et mostrarsi ciascun negli arcion saldo,
Et ritornare alle prudezze altiere
Del re Cyrcasso che quel stuol ribaldo
Di Sarpedonte con sua forza fere
Quanto più puote, et dà lor tanta briga;
Pur vincer senza aiuto in van fatiga.

84. Vi dissi già che 'l conte havea promesso
A lui non aiutarlo, che havea chiesto
Che sol combatter le fusse concesso
Con tutto il stuol, benchè ciò malhonesto
Al conte par, et però non se è messo
Aiutarlo, per ben che assai molesto
Le sia veder quel re combatter solo
Con quel maligno e esorbitante stuolo.

85. Parle vergogna di tener a mente
Et vergogna d'entrar nella batt[a]glia,
Ma quando vede scender quella gente,
Che già dissi coperta a piastra et maglia,
. Manda il satiro ardito prestamente
A dir al re che tanto se travaglia,
Se vuol ch'egli entri a darle ormai soccorso.
Risponde : « Non », et fa qual ferito orso.

86. Fa come un orso contra a quei latroni
Tagliando mani, gambe, braccia et teste,
Et qual stordito gitta fuor d'arcioni
Tanto ha le mani poderose et preste,
Dietro li scappan di certi burroni
Alcune genti che li fur moleste,
Et fanli tanta guerra et dietro e inanzi
Che seco par che 'l re poco più avanzi.

87. Se accordarono al corso quattro insieme
Con quattro lance adosso a Sacripante,
Et quanto ognun più può tanto più prieme
Contra quel re ; però il signor d'Anglante
Della promessa che le fece geme
Dubbiando della morte d'un prestante
Et genero[so] re gran cavalliero,
Ch' a suo dispetto è fatto prigioniero.

[F° 118 v°] 88. Vedendo il conte il re delli Cyrcassi
Esser prigione da color menato
Inverso Riocastello, più non stassi
Cheto, ma suona il suo corno pregiato,
Che fa affretare a Brigliadoro i passi,
In man prendendo il brando infuriato.
Fa che 'l Fauno stia in gardia, et poi richiede
Tutti quegli a battaglia ch' egli vede.

89. Menano pria il prigion dentro al castello
Ch'a loro era vicino, et doppo riede
La turba et dice a questo nuovo augello :
« Qual se apparechia darsi in nove prede
Ha fatto con quel corno un suon sì bello
Che fa della bontà del corno fede.
Havren il corno et chi 'l suonò con esso,
Poi per piacere il sonaren nui spesso. »

90. Quando Orlando tornar vede costoro
S'alegra, et strenge in pugno Durrindana,
Et doppo punge il fianco a Brigliadoro,
Et dice : « Or quà venite, gente strana. »
Al sir si rapresenta un brutto Moro
Che cavalcava una morella alfana ;
Era costui dei più gagliardi che ivi
Rimaso fussi infra quegli altri vivi.

91. Di cento ben quaranta occisi haveva
Con la sua mano il re di Circassia,
E tutta questa compagnia teneva
Quel Moro in capitan che signoria
Haveva et egli, ma non possedeva
Il stato, che comessa havea follia
Contra Agramante, da chi fu privato
Essendo al suo gran re maligno e ingrato.

92. S'era ridotto poi con Sarpedonte
Ch'accettava assassin, ladri et sbanditi,
Ma quando alla presentia fu del conte
Et vidde i tersi arnesi et li polliti
Guarnimenti del sir, con la sua fronte
Sfacciatamente disse : « I toi forbiti
Arnesi mi darai con il cavallo,
Quì dismontando giù senza alcun fallo. »

93. Cui disse il conte: « Il mio caval non porta
Villan sopra di se, nè le mie armi
Vestono alcun poltrone, et non comporta
Mio honor che per te scenda et mi disarmi,
Ma lasciarmi le tue ti riconforta,
Over per forza o per amor pur darmi
Questa giumenta per le mie bagaglie,
Che non ti salvarà in queste battaglie.

[F° 119 r°]94. Tu sei venuto certo a un certo tempo
Che ritruovar non si potrà il migliore,
Ma forsi ti parrà troppo per tempo
Esser quì giunto, che d'ogni tuo errore
Ti purghi con mia mano adesso è il tempo ;
Il tempo è trarti hoggi di vita fuore
Et di tua mille error purgarti a un tratto,
Massimamente di quel ch 'oggi hai fatto.

95. Rendetemi il prigion d'hoggi et la dama
Che già più giorni fa prigion tenete
Su nel castel, se vostra vita brama
Starsi nel mondo, o del castello havete
Sempre a gioir voi tutti con più fama,
Desiderate, over se pur volete
Nostra amicitia, che vi può giovare,
Et il contrario inimicitia fare. »

96. Parlava il sire a tutti che sessanta
Eran quei cavallier, anzi assassini,
Ivi tornati senza li quaranta
[Ch']uccisi havea quel re fra quei confini;
Et quando il conte vidde tutta quanta
Ivi la gente ch' alli pellegrini
Faceva ingiuria et che menar non vuole
La dama e il re, disse queste parole:

97. « Se battaglia volete ad uno ad uno
I' son contento, et se volete tutti
Meco insieme provarvi, alcun digiuno
Non partirà senza gustar miei frutti,
Ma fian sì accerbi ch' increscerà a ognuno
Di quei ch'alle man meco fian condutti. »
Il Mor sol vuol provarsi col guerriero
Per haver sol quel armi et quel destriero.

98. Aciò se accosta tanto sotto il conte
Che li spezzò la lanza e con la spada
Per fino al mento le spaccò la fronte,
Et così morto cadde in su la strada.
Doppoi si aventa a quei ch'a piè del monte
Erano scesi per non star a bada.
Tutti gli affligge et tutti li martella
Con Durrindana et fa cader di sella.

99. Tanto subitamente il sir li strinse
Con gran furor che 'l capitan, vedendo
Lor sì presto morir, il cor gli avinse
Tanto timor, tanto suspetto horrendo,
Che morte in la lor anima dipinse
Mentre eran vivi il caso aspro et tremendo
Vedeno i colpi grandi et smisurati
Che uscivan lor di man crudi et spietati

[F° 119 v°] 100. Scrisse Turpin, benchè impossibil pare,
Che dieci a un colpo ne tagliò a traverso
Armati tutti a un semplice voltare
Di Durrindana con uman riverso.
Chi nol vol creder, vadalo a cercare,
Ch' io son christian di buona fede asperso,
Et credo questo et più se più mi lice,
Massimamente a quel che Turpin dice.

101. Dice Turpin che non vi stette un' hotta
Che tutti quei sessanta Orlando uccise,
Et doppo sonò il corno una altra hotta
Sì forte che crudel paura mise
A quei di Rio-Castel, che tutti in frotta
Presero l'armi, et Sarpedon divise
Li cento che teneva et mandò fuore
Sol per veder chi fa tanto romore.

102. Andava Orlando per quella foresta
Molto assentito, et fa la guardia buona
Il Fauno, et il corrier vede la festa
Et di tal pruove al compagno ragiona.
Rivolge et quinci et quindi il sir la testa
Per veder se ritruova più persona,
Et sente il Fauno che gridando dice:
« Ecco gente del monte alla pendice. »

103. Erge alla piaggia gli occhi il sir et vede
Cinquanta cavallier tutti coperti
Di lucide armi, che fan chiara fede
Questi ne l' armi esser franchi et esperti.
Il sir d'Anglante visti lor si crede
Haver seco battaglia; essi scoperti
Vedendosi si fermano alla costa
E in dietro mandano un con la risposta.

104. Non eran ladri questi, a dir il vero,
Benchè vivesser delle tolte prede.
Era ciascun di lor bon cavaliero
Tal che ne l' armi nullo a l'altro cede;
Ognun di lor brama esser il primiero,
Ma a nullo Sarpedonte ciò concede
Ch' un capo delli buon che vuol pruovarsi,
Qual con gli altri così spera salvarsi.

105. E al conte gentilezza usa custui.
Vedondol senza lancia, due ne tolle
Et pianamente poi si accosta a lui
Con parlar bello, gratïoso et molle,
Dicendo: « Poichè giostrar amendui
Habian, prendi una lancia et non si crolle
D'animo alcun, ma, chi pria casca in terra,
Sia perditor nè possa hoggi far guerra. »

[F° 120 r°] 106. Al conte piace il patto et però prende
La lancia ch'egli giudica più fiacca,
Et d'amor verso il capitan si accende,
Cui così parla prima che si attacca:
« Vorrei saper chi sei, se non ti offende
Forsi il mio dire, innanzi che si stracca
Meco la tua persona in giostra indarno,
Che a te simil di quì non vidi a l'Arno. »

107. « Signor, i son Christiano, et fui quì preso
Con una diva mia fra l'altre belle
Belissima, rispose, et questo peso
Mi diede Sarpendonte delle felle
Usanze padre; che quando fui reso
Quì a lui promisi, per chi fe le stelle,
Combatter sempre ad ogni sua richiesta
Et nacqui già di casa Malatesta.

108. Aciò che sapi il mio gentil paese,
In Italia è, fra il Rubicone e Isauro.
Da Cadmo già la mia stirpe discese,
Nota per sua virtù dal bel Pò al Mauro.
La donna mia per sue divote imprese
Volendo ir al Loreto oltra il Methauro,
Da certe fuste il nostro picciol legno
Fu preso di nui carco et d'oro pregno

109. Et poi fummo condotti in Barberia,
Et Sarpedonte a quei nochier ci tolse,
Che 'l mar lassando presero la via
Per terra, come il mal destin mio volse.
Così prigione con la donna mia
Con giuramenti esser fedel mi avolse,
Et io obrigaimi per poter gio[i]re
Della donna, cagion del mio martire. »

110. Hebbe il conte pietà di quel gentile
Campion et della sua crudel disgratia
Per l'atto usato a lui tanto virile,
Et aquistó con seco buona gratia.
Poi dimandolle con parlar humile,
Se quella donna che lo strugge et stratia
Si ritruova prigione in Rio-Castello,
Figlia de Gallafron spietato et fello.

111. Roberto, che così quel nomato era,
Disse che una regina del Cathaio
Era di Sarpedonte prigionera,
Che al mondo di beltà non truova paio.
Angelica nomata, et quasi vera
Angeletta dal ciel con l'ochio gaio,
Intatta riservata, perchè spene
Di premio grande Sarpedon ne tiene.

[F° 120 v°] 112. Suspira il conte et senza far proemio
Disse : « Hor su, neccessaria hoggi la giostra,
Del riscatto di Angelica hoggi il premio.
Intendo portarle io per questa in nostra
Fede christiana et con mia man nel gremio
Porlo di chi tien questa gente vostra
Sol data per far mal, et farle peggio
Se fia da presso quel ch' io lungi veggio. »

113. Poi pigliano del campo quanto basta
Ambi i guerrier, e i spron pongono al fiancho
Dei destrier, arrestata havendo l'hasta,
Qual ciascun ruppe come ardito et franco.
Poi con il brando l'uno l'altro tasta,
Cercando di far rosso il cuoio bianco,
Ma quanto puote il conte con rispetto
Mena di piatto spesso in su l'elmetto.

114. Pur fu sì poderoso il colpo et certo
Ch' uscì del forte braccio, ch' in su l'herba
Per ben che l'elmo fusse duro et erto,
Con pena cruda, dolorosa e acerba
Cadde il gentil magnanimo Roberto.
Doppo, con ira, alla torma superb a
Si vuolge ratto l'orgoglioso Orlando
Col nudo, forte e ancor sanguigno brando.

115. « O vi rendete a me, disse, o la morte
Havrete tutti hoggi per la mia mano,
Nè restarà di voi chi a pena porte
La nuova al vostro sir malvagio et strano,
Perchè vorrà giustitia et vostra sorte
E il viver del sir vostro rio et villano
Ch' oggi cadiate sotto il brando mio,
Perchè il giuditio a voi ne vien da Dio.

116. Doppo il peccato vien la pena atroce
Che de l'eterno Idio cosl procede.
Il giuditio immortal, l'ira feroce,
S'un tempo aspetta, et queto un tempo siede,
L'ira è piu grave quanto è men veloce
Et tanto più mortal il colpo fiede.
Maggior supplicio aspetta chi più tardo
Di Giove agiunge il fulminoso dardo,

117. Niscium risponde al conte, anzi in battaglia
Si pongon tutti, et ei vedendo adira.
Si comuove con impeto et trav[a]glia
Dà a lor crudel pei colpi ch' a lor tira.
Qual ferito orso Brigliador si scaglia
Con morsi et calci, et il bon conte mira
Non si lasciar di dietro alcun venire
Che a tradimento non l'habia a ferrire.

[F°121r°]118. Ma tanto ben con l'honorata spada
Li strenge insieme, che nisciun se arischia
Uscir di schiera over prender la strada
Verso il castello, perchè li cimischia
Sì ben costui et sì li tiene a bada,
Che tutti stretti insien fanno una mischia ;
Ma il conte questo fer, quel altro uccide
Et a chi spalla, a chi una coscia 'ncide.

119. Mentre che il conte i cavallier martella,
Va Sacripante nel castello intorno,
Vedendol tutto quanto in questa e in quella
Parte, sol per veder quel viso adorno
Desiato d'Angelica la bella,
Ma lei non vidde in tutto quanto il giorno
Che veder non si lascia la regina,
Se non da Sylvia bella et da Faustina.

120. Portava quello annello sempre in bocca,
L'anel che le invisibile rendeva.
Alcun la sua persona mai non tocca,
Se non Faustina, che li con[ce]deva
In serva chi la chiuse entro la rocca,
Di la qual ella uscir certo poteva.
Non vuol perchè sapea, s'ella vi stava,
Che Rio-Castello un dì si rovinava;

121. Et che qualche campion di fama degno
Havria per lei mostrato il suo valore,
La forza, l'arte, la virtù, l'ingegno:
Ciò le pronosticava il proprio core.
Vidde ella Sacripante et fe dissegno
Parlarle, et poi dubbio hebbe che 'l peggiore
Fusse per lui, però mostrar non volle
A lui l'aspetto che lo anel li tolle.

122. Privo è de l'armi il re delli Cyrcassi
Nè può per modo uscir di Rio-Castello,
Perchè alla porta grande guardia fassi,
Ma in dolor ha del destrier suo snello
Che in podestà d'altrui vede che dassi,
Onde bastemi il luogo inico et fello,
Et suspirando va in questo e in quel luogo,
Tutto avampato d'invisibil fuoco.

123. Anco ha più pena, che non vede mai
Angelica per chi fatto è prigione.
Del truovato corrier si duol assai
Et chiamal tradito[r] empio et ladrone,
Et fra se dice: « Altro huomo ancor più mai
Non mi gabbò, se non questo ghiottone.
Dato ad intender m'ha quel che non era
Per prigion farmi in questa rocca altiera. »

[**F°121v°**]124. Ne val se questi dice a Sarpedonte:
« I' sono re, dammi la libertade »,
Che 'l tyranno crudel unqua la fronte
Non vuol mostrarli con benignitade;
S'egli nel core di diamante un monte
Havesse, non havria più crudeltade.
Vuol che 'l re giuri di esserli vassallo
O che fra tre dì muoia senza fallo.

125. In questo mezzo il coraggioso Orlando
Et teste et spalle et braccia et gambe tronca,
Col fiero orgolio et col quel forte brando
Questo et quel manda nella Stigia conca.
Roberto, che cascò, si rizzò quando
Sua gente fu più che la mezza tronca,
Nè più combatte, perchè non posseva
Quel giorno più, come promesso haveva.

126. Però si tira in parte ove la vista
Alla battaglia può tener diritta,
Et vede Brigliador come calpista
La turba lassa, mischinella, afflitta,
Et vede come bene il guerri[e]r pista
Questa et quella altra testa et fa sconfitta
Di quelli cavallier che paion zebe
Da più lupi assaliti in sterpi et glebe.

127. In poco spatio tutti il sir pregiato
Manda a truovar la lora antica madre,
Che un non rimase al meno che stroppiato
Non fusse et tornar possa a l'altre squadre,
Come pria si partì ; del che admirato
Roberto resta, et al superno padre
Gratie rende sfinite, che rimaso
Egli sia vivo in tanto estremo caso.

128. Prigion si rende al valoroso sire,
Nè vuol più solo nel castel tornare.
Le duol di Sylvia più ch'io non so dire,
Ma si vergogna al conte appalesare,
Al conte, et dubbia per dolor morire
Non possendo sua diva seco trare,
Ma quel che ne seguì, signor mio caro,
Vi fia in questo altro canto aperto et chiaro.

CANTO UNDECIMO

[F° 122 r°] 1. Ogni peccato penitentia aspetta
Ne può l'ira divina alcun fuggire.
Zoppa non è, se ben non corre in fretta,
Nè si tolle però per differire,
Anzi è più grave poi; se non assetta
Da l'error suo il peccator fuggire
Et inalzarsi al ciel con l'intelletto,
Del gastigo ne vien più grave effetto.

2. Ma, se 'l proposto rio muta il mortale,
Muta il monarca eterno la sentenza,
Et, se pur segue il suo sfrenato male,
Manda col tempo quel la penitenza
Et commette il punir in man di tale
Che spesso non se n' ha la conoscenza.
Ninive grande ne può dar l'esempio
Et del contr[ar]io Egitto il duro scempio.

3. Nabucodonosor, dopo i sette anni
Che 'l fien mangiò, pentito del suo errore,
Meritò gratia dai superni scanni;
Ma, perchè Faraone indurò il core,
Hebbe dal sommo Idio doppoi più affanni
La morte, ai corpi nostri ultimo orrore,
Col popul suo dentro el Sanguigno Mare,
Che un sol da quello non puotte il piè trare.

4. Tal hor per un peccato d'un huon solo
Punisce una provintia et tutto un regno
La divina ira, et presta estremo duolo,
Tanto prende spiacer, tanto ha gran sdegno
Del peccato; et di ciò l'Hebraico stuolo
Ne vidde il chiaro et manifesto segno,
Quando la donna tolse il re di Uria
Che n'hebbe il popul poi la pena ria.

5. Hor intervien che Sarpedonte il rio
Fatto ha il peccato et li soi cavallieri
Per man del conte n'han pagato il fio,
Nè lor giovò ne l'armi essere altieri;
Ma non fia ancor dato el tyranno a oblio,
Che gli error suoi non son tanto leggieri
Ch' uscir se ne habia ei sol con l'altrui danni,
Ma morte è per haverne oltra gli affanni.

6. Se Dio servò Davit infra gli Hebrei,
Fu la mercè di lui che 'l cor le punse,
Perchè era buono, et per contrario rei
Tutti color che dalla vita sgiunse.
Al re non perdonò di Jebusei,
Che per man delli Hebrei tutti consunse,
Et così i Ferezei, i Gabaoniti,
Che coi populi furo i re puniti.

[F° 122 v°] 7. Restava stupefatto il bon Roberto,
Il Fauno col corrier era stordito
Vedendo il conte cavallier sì esperto
Per il fracass[o] di sua mano uscito;
Nè le pareva ancor tal caso certo,
Benchè hanno visto ch'un guerrier sì ardito
Sol comesso habia in così tempo brieve
Escidio tal a cento altri non lieve.

8. Haveva Orlando già, come i' narrai
Ne l'altro canto, quella compagnia
Delli sessanta et poi di cento assai
Trattata mal; ma l'alta cortesia,
Ch'in degno cavallier non manca mai,
Fa che Roberto libero hoggi sia
Da quel furor di morte, dal macello
Che facea Orlando a quei di Rio-Castello.

9. Lassa il corrier la sua giumenta et prende
Un bon corsier che francamente el porti.
Il Fauno ancor il piè caprinno stende
Ove jaceno in terra i corpi morti,
E, se cathena d'oro o anel comprende,
A se la aroggia, et sempre tiene acorti
Gli ochi fedeli intorno riguardando
Ch'a l'improviso non si assalti Orlando;

10. Che non si assalti Orlando, che va ratto,
Et quanto puote Brigliador di trotto
Sprona, con desider giunger di fatto
Suso al castello per posser far motto
A Sarpedonte et per purgarlo a un tratto
Di mille errori et farle dar tal botto
Qual non si crede, et con ferro et con fuoco
Ruvinar tutto quel maligno luoco.

11. Giunto alla porta fortemente suona
Il conte il corno e a Sarpedonte chiede
Fiera battaglia, cui l'orecchia intruona
Quel alto suon, et fuor guardando vede
Sarpedonte colui che 'l corno intuona
Col fiato, et che sia Orlando non si crede,
Ma bene il crede Angelica la altiera
Et Sacripante che ir libero spera.

12 Se era la notte riposato il conte
Et da Roberto del luogo informato
Et della gente che ivi Sarpedonte
Seco have seppe, il che le fu assai grato.
Sol cento cavallier con forze pronte
Haversi quel tyranno riserbato
Intendendo, fu lieto, et la mattina,
Comme ho detto, trottando il sir camina.

[F° 123 r°] 13. E' suona, invita alla battaglia et sfida
L'empio tyranno che su da alto mira.
Già nel castello si molesta et grida
A l'arme, et nelle trombe il fiato spira.
Ei, che aspetta di fuor, ode le strida,
Et inverso la porta si ritira
Col brando in man ne l'altrui sangue tinto,
Da zelo ardente et sdegnosa ira spinto.

14. Stava la porta chiusa, quando il suono
S'udì del corno rimbombar, che 'l sole
Non si era mosso al formidevol tuono
O ad ascoltar di Orlando le parole,
Ma di Tython con la fanciulla il buono
Phebo posava come spesso suole,
Nè suol callarsi imprima il forte ponte
Che lievi il sol, che non vuol Sarpedonte.

15. Chiama il tyranno i suoi tutti a consiglio
Et chiede lor parer quel che far debbe.
Certi ch'uscir feriti del periglio,
Disser come il guerrier maltrattato hebbe
Tutta la compagnia cui molto increbbe,
Et fra tutti costor puose scompiglio
Delli feriti il dir massimamente
Che da quel sol due compagnie fur spente.

16. Questi altri cavallier di Sarpedonte
Eran fidati amici et servitori,
Et quando inteser tanti stratii et onte
Fatti a quegli altri et prima ai rubbatori,
Non mostrano più lieta l'alta fronte
Perchè paura preme loro i cori.
Non san che consegliar contra un tal sire
Che sol fe tanti con sua man morire.

17. Pur se ritruova in corte del tyranno
U[n] che per tempo e esperientia saggio
Era, a cui dispiaceva il grave danno
Che ai viator facevasi et l'oltraggio.
Vedendo il signor suo posto in affanno
E ai cavallier mancar forza et coraggio,
Del suo signor ne l'animo si duole,
Poi consegliando disse tai parole :

18. « Io son già vechio et ho la barba bianca,
Et invechiato in questa vostra corte
L'animo è bon, se ben la forza manca,
Nè temerei per voi ogni cruda morte.
Fra nui non veggio, ai mè ! persona franca
Che contra quel guerrier esca le porte,
Il che vien dalla vostra conscientia
Che 'l tempo vede di sua penitentia.

[F° 123 v°] 19. Ben è cieco colui che 'l giorno chiaro
Non vede, bene è privo di dolcezza
Quel a chi il myele in bocca par amaro
Al guasto gusto, et privo è di alegrezza
Chi non conosce lo suo affanno raro,
E chi è villan la vera gentilezza
Conosce poco, et chi l'ira divina
Non stima in brieve il suo stato rovina.

20. Quel Alessandro che del mar profondo
Le vestigie cercò, le genti perse,
Domò gli Arabi, i Greci et più del mondo
Paesi soggiogò vincendo Xerse
Et l'Asia quasi tutta pose al fondo,
Se medesmo esaltando al basso perse,
Che chi non stima Dio, non è stimato,
Ma vien punito come a quello ingrato.

21. La ingratitù tanto dispiace a Idio
Che ne dimostra a tempo aspra vendetta.
Sarpedonte, il tuo avo, o signor mio,
Signor non nacque et poi fu fatto in fretta
Principe a questo castello aspro et rio,
Che si dicea pria Rocca Benedetta,
Et, doppo il rio costume del tuo padre,
Mutato ha il nome per le genti ladre.

22. Fu tristo l'avo tuo, ma fu più tristo
Il padre tuo, et tu in tristitia avanzi
Amendua loro, et l'uno et l'altro ho visto,
E Oldrado sai che morto fu pur dianzi
Per le tristitie sue, de' quali aquisto
Maggior hai fatto tu per dinanzi.
T'ho detto il ver, tu l'hai havuto a male
Et portatomene odio aspro et mortale.

23. Tu sai che tu occidesti quel bon vecchio,
Quel bon vecchio Soran, padre d'honore,
Ch'era d'ogni virtù lucido specchio,
Specchio di fama la qual mai non muore,
Della cui morte ognun ha pien l'orechio.
Senza cagion ma pel lascivo amore
Che portasti a Lita, non ella volendo
Consentir, festi lo homicidio horrendo.

24. S'io voglio e' tua peccati ad uno ad uno
Raguagliar tutti, non ci basta il giorno.
Basta che di virtò tu sei digiuno
Et d'ogni vitio glorioso e adorno.
Tu sei venuto in puzza a ciascheduno,
Che è la tua fama a ogni contorno
Nota e i tuoi brutti et ribaldeschi esempii,
Che alli innocenti dai spietati scempii.

[F° 124 r°] 25. Quel cavallier, che là difuori aspetta,
Sapii che è messaggier da Dio mandato,
Che vien per far contra di [te] vendetta
Di ciaschedun tuo orribile peccato,
Ch' un non posseva tutta quella setta
Uccider solo, se non gli era dato
Di sopra, perchè el sangue sparso in terra
Da te contra di [te] chiede Dio guerra.

26. Ma volendo tal guerra tu fuggire,
Vedi di darti in mano al cavalliero,
Con patto pria di non ti far morire,
Che ciò impetrar forsi ti fia leggiero.
Così potrai tua morte differire
Et di questi altri tuoi, se quel guerriero
È huon gentil, magnanimo di core,
Come è ne l'armi grande il suo valore. »

27. Voltasi Sarpedonte a un giovinetto,
Cui la prima lanugine infiorava
Il chiaro viso di leggiadro aspetto,
Et quel che in ciò le pare adimandava.
Non havendo del vechio alcun rispetto,
Presontuosament sì parlava :
« Un che vien vecchio perde il sentimento
Et seco la ragione in un momento

28. Al vechio manca il natural calore
Mancando il sangue, et mancali la forza,
Et senza forza non ha più valore
L'animo usato, et imperò si sforza
El vecchio consegliar, perchè nel core
La fiamma del posser tutta si smorza,
Quel ch' a l' homo è disnor, quel ch' è viltade,
Sotto color et spetie di pietade.

29. Li ladri sempre mai stanno in paura,
Et la paura genera viltade,
Et la viltà di se la poca cura,
La poca cura a se la crudeltade.
Vince lo ingegnio poi fuor di misura
Dove ordine non truova o sicurtade
D'animo ardito et forte, et però questi
Tanti n' ha ucciso et tanti ha fatti mesti,

30. Quei che ladri non furo, et furon venti
Più dal timor che dalla crudel spada,
Et però in poco tempo furon spenti;
Ch' è ben ragion che con paura cada
La viltà estrema, nè val argumenti
Far che tal cosa da Dio solo accada,
Che vil sarebbe il divino intelletto
Havendo cura di sì poco effetto.

[**F° 124 v°**] 31. Convien se aiuti l'huon da se, se vuole
Che Dio l'aiuti, che l'aiuti il cielo.
Però, signori, se le mie parole
Terrete voi, come dico io, con zelo,
Uscirem tutti pria che lievi il sole,
Con l'animo gagliardo et con il telo
Che morte presta, et io di quel che é fuore
Vantomi con mia man cavarli el core.

32. Et poichè te, signor, sfida a battaglia,
Se mandi me farò lo effetto solo.
Se questi à morta quella vil canaglia
Che la più vil da l'uno a l'altro puolo
Mai non fu vista, tanta gran travaglia
Darò a colui che morto sopra il suolo
Farollotti veder, se 'l brando mio
Me aiuta, o voglia, o pur non voglia. »

33. « Non piaccia al ciel, rispose Sarpedonte
Ch' io mandi te per mio scambio alla morte,
Che, se patesti ingiurie, stratii et onte,
Sarebbe il mio morir più accerbo et forte;
Et, s'io scampassi mille anni la fronte
Non havrei mai più lieta, et, se per sorte
Volesse altrui pigliar questa contesa,
Da me havrà premio grande della impresa. »

34. Lievasi un altro ardito cavalliero
Et dice : « È detto assai, ma detto è nulla.
Sapete ch'eri fu preso un guerriero
Che per il castel nostro si trastulla
Et per tutto ricerca quello altiero,
Mirando hor questa, hor quella altra fanciulla.
Rendiangli l'armi et il cavallo ancora,
Se vuol combatter con quel ch' è di fuora. »

35. Non era conosciuto Sacripante
Per nome nè per re nè per qual era,
Ma solamente per guerrier errante,
Che ciò mostrava in tutta sua maniera,
Et sua persona dal capo alle piante
Si mostrava magnanima e altiera.
Fu da ciascun guerrier ben giudicato
Esser valente, et però fu chiamato.

36. Cui disse Sarpedonte : « O ti conviene
Con quel campion di fuor battaglia havere,
O gustar morte con accerbe pene,
Quando manchi hoggi far il tuo devere;
Et, a ciò possi adoperarti bene,
Ti si darran tue armi et tuo destriere,
Ma primamente ti convien giurare,
Havendo la vettoria, ritornare. »

[**F° 125 r°**] 37. Rispose il re: « Non so per qual cagione
Voi mi vogliate a tal impresa porre;
Non ci è nisciun di voi che gran campione
Non sia da esser opposto al grande Hettore.
Quando voi mi direte la ragione
Ch'io possa sopra me tal peso tuorre,
Il pigliarò per vostro salvamento,
Essendoci il mio honor col giuramento.

38. Ma non veggio io ch' io possa in alcun modo
Prender sopra di me questo alto peso.
Forsi che nel consiglio è qualche frodo,
Se fia ben da ciascun di voi compreso.
Vero è che del combatter sempre i' godo
Quando di guerra i' veggio il fuoco acceso,
Ma hor combatter non posso con mio honore
Che mi è compagno quel che sta di fuore.

39. Vi giuro ben che, se voi tutti insieme
Volete uscir, non esservi molesto,
Nè far che di me possa prender speme
Vostro nimico, né giovarle in questo,
S'io ben potessi, che 'l pensier mi preme
Sempre di quanto è sol giusto et honesto,
Nè mi vedrete mai se non pigliare
Guerra che con ragion si possa fare. »

40. « Donque per te si fa per quanto i' veggio
Questa battaglia, » Sarpedonte disse.
Cui il re rispose: « Sol per tuorti il seggio,
Per levar li furacci et tante risse
Che qui si fanno, a ciò non siegua peggio
Ai cavallier che passan, costui fisse
Sol nella mente questa impresa forte,
Arder questo castello e a te dar morte. »

41. « Quel che destinato è, convien che sia,
Disse il tyranno, et imperò mi pare
Che s'armi tutta questa compagnia
Et vadisi costui fuor a truovare,
Et questo cavallier in prigion stia
Fin che lo venghi quello a liberare. »
Cosi pongon prigione Sacripante
Per uscir fuora contra el sir d'Anglante.

42. Ma lascianli costì fin che leviamo
Dalla mensa, dal fonte et dal giardino
L'Englese Astolfo et l'ardito Aleramo,
Et finisca la pugna il pro' Guerrino
Col bon Rynaldo, a ciò, quando torniamo,
Non ci diano più impaccio pel camino
Fin che non è distrutto Rio-Castello,
Dispetto al mondo e a l'alto ciel ribello.

[F° **125** v°] 43. Già vi lassai quei primi a l'ampia mensa
Refocilar le membra e i lassi spirti,
A' quali largamente si dispensa
Il grato cibo infra gli alori e i myrti,
Sotto bei pini d'una altezza immensa
Et di cipressi bei fine al ciel irti,
Con suoni et canti pien di harmonia
Che fan l'aura intronar di melodia.

44. Ancho gli augei che i soi canti ivi fanno
Fra gli aranci, li cedri et li limoni,
I venticei che la fresca aura danno
Ricrean molto le dame et i campioni.
Quivi non perde fronda in tutto l'anno
O per le fredde o per calde stagioni,
Ad ogni tempo et fiori et frutti quivi
Si veggon bei sugli alberi lascivi.

45. Nè ardor nè gelo al bel giardin molesti
Mai son per tempo alcun, nè grave pioggia
Mai ne i' truova' che 'l bel luogo infesti;
Ma, se vi vien con non usata foggia,
Soave è sì, se mai forsi vedesti
Acque lanfe cader da qualche loggia,
O da balcon di fiori un grato nembo,
Sparso con arte in qualche amato grembo.

46. Così ve imaginate che dal cielo
Grata rosata il bel giardino affiari,
Nè vedreste ivi un pur soletto stelo
Di color secco, et gli alberi son pari
Secondo il lor lignaggio, perchè el gielo
O il sol non offende ivi i bei ripari
Fatti con magister, fatti con arte
Tal che scriver non posso in le mie carte.

47. Delle torte hedre intorno l'ampie sponde
Con le foglie sì ugual che paion pinte,
Li spessi lauri con le amate fronde
Vi fan grate ombre di bei fior distinte,
Et del già detto fonte le chiare onde
Inaffiano le viol di rossor stinte,
I narcisi, i hyacinthi, gli amaranti,
Le rose, li ligostri, i belli acanti.

48. Perdono di Damaschi i profumieri
Coi lor grati, soavi, ameni odori.
Ivi son li genevri acuti et feri,
I mirti et li gelmin coi vaghi fiori,
Li cedri humili con gli aranci altieri,
L'alber d'Adone ivi è coi suo' licori;
Gli habeti, i faggi et le patenti palme
Vi fanno rezzo et delettevol calme.

[**F° 126 r°**] 49. Querce nodose, suvre, fargne et olmi
Fanno ivi ombre gratissime selvagge,
Et di nidi d'augei son gli alber colmi
Tortore, tordi, merle, piche et gagge;
Ma non potervi ben discriver duolmi
Come ne l'ombra il sol per ben che aragge
Non vie n'era, e il luogo fatto con tante arte
Non si può bene dimostrarvi in carte.

50. Poich' han mangiato i cavallieri et dame,
Van passeggiando in quel giardin soave.
Là veggon capriuol, quà fuggir dame,
Qui cervia isnella, ivi una lenfa grave,
Quinci conigli et quindi lepre grame,
Là altieri pardi et quà pantere prave;
Schirattoli, mustelle et armellini
Scappan dinanzi ai piè dei palladini.

51. Mufari veggion con camozze et zebe
Selvagge, tassi et listrici spinose,
Volpi, simie et mamon per dumi et glebe,
Et gli unicorni fere più famose,
Le hyene crude mal note alla plebe,
Di tutti altri animai più insidiose,
Con il castore et la fugace tygre
Machiata qual pantera a machie nigre.

52. Passeggiando pel luogo dolce et ameno
Giunsero dove un chiaro cumul d'acque
Fanno i rivi del fonte, ove il sereno
Collegio delle sacre Muse gi[a]cque,
Et quivi fanno un sì limpido sieno
Che buon spatio ai campion mirarvi piacque,
Che vi vedevan dalla cima al fondo
Gettato un soldo ancor che sia profondo.

53. Ben trenta palmo era alto, in quadro bello
Di cento et venti piedi era il laghetto.
Veggon dentro mirando in corso isnello
Natarvi il pesce con molto diletto,
Il carpion ricco et seco il poverello
Roviglione, et il rozzo porceletto,
La lampreda regale, il sturione,
La laccia et con l'anguilla il marsione;

54. La trotta che trottando per le lymphe
Et quinci et quindi impetuosamente
Discorre grata agli huomini e alle Nymphe,
Quando da San Donato vien sovente;
Il fiero luccio, et le medesme lymphe
Segue la tinca furibondamente;
Il cephalo, la scardafa et il squale
Con il barbuto barbo hor scende, hor sciale.

[F° 126 v°] 55. Indi partiti ne' frondosi rami
Veggon gli augei formar nidi diversi.
La merula col tordo par che chiami
D'altrui l'aiuto. Coi conformi versi
Mormorano i palombi et tortor grami,
Che par che ogni un alti suspiri versi,
Et Phylomena ancora gli acompagna,
Che del cognato si lamenta et lagna.

56. Infra gli ispidi dumi et sterpi umbrosi,
Il marito di Procne si conduole
Che i cari membri dei figliuol pietosi
Mangiando oppresse; et del figliuol del sole
Il bianco cigno i canti dolorosi,
Infra Phenisa et Lampetea et Phebea sole,
Si udivan far dove cadevon l'acque
Del fonte già che sì a Narciso pi[a]cque.

57. In un cespuglio si vedea il fagiano
Coprir la testa et dimostrar il resto
Tutto scoperto, et quindi il pavon vano
Che ad Argo tolse gli ochi, cui molesto
È il proprio piè veder: hor sopra il piano
Terreno, hor sopra un alber manifesto
Cantando stride; et di sua morte atroce
Si lagna la perdice in rauca voce.

58. Dalla cycala discacciar si vede
L'augel che feta l'uova in l'altrui nido,
Et le figlie ch' Anippe chiaro vede
Diventar piche, qual col strano strido.
Che vincano le Muse, ella si crede.
Fan su quegli alber lor loquace grido.
Così Corone, ancor che mai non tace,
Ivi si mostra stridula et loquace.

59. Da una sonora valle ai vaghi augelli
Senton che Echo risponde in vive voci,
Et aquile et falcon ligiadri et snelli
A lepri, a starni et a faggiani atroci
Si monstran con le prede, e i mischinelli
Ne' feri artigli seguono veloci
Lor volo in alto per dar loro il pasto
Col proprio corpo lacerato et guasto.

60. De molti più animai ch' io non vi narro
Era il giardin bellissimo riserbo,
Et disotto havea un barco più bizarro
Da un lignaggio di fere crudo e acerbo;
Qual viveva di carne et qual di farro,
Qual era humil d'aspetto, qual superbo.
Ivi era il stellion, che Cerere dea
Cercando la figliuola fatto havea.

[**F° 127 r°**] 61. Di Pasyphe era il desiato figlio
Quivi, con quel che vuolse Deianira
Tuor al marito per proprio consiglio,
E in tauro Acheloo quivi suspira
Superbamente, et pare che di piglio
Col corno dare et calpestar con ira
Voglia ciascuno et più mutabil fassi
Che Metra, et pur nel barco chiuso stassi.

62. Quivi il cignal di Meleagro il dente
Fero dimostra, et della Arcadia il re
Odiato dalle fere et dalla gente
Ch'a Giove humana carne a mangiar diè,
Ivi è, et Calisto misera et dolente
Ch'in orsa la gran dea rimutar fe,
Et satiri et centauri et eleffanti
Et di Cybelle li lion fiammanti.

63. Stannovi queste et assai altre fere
Tolte alla terra parte, et parte al cielo,
Per le virtuti magiche et altiere
Della Erinea Sybilla, et con un velo
Di seta ivi richiuse, che po' in vere
Mura si co[n]vertì, se qual Vangelo
È vera la scrittura di Turpino.
Dubbio non ho ch' è vero il mio latino.

64 Quando hebbero cercato il giardin tutto,
Visto i-lago fecondo et visto el barco,
Questo et quel alber di ciascun suo frutto
Coi rami quasi in terra pieno et carco,
Et parimente i fior, ciascun produtto
Tenea coi pomi, di quai nullo scarco
Si vede mai per autumo o per verno
Come fra nui quì, per voler superno;

65. Guatavano l'un l'altro con stupore
I campioni amirati di quel luoco,
Et la regina a lor fa grande honore.
Ragionando con seco a poco a poco
Gli aduce nel pallagio con amore,
Dove è ordinato un bello et vago giuoco
Del qual si dirrà poi, perchè Guerino
Mi aspetta con Rynaldo palladino.

66. Ve li lasciai che con le spade in mano
Cercan, doppoi che rotte havean più lance,
Diffinir la lor lite et sopra il piano
Poner l'un l'altro senza far più ciance.
Percuote l'elmo el sir di Montalbano
Al bon Guerrin, ma vanno le bilance
Sì giuste che vantaggio non si vede
Fra lor, quanto una mosca ha largo il piede.

[**F° 127 v°**] 67. Su l'elmo di Mambrin forte martella
Con l'incantata spada il buon Guerrino,
Ma sta sì saldo ognun sopra la sella
Che se ne meraviglia il palladino.
Si stancan sì che Doralice bella
N'ha pena al core et manda il suo bambino
Che seco havea, figliuol di Mandricardo,
A dimandar il suo fratel gagliardo;

68. Et dice a lui: « Non vedi, o Zenodoro
Che quei non ponno hor mai più alzar le braccia?
Dui guerrier non fur mai simili a loro.
Deh, fa che fra lor triegua almen si faccia!
Quivi non si combatte il vello d'oro.
Però fra lor, fratel, pace procaccia,
Che, chi di lor morisse, foria male,
Ch'a lor non hebbe mai la terra uguale. »

69. Si vedeano le spade in aria a un tempo
Et a un tempo in su gli elmi giù calare.
Se si affretta un, l'altro non perde il tempo,
Et veggonsi gli elmetti sfavillare
Faville accese, et non aspetta tempo
Colui che può al compagno il colpo dare.
S'infogano i campion, s'infogano anco
I cavai, ch'[h]anno i duri sproni al fianco.

70. Sudano i cavallier, sudano ancora
I cavai, che non hanno un pelo asciutto.
Da un colpo a l'altro non vi entra dimora,
Nè di vettoria alcun cava construtto.
Che combattono insiem già l'ottava hora
Passava, senza trar di gloria un frutto,
Perchè le incantate arme di Guerrino,
Tollean di gloria molto al palladino.

71. Et perchè hor mi ricordo haver promesso
Già dirvi di queste armi et come et quando
Fur fatte e incantate et poi concesso
Loro uso al buon Guerrin, che suspirando
Andava sempre et de gran pena opresso,
Che non truovava quel che iva cercando,
Il padre, dico, et la generatione,
Onde l'oringin tratta havea il campione ;

72. Dico che quando partorì Fenice
Il bel bambino e inclito, Sefferra,
Ch'era già stata di costei nudrice,
Conoscendo il bambino atto alla guerra,
Perch'ella era solenne incantatrice,
Se chi la hystoria scrisse quì non erra,
Fece far tutte l'armi di Guerrino
Qual più che figlio amò da fanciullino.

[F° 128 r°]73. Hebbe un marito questa che Zenone
Già fu appellato, povero et mendico,
Disprezzato da tutte le persone
Della sua patria; benchè fusse amico
Delle scientie et gran professione
Facesse in quelle, hebbe per gran nimico
Il sciocco volgo al qual ei prediceva
Sovente quel che poco le piaceva.

74. Era costui perfetto nigromante
Nella citá del magno Gostantino,
E in tal scientia fu così prestante
Che venne perfettissimo indovino,
Cosa non cresa dal vulgo ignorante,
Perchè diceva il spirto di Merlino
Essere in lui come nel Samio Euforbo,
Cosa proprio da vulgo ignaro et orbo.

75. Questa arte ensegnò questo alla sua donna
Che era d'ingegno facile et capace,
E tanto prontamente in lei s'indonna
Quanto l'ardente fiamma in secca face.
Furon christian, nè dalla Tana a Sonna
Eran tai maghi, benchè non si tace
Di Malagigi, et fu del vecchio Athlante
Discepolo Zenon, nato in Bizante.

76. Per la gran povertà la patria loro
Greca lassando l'altrui ricercaro,
E fra Epiroti a Durazzo ne andoro,
Ove col duca gratia ritruovaro,
Che gravida Sefferra, al rio martoro
Del parto giunta, un figliolim preclaro
Di aspetto partur̀i, ma morì presto
Lasciando i genitor in pianto mesto.

77. Et in quel punto la duchessa quasi
Partorì et fece una inclita figliuola.
Vedi, signor, come diversi casi
Nascono alli mortai: rimane sola
La fanciuletta, ch' ai perpetui occasi
L'horrida morte la duchessa invola.
Sefferra èlli nudrice et vece-matre
Per consolare alquanto il mesto padre.

[F° 128 v°] 78. El duca Mustafà, che legge tiene
Di Macometto, la consorte honora
Di pompa funeral con gravi pene
Secondo il lor costume; et da quell'hora
Seferra con le mamme dolci e amene
Nudrì Fenice, et fu nudrice ancora
Et, non col latte già, del gran Guerino,
Ma sopra le nudrici hebbe il dimino.

79. Infra dui anni il duca l'alma rese,
Secondo il corso usato di natura,
Lasciando a dui suo' figli l'alte imprese
Della duchea e a Seferra la cura
Della fanciulla. Nobile et cortese
Divenne sì ch' escesse la misura
Di cortesia, di gentilezza immensa,
Nè Sefferra altra cosa cura o pensa.

80. Divenne in tanta et sì estrema bellezza
Questa fanciulla, che tollea la fama
Alla Ciprigna Dea, et di fortezza
Haveva il nome grande; et da più s'ama
Ch'eran congiunte con la gentilezza
In le' honestade et ligiadria, nè dama
Era ne' tempi soi tanto lodata
D'ogni virtù quanto ella ad ognun grata.

81. Per questa quel Milon, che di Tarento
Duca era, di Gerardo di Borgogna,
Passando il mar non fu pegro nè lento,
Ch' altra che lei non prezza et non agogna.
Sol ha per questa dentro el cor tormento,
Et non videndo lei veder si sogna,
Et ha deliberato haverla in moglie
O lassarvi la vita con gran doglie.

82. Così in brieve scacciò della duchea
Di Durazzo Napparro e il fratello,
Et battezzò Fenice che volea
Ella anco a nostra fe ridurs', ond' ello
Prese il ducato che pigliar havea
Deliberato già, dette l'anello
A quella, et fatta gravida poi n' hebbe
Guerin che poi in virtù cotanto crebbe.

[F° 129 r°] 83. Sefferra, come io dissi, incantatrice,
Essendo morto il suo consorte, pose
Sì grande amore alla bella Fenice
Che mai da lei partir nel cor dispose,
E alla fanciulla gravida predice
Che farà un figliuolin di poderose
Forze et sì grandi che sarà l'honore
Della sua casa et della altrui timore.

84. Havea fatta costei un ampla tomba
Sotto il palazzo inverso la marina,
Dove traheva dalla inferna tomba
Gli angeli neri della gran Caïna.
Nato Guerrino, entra questa in la tomba
Et ai suo' familiari una fucina
Vi fece fare et del lago di Stige
Portar dell' acque turbulente et bige.

85. Poi fe venirvi di Scicilia il fabro
Zoppo, che solea far i dardi a Giove,
Qual discendendo dal suo monte scabro
Venne correndo come un vento dove
Vuolse la maga, cui aprendo il labro
Disse ella : « Hor vuo' veder quai fian tue pruove,
Qual sia tua arte et qual tuo magistero
Et qual l'ingegno tuo sublim' e altiero.

86. Mi è nato un fanciullin che in terra un Marte
Sarà per fama et per virtù eminente,
Et cercarà del mondo la più parte,
Ch'ancor di lui non nacque il più eccellente
Guerrier a questi giorni, et molte carte
Si scriviran come del suo parente
Orlando, et come quel sarà famoso,
Nè fia quel più di questo generoso.

87. Disponti donque, pria che parti quinci,
Far a costui di tutto punto l'armi
Ch'a cavallier conviensi, et vedi linci
L'acqua che per temprale con miei carmi
Feci venir da Stigi, et se tu vinci
In farle quel da chi Achille hebbe, in marmi
I' ti farò sculpir con molto honore
Et adorarti quivi a tutte l'hore.

[**F° 129 v°**] 88. Voglio che l'armi sian di tal bontade
Che nè ferro nè fuoco offender possa
Chiunche le porta, o se sopra li cade
Fulgur dal ciel con rigida percossa
Senza offesa partendo se ne vade
Altronde, et, Giove havendo l'ira mossa,
Habin di Daphne il privilegio intero,
Perchè lo merta il fanciullino altiero.

89. Et perchè non si può ben la misura
Per esser quello in fasce haver de l'armi,
Vuo' che si faccin di questa natura
Ch'altro huon che 'l mio Guerrin mai non se
Et, crescendo ello (questa sia tua cura), [n'armi,
Che creschin l'armi, et io, con miei carmi,
Ti darò tanto a questo di favore
Ch' avrai in l'opera tua perpetuo honore.

90. L'alber di Giove vuo' che vi si scolpa,
Et di Guerrino il nome vi si scriva;
Ma fa che non si possa darti colpa
Che di sua proportion l'opra sia priva,
Perchè l'ignaro vulgo spesso incolpa
Per la sua openion trista et lasciva
Un che non erra, et però error non fare
Ch'a ragion nullo ti possa biasmare.

91. Così ti priego et così ti scongiuro
Per Zoroastro, per Cyrce et per Medea,
Pel chiaro cielo et per l'Inferno scuro,
Per Salomon, per la donna Cumea
Che per luogo aspro faticoso et duro
Condusse ancor vivente il pio Enea
Giù nel Tartareo speco di Plutone,
Per Proserpina et per la ria Erittone;

92. Ti aggiuro ancor per la Stigia pallude
Et per l'oblivioso eterno Lethe,
Per l'alme tutte scelerate et crude,
D'ogni pietade prive, et per tua rete
Con la qual già prendesti essendo ignude
Nel letto le persone mal discrete
Della tua donna et del superbo Marte,
Mostrando il stupro lor per ogni parte;

[F° 130 r°] 93. Per tutti i dei che su nel ciel si stanno
Et per le estreme posse del gran Giove,
Pel gran Vertunno che scorrendo l'anno
Mostra due facce inusitate et nuove,
Se brami uscir mai de l'eterno danno
Et più gioiosamente andando altrove
Cerchi posarti, et per la bianca luna,
Non mancarmi di questo in cosa alcuna! »

94. Pregato et aggiurato il fabro Ethneo
Non può disdir alla maga Sefferra,
Nè ritornar al suo vicin Tipheo,
Nè di Ericina alla famosa terra:
Havendo di la figlia di Peneo
Col privilegio a far l'armi di guerra,
Supplica a Phebo che col raggio d'oro
Le dia la gratia de l'amato aloro.

95. Doppo a sua prece, dalla inferna foce
Sefferra trahe duo' degli angeli neri
D'un cerchio più superbo et più feroce,
Et eglino, altresì superbi e altieri,
Nientedimeno ad una sola voce
Della maga son pronti i demon feri,
Et vengon nella grotta, elletto luoco
Da Sefferra, con zolfo et esca et fuoco,

96. L'incudine e i martei, coi qual Vulcano
Contra i Tytani ai Dei già l'armi fece
E i strali a Giove di sua propria mano,
Ch'ai tre fratei machiati d'una pece
Dettero morte, che dal ciel sovrano
Trar vuolser Giove, ben ch'a lor non lece,
Che dei mortai non è por bocca in cielo,
Per quanto n'amaestra l'Evangelo.

97. Ai mè! ch' io veggio i figli della terra
Già ribellarsi al suo supremo padre,
Movendo contra el ciel spietata guerra
Con le loro de vitii armate squadre!
Deh, quanta insania l'human cor afferra!
Deh, quanto son le genti oscure et atre
Et povere di mente et di consiglio,
Non conoscendo il suo eterno periglio!

[F° **130** v°] 98. Deh, vedi, Christo, come la tua chiesa
È data in preda delli rei Tithani
Et come dalla gente Collonesa
Pria, et poi dalli maligni Lutherani
Fu divorata, et malamente offesa
Da traditori Ausoni et da marani
Celtiberi et crudei Thedeschi insieme,
Ch' ognum quanto più può la stratia et prieme!

99. Da quei, che falsamente del tuo nome,
Signor, gioiscon, la Barca di Pietro
Si cerca di somerger con le some
Del loro vitio et lor peccato tetro,
Et hanno le sue forze tanto dome,
Che quasi perso haveva il degno scetro,
Ma venne Paulo poi ch' in picciol brando
Ne fe vendetta, o fatto memorando!

100. Ma come potrà Paulo quella fede,
Signor, di Pietro conservar illesa,
S'alli nemici di tua santa fede
Chi solea diffender la tua chiesa
Èssi appoggiato ? et, se si è fatto herede
Della setta de Lutero suspesa,
Chi tenuto è di prender l'armi in mano
Per conservarla da Turco et pagano?

101. Hai tu, signor del ciel, gli ochi sì chiusi
Che non vogli veder tutti i progressi
Che fanno quei, che la tua chiesa ha esclusi
Da se per li soi tanti et gravi escessi?
Deh, chi fia che del non poter ti scusi,
Signor, purgare questi error successi?
Purgali, signor mio, qual l'or si suole
Purgar, tu, che sei di giustitia il sole!

102. Presta tanto favor al tuo vicario
Et fal da morte al men tanto invincibile
Ch' a ciaschedun, ch' a tuo nome è contrario,
Sia come Giosuè forte et terribile ;
Ma non, che 'l sol faccia il suo corso vario,
Chieggio, signor, qual vedi, et sei invisibile,
Ogni secreto che nel cor dilatasi,
Perchè da l'ochio tuo vivace guatasi.

[**F° 131 r°**] 103. Di ciò più. Volcano accende il fuoco
Et, su l'incudin l'infocato ferro
Stendendo, lustra tutto il scuro luoco.
Un dei compagni, chiamato Zifferro,
La mazza batte et così a poco a poco
Fa l'armi tutte, et l'altro, Brugiaferro
Nomato, scolpe l'albero et il nome
Che Guerino a chi legge aperto prome.

104. Fatto l'usbergo et tutta la corazza
Con l'albero di Giove dinanzi et dietro,
Fa il fabro zoppo una ben grave mazza
Da far ogni lorica un fragil vetro,
Non atta a ogniun se non di forte razza,
Degno d'impero o almen di regal scetro;
Poi fece il fabro sì minuta maglia
Ch' a' riguardanti lo vedere abaglia ;

105. Li braccial, i schineri, il gorzerino
Coi spalacci e i cosciai, poi duo' spron d'oro,
Uno elmo perfecttissimo accialino
Ch'intorno havea le ghiande d'oro;
Per tutto è scritto il nome di Guerrino.
Et per cimier vi è una quercetta d'oro;
Di accia' il scudo a ghiande lavorato
Et d'una bella quercia in mezzo ornato.

106. Un brando fece di chi la lama era
Delle più belle ch' ochio human vedesse,
(Et tutte fur temprate in l'acqua nera
Di Stige, che fortezza tal le impresse
Che ogni altre arme parean di pura cera
Apresso a queste, che la maga ellesse,
Anzi far fece per il suo Guerrino)
Et riccamente ornato di oro fino.

107. Scritto havea nella lama il brando altiero:
« Pygra son di Guerin sempre veloce. »
Et vera[mente] fu sì amaro et fero
Che fu chiamato poi la Pygra atroce.
Pygra amara vuol dir, se punto il vero
Mostra il Greco al Latino in piana voce,
Et fu sì atroce il brando et fu sì amaro
Ch' a chi l'hebbe contra gostò caro.

[F° **131** v°] 108. Non contenta di questo ancor la saga,
Perchè non sempre un huon si truova armato,
Essendo della ria sorte presaga
Che devea haver Guerrin privo del stato,
Vollelo inoffensibil con la maga
Arte sua far; a ciò da nullo lato
Habia a patir da pietra, ferro o fuoco
O legno, lo ridusse al cavo luoco.

109. Et, denudatol, tutto in l'acqua dove
Furno temprate l'armi lo somerge
Fuora che il piè, ch' in man tiene ella, et, Giove
Invocando, il fanciul fuor de l' acqua erge,
Dicendo: « O Dio del ciel, se pietà muove
La tua immensa bontà, poichè si asperge
Con l'acqua Stigia ai Dei per sempre sacra,
Fa che a Guerin sia dolce et agli altri acra! »

110. Poi diceva più cose in su la conca
Ove era l'acqua Stigia, scongiurando
I spirti della Tartarea spelonca,
Pregando et astringendo et comandando
Che non havesse con la falce adonca
Morte podestà o per lancia o per brando,
Nel suo Gerrino, o per legno o per pietra,
Né Giove con li strai di sua pharetra.

111. Et sette volte nel predetto modo
Tuffò il fanciullo nelle incantate acque,
Qual poi divenne così duro et sodo
Qual alla maga divenisse piacque;
Nè in legno mai fu tanto fisso chiodo
Quanto Guerino in lei, nè di lei nacque
Figliuol che tanto amasse ella giamai
Quanto lui, che di se l'ama più assai.

112. Pur per veder se impenetrabil riede
Ella Guerin, poichè l'ha bene asciutto,
Con un coltello lievemente il fiede
In questo et in quel luogo, et pruoval tutto
Con pietra et fuoco similmente, et vede
Che qual statua di marmo si è ridutto,
Di che ringratia il padre di Volcano
Che col figliuolo le sia stato humano.

[F° 132 r°] 113. Doppoi volle esperir l'armi incantate
Et su la incudin dà col brando ignudo
Qual regge alle gran botte dispietate;
Et con la grieve mazza pruova il scudo,
Onde ne trahe faville si infiammate
Che lustra l'antro oscur col colpo crudo.
Da l'elmo et da l'altre armi ancor trahe fuoco
Tal che fa chiar di lume il scuro luoco.

114. Quando ha de l'armi vista la bontade,
La gentil maga i spiriti licentia,
Con patto pur che con celleritade
Ritornin richiamati a sua presentia,
Et li ringratia con humanitade
Lodando i fabri di loro eccellentia.
Si parton quei, lassando l'opra vaga
Alla pietosa, degna et gentil maga.

115. Dentro a un forzier le serba et tanta cura
N'ha quanto haver si debbe a gran thesoro,
Et ben le cela nella tomba scura,
Più che se fusser gemme, argento et oro,
E il fanciullin nudrir doppoi procura
Con somma diligentia e animo soro;
Ma Naparro et Madar privi del stato
Pensano ogni hora far qualche trattato.

116. Qualche trattato pensano i germani
Per discacciar Milon della duchea,
Et fan certi secreti capitani
Che vadino a far genti in la Morea.
Havea Milone fatto far christiani
Tutti quelli ch' haver possuto havea;
Chi per l'amor di Dio, chi per paura
Presa havean del battesmo la figura.

117. Fra gli altri batezzosi un Finnadusto
Non per amor[di] Dio, non per timore,
Non perchè fusse più degli altri giusto,
Ma per posser più usar del traditore
Che non havea di nostra fede il gusto
Nè dal bon spirto confirmato il core.
Costui segretamente stimulava
Naparro et alla guerra il [eccitava].

[**F° 132 v°**] 118. Fa far giostre Milon dentro Durazzo
Per l'alegrezza del nato fanciullo.
Pei balli et suon va sozopre il palazzo,
Si prende ciaschedun grato trastullo,
Fassi in corte di vino un amplo sguazzo;
Delle confetioni è il numer nullo,
Anzi infinito, et così in tutti i luoghi
Della città si fanno feste et giuoghi.

119. Havea Milon per un mese ordinato
Tal feste et giuochi, et ei corte bandita
Teneva a ciaschedun guerrier pregiato;
E i terrazzani e i forastieri invita
Liberamente di qual voglia stato,
Che la città le par dar di gioia unita.
Dimostra Finadusto esser più lieto
D'altrui, tenendo il mal pensier segreto.

120. A costui par ch'[h]or sia congruo il tempo
Di dar principio al discacciar Milone.
Però avisar Napar non perde ei tempo
Et con lettere manda un suo garzone,
A piè, senza armi, a quel ch'aspetta il tempo.
Come faceste voi con quel leone,
Con quel leone a chi lassaste el stato,
Et poi a tornarvi il tempo vi fe lato.

121. Quando fu il tempo di tornar, tornaste,
Signor, et, se non foste a Fabriano
Stato tradito da quei che menaste
Infidi, che v' usor sì del marano,
Non bisognava che voi consumaste
Più tempo nel paese Marchiano,
Che mai non fora stata in la memoria
Humana la più degna et gran vettoria.

122. Non si vantó Leon, non Lorenzino,
Sir, al dassezzo poi di loro tempre,
Nè possedette la duchea d'Urbino
Come in l'animo suo posseder sempre
Si crese, che 'l valor vostro divino
Arditamente dimostraste, e, mentre
Stesti in campagna, deste da pensar[e]
Ai popul tutti da l'un l'altro mare.

[**F° 133 r°**] 123. Hor Finadusto avisa in la cittade
Posser entrar ben venti cavallieri,
Di qual si voglia lontane contrade
O di propinque, a dimostrar gli altieri
Animi invitti et lor alta bontade
Ne l'armiggiar, el cor gagliardi et feri,
Et che egli venghi et che egli meni seco
Qualche guerrier perfetto o Turco o Greco.

124. Naparro il Turco sta gioioso et lieto
Dentro Dolcigno che 'l fratel possiede,
Cui dimostra la lettra e apre il segreto,
E loda Finadusto di sua fede ;
Rimanda il messo coi bei duon quieto,
Et scrive a Finadusto et lo richiede
Che non li manchi mai, che verrà presto
O a rihaver la patria o a far del resto.

125. Poi se ne va a truovar Astiladoro
Subito in poste, e il tutto aprendo scuopre,
Et senza far colegio o concistoro
Lodalo ad eseguir tutte queste opre,
Offerendole genti, argento et oro,
Per mandar i christiani indi sozopre;
Et detteli un figliol per capitano
Et per compagno chiamato Ottomano

126. Era valente cavallier costui
In arme et in consiglio et molto altiero.
Acompagnato che si fu con lui,
Naparro diventò più forte et fero,
Et erano valenti anco amendui,
Che disprezzano ogni altro cavalliero.
Pur tolgono diciotto in compagnia
Ch' havean gran nome in la cavalleria.

127. Et qual dui servitor, qual tre ne piglia,
Homin però ne l'armi signalati
Come se fusser tutti una famiglia.
I cavallier sopra gli arcioni armati
Ne van verso Durazzo a lenta briglia,
Et son settanta tutti anoverati;
Ma, signor mio, di lor tutto il soccesso
Ne l'altro cantar mio vi sarà espresso.

CANTO DUODECIMO

F°133v°]1. Signor, fur molti nella antica etade
A quai Fortuna prospera promise
Eterno honor, perpetua majestade,
Nè lor dalle vettorie ample divise
Finchè mostrarno lor chiara bontade;
Ma, quando inertia nel lor cor si mise,
Persero a un punto sol quel ch'in molti anni
Acquistato havean già con gravi affanni.

2. Di questi un fu quel gran Cartaginese
Ch' a Canne tante gran vettorie perse
Per non seguire l'honorate imprese:
Vivendo in otio il suo danno sufferse;
Et quel moderno rigido Francese
Ch' altresì in Puglia ai suo' la morte offerse
Col troppo soggiornar, col star a bada,
Tenendo al fianco l'ociosa spada.

3. Et quel Thosco gentil, di cu' i figliuoli
Alle paterne spese hanno imparato
Soleciti esser per fuggir li duoli
Ch'acquistò il padre nel castel di Prato,
Et render libertade ai patrii suoli,
Cerca tutt' hor in questo et in quel lato:
Così in Durazzo hora Milone il duca
L'otio percuote, distrugge et manduca.

4. Licentiò li suo' militi el sire
Preso ch' hebbe Durazzo, et con la moglie
Già consumati tutti i suo' desiri
Et adimpite le bramose voglie,
Non conoscendo i suo' futur martiri
Nè le maligne sue venture doglie
Pensando che nisc[i]un mai più il moleste
Nè l'alegrezze sue faccia funeste.

5. Vivendo, com' io dissi, alla Francesca
Con giostre e torniamenti, et lieta fronte
Facendo in corte a ognun, gente Turchesca
Accetta seco e al fin n'hebbe pur onte,
Però ch'essendo ancor la piaga fresca
Se ne duolse Mongrana et Chiaramonte,
Onde ne trasse il duca la famosa
Origine per sempre gloriosa.

[F° 134 r°] 6. Naparro sotto il nome di Torrindo
Venne a Durazzo coi compagni in fretta,
Il nome dando che dal paese Indo
Era venuto, aciò che men suspetta
Renda la gente, et Ottomanno il lindo
Armato entrò con tutta quella setta
Et da Lamphibo fu accettato,
Ch' è Turco altresì mal battizzato.

7. Da Finadusto fu con molto honore
Ricevuto Naparro, et alla corte
Non si vuol presentar di quel signore
Cui cerca dare con gran stratio morte.
Vi va quel altro, ma non scuopr'il core,
Et mena seco le sue fide scorte
Dei cavallier, con dir ch' ivi andato era
Per honorar sol quella giostra altiera.

8. Enteso ho dir che si gettan tre acque :
La prima è quella che dentro al mar piove;
La seconda (di udir non mi dispiacque)
È che al somier il capo lava, dove
L'eterna ingratitù per sempre nacque;
Et della terza più gettata altrove
Non si vidde di quella, ch' el Giudeo
Battezza o il Turco o l'infido Caldeo.

9. Si suol dir un proverbio assai vulgare
Ch' un mal Giudeo non è mai buon christiano.
Chi facilmente questo vuol pruovare,
Hor ne può haver l'esperientia in mano.
Finadusto et Lamphybo i' vi vuo' dare
Per testimoni che 'l battesmo in vano
Presero per tradir più cautamente
Milone il duca et lor patria dolente.

10. Furon costor cagion che la citade,
Lor patria, rovinasse a ferro e sangue,
Et vi perisse con gran crudeltade
Molti christiani, e il re Guiciardo esangue
Per il fratel restasse; che pietade
Non truova hora Durazzo; et però langue
Per il figliuolo la misera madre
Et la figliuola per pietà del padre.

[F° 134 v°] 11. Quando la giostra in piazza ordinata era,
Fassi nella città tumulto altronde.
Finadusto et Lamphybo con l'altera
Persona di Napar che non se asconde
A loro, ma con la spietata et fera
Malignità cui par sempre seconde,
Truovan christiani et donne et fanciullini
Occidendo dai grandi ai picciolini.

12. Va il rumor al palazzo ov' è Seferra,
Qual piglia il fanciullino e in l'antro scende.
Invalidisse in la città la guerra,
Col duca il buon Manfredo l'armi prende.
Dal basso centro fin sopra la terra,
La gentil maga le figure orrende,
Con le sue arti, trahe nella spelonca,
Col galetto della Stigia conca.

13. Manda in Constantinopoli quell' armi
Che Volcan fece al sacro imperatore,
Per un di quei che coi magici carmi
Haveva de l'inferno tratto fuore,
Qual disse: « Fa che nullo unqua se n'armi,
Se non chi con giostrarle havranne honore,
Che, se altrimente mai tu ne facesti,
Il nome di esser giusto perderesti. »

14. Fu a un principe sì grande grande il duono,
Mà il demon ch'el portò che in forma humana
Se le mostrò, come un balen dal tuono
Via si partì tornando alla gran tana
Onde uscito era, et l'imperator buono
Lo fa cercar per la città sovrana,
Volendol meritar, nè si ritruova,
Onde s'ammira di tal cosa nuova.

15. Et viste l'armi, che d'una bellezza
Eran non vista mai, l'hebbe assai care.
Furno stimate ancor di gran richezza
Che vi eran gemme pretiose e rare.
Havea l'imperador di gentilezza
Un figliuol pieno et di virtù preclare,
Sol d'anni cinque, et fe dissegno darle
A quello, onde per quel fe conservarle.

16. Milon fu fatto con sua cara moglie
Prigione e in prigion posto ; ivi conviene
Tanto vi stia con stenti et amare doglie
Ch'el figliuol creschi et poi a trarli di pene
Ratto ne venghi, et le sfrenate voglie
Del zio maligno il giovanetto affrene,
Che con Seferra va in un piccio[l] legno
Pel mar fuggendo di Naparro il sdegno.

[F° 135 r°] 17. Ma la Fortuna, che è dei buon nemica
Et spesso in fine al cielo i tristi estolle,
Ne l'onde false quel legnetto intrica
Con contrar venti, et dal camino el tolle
U' condurlo Sefferra s'affatica,
Per far le voglie sue nette satolle,
Che non le basta i genitor turbare
Ch'ancor persiegue il figlio in mezzo il mare ;

18. Perchè fu preso il nobile bambino
Da certi predator nel mobil regno
Di quel che già si convertì in delfino
Sol per Melantho, et del fanciullin degno
La fida scorta in mar col capo chino
Sendo gettata, il ciel sempre benegno
La rimutò in l'augel ch'al marin lito
In bianche penne è passeggiando unito.

19. Doppo' fu comperato il fanciulletto
Dove, il bel monton d'or trasportando Helle,
Da lei caduta Hellesponte vien detto,
Et quel fu trasmutato in chiare stelle.
A Biza[n]tio portato il pargoletto
Fuggì le sorti sue crudeli et felle,
Che fu nudrito e imparò in le scuole
Ciò che liber fanciullo imparar suole.

20. Lungo saria il volervi, s'io volesse
Il tutto come et quando racontarvi,
Ma bastami servar le mie promesse
Et sol l'hystoria qui manifestarvi
Del pro Guerino, et poi quel che successe
Di lui più a pieno spero dichiararvi.
Basta ch' io dichi como acquistò l'armi,
Perchè dirlovi haver promesso parmi.

21. Epydonio fu quel ch' el fanciulletto
Comprò dalli corsari et portò seco,
Trovando una nudrice che col petto
Li desse il latte, che di figli cieco
Era egli in prima, ma il motor perfetto,
Che niscium lascia over Latino o Greco
De l'opre pie senza buon guidardone,
La moglie fecondò d'un bel garzone.

22. Così fur nudricati in modo tale
Che l'un da l'altro non si conosceva,
Ciò è quil schiavo da quel naturale
Figliuol; però Guerino esser credeva
Figlio a Epydonio et a quel altro uguale
Certo fratel germano si teneva.
Era loro un vestir, un viver solo,
Come se stato anch' ei fusse figliuolo.

[F° 135 v°] 23. Perchè meschinamente fu truovato
In man di ladri il degno fanciullino,
Non sapendo che fusse battezzato
Ribatezando il fe chiamar Meschino.
Enidonio il figliuol poi fu nomato,
Ma fu di aspetto tanto pellegrino
Quel prima detto comprato fanciullo
Ch'a ogni animo gentile era trastullo.

24. Et pervenuto al quintodecimo anno
Con Enidonio essendo andato in corte
Del sacro imperador u' senza affanno
Si vivea lieto, le toccò per sorte
Giocar a lotta, et, non senza onta et danno
Dei lottatori, tanto destro et forte
Si demostro che venti o più ne vinse
Nanzi ch' ei si straccasse e in terra spinse.

25. Onde Alexandro, al degno imperatore
Vero figliuol di sangue et di costumi,
Al Meschin puose tanto grande amore
Che sempre in lui tenea firmati i lumi,
Considerandol tutto, et dentro al core
Si mise per lui spender molti numi
Comprandolo, onde ad Enidonio chiese
Ch' in venderglelo fusse al men cortese.

26. Qual le rispose non posser disporre
Del Meschin senza la paterna voglia,
Ond' Alexandro ad Epydonio esporre
Fe il suo desir et lui pregar che voglia
Concederli el Meschin et tanto tuorre
D'argento o d'or al desir le accoglia,
Pur che le dia il Meschin, che sol le piace
Sempre haver seco per sua eterna pace.

27. Enidonio gentil discreto et buono,
Al suo signor in tutto sempre grato,
Le ne fece cortese et largo duono,
Narrando come l'haveva comprato
Da certi ladri che di voce in suono
Le disser come l'havevan predato
De Sefferra che n'era curatrice
Et con molto oro et gemme e una nutrice;

28. Et come haveano l'una et l'altra donna,
Ma pria la vechia, dentro al mar gettata,
L'altra che di bellezza era colonna
Da tutti i marinar sendo stuprata,
Ma però a forza, in fine che la gonna
Con tutto el corpo bel fu lacerata,
Et al ciel rasa l'animetta pura,
Al corpo derno il mar per sepoltura.

[**F° 136 r°**] 29. Il tutto ode Guerin che era presente
Ciò che Epydonio ad Alessandro dice ;
Dagli ochi il pianto et un suspir rovente
Da l' imo petto esala et se infelice
Chiamando pria; et poi di quella gente
Qual sia dimanda che fu predatrice
Di lui, quali esser Turchi entese, onde ello
Giurò di farne un dì crudel macello.

30. Et lo successe poi, come odirete,
Che fu de' Turchi capital nemico,
Et felli capitar entro una rete
Che fu a lor duro laccio et grande intrico
Più ch' a l' imperio il sdegnato Narsete
Vedendo il cor d'Augusta esserli oblico ;
Ma, lasciando ogni cosa, i' vi vuo' dire
Come l'armi acquistossi il gentil sire.

31. Era Alessandro di bella statura
Proportionato et di cor generoso,
Cui donò il padre la bella armatura,
La mazza, il scudo e il brando luminoso,
Che le piacevan fuor d'ogni misura
Per la bellezza lor, ma gli era ascoso
Ciò che in quelle era, qual il sir si pruova
Nè ben le stanno o pur se armar ripruova.

32. Quando ha più volte et più pruovato il sire,
La prima volta le truovò assai strette,
L'altra sì larghe che non son ben dire,
Et l'altra corte ; et quando poi si mette
In pruova di volersene vestire,
Più al corpo suo le ritruovava inette,
A tal che se ne lagna asai et le spiace
Non potersi vestir quel che le piace.

33. Et così quando è largo et quando stretto
O quando è troppo cupo o troppo piano
Il vago, bello et pretioso elmetto,
Il che par caso ad Alessandro estrano.
Altresì ancor le avvien di quel perfetto
Brando non fatto per oprar humano,
Che quando è corto, quando lungo et quando
Leggiero et quando è grave il degno brando.

34. Similemente della mazza.et scudo
Avvien, che quando leggi et quando gravi
Sono al campion d'ogni baldanza ignudo,
Onde par che gran doglia il sir aggravi
Che servir non si può di quelle, et crudo
Par a ciascun il caso, et alli ignavi
Fabri de l' armi par cosa impossibile
E agli humani intelletti anco incredibile.

[F° 136 v°] 35. Prendono la misura al sir gentile
Più fabri ch' han de l' armi il nome chiaro,
Nè alcun sa ritruovar modo ne stile
Di guastar quelle o a quelle farne un paro.
Era il lavor sì bello et sì sottile
Che di ponervi man tutti dubbiaro,
Ma pur pruovando ruppero i scolpelli,
Incudini, tenaglie et più martelli.

36. Non si ponno guastar per quella tempra
Ch' hebbero prima dal suo dotto fabro,
Che ogni altro ferro o vi si frange o stempra;
Però par forte il caso, duro et scabro
Et di esserne pur donno più s'insempra
Il gran disio nel sire, et torce il labro
Pel sdegno grande che nel cor s'imprime,
Onde a guastarle fa pruovar più lime.

37. Una si spezza, l'altra perde il taglio.
Straccanosi li fabri intorno a quelle,
Mirano tutti al pretioso intaglio,
Le frondi et ghiande con misure belle.
Di piu armature a quelle fanno aguaglio
Nè di beltà si truovano come elle
Nè di fortezza ancor, perchè i diamanti
Che quelle assai più foran franti.

38. Onde Alessandro si perturba et dice :
« Chi sia questo Guerin che quivi è scritto ?
Mai non se intese ancor, ma ben felice
È più di me se a suo comodo dritto
Posseduto ha queste armi ; et io felice
Tanto son più di lui quanto più afflitto
Sono per non gioir di sì bel duono
Che m'ha donato il genitor mio buono ».

39. Le fa riporre al pristino suo luoco
Con pensier di truovar chi a lor simili
Ne faccia ancor, tornando a festa et giuoco
Coi suo baron magnanimi et gentili.
Ha il Meschin sempre seco, et sempre in fuoco
Di sdegno accesi l'alma e il cor virile
Il giovanetto ha sol per non sapere
Della sua stirpe le certanze vere.

40. Fra gli altri un dì Alessandro et più baroni
Giocando a lotte, a pale, a tirar pali,
Ch' ivi eran de diverse regioni,
Si truovan tutte quelle armi fatali
Nè fuvi alcun in tutti quei campioni
Cui stesser ben, per ben che molti uguali
Erano di persona al bon Guerino,
Ma sol s'assettan ben sovra el Meschino,

[F° 137 r°] 41. Vuolse Alessandro alhora un duono farne
Al suo Meschin, ma in piè nacque un tumulto,
Che ciò non si dee far per contentarne
Un sol, che fora agli altri troppo insulto
Et tanti gentil homin scontentarne,
Onde uno ad Alessandro dà consulto
Che non vuoglia dispor senza del padre
In ridonar altrui l'armi leggiadre.

42. O invidia che in le corti sempre pasci
La tua ingordigia et dishonesta fame,
Che, se hoggi muori, diman rinasci
Qual vivo seme sparso in buon letame,
Tal che mai discader tu non ti lasci
Nè a te rompeno mai le Parche il stame,
Ma tu pulluli più che gramigna
Perchè alle corti sei fida matrigna.

43. Onde Alessandro al sacro imperadore
De l'armi raguagliò la cosa intera.
Però de l'armi vuol che sia signore
Chi quelle vince con battaglia fera,
Ricordatosi come il donatore
Le disse già che a chi per giostra altiera
L'acquistarà, si dessero et no ad altri,
Ancor che fussin valorosi et scaltri.

44. Così uno editto fe che ognun potesse,
Pur che fusse signor o cavalliero,
Giostrar qell' armi, et quel che le vincesse
Ne andasse di elle et di gran fama altiero;
Ma, se per sorte alcun se prosumesse
Ivi giostrar che non fusse guerriero
Famoso o sir di qualche degno stato,
Subito preso sia decapitato.

45. Quando entese il Meschin la conditione
Con qual covien che tal armi si giostri,
Ne l'animo ne prende gran passione
Che sol chi è franco cavallier dimostri
Quanto egli vaglia fra l'altre persone;
Voltando gli ochi alli superni chiostri
Si lagna di sua cruda e amara sorte
Che schiavo l'habia fatto et tolto a morte.

46. Non ride più, non giuoca et non fa festa,
Non si ralegra più come egli suole,
Non alza più la delettevol testa,
Più non motteggia con grate parole,
Ma sempre più la fantasia il molesta.
Piange da se, suspira, assai si duole,
Perde il color suo solito, et la mente
Sempre più grama et più turbata sente.

[F° 137 v°] 47. Vede Alessandro questo et sta turbato,
Perchè si pensa ch 'el Meschin sia infermo.
Della cagion l'ha subbito spiato,
Ma quel non scuopre il suo proposto fermo,
Anzi si escusa, et di essersi mutato
Non creder dice, et non ne può far schermo.
Pur lo costringe sotto giuramento
Che 'l ver le dichi senza haver spavento.

48. Tanto è l'amor ch' Alessandro le porta,
Che giura anche egli non negarli mai
Cosa ch' ei chiegga, onde si riconforta
Alquanto il buon Meschino et dei suo' lai
Al suo Alessandro apre la chiusa porta,
Et dice: « Signor mio, non vorei mai
Essere in questo miser mondo nato
Poichè 'l giostrar de l'armi mi è vietato.

49. Non che la cupidigia mi ci tiri,
Ma sol disio d'honor d'acquistar fama
Mi dà dentro del cor crudel martiri,
Ch' io veggio da lontan che sol mi chiama
Vittoria a questa impresa, et con suspiri
Convien ch' io mi rimanghi, onde ognor brama
Mia istessa morte il mio spirito afflitto
Dal ciel et da Fortuna derelitto.

50. Viver non vuo' più in questa mortal vita,
Se vita si può dir questa mia sorte,
Qual giorno e notte a desiar m'invita
Sol per uscir di servitù la morte
Che certamente per sententia trita
È men di servitù crudele et forte,
Che mille volte il dì vivendo i' moro
Fin ch' io son schiavo con crudel martoro.

51. Vedendo il pio Alessandro che 'l Meschino
Della sua sorte si lamenta et piange,
Tenendo per pietade il capo chino
Verso la terra, dentro del cor s'ange,
Et giurando promette al poverino
Che, se ei vuol, giostrarà. Così le tange
La mano con gran fede et con amore
Benchè non vogli ancor lo imperadore.

52. Et, se ei si porta nella giostra, ancora
Soggiunge il sir, come ei bramando spera,
Libero farlo senza altra dimora,
Et honorar la sua persona, e altiera
Farla fra cavallier in poco di hora.
Tanto nel dir mostrò grata maniera
Che ritornò al Meschin quel color vivo,
Di che stato era per più giorni privo.

[**F° 138 r°**]53. Di Grecia in ogni luogo si divolga
La giostra imperial dever si fare
Il primo dì di Maggio, et ch' ognun tolga
Il tempo a proveder come li pare,
Nè vuol lo imperador che si rivolga
Lo editto suo che nisciun può giostrare,
Se non è gentil huomo e cavalliero
Overo che habia giusto et mero impero.

54. Così il tempo ne viene atto alla giostra.
Si adunano i guerrier Greci et Latini
Con pompa grande, et ciaschedun si mostra
Con belli arnesi et corsier pellegrini.
Intendesi fra' Turchi che si giostra,
Ch' al Greco imperador presso ai confini
Sono, onde li figliuoi d'Astiladoro
Vivean con grande pompa et con molto oro.

55. Havevan triegua alhor Turchi et christiani
Greci per ducento anni insieme tutti,
Nè coi sol Turchi ma ancor con gli Alani,
Con Mori et Saracin malvagi et brutti,
Onde dalli paesi ancor lontani
Vennevi gente assai per corre i frutti
Della virtù, che son fama et honore,
Loda, gloria perpetua, immenso amore.

56. Astillador duo figli, de' quali uno
Torindo detto et Pynamonte
L'altro nomato, et si superbo è ognuno
Dei duo fratei che non estiman fronte
D'altrui et nel pensier han che nisciuno
Lor tolga il pregio, onde per valle et monte
Cavalcan con gran pompa et da Gismondo
Furno acettati con il cor giocondo.

57. Di Macedonia il principe vi venne
Polydamante, et della Assiria il re
Amphymonte gentil, et quel che tenne
Di Lychaonia il scetro, lo qual fe
In giostra il suo dover rompendo antenne,
Non che le lance, e altrui fastidio diè,
Brunante detto ; et d'Alessandria il vero
Signor, che fu nomato Narpalero.

58. Amphylo ancor figliuol del re dei Persi
E i duo Albanesi zii del pro Meschino,
Che i genitori suo' tenean sumersi
In oscura prigion, ma più meschino
Vi fu Madarro, che coi passi persi
Perse la vita per man di Guerrino,
Come udirete successivamente,
S'havrete al cantar mio l'orechie atente.

[F° 138 v°] 59. Pria che giostrasse il Meschin, manumesso
Fu da Alessandro qual fedel christiano,
Benchè farlo doppo gli havea promesso
Libero, ma Epidonio tutto humano,
Che quel ch' amava hebbe al suo sir concesso,
Le supplicò ch' in affrancar lo estrano
Non le fusse Alessandro qual havaro
Non li essendo ; rogarne fe il notaro.

60. Tre cavai sol potea ciaschedun seco
Menar chi a questa giostra esser volea,
Cavallier Turco, Mor, Perso, Indo o Greco
O venuto di Persia o di Caldea,
Signor, conte, marchese, e duca, bieco
Non havendo egli il cor, entrar potea
In la cità ove riceveva honore
Dal magnanimo et sacro imperadore.

61. Tutti i signor, che già di sopra ho detto,
Nella regia era[n] con amor tenuti
Per fin che giunge il dì fra gli altri elletto,
Che fu il primo di Maggio, et dagli arguti
Cavallier si prevenne al degno effetto
Della giostra ove fur abbatuti.
Vedendo ciò il Meschin per sdegno et rabbia
Quasi piangendo si mordea le labia.

62. Con Elisena sopra un palcho ito era,
Sorella d'Alessandro cui serviva,
Il buon Meschin, che quasi se dispera.
Scendendo a basso, ov' è Alessandro, ariva
Et dicele : « Signor, già l'altra sera
Mi promettesti pur a voce viva
Ch' io giostrarei, et hor si giostra et io
Stommi a veder con pena et dolor rio ».

63. Un poco se arossò Alessandro in volto,
Poi seco lo menò dentro al pallagio
E armollo di sua man d'armi, che molto
Erano sode, et ragionando ad agio
Seco, le disse : « Honor portando et sciolto
Dagli altri torna quivi, che malvagio
È tanto il padre mio che certo i' dubbito
Che ti faria morir sapendol subbito. »

64. Sopra l'armi una vesta da villano
Le puose il sir et dèlle un caval forte,
Ponendoli sul capo di sua mano
Di quercia una corona, che per sorte
Ivi un ramo truovò poco lontano ;
Poi sul caval il pose e uscir di corte
Lo fece dal postico in giostra intrare,
E, a ciascun che lo vede, un villan pare.

[F° 139 r°] 65. Porta di faggio una ben grossa lancia,
Sopra postovi un fer truovato a caso.
Se li oppone un de' zii che senza ciancia
Puonerlo in terra s' havea persoaso.
Madarro è questo, a cui mezzo alla pancia
La ruzza hasta passò rompendo il vaso
Delle intestine et più d'un palme et mezzo
Dietro passando lo lasciò al dassezzo.

66. Ritira l'hasta a se con gran valore.
Lievasi il corpo ch'in sul terren jace.
Chiede di gratia al magno imperadore
Nappar giostrar con quel villano audace,
Nè gli el niega ello, et con molto furore
Ne va contra al Meschin come rapace
Ancipitre al fagian ; pieno di sdegno
Vendetta spera contra il guerrier degno.

67. Al primo iscontro, il nobile Meschino
Diede in l'helmetto al suo secondo zio,
Et le giovò che di tempra era fino,
Che come l'altro con tormento rio
L'harebbe posto a l'estremo 'dimino
Di morte orrenda, ma pur pagò il fio
Della superbia sua ch'ello e il cavallo
Caddero al colpo senza altro intervallo.

68. Et la caduta fu sì cruda et fella
Che se le roppe la sinistra spalla,
Maledicendo la sua fera stella.
Nè si torce il Meschin punto, o traballa,
Anzi murato par sopra la sella
Del destrier, che ne fa dritto et non falla.
Se representa con la lancia in mano
Cui il popol [grida] : « Viva hora il villano! »

69. Amphylo Perso in su l'armata coscia,
Di sdegno pien, con l'hasta s'apresenta,
Pensando a quel Meschin donare angoscia,
A quel Meschin che di nisciun paventa.
Arestano le lance ambi duo' et poscia
Menando i spron tengon la briglia lenta.
Si ferono amendua, ma il colpo adverso
Fa col cavallo andare in terra il Perso.

70 Già l'hora tarda per quel dì fin puone
Alla giostra. Alexandro se ne torna
Verso el palazzo et aspetta il campione
Che con vettoriosa palma s'orna
Le chiare tempie più che di corone
D'oro li regi ; et mentre che soggiorna
Alessandro, il Meschin ritorna dove
Quello lieto l'aspetta et non altrove.

[F° 139 v°] 71. Et da lui fu di peso scavalcato
Con tanto amor, con tanta ligiadria,
Poi di sua propria mano disarmato.
Non par che schiavo mai stato le sia,
Anzi maggior fratel sempre honorato,
Che non si satia mai di cortesia
Pieno et da se et da lui sempre honorarlo
Abracciandolo, e in faccia di basciarlo.

72. Si pongono alla mensa i giostratori
Et del vettorioso si dimanda.
Serve il Meschino a tutti quei signori
Portando a questo e quel l'ampia vivanda.
Al fine del cenar fansi rumori
Di quel villan che 'l suo nome non spanda.
Si meraviglia ognun poichè vettoria
Havendo non vuol dar di se memoria.

73. L'imperador ad Alessandro chiede
Se sa chi sia quel cavallier valente.
Nol niega et di saperlo non fa fede.
Il Meschin' od' il tutto ch' è presente,
Cui Alessandro il giudicar concede
Chi l'honor habia havuto apertamente.
Quel villan disse : « L'honor ha, perch' io
Non giostro come gli altri, o signor mio. »

74. Disse Alessandro : « Donque ti dà il core,
Se tu giostrasti con 'sti cavallieri,
Portarne gloria et sempiterno honore. »
Cui « Sì » rispose. Alhora quei guerrieri
Risero tutti e il sacro imperadore
Rise altresì ; et Alessandro i veri
Successi havendo visti, fa partire
Indi el Meschin, doppoi cominciò a dire :

75. « O sacro imperador, s'io la podésta
Havessi, i' vorrei far costui giostrare
Per far più bella giostra et lieta festa
Et per voler l'animo suo pruovare. »
El magno imperador con la modesta
Voce rispose non voler ciò fare,
Che in le giostre u[n[tal non dee mostrarsi
Chi sir o cavallier non può pruovarsi.

76. Non replica Alessandro al degno padre,
Ma, levata la mensa a canti et suoni,
S' invitan cavallier donne legiadre
A veder recitar farse et buffoni.
Stanvi Elisena et l'inclita sua madre,
Signor, conti, marchesi e altri baroni.
Lascianli solazzar finchè vediamo
Il bel giuoco d'Astolfo et de Aleramo,

[**F° 140 r°**] 77. Vi dissi già, signor mio caro, come
Cavati dal giardin fur da Sylvana
Et condotti al palazzo del gran nome
Che fatto fu senza alcuna opra humana.
Il giuoco è ch'un anello entro alle chiome
Con mille nodi avolto in foggia estrana
Tiene una Fata, et senza nodo sciorre
Se lo guadagni sol chi lo può torre.

78. Ha in se tanta virtù l'anel richiusa,
Che chi lo porta in deto a ognun fa grato,
Et chi in bocca tenerlo in viaggio usa
Non è da fame o sete unqua assaltato,
Et ogni tradimento scuopre a accusa
Se al destro braccio si porta legato,
Et chi in laccio di seta el tiene al collo
Mai non riceve dai nimici crollo.

79. Si pruova et si ripruova il duca Englese
Di trar l'anello fuor di tanti nodi,
Nè possendo ei dar luogo fu cortese
Ad Aleramo che con più et più modi
Pruova et ripruova, et stan tutte suspese
L'altre Fate a mirar che si disnodi
Dai capei d'oro et pur l'anel sta sodo,
Nè di cavarlo alcun ritruova il modo.

80. Astolfo ripruovarsi vuol da capo
Ch' ha de l'anello entesa la virtute,
Onde si acosta al bel dorato capo
Riponendo allo anel le deta acute,
Ma non ritruova via, modo nè capo
Ch' al desio infermo suo presti salute.
La Fata vuol s'ei può quei nodi sciorre
Non rompendo capel, sel possa tuorre.

81. Discioglie un nodo Astolfo, et si ranoda
Lo biondo crine in più nodi et più stretto,
Il che fa che [l'] Englese più si roda
Dentro del cor et prendesi dispetto.
Tanto è la treccia della Fata soda
Che non si prende Astolfo ommai diletto
Più dello anel trar fuor, onde si tira
In dietro e a quella col bieco ochio mira.

82. Invitasi Aleramo al gran partito.
Doppo che può con mano i nodi sciorre,
Tien volentier il degno et largo invito,
Et poi se ingegna con industria tuorre
El pretioso anel dal crin polito,
Et al suo desiderio il ciel concorre
Che gli presta favor et gran prestezza
A sciorre il crin con molta gentilezza.

[**F° 140 v°**] 83. Si sdegnò Astolfo e non dimostra fuore
La rabbia ch' el pensier dentro l'offende.
Conosce ciò Sylvana et con amore
Della spietata invidia lo riprende
Con dir che duo' compagni d'un sol core,
D'un solo animo in tutte le facende
Deveno sempre mai vivendo insieme
Servarsi fede et in l'un l'altro haver speme.

84. Poi ambi prende per la man la Fata
Et quinci et quindi pel palazzo mena,
Mostrali dentro et fuor la stanza grata,
La stanza tutta di vaghezza piena,
Nè la più bella vidder nè più ornata
Altronde i cavallier nè tanto amena.
Vi veggono figure agli ochi vive
Che paion solo dello alitar prive.

85. La sala, in che vi dissi che Sylvana
Truovor mutata in serpentil figura,
D'una imensa grandezza et sì sovrana
Viddero e ornata di vaga pittura
Che l'opera gentile più che humana
Giudicarno i guerrier, che la natura
Escedea dei pittori, et a mirarla
Puosersi e intentamente a contemplarla.

86. Vedevano ivi quel alber di Giove
Che tenean dei pastori incoronati
D'oro et di gemme, come i' dissi altrove,
Al ciel acetti, agli humani ochi grati,
Di quai vedevansi anche le gran pruove,
E i gesti loro aperti et denudati,
Uno hedifficar ponti et sacri tempi,
L'altro proceder coi mutati tempi.

87. Havea quel primo sotto il scalz piede
Di libri et di scritture un poggio fatto,
Ma a quel secondo chiaro vi si vede
D'armi un gran monte et un tempio disfatto
Più bel rissorgere ove si concede
Per quello indulto, et farsi indi ritratto
Di speme che ritorni il secol d'auro
Che tutto opresso havea li Hispano thauro.

88. Vedevasi un leon schiantare un ramo
Della honorata quercia et crollar quella
Per dar le ghiande a un porco magro et bramo,
Et alegrarsen quella donna bella
Ch' el sposo suo poi vidde mesto et gramo,
E adolorata ogni sua damigella,
E, che libera fu, soggetta farsi
La cupidigia astrinse, et alse et arse.

[**F° 141 r°**]89. Dalla crollata quercia pullularsi
Vedean le ghiande più vaghe et più belle
Et quella più ne l'aer dilattarsi,
Multiplicar le foglie come stelle;
Et nella terra sue radici farsi
Più grosse et ferme ; et nascer sopra quelle
Un tropheo di vettoria a gigli ornato,
Già da principi molti desiato.

90. Ivi un altro pastore incoronato,
Simile ai primi, in s'un carro di fuoco
Da terra in fine al ciel tutto elevato,
Quale spandendo il manto a poco a poco
Copria de Italia il più famoso lato
E a duo gentili giovani, in quel luoco,
Porger duo' lembi del bel manto d'oro,
Poi il car firmarsi nel celeste choro.

91. Paulo Terzo havea scritto nel diadema
Quel coronato, et un dei giovanetti
Col destro piè par ch' una scritta priema
Cui inscritto era : « Allessandro delli eletti
Cardini sacri in chi virtù non scema
Alcun di modi soi sacri et perfetti. »
Il secondo « Ranuccio » haveva scritto
Un epytaffio infra il piè manco e il dritto.

92. Al piè del gran pastor un altro vi era,
Pur giovanetto, che del sacro manto
Si godeva anco a l'ombra, et alla spera
Del bel fuoco del carro sacrosanto,
Et dimostra il pastor grata maniera
A quelli e a questo che portano il vanto
Di eterno honor, et il nomme ivi si legge
Del terzo : « Guid' Ascanio adempì il gregge. »

93. Stavan costoro a contemplar suspesi
Così l'hystorie come le figure,
Quale vive parean coi volti accesi;
Di color vaghe, con arte et misure
Ben liniate, i riguardanti intesi
Rendevan sì che et ei parean sculture.
Pur ridrizando un oltra più gli ochi
Vidder cose da saggi et non da sciocchi.

94. Un pastorel con una pietra viva
Rompea la fronte ad un gigante elato
La superbia di cui ciaschedun schiva,
Vedendolo esser forte et bene armato;
Ma pur el pastorel di vita il priva
Et, col grave coltel che tenea a lato
Tagliatali l'altiera e orribil testa,
Riportarla fra i suoi con gioia et festa.

[F° 141 v°] 95. Così un griffon superbo e altiero tanto
Quanto altro mai quel degno pastor doma,
Et riduce a pietoso et mesto pianto
Una alta et gran collonna apresso Roma ;
Poi l'una et l'altra man premendo, quanto
Huoppo le par, su l'una et l'altra chioma,
Non le lassa ricor pur i cappelli
Ch' [h]anno su gli ochi lagrimosi et felli.

96. Ad un dei descendenti di Guerino
Crollar la quercia da l'orate ghiande.
Lo istesso coronato Camerino
Tollendoli si vede, et farsi grande
Di quello Ottavio in prima fanciullino,
Genero alla grande aquila, che spande
I vanni altier da l'uno a l'altro polo,
Cercando inverso il cielo alzarsi a volo.

97. Ma quel seguendo le vestigie e i modi
Del suo progenitor ceder si vede,
Per non schiantar ma conservar quei nodi
De l'alber suo pieno d'amore et fede,
A ciò que meglio in terra il piè si assodi ;
A chi il pastor poi mansueto riede
Di modo che li dà di sua famiglia
Una fanciulla saggia a meraviglia.

Poi di ducal galero [1]............

98. Che a guisa della bella unica Psyche
Era servata per divin mistero,
Nè a lei simil infra moderne o antiche
Altra mai fu d'ingegno acuto e altiero.
Le Gratie con le Muse a quella amiche
Seco seder parean nel magistero
Del gran pittor che quella sala pinse
Et non nati anco naturali effinse.

99. Mentre stan fisi i duo guerrier fregiati
L'hystorie a contemplar a loro ignote,
Altronde da Sylvana ritirati

[1] Ces mots sont le reste d'une stance ainsi indiquée en marge, mais dont il n'a été écrit que ce premier hémistiche.

Si rivoltaro ad ascoltar le note
Che sentivan di canti honesti et grati
Delle voci sonore hor piene, hor vote,
Con dolci acenti et soave harmonia,
Da suscitar chi è di morir in via.

100. Questo lo fece industriosamente
La gentil Fata per non rivellare
La cosa a lor futura a lei presente
Di quel che lor non tocca, et però trare
D'indi li cerca assai fervidamente,
Et ov' è l'harmonia quelli menare
S'ingegna ch'una camera vicina
Chiudeva in se la musica divina.

[**F° 142 r°**]101. Et sopra un letto riccamente adorno
Li fa posar la Fata et ella parte.
Non era giunto ancora al mezzo giorno
Di Phebe il carro, quando in quella parte
Lasciolli, et io li lascio et fo ritorno
Dov' Orlando lasciai dal fero Marte
Tutto infiammato contra Rio-Castello,
Vincer volendo il suo tyranno fello

102. Se vi ricorda ben, dissivi sopra
Ne l'altro canto come giunse Orlando
A Rio-Castel, per adempir quella opra
Lodevol tanto con il forte brando
Contra el tyranno, in cui favor se adopra
Tutto il suo stuol sentendo il corno, quando
Hebbero incarcerato Sacripante,
Compagno alhora del signor d'Anglante.

103. Doppo il lungo sonar del degno corno,
S'armano tutti i cento cavallieri
Et verso il conte sol cinquanta andorno
Ch'eran fra gli altri più gagliardi et feri,
Et gli altri in guardia del castel restorno,
Ma Sarpedonte fra quegli primieri,
Ch'uscì con lor, rimaste morto in terra,
Nè però terminossi alor la guerra.

104. Perchè i cinquanta alhora vendicare
Volendo il suo signor, posti in battaglia,

Contra del conte mossi a contrastare,
Tutti Orlando gli affetta, ancide et taglia,
Tal ch'un non si può vivo conservare
Per buona piastra o pur per fina maglia
Che egli habia in dosso, et così in quel contrasto
Fe il glorioso conte il terzo guasto.

105. Quel giovanetto ch'el consiglio diede
Contra al bon vechio, che delli cinquanta
Rimasti in guardia, perchè in lui havea fede
Quel tyranno, era capo, non si vanta
Più come prima, perchè aperto vede
Il gran valor del conte et forza tanta
Esser flaggel di Dio, et se li rende ;
Qual gratamente per la mano il prende.

106. Il benigno lo accetta pur con patto
Che se abandoni et arda lo empio luoco,
Et sia in quel proprio giorno quel disfatto
Per viva forza d'avampato fuoco,
Nè fra loro altrimente vuol sia fatto
Alcuno acordo o per molto o per poco,
Ma pria si renda Angelica e a Roberto
Sylvia et sia dov' è il Re il carcere aperto.

F° 143 v°] 107. Non può Gelarco, che così detto era
Colui che tanto amava Sarpedonte,
Contravenire alla proposta altiera
Di quel vettorioso et degno conte,
Ma pur, perchè il thesoro ottener spera
Di quel morto tyrano, lieta fronte
Facendo, le due donne et Sacripante
Liberamente diede al sir d'Anglante.

108. Più di sei cento donne in Rio-Castello.....



I DODICI CANTI

COMPLÉMENTS A L'INTRODUCTION

1° Remarques sur le *Guerino il Meschino* d'après le manuscrit 491 de la Bibliothèque nationale ; — 2° Tullia d'Aragona, Beatrice Pia degli Obizzi et l'Alamanni, d'après Sperone Speroni ; — 3° de l'auteur des *Dodici Canti ;* — 4° Extraits du *Guerino il Meschino.*

I

Remarques sur le GUERINO IL MESCHINO, *d'après le manuscrit* 491 *de la Bibliothèque Nationale*

L'introduction placée en tête du texte des *Dodici Canti* contient un résumé du *Guerino il Meschino*, rédigé d'après les sommaires de Dunlop et de Ferrario, seules ressources que j'eusse alors à ma disposition[1]. Depuis, j'ai pu consulter le manuscrit italien 491 de la Bibliothèque Nationale. M. Mazzatinti le mentionne ainsi : *Libro chiamato il Mischino* [*Guerino*] *di Duracio*, et l'attribue au XV[e] siècle. C'est un bel in-folio, relié aux armes de France, de 134 feuillets. Le texte est incomplet et s'arrête à l'endroit où Guérin, arrivé en Irlande où il doit descendre dans le Purgatoire de saint Patrice, rend visite à l'archevêque d'Hibernie : F° 134, verso A : *singhioreggia questo paese*

[1] Le sommaire que Gaspary donne du *Meschino (Geschichte der ital. Literatur*, II, p. 265) oublie trop des faits essentiels : l'amour dont Guerino est d'abord épris pour Eliséna, son amour pour la belle Antinisca, son voyage au pays du Prêtre-Jean, la mention précise qu'il a recours à la sibylle de Cumes *(le royaume enchanté d'Alcine* ne peut que tromper le lecteur). Si mutilée que fût son édition (V. sa note à cet endroit), il semble difficile que ces parties aient été omises. D'ailleurs, Dunlop et Ferrario pouvaient être consultés. Si je relève ces imperfections, c'est uniquement pour justifier le développement que j'ai donné à l'étude du *Meschino* à propos des *Dodici Canti.* Il m'était vraiment impossible de me borner à renvoyer à l'ouvrage de Gaspary, ouvrage dont, autant que personne, je reconnais le haut mérite.

lo archiepiscopo d'Ibernia, et anno cossi mullie li sacerdoti como li seculari, et e beato chi pote avere parentato collo sacerdote, et ad questa cicta d'Ibernia arrivai yo et andai allo archiepiscopo d'Ibernia...

Le reste de la page est en blanc.

Dans le cours du texte, trois colonnes de suite (F° 33, recto B, verso A B) sont restées en blanc, sauf les trois premières lignes du recto B : *et Turchi rade volte aspectano s'egli non si sentno forti et da multi cavallieri Grec..* .. La suite reprend au F° 34, recto, où *il Meschino* est en train de tuer un lion. La partie absente comprend le combat de Guérin et de Pantifero, roi de Solta (Folta).

J'ai copié la plus grande partie de ce manuscrit. C'était le seul moyen de me faire quelque idée de ce que vaut le roman, car avec les altérations des noms propres, la diversité des formes dialectales ou barbares, les oublis et les répétitions de mots ou même de membres de phrase, les passages n'offrant aucun sens, avec les mille traces, en un mot, de l'ignorance et de l'inintelligence du copiste, la simple lecture ne me laissait qu'une impression vague.

Les chapitres, indiqués avec rubriques incorrectes pour les premiers folios, sont ensuite simplement séparés par un blanc. La place pour la lettre ornée reste vide. La division en livres n'est pas marquée, quoiqu'elle soit annoncée au titre. Je reproduis ce titre parce qu'il diffère de celui que j'avais donné d'après la première édition :

In nomme dell' autissimo dio e della vergine Maria : *qui comencia il primo libro chiamato il Mischino di Duraio. Questo nome fu supranome, che suo proprio nome fue Gherino del sangue de' riali di Francia, ed e partito quisto volu [met]to in octo parti e tracta tucti parte del mu[n]du, zo e Asia, Africa, Europia, e de multi grande facte de arme che fequi Mischino cercando che fu il suo patre, como la storia dimostra, e cummincia il primo de Terra de Lavore nello capitolo primo*.

J'ai averti de l'incorrection du texte pour n'en plus parler. On notera que le sujet vrai du roman, Guérin à la recherche de ses parents, est indiqué, tandis qu'il est omis dans le titre de l'édition. Mais ce qui suit immédiatement n'est pas le chapitre annoncé, c'est un exorde où l'auteur parle de son entreprise et de lui-même; le ton est d'un moraliste. Je résume ou traduis cette curieuse préface de l'auteur des *Reali*.

Il est naturel et ordinaire que les hommes écoutent avec plaisir le récit d'aventures et de choses anciennes dont ils n'avaient jusque-là aucune connaissance, et qui ainsi leur paraissent nouvelles : « Pour cette raison je me suis délecté à faire connaître nombre d'histoires nouvelles et plaisantes, et parmi beaucoup d'histoires, j'ai trouvé cette

légende qui me plut grandement [1]. Je ne veux donc pas être ingrat envers les bienfaits que j'ai reçus de Dieu et de la nature humaine, car ma nature a reçu des cieux au-delà de mon mérite, étant donnée la bassesse de ma condition. »

Si d'autres font plus mal que lui, bien que de naissance meilleure, Dieu en sait la raison, que ce soient leurs péchés ou les péchés de leurs pères : « J'en vois d'autres, de plus vile condition que moi, qui se sont élevés, se tiennent et vivent mieux que moi. Cela me réconforte, car si nous sommes tous nés de pères créés, un seul auteur nous distribue diversement ses grâces. » Chacun peut être vertueux et honnête en cette vie. Comme Adam, nous possédons le libre-arbitre, nous sommes des animaux raisonnables, et méritons d'être punis quand nous sommes en faute. Quant à la part de la fortune dans notre destinée, si elle brille plus dans un lieu que dans un autre, cela résulte de ce que la fortune distribue des instruments à tous et que chacun s'ingénie à apprendre à jouer de plusieurs ; sans doute la fortune entonnera une musique parfaite, mais craignez que les cordes ne soient fausses, car les consonnances ne se correspondraient point, et ce serait votre faute à vous qui voulez sans raison et non la faute de la fortune. « C'est pourquoi j'implore le nom du Dieu très-haut et de toutes les puissances ordonnées par lui dans les cieux afin qu'ils m'accordent, non pour aucune autre raison que leur grâce, de construire ce petit ouvrage de mes mains de la façon qui pourra me donner le plus de profit et de plaisir. »

Les premières lignes donnent à penser que le *Guerino* a été composé quand l'auteur avait déjà écrit plusieurs de ses romans et s'était fait une réputation. On pourrait le considérer comme une pure invention d'Andrea da Barberino, qui aurait voulu rivaliser enfin avec les œuvres qu'il s'était borné jusque-là à remanier, s'il ne disait qu'il a *trouvé cette légende*, ne la distinguant point de celles qu'il a empruntées. Mais que vaut cette affirmation, et n'y faut-il pas voir seulement la marque du désir de se concilier la confiance de lecteurs habitués à croire à la réalité historique des faits qui leur étaient contés ? Le chapitre premier seul rattache le *Guerino* à la tradition épique ; tout le reste semble dû à l'imagination de l'auteur, personnages et aventures.

Le succès de ce roman, son immense et durable popularité, demeurent

[1] *Naturalimente pare de consuetudine che li homini se delectano de udire novelle li aventuri et cose anticque fosseno non siano stati palisati alla volgare gente, perche cose anticque et non palesate parino nove alla mente di quelloro che no le anno piu udite, per questo me sono delectato declar*[*are*] *molte ystorie novelle avendo piacere, de molte ystorie trovai questa legenda che molto mi piacque....*

inexplicables, quand on se borne à la connaissance de sommaires où l'on n'a guère qu'une sèche énumération de noms propres et d'aventures dont se dégage une impression d'ennui. Il en est autrement quand on lit patiemment le vieux chroniqueur. On passe rapidement sur les endroits où il étale une science géographique de très mauvais aloi, et l'on s'attache aux récits, aux peintures de caractères, aux observations morales. L'histoire de Guérin est la biographie d'un personnage qui n'a de commun avec les vassaux de Charlemagne que sa parenté; c'est un pur roman, et si la nature des aventures et des exploits qui lui sont attribués est empreinte encore du goût du temps pour les narrations chevaleresques, un autre goût très nouveau d'ordre tout psychologique commence à s'y faire jour.

Guérin, à la recherche de sa famille, parcourt le monde. Dans ce cadre immense, plus encore que dans les *Reali*, l'auteur avait l'occasion de faire parade de ses connaissances; mais le personnage de Guérin est toujours au premier plan, attirant sur lui les regards et l'intérêt. Souvent l'auteur lui cède la parole, et le chevalier raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait. A en juger par le texte dont j'ai dû me servir, Andrea ne s'inquiète guère de ménager la transition : brusquement du genre historique on passe à celui des Mémoires. Le caractère lui-même du héros est composé avec soin ; c'est un mélange de courage et de dévotion, de persévérance et de bon sens, de courtoisie et de finesse. S'il a pour devoir essentiel de ne rien épargner pour découvrir de qui il est né, il n'en a pas moins conscience de son rôle de chevalier chrétien, et il mettra partout son épée à la défense de la justice. Quand le traître Alfumet le questionne indiscrètement sur sa religion, il répond seulement : *Adoro la fortuna !* et un peu plus loin : *Alla guerra vado yo !* voulant se faire passer pour un mercenaire en quête d'un seigneur qui accepte son service. Mais quand il reproche aux Médiens de défendre mollement les droits de leur jeune reine Amidan, il se présente sous un autre aspect : « Vous voyez que je suis fils de l'Aventure, que je n'ai point de père et que je secours les peuples et les seigneurs dans le besoin. Je combats pour la justice, et pour cela je suis venu à votre aide et à la défense de cette dame abandonnée et trahie par ses sujets. »

C'est l'attitude du chevalier errant, mais les motifs qui le guident n'ont rien de commun avec l'étalage orgueilleux de la force : sa pensée est d'un âge moderne.

Dans toutes les guerres auxquelles il prend part, il est promptement choisi comme chef, et fait preuve de la connaissance de la stratégie du temps. Qu'il ait affaire à des géants, à des monstres ou à des Sarrasins, c'est à son adresse plutôt qu'à sa vigueur qu'il doit la victoire.

Il parle volontiers et prononce de vrais discours, tantôt militaires, tantôt dévots. Il est d'ailleurs d'une piété qui ne se dément jamais, et il professe le plus grand mépris pour la croyance et les mœurs des mahométans. Une des choses qui le choquent le plus en Orient est que l'on s'asseoit à terre sur des tapis et que l'on mange au même plat, *alla porcescha.* Il impute volontiers à ces peuples des penchants détestables, qu'il attribue à l'influence du signe du Scorpion qui excite les passions luxurieuses.

Quand Pantifero, roi de Solta, lui témoigne une admiration malhonnête, il répond d'abord qu'il est homme et non femme, puis interdit nettement au prince toute familiarité indiscrète. Ceci est bien. Mais pour sortir de la prison où Pantifero l'a jeté, il ne s'en résignera pas moins à écouter les conseils de ses compagnons, à épouser la fille du roi avec l'arrière-pensée de lui être infidèle. Il prêtera serment sur les livres sacrés de Mahomet, d'Apollon et de Bilis, en se touchant la dent [1], mais il comptait bien s'enfuir au plus tôt. Et l'auteur d'ajouter que ce serment ne valait pas mieux que les idoles invoquées, et que, dans la suite, le Prêtre-Jean consulté jugea qu'il ne pouvait lier un chrétien. La jeune abandonnée eut un fils, Peliones Lapares, qui fut de plus grande prouesse que son père [2].

C'est d'ailleurs le seul exemple de faiblesse que l'on puisse reprocher à Guérin, faiblesse bien excusable, puisque Pantifero le laissait mourir de faim et de soif dans son cachot : sa chasteté n'échoua sur aucun autre écueil. Il portait sur lui des reliques destinées à le protéger contre les tentations mauvaises. Quand il était parti de Constantinople, l'impératrice lui avait donné une petite croix d'or en ajoutant les plus sages recommandations : *una crocetta d'oro ch'egli l'avesse al collo. Nella croce era commesso dentro del sangue di Christo, e-lla..... de Nostra Dompna, e de lu ligno de la croce de Christo, e dixili : Omne volta che tu [l'] abbi adosso, nessuna fantasia non ti potra nocere; ma guardati de non peccare carnalimente cum essa adosso, et piu che tu poi riguarda de peccare in peccato mortale cum essa adosso.*

[1] *Maugis d'Aigremont*, v. 2949 :

Son doi fiert à sa dent por Maugis miex fier.

Cf. le combat d'Ogier et de Braihier, dans *Ogier de Dannemarche.*

[2] *Era la terra in grande dulore, ma sopra a tucti era adolorata la dimicella, la quale romasa gravida d'uno fanciullo masculo el quale ebbe nome Pelione Lapares, et foy di maiore prudeza che non foi il patre, et feci grandi bactalie [cum] multi franchi singnori, specialimente cum soi fratelli nati in Taranto, como la storia dice sequendo per ordine. Il Meschino cavalco.....*

Guérin, vivant au milieu d'infidèles, est obligé souvent de dissimuler sa qualité de chrétien ; il en prend son parti, mais se dédommage de cette contrainte, soit en protestant dans son for intérieur, soit en tournant en dérision les usages auxquels il feint de se conformer.

Lorsqu'il consulte les Arbres du Soleil et de la Lune et que le prêtre l'invite à prier Apollon et Diane, il les conjure au nom de la Sainte Trinité, et débite une profession de foi toute chrétienne, voulant ainsi atténuer son tort de recourir à des divinités païennes.

A la Mecque, il est admis dans la mosquée, où, d'après la légende, le cercueil de Mahomet demeurait suspendu en l'air par suite de l'attraction des pierres d'aimant dont la voûte aurait été formée [1]. Il se rit de la naïveté des infidèles qui ignorent la raison du prétendu miracle, et blâme surtout leur façon de se prosterner la face contre terre. Ainsi ils font à Mahomet tout l'honneur qu'il mérite, puisqu'au lieu de lui présenter la plus belle chose que Dieu ait faite, « ils lui montrent...., c'est-à-dire la partie malhonnête de la personne. » L'idée lui vient aussitôt de mettre à profit cet usage pour insulter Mahomet.

[1] D'après Guérin, la Mosquée consacrée à Mahomet est beaucoup plus petite que l'église de *Santa Maria Ritonda* qu'il a vue à Rome. L'almanzor se déchausse avant d'y entrer. A l'intérieur se tenaient l'Archaliffe et ses prêtres. Jusqu'à mi-hauteur les murs étaient blancs et noirs audessus : il y avait deux fenêtres et deux portes, au levant et au couchant ; au milieu était un autel avec un cercle d'albâtre et une bordure d'or. Autour de l'autel des prêtres criaient, mais Guérin ne put comprendre ce qu'ils chantaient. Sous la coupole était une cassette de fer poli, longue d'une brasse et un peu moins large, qui demeurait suspendue et ne touchait à rien : Je connus alors la tromperie du faux Mahomet, car je sus que cette église à partir du milieu de la hauteur était toute en calamite, laquelle est une pierre marine d'une couleur entre le noir et le gris (*biagio*), qui a pour propriété d'attirer le fer par sa fraîcheur. Et cette calamite a encore une autre plus grande vertu qu'en touchant la pointe d'un fer léger..... si l'on met le fer en équilibre, la partie qui aura touché la calamite se tournera vers la Tramontane, *et pero li naviganti vanno securi per lo mare culla stella e col partire de la carta et de bossecta de la calamita. Et per questa raione l'arca di Magomecto ch' eni di ferro sta susspesa perche la calamita la tene.* » — Andréa connaissait donc l'usage de la boussole. Quant à l'église *Santa Maria Rotonda*, surnom dû à la forme du monument (dans les vieux textes français : Nostre Dame de la Ronde), c'est le Panthéon d'Agrippa que Boniface IV consacra en 610 à la Vierge et aux martyrs, d'où le vocable : *chiesa di S. Maria ad Martyres.* Raphaël, Balthazar Peruzzi (le peintre architecte, l'auteur de la *Farnesina* et du Palais Massimi), Jean d'Udine (par qui Raphaël fit exécuter la décoration des pilastres et des murs des *Loges*), Annibal Carrache, d'autres artistes y ont leur sépulture.

Il s'agenouille, levant les hanches aussi haut qu'il peut, mais tournant le dos au cercueil, et prononce l'oraison suivante : *O maldecto seminatore di [s]candoli, la divina iusticia dega ad te aviamento de li anime chi tu ai facto et fai perdere per la tua falsa operacione!*

Cette attitude parut étrange à l'Archaliffe, c'est-à-dire au Pape des Sarrasins, et Guérin eût payé cher la liberté qu'il avait prise, s'il ne se fût tiré habilement d'affaire. Il allégua que malheureux pécheur il était indigne de tourner ses regards vers le cercueil de Mahomet, et qu'il s'était comporté de même en présence des Arbres du Soleil et de la Lune. L'explication parut suffisante et dès lors on le considéra comme un saint homme et un vrai croyant : *fuy ghiamato santo di loro fede.*

Malgré tout le soin que l'auteur apporte à faire ressortir la dévotion de son héros, et bien qu'il lui fasse réciter son *credo* ou les psaumes de la pénitence, toute la partie des voyages qui précède le départ pour le Purgatoire de saint Patrice, est entachée d'irrégularités graves au point de vue chrétien. Le voyage aux Arbres du Soleil et de la Lune a été conseillé par les devins de l'empereur, et c'est en fait un pèlerinage païen que Guérin entreprend. C'est tellement vrai que lorsqu'il arrive au sommet de la montagne d'où son regard plonge sur la mer des Indes, il nous dit que par cette mer on se rend au pardon aux Arbres du Soleil comme on le fait pour le pardon à Rome, et que l'on y va avec un plus grand espoir de se sauver que ne font les chrétiens quand il s'agit d'aller au sépulcre de Jérusalem. Il repart, mécontent de la réponse qu'il a reçue, et se venge en raillant les Arbres du Soleil qui ne sont que des cyprès moins beaux que ceux de Grèce; mais arrivé au rivage il reconnaît qu'il y trouve des navires chargés de pèlerins arabes et persans qui se rendaient aux Arbres du Soleil « par la dévotion qu'avaient les chiens de Sarrasins. » Le mot injurieux n'excuse point sa démarche : il a fait ce qu'il reproche aux païens, et il partira pour l'Occident, comme il lui a été ordonné par l'oracle.

En Occident, un devin de Tunisie complète le renseignement qu'il avait reçu, et lui apprend qu'il doit consulter la Sibylle de Cumes [1]. Il

[1] *Avendo udito Guerino che in sullo monte era uno indivino el quale avea nome Galgibat, si mose da Tunisi cum certe guide et ando ad quello monte et trovo quello vecchione, et illo lu adimando si li sappesse insinghiare chi fosse stato suo patre e-lla sua madre. Respose che no. E-llo Mischino lu adimando si in Africa piu verso Ponente si trovaria che li lo saperia a dire.* [*Respose*] : *Andando ad monte Adtalente elli altri canoscuno certi corsi di stelle et quelli de la natura secundo il curso de li cieli debia alcuna volta producere, ma che illi ti possano a dire el*

s'engagera donc dans une entreprise tout aussi répréhensible que la première. Mais il n'a pas la conscience tranquille, et de même qu'au seuil du pays consacré à Apollon et à Diane il s'était confessé au prêtre chrétien qu'il emmenait avec lui, de même il se confessera aux moines qui gardent le chemin conduisant au séjour de la Sibylle. A toutes les objections qui lui sont faites, il répond qu'il n'agit point dans des vues intéressées, qu'il a le devoir de retrouver sa famille, mais il ne sera pleinement rassuré que lorsque le Pape l'aura béni et lui aura imposé comme pénitence d'aller à St-Jacques-de-Compostelle purger le pays des voleurs qui l'infestent, et en Irlande où il devra descendre dans le Purgatoire de saint Patrice d'où il rapportera au Saint-Père l'exacte relation de ce qu'il aura vu.

L'équilibre est ainsi rétabli, ces pèlerinages chrétiens effacent la faute commise, à la grande joie des âmes naïves qui depuis des siècles s'intéressent aux aventures de Guérin.

Parmi les faits qu'il observe dans ses voyages, les plus curieux sont peut-être les exemples de tolérance religieuse qu'il rencontre en Orient et qu'il rapporte sans se risquer à aucune appréciation.

Le royaume de Tigliaffa, situé à dix jours de marche avant le pays des Arbres du Soleil, est peuplé d'hommes noirs, de haute taille, s'entendant très bien au commerce et tous chrétiens. Guérin y avait été fort bien accueilli parce qu'il était chrétien et qu'homme de guerre il pouvait être très utile à un moment où certains Sarrasins se révoltaient contre l'autorité de Tigliaffa. Grâce à l'emploi du feu suggéré par Guérin, les éléphants de l'ennemi sont mis en fuite, les Sarrasins perdent 24,000 hommes, tandis que les chrétiens n'en perdent que 1000. Pendant dix jours on poursuit la conquête; toutes les villes remettaient leurs clefs aux vainqueurs. « Je demandai pourquoi on ne les faisait pas baptiser. Cariscopo répondit : Parce que ce n'est point l'usage; chacun peut garder la foi qu'il veut, pourvu qu'il obéisse à son seigneur.» Quand il revient par la mer des Indes de son pèlerinage aux Arbres du Soleil, il a la curiosité de visiter l'île de Parlobania où

tale fu tuo padre, questo non sanno; ma perche vuy [siete] gentile et da bene, yo vi mettero in bona via. Nui trovamo per scriptura che la Sibilla Umana non e ancora morta et non deve morire dacqui ad in finem mundi, *et questo trovamo ca ella ey in Ytalia nelle montanghie de Penino le quale vengono per lo mezo de Ytalia, e sentiamo ca ella eni in nel mezo de Italia. Se vuy andate allei, ella vi sapera directo adire perche ella sa tucte le cose passate e-lli presenti, et si tu non vai allei yo non saperia insinghiare dove tu possi sapere nel mundo.* — Dans mon *Introduction* j'ai omis de dire comment Guérin apprend qu'il doit consulter la Sibylle de Cumes.

l'on compte dix villes et cent châteaux-forts. La capitale est Galabis. « Je leur demandai quelle est leur foi. On me dit qu'il y a des chrétiens, des sarrasins et des païens, et que la religion n'y est l'objet d'aucune dispute. Chacun garde la foi qu'il lui plaît, mais il est interdit sous peine du feu de renier sa religion dans l'île... Leur loi a pour but de permettre aux gens de toute croyance de faire le commerce chez eux. »

Rapporter ainsi les faits revient à les approuver. Dans nos Chansons de Geste, on sait comment les choses se passent. A la fin du *Maugis d'Aigremont* (v. 9489 sq.), Vivien l'Amachour, frère de Maugis, se convertit et abandonne Mahon, Jupitel

Et la mauvaise foi que fist Luciabel.

Il revient à Monbranc, emmenant avec lui deux évêques; ses sujets sont baptisés d'office,

Et qui ne le volt fere, si ot le chief copé.

A propos de la confusion des musulmans et des païens et de l'association du nom de Mahomet à ceux de Jupiter, Trivigante, Belfagor, Ranke cite un document qui prouve que cette confusion était dans tous les esprits : « On se souvient que le duc Conrad de Masovie, lorsqu'il chargea les chevaliers Teutoniques de combattre les païens prussiens, leur accorda tout ce qu'ils pourraient conquérir sur ces Sarrasins : *quidquid de personis vel bonis omnium Sarracenorum adipisci potuerint* [1].»

Ranke constate que dans les *Reali* les conversions sont faites par les armes, qu'elles ne sont jamais obtenues par la mission ou la prédication. Mais si Andrea se conforme à la tradition des Chansons de Geste, nous voyons par les traits que nous avons relevés dans le *Guérin*, que la conception d'un régime de tolérance lui paraissait justifiable.

Le chapitre qui suit l'exorde du *Guerino* est un court résumé de l'*Aspromonte* et ne sert qu'à placer dans la descendance de Girard de Fratta Milon de Tarente, père de Guérin. Cette descendance est d'ailleurs conforme à la généalogie constituée par l'auteur des *Reali*. Ce fait confirme dans la pensée que le *Guerino* a été une des dernières œuvres, sinon la dernière, d'Andrea da Barberino.

Le courage de Guérin se soutient parmi les mille épreuves qu'il traverse. Une seule fois il est sur le point de renoncer à sa tâche. En

[1] L. Ranke, *Zu der italienischen Poesie*, mémoire lu à l'Académie royale des Sciences. Berlin, 1837, pag. 3, note.

se rendant au pays du Prêtre-Jean, il avait eu à combattre un terrible dragon dont le souffle l'avait laissé à demi-empoisonné. Il est obligé de prendre huit jours de repos. En commémoration de sa victoire, on cloue la tête du dragon à la porte de l'église du lieu avec cette inscription : *Guerino, vocato Mischino, cercando per la* [*mia*] *sanguinita, nell' anni del nostro signore Ihesu Cristo* $\overset{\mathrm{VIII}}{\mathrm{C}}\ \mathrm{XXX}^{\mathrm{ta}}$ *arrivo in questo paese, yo uccisi questo dragone.*

On avait dû le frotter d'onctions diverses, et ainsi l'on découvrit la petite croix, don de l'impératrice auquel il devait sans doute sa victoire sur le monstre. Mais une fois guéri, quand il dut reprendre son voyage, il ressentit un profond découragement.

« Quand je voulus partir de ce village, j'étais pensif, et sans grand effort j'en serais demeuré là de mon entreprise, me plaignant de ma mauvaise fortune. Un prêtre, qui était attaché au temple de ce lieu, me prit par la main, me mena à l'église et commença à me parler en grec. Il raisonna avec moi et me demanda pourquoi j'étais ainsi pensif. Je le priai de me confesser, ce qu'il fit. Je lui racontai toutes mes actions depuis le commencement jusqu'à la fin, toutes les choses que j'avais promises ou faites. Et il me réconforta de cette manière : O noble homme, celui qui commence une chose noble, et qui d'un bon principe la conduit jusqu'à mi-chemin, et puis l'abandonne, n'acquiert point de gloire de son entreprise ; mais s'il agit bien au commencement, au milieu et à la fin, sa fatigue ne lui est pas un dommage. Et il me demanda : Sais-tu ce qu'est la foi ? Le Mischino dit : La foi est une parfaite et ferme croyance en Dieu qui est la souveraine Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, sans aucun doute ; elle consiste à croire aux dix commandements de la loi et à y obéir, à croire aux douze articles de la foi et aux sept du Saint-Esprit, à suivre et à accomplir les sept œuvres de miséricorde. C'est ainsi que je crois. Il me demanda : Qu'est-ce que la charité ? Je lui répondis : Aimer Dieu et son prochain. Alors le prêtre : Si la charité est ce que tu dis, et si ton père et ta mère sont plus que ton prochain, car tu sais que c'est le premier des sept commandements qui ont été faits à nous pour nous, dis-moi, fils : qu'as-tu fait jusqu'ici pour ton père en ne suivant pas l'œuvre commencée ? Si tu voulais dire que la fatigue en est grande, je te le concède ; mais tu as cherché en Asie et dans l'Inde Majeure, qui sont les parties les plus redoutables et les plus sauvages de tout le cercle de la terre, car non seulement il y a des animaux sauvages, mais la nature même des hommes y est sauvage. En Afrique et en Europe, les hommes sont raisonnables, et s'il y a aussi beaucoup d'animaux féroces, la nature en est autre qu'en Inde et en Turquie. Que l'espérance te gouverne, va jusqu'à bonne fin, aie confiance en Dieu, aime ton père

et ta mère : l'espérance en Dieu t'aidera. Poursuis ton entreprise avec toute ta force en la modérant par la prudence. — Je me jetai, dit Guérin, à ses pieds, je lui baisai les pieds et les mains ; il me fixa une pénitence, me donna sa bénédiction, et je lui dis : O mon père, vous m'avez remis dans mes premières forces, que Dieu vous le rende pour moi ! Je pris congé de lui et de tous ceux qui étaient là, et nous prîmes notre chemin vers la cité dite Dragonda où j'avais appris que le Prêtre-Jean se trouvait. »

Tout en chevauchant, le chevalier commente longuement et théologiquement ce que le prêtre lui a dit des devoirs des fils envers leurs parents, et il conclut en promettant à Dieu de ne jamais se reposer tant qu'il n'aura pas retrouvé sa famille.

Guérin, à vrai dire, s'attarde volontiers en route, soit qu'il accepte toutes les occasions de montrer sa valeur, soit qu'il examine curieusement les lieux qu'il traverse : c'est un chevalier errant, c'est un condottiere, c'est dans quelque mesure un explorateur. Au pays du Prêtre-Jean, parmi les choses qui provoquent son admiration, deux surtout sont à noter : les sources de la richesse du roi-pontife, et la raison pour laquelle cette contrée est dite la Terre de Vérité,

A Dragonda, Guérin se rend au palais du Prêtre-Jean : « Les chevaux une fois attachés, nous entrons dans l'escalier pour monter au palais. Cet escalier était pour la plus grande partie d'albâtre, et les rampes où l'on pose les mains, étaient toutes dorées avec beaucoup de pierres précieuses qui y étaient incrustées, et le mur était tout d'une mosaïque historiée. Au-dessus c'était également une mosaïque couleur d'air, semée d'étoiles d'or. Je demandai comment il pouvait y avoir une telle richesse dans ce pays, et les guides m'enseignèrent quatre raisons. La première est que l'on n'a point de guerre ni de soldats à payer ; la seconde est le grand tribut que lui versent les Sarrasins pour qu'il ne perde pas l'eau du Nil ; la troisième est le grand péage qui se paie au détroit de la Mer Rouge où le Prêtre-Jean possède trois cités avec des ports très beaux et sûrs ; la quatrième est que toutes les marchandises de ce royaume paient un certain droit au Prêtre-Jean. Pensez la grande recette et la petite dépense durant tant de centaines d'années, dites-vous s'il doit posséder de grandes richesses ! Et ce pays est appelé la Terre de Vérité. »

L'auteur du *Guerino* transforme la légende du Prêtre-Jean en la rendant plus vraisemblable, en y diminuant la part du merveilleux et en augmentant celle des raisons naturelles. Cette tendance a été notée déjà dans les *Reali*. Mais à propos du tribut payé par les Egyptiens, il paraît avoir inventé.

A plusieurs reprises, pendant qu'il est au pays du Prêtre-Jean, Guérin parle de Portes-de-Fer établies sur le Nil et séparant ce

royaume de celui des Egyptiens. Quand il reprend son voyage et se rend en Egypte, il rencontre d'abord ces Portes et en explique l'usage en se trompant sur la valeur des termes.

« Ici sont les Portes-de-Fer. Je passai le fleuve du Nil : entre ces montagnes (les monts Camerat) sont les Portes-de-Fer. Ces Portes, je les voulus voir, et jamais je ne vis rien de plus fort. Il y avait là un mur fait de très grandes pierres en travers du Nil, à l'endroit où le fleuve passe entre ces montagnes et par le milieu arrive en Egypte. Ce mur est large de trois cents brasses, et à côté du mur, sur une montagne, de toutes parts, est une forteresse si terrible et si forte que je m'en émerveillai. Au-dessus du mur du côté de l'Inde, c'est un mur très fort avec vingt tours, c'est-à-dire vingt en haut et vingt du côté de l'Egypte ; le grand mur qui est fondé dans le lit du fleuve, est long de mille brasses et il a trois ouvertures très grandes où passe l'eau du Nil, et à ces ouvertures il y a des sarracinesques très grandes que l'on peut faire descendre de sorte que l'eau ne puisse pas venir en Egypte. Je demandai où se répandrait l'eau du Nil si ces herses (*cateracte*) étaient fermées. On me répondit qu'une partie s'écoulerait le long des montagnes de la Mer Rouge, que l'autre irait vers le couchant dans la mer de Lybie, et que toute l'Egypte, qui forme un seul royaume, périrait faute d'eau parce qu'il n'y pleut jamais et que deux fois l'an le fleuve baigne leurs terres ; par suite de cette frayeur, ils paient un grand tribut au Prêtre-Jean. »

De là Guérin se rend à Syène (*Senesi*) où était une garnison du Soudan d'Egypte.

On voit que j'ai traduit *cateracte* par *herses*, sens justifié par ce qui précède et ce qui suit. Le mot a eu ce sens dans notre langue elle-même : « Herse sarrasine ou cataracte est une contreporte suspendue, faite de grosses membrures de bois à quarreaux pour empescher l'effort du pétard, ou bien pour arrester une surprise par sa cheute. » *Traité des Fortifications ou Architecture militaire*, par le P. Georges Fournier, 2e éd., Paris, Jean Henault, 1654, p. 38. Mais dans le texte lui-même du *Guerino*, l'on a un autre exemple du mot pris dans ce sens. La porte par laquelle la fille du roi Pantifero passe pour aller s'entretenir avec Guérin dans la tour où il est tenu prisonnier, est munie d'une *cataracte*.

J'imagine que notre chroniqueur, ayant entendu parler de Portes de fer et de cataractes du Nil, a cru qu'il s'agissait de vraies portes et de herses. La forteresse qu'il décrit complaisamment, aurait pour base de simples contre-sens.

L'on ne peut éviter deux remarques. L'idée que l'Abyssinie pourrait détourner en partie les eaux du Nil au détriment de l'Egypte paraît ancienne, et naguère en Orient elle prit une consistance nouvelle.

D'autre part, l'administration anglaise, pour assurer la régularité de l'irrigation de l'Egypte, a réalisé ce que le moyen âge avait rêvé : un barrage immense emmagasine les eaux du Nil à l'endroit dont parle Guérin. Mais les clefs du barrage ne sont point aux mains des successeurs du Prêtre-Jean. Les archéologues se sont émus de cette mesure si utile en elle-même : ils craignent que le joli temple de Philæ ne soit submergé.

Parmi les mérites que Guérin reconnaît aux sujets du Prêtre-Jean, la véracité est celui sur lequel il insiste le plus[1]. Il en parle longuement dans sa description de la ville d'Antona, séjour habituel du Prêtre-Jean : « Bien que j'aie vu les terres, les cités, les palais et les logements des pays de Grèce, de Syrie, d'Italie et de toutes les parties du monde, non, lecteur, je n'ai trouvé nulle part tant de beaux édifices ni dans une cité tant d'hommes riches de toute richesse mondaine et temporelle; je n'ai point trouvé au monde de peuple qui gardât sa foi comme eux, je n'ai point trouvé de peuple plus véridique, où il y eût moins de mensonge. Chez eux les menteurs sont plus méprisés que les usuriers en Grèce ; ils ignorent ce que c'est que l'usure, et l'on fait chez eux justice sévère des malfaiteurs et en particulier de ceux qui sont contraires à la foi du Christ. »

Il semble que l'auteur ait eu une antipathie particulière pour les menteurs et les usuriers et qu'il ait ainsi jugé bon de donner en exemple à ses concitoyens un pays d'Utopie où règneraient la vérité et le désintéressement. Mais lorsque Guérin a triomphé des Cinnamoniens, ennemis du Prêtre-Jean, et que celui-ci consulte sa cour sur la récompense qu'il convient d'attribuer au vaillant étranger, il se produit des désaccords qui prouvent bien que l'exacte Justice n'est pas plus de ce monde au Pays-de-Vérité qu'ailleurs. L'envie, dit Guérin, se donna libre carrière. L'un disait : c'est un étranger; une petite récompense lui suffira : des armes et des chevaux le contenteront, car c'est un homme qui ne pense que batailles. Un autre proposait qu'on lui donnât un ou deux des châteaux conquis et une petite pension. D'autres dirent qu'il ne fallait pas lui donner de châteaux, parce que si le pouvoir lui plaisait, il était si vaillant homme qu'il lui serait aisé de se

[1] L'expression Pays-de-Vérité, employée plus haut, semble de l'invention de notre auteur. Pour le fond, il s'inspire de la lettre fameuse attribuée au Roi-Pontife : 51. *Inter nos nullus mentitur, nec aliquis potest mentiri. Et si quis ibi mentiri coeperit, statim moritur i. quasi mortuus inter nos reputatur, nec eius mentio fit apud nos i. nec honorem ulterius apud nos consequitur*, 52. *Omnes sequimur veritatem et diligimus nos invicem. Adulter non est inter nos. Nullum vicium apud nos regnat.* Friedrich Zarncke, *der Priester Iohannes*, *erste Abhandlung*, p. 90.

faire seigneur du pays. Qu'on lui donne un navire chargé de richesses et qu'on l'adresse au Soudan de Babylone [1], à Alexandrie. D'autres conseillaient qu'on lui donnât des chameaux sans navire et qu'on lui fit avoir du Soudan la paie d'un mercenaire. Ceux-là enfin, par jalousie, voulaient le renvoyer sans plus. Un dit néanmoins : Nous avons besoin d'un capitaine. D'autres étaient d'avis de lui accorder un logement avec des terres et du bétail.

L'équité et la reconnaissance étaient négligées à peu près par tous dans cette délibération qui rappelle les entretiens du roi Yon et de ses conseillers au sujet de Renaud fils d'Aymon. Mais le Prêtre-Jean est sourd à ces invitations dictées par l'ingratitude et la jalousie : il demande à Guérin d'accepter la moitié de son empire. Le chevalier refuse, car il doit repartir à la recherche de ses parents.

L'auteur, pour accroître l'intérêt du récit et pour faire valoir le côté affectueux du caractère de Guérin, lui donne souvent un compagnon de route et d'aventure. C'est d'abord Brandis. Ce chevalier gascon et un autre chevalier, l'Ameri de Oriensis (*sic*), s'étaient vantés à Paris, devant la cour du roi de France et pour répondre aux vanteries d'autres chevaliers, de faire le tour du monde par terre et par mer, s'engageant à ne point s'abandonner jusqu'à la mort. Ils avaient parcouru tous les pays d'Europe, étaient venus de Constantinople en Colchide et de là en Arménie, où le géant sauvage tua le compagnon de Brandis et enferma celui-ci dans la caverne d'où il fut tiré par Guérin. Dès lors les deux chevaliers vivent dans une étroite amitié, et se séparent seulement quand Brandis épouse Amidan, la jeune reine de Médie dont Guérin a restauré l'autorité. Elle s'était d'abord éprise de Guérin, mais il ne songeait point à s'arrêter et lui donna Brandis pour mari. Il exigea seulement que l'on prît des sièges au repas, que l'on mangeât à la façon des Grecs et qu'Amidan reçût le baptême.

Dans son voyage aux Arbres du Soleil et de la Lune, Guérin a pour compagnon, à partir de Tigliaffa, un capitaine, Cariscopo, né à Saba dans l'Arabie Heureuse, mais qui s'était converti au christianisme et avait servi en Grèce.

Quand il quitte Alexandrie et entre dans le désert de Lybie, il sauve des mains d'une bande de malandrins un chevalier anglais, Diamone, né dans la cité de Norgalles et descendant de Joseph d'Arimathie [2].

[1] Dans le *Guerino*, comme dans Joinville et dans la carte catalane de 1375, par Babylone il faut entendre le Vieux-Caire.

[2] *Norgalles*, dans le cycle d'Artus, est un pays limitrophe des royaumes de Logres et de Sorelois. — *Arimathie* : le texte donne *di Brama*, mais *Arimathie* s'était déjà transformé en *Baramachie*. Löseth, *Le roman en prose de Tristan*, etc., p. 498, l. 39. L'on a *Joseph di Barimattia* dans le

Les deux chevaliers vivent fraternellement ensemble jusqu'au moment où, arrivés en Sicile, Guérin doit se diriger vers l'Italie pour y consulter la Sibylle, et Diamone s'embarque et reprend son pèlerinage au Saint-Sépulcre. Leurs adieux sont touchants. Diamone dit : « Frère chéri, je t'aime plus que si nous étions nés d'un même père et d'une même mère... Si vous arrivez en Angleterre à ma cité appelée Norgalesse, réclamez-vous de moi, car il vous sera fait honneur et je veux que vous la considériez comme vôtre. Portez de mes nouvelles à ma dame et à mes parents. » Puis ils s'embrassèrent, se baisèrent et allèrent au vaisseau; quand leur pleur eut pris fin, ils payèrent le patron.

Ce dernier détail est tout à fait dans le ton général d'un récit où l'auteur s'applique à ne rien dire que de vraisemblable. Quand l'hôtelier demande au héros de Cervantès s'il a de l'argent sur lui : « De l'argent! répond Don Quichotte tout surpris de l'indiscrétion de ce langage, je n'y ai pas même songé. Je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier errant s'en soit muni pour aller aux aventures ». Mais Guérin a un sentiment plus précis des réalités pratiques de la vie, et s'il refuse de partager le pouvoir d'Amidan et du Prêtre-Jean, il ne part jamais en voyage sans prévoir qu'il lui faudra payer son écot aux hôtelleries où il s'arrêtera [1]. Quand le pape lui a donné des instructions qui impliquent un voyage à Saint-Jacques et un autre en Irlande, le bon chevalier ne peut s'empêcher de s'écrier : « O Saint Père, je ferai tout cela si je vis assez pour arriver là-bas ; une seule chose m'embarrasse et me sera d'un grand ennui. Il me demanda quelle était cette chose qui m'embarrassait. Je lui répondis : La pauvreté. Et il me fit donner trois cents deniers d'or. » Cette simplicité plaisait d'autant plus qu'elle était une nouveauté.

En Afrique, Guérin se lie d'amitié avec le roi Artilaffo. En Calabre, l'hôtelier chez lequel il descend, s'éprend également pour lui d'une vive affection. Ce n'est pas seulement un chevalier avide d'aventures ou un voyageur curieux, ce n'est pas seulement un homme de guerre

Volgarizzamento toscano des Voyages de Mandeville, éd. Zambrini, I, p. 98. — Dans son voyage en Angleterre et en Irlande, Guérin, après avoir vu *Antona* et *Londras*, se rend à la hâte à Norgalles où il trouve son ami Dinamon (et non plus Diamon). Celui-ci voudrait lui faire accepter en mariage sa sœur âgée de quinze ans; mais Guérin refuse et reste fidèle à la belle Antinisca. Dinamon s'offre à lui pour l'accompagner en Irlande.

[1] Quand Guérin prend congé de l'empereur, celui-ci voulait lui donner une escorte; il la refusa et n'accepta qu'une somme d'argent : *egli nolla vole, ma certi danari indi porto.*

habile et courageux : il a le don de se concilier l'estime et le dévouement de tous ceux qui ont l'occasion d'apprécier sa droiture et sa bonté.

Dès le commencement du roman, l'amitié de Guérin et d'Alexandre, fils de l'empereur de Constantinople, est un puissant élément d'intérêt, sans lequel le long récit de tournois et de combats serait d'une fatigante monotonie.

La susceptibilité qui lui fait refuser la main d'Eliséna, malgré les prières de son ami Alexandre et de toute la famille impériale, est le trait le plus heureux : par la dignité de son attitude plus encore que par les services qu'il leur a rendus, il se place au niveau de ses protecteurs.

Sa fidélité à sa fiancée Antinisca ne subit point d'éclipse. Un moment, il est près de succomber aux provocations sensuelles de la Sibylle, mais il a recours à la prière et triomphe.

Partout où il paraît, il se place au premier rang par son intelligence et sa générosité autant que par sa valeur.

Ce n'est pas la reproduction banale d'un type ancien et usé, c'est un personnage vraiment original et nouveau.

La lourdeur et la prolixité du récit, le caractère historique et dévot auquel l'auteur a visé, s'ajoutent au pédantisme des descriptions pour rendre difficile la lecture d'un tel ouvrage [1]. Mais ceux pour qui il a été composé étaient séduits par cela même qui nous fatigue. L'auteur s'est inspiré de la méthode du Pseudo-Turpin qui, de nos légendes héroïques fit un amalgame à prétentions historiques et à leçons pieuses. Il a placé son héros dans la Geste des *Reali*, lui a donné les vertus que Turpin attribue à Roland, et, suivant l'exemple de l'*Entrée de Spagne*, l'a mené, comme Roland, en Orient. Dans une certaine mesure, comme le Roland du poème franco-italien et de la *Spagna* en vers, Guérin est donc un chevalier errant, mais il est aussi un voyageur possédant ce bagage de connaissances pseudo-scientifiques dont Andrea est fier, et décrivant les pays et les peuples. Les Grecs, grands navigateurs, admiraient surtout dans Ulysse celui qui « avait vu les villes et connaissait les mœurs de beaucoup d'hommes ».

Le merveilleux des voyages d'Ulysse est en bien des points de même famille que les histoires étranges qui passionnaient la curiosité

[1] M. Rajna, dans son étude sur les *Reali*, analyse avec une précision parfaite les procédés de l'auteur et juge la valeur littéraire de son œuvre. Je ne puis que renvoyer à ces pages magistrales. V. surtout p. 289-309. Je solliciterai néanmoins quelque indulgence pour le *Guerino*, où le désaccord est bien moindre entre la nature du sujet et la manière de l'auteur que dans les *Reali*, où c'est la *matière de France* qui est en cause.

naïve de nos pères, et l'on reconnaît volontiers une parenté entre Polyphème et le géant qui avait mis en réserve dans uue sorte de silo le chevalier gascon et le prêtre arménien afin de les manger à loisir. Guérin rencontrera tous les animaux légendaires et tous les hommes monstrueux dont depuis Hérodote l'Orient et l'Afrique sont peuplés. L'érudition de l'auteur n'omettra ni la licorne, ni l'extraordinaire récolte du poivre, ni les mœurs de l'éléphant, ni les pygmées, ni rien en un mot de ce qu'il a pu recueillir d'étonnant et d'incroyable. Mais il allie à ce respect de la tradition légendaire des préoccupations nouvelles; quand il entre sur le territoire d'un peuple, il donne la stature, la couleur, la chevelure des gens, leur beauté ou leur laideur, leurs mœurs, leur religion, parfois leurs institutions, leurs relations commerciales. En tout cela, il met une précision minutieuse, comme il l'a fait dans les *Reali*, où M. Pio Rajna l'a remarqué. Ainsi il suppose que la crédulité du lecteur sera satisfaite et rassurée. Les énumérations géographiques, souvent d'une sécheresse de manuel, plus encore que les itinéraires des *Reali*, tendent au même but, et sont mieux justifiées puisque le *Guerino* est essentiellement un récit de voyages, un véritable *tour du monde*,

L'Italien du XIV° siècle s'intéressait à tout ce qu'on lui contait des pays lointains, où l'on n'allait plus seulement dans l'espoir de reconquérir Jérusalem, mais avec lesquels on nouait des relations de plus en plus fréquentes.

La conception d'Andrea vaut surtout par la décision avec laquelle elle est traitée et conduite. Elle n'est pas restée sans attirer l'attention de poètes infiniment supérieurs comme science et comme génie à l'auteur des *Reali*, et elle a exercé une réelle influence sur l'évolution de l'épopée romanesque en Italie. La belle Antinisca est le prototype d'Angélique, princesse du Cathay; le séjour enchanté de la Sibylle, les moyens de séduction qu'elle emploie, ont ouvert la voie où l'on rencontrera Falérine, Morgane, Alcine, Armide; mais ces parties de l'œuvre n'en font pas toute l'importance : elle résulte de l'ensemble des éléments dont j'essaie de donner quelque idée.

La première partie est bien composée. L'enfance de Guérin, sa liaison avec Alexandre, les sympathies qu'il inspire à tous, sa légitime ambition, les difficultés qu'il rencontre pour être admis à prouver sa vaillance, ses premiers exploits dont d'abord il ne peut réclamer la récompense, sa douleur quand Eliséna lui reproche la bassesse de son origine et l'accuse de lâcheté, la défaite finale des Turcs due à lui seul, forment une introduction où l'intérêt va croissant. Elle motive en outre fort heureusement la décision de Guérin, il ne peut se résigner à rester sans nom et sans famille; son amour-propre blessé par Eliséna et par un des champions turcs qu'il a vaincus, le rend sourd

à toutes les caresses et à toutes les prières : il est nécessaire qu'il parte, qu'il tienne la parole qu'il a donnée à Brunor, le Sarrasin. Celui-ci, fils d'Astilladoro, s'était écrié, quand la paix avait été conclue : « O maudite fortune, comment peux-tu souffrir qu'un esclave revendu ait vaincu le sang Troyen, lui qui ignore de qui il est fils et ce qu'est son père ! Le Meschino l'entendit, s'avança et dit : O Brunoro, fils d'Astilladoro, tu as dit ces paroles pour me déprécier, mais je te jure par ce Dieu qui fit le ciel et la terre, que je ne me reposerai jamais et ne cesserai point de chercher jusqu'à ce que j'aie trouvé mon lignage, et je te jure que s'il est noble, pour ces paroles tu mourras de mes mains. »

Quand l'empereur sut que Guérin avait pris un tel engagement, il fit chercher partout les corsaires qui avaient vendu l'enfant à Epidonio. mais toutes les recherches furent vaines, et l'on dut recourir à l'art des nécromants : « On ne put rien découvrir, si ce n'est qu'un enchanteur d'Egypte ayant évoqué un esprit et l'ayant questionné sans rien en obtenir, lui demanda finalement de quel côté il devait aller pour retrouver son père et sa famille. L'esprit dit à haute voix : Aux Arbres du Soleil et de la Lune où Alexandre de Macédoine alla, et dont il sut où il devait mourir[1] : là il saura de son père et de sa parenté, mais pour s'y rendre il supportera de grandes fatigues, de grands travaux, s'il peut survivre à ces épreuves. Le Meschino se réjouit fort de cette réponse et demanda de quel côté se trouvaient les Arbres du Soleil. Il lui fut répondu : A la fin de la terre, vers l'Orient d'où se lèvent le Soleil et la Lune. »

Ainsi renseigné, Guérin n'a plus qu'à partir. Il ira par le monde, du Levant au Couchant, de l'étoile du Midi à la Tramontane[2], jusqu'à ce qu'il soit éclairé sur son origine.

Il peut sembler futile de déterminer les analogies que présentent les introductions du *Roland Amoureux* et du *Guerino*. Et cependant le plus beau diamant n'est d'abord qu'une pierre sans éclat, enveloppée

[1] La légende de ces arbres prophétiques est plus vieille que le *Guérin*. Mandeville décrivait l'*Arbre du Souleil et l'Arbre de la Lune qui parlèrent à Alexandre et li annoncèrent trépas* (Denis, *Monde Enchanté*, p. 114); texte du *volgarizzamento antico toscano* : *Da questa riviera, a XV. giornate dilungi, si va pe deserti, e sonvi gli alberi del sole e della luna, e quali parlarono ad Alessandro Re e predicerono a lui la morte sua.* Ed. Zambrini, II, 188.

[2] D'après le *Guerino*, les montagnes qui s'étendent vers l'Inde finissent par cacher la Tramontane (l'étoile polaire), et sur la mer des Indes on navigue en se guidant d'après la *stella Ostra*, l'étoile australe ou du midi. Andrea savait que l'Hindoustan est borné au Nord par les plus hautes montagnes du Monde.

d'une gangue grossière. L'essentiel, dans ces rapprochements d'œuvres de valeur si différente, est qu'ils soient fondés sur une étude attentive des textes.

L'empereur de Constantinople, dans le *Guerino*, donne un tournoi auquel prennent part chrétiens et sarrasins : son intention est de marier Eliséna, bien qu'il s'engage seulement à décerner au vainqueur le prix ordinaire de ces luttes courtoises. Plus tard, lorsque les Turcs assiègent Constantinople, et que le sort de la guerre est confié à cinquante champions pour chacun des deux partis, l'empereur jure que si sa *bataille* a le dessous, il livrera à Astilladoro sa ville et toutes ses terres, partira avec une seule galère chargée de ce qu'il lui plaira d'enlever et emmènera sa dame et sa fille. Prince chrétien, il ne pouvait faire d'Eliséna le prix d'un tournoi ou d'une bataille. Mais les deux éléments de ce tournoi et du mariage de la princesse n'en étaient pas moins associés à un moment : Boiardo n'hésite point, et Angélique s'offrira comme prix au vainqueur de son frère.

La lance d'or finit par tomber aux mains d'Astolphe, et c'est ce chevalier sur lequel personne ne comptait, qui triomphe de Grandoine et rend à la liberté tous les plus vaillants champions chrétiens. De même c'est grâce aux succès inespérés de Guérin qu'Alexandre est échangé contre les prisonniers sarrasins.

Tel détail, tout au commencement du *Roland Amoureux*, procède directement de la lecture du *Guerino*. Quand les princes mahométans, répondant à l'invitation de Charlemagne, prennent place à sa table :

> A la sua fronte furno i Saracini
> Che non volsero usar banco nè sponda :
> Anzi sterno a giacer come mastini
> Sopra a tapeti, come è lor usanza,
> Spregiando seco il costume di Franza.

L'on a vu plus haut avec quelle sévérité Guérin condamne l'habitude qu'ont les Orientaux de s'asseoir sur des tapis. Boiardo n'eût pas songé de lui-même à relever si durement cet usage.

Dans les tournois qui ont lieu à Constantinople et dans les combats proprements dits qui mettent fin à la guerre, Andrea s'est plu à convoquer en quelque sorte les représentants de tous les peuples sarrasins qu'il connaissait par le roman et par l'histoire. Que fait Boiardo sinon d'imiter cet exemple ? J'en dirai autant de la fécondité avec laquelle il multiplie dans la suite du poème les princes mahométans. Le procédé est le même, mais il est employé avec une habileté, une aisance et un agrément dont le vieux roman est par trop dépourvu [1].

[1] Le mont de Carène, situé au-delà du désert de sable, grand outre mesure, dont la cîme atteint au ciel et sur lequel s'étend une plaine de

Dans son dessein de transformer les légendes françaises en romans historiques et de donner à sa narration le caractère de la vraisemblance, Andrea da Barberino, substitue volontiers des raisons naturelles au merveilleux des récits qu'il utilise.

La Dame du Lac dérobe Lancelot à sa mère. La scène est poétique, l'on est en plein pays de Féerie. Le *Maugis d'Aigremont*, œuvre mixte, où est tentée une fusion du roman breton et de la Chanson de geste, était connu d'Andrea qui s'en est servi dans son *Rinaldo* [1]. L'on y trouve une première adaptation des *Enfances* de Lancelot. Les Sarrasins surprennent le duc Beuves d'Aigremont en rase campagne, au moment où la duchesse mettait au monde deux fils qui devaient être

cent milles (*Orl. Inn.* II, 16, ott. 15, 16), est-il emprunté à la géographie du *Guerino*? Notre chevalier, dans son voyage aux Arbres du Soleil et de la Lune, rencontre des montagnes appelées *Coronas* ou *Corone*, les plus hautes montagnes du monde, qui s'étendent de l'Arménie aux Indes. A un endroit, le guide dit: *Ora siamo nuy in Persia in uno reame chi a nome Parthioma Mauriticha.* Cette étrange qualification de la Parthiène a pu créer une confusion dans l'esprit de Boiardo qui place en effet sa montagne de Carène en Tingitane (II, 16, ott. 14). D'autre part l'on a vu que le vieux Galgibat apprend à Guérin qu'il y a en Afrique sur une montagne qui paraît située entre le Couchant et le Midi, des astrologues savants. Le protecteur de Roger ne serait-il pas du nombre? — Guérin en descendant des montagnes traverse l'Arachosie qui, dans les cartes de géographie ancienne, confine à la Chaarène. Peut-être a-t-on là l'origine du nom des montagnes *Corone*, puis *Carène*.

[1] Dans mes *Recherches sur les rapports des Chansons de Geste et de l'Épopée chevaleresque italienne*, entre autres choses, j'ai tâché de démontrer : 1° que dans le *Maugis d'Aigremont* l'on a le trait d'union entre le récit épique de nos trouvères et les romans du cycle breton ; 2° que le *Rinaldo da Montalbano*, si important dans la formation de l'épopée italienne, utilise les données essentielles du *Maugis*. L'épisode lui-même de l'enchanteur déguisé en cardinal que M. Rajna jugeait *invenzione italiana senz' altro*, est emprunté pour le fond au *Maugis* français (V. P. Rajna, *Rinaldo da Montalbano*, p. 21 ; mes *Recherches*, p. 201, 215, et *Maugis d'Aigremont*, v. 4452-4627). Cette Chanson de Geste me paraît donner déjà en France l'orientation que la légende des Fils Aymon prendra définitivement en Italie. Dans une œuvre médiocre se cachait un germe qui fut d'une fécondité merveilleuse. Je me permets d'insister sur cette position du *Maugis* dans l'histoire littéraire, parce que Renaud de Montauban, comme M. Rajna l'a si bien montré, est le protagoniste du roman chevaleresque en Italie et que par suite c'est dans les récits dont il est l'objet, que l'on doit et l'on peut étudier les transformations de la matière épique transmise à l'Italie par les Jongleurs français. *Rinaldo*, p. 97. Or, c'est dans le *Maugis* que l'histoire des fils Aymon prend les allures du roman.

Vivien et Maugis. Vivien est enlevé par un espion et porté au roi Aquilant de Majorque. Maugis, dérobé par une esclave que des animaux féroces dévorent, est recueilli par la fée Oriande qui en fera un magicien. Plus tard, la fée lui révèle son origine, et il est aussitôt

en friçon
De son père veoir le riche duc Beuvon
Et la gentil duchoise à la clère facon :
Ne sera mès aëse, si verra Aigremont.

Le chroniqueur paraît s'inspirer du commencement du *Maugis*, car c'est à la suite d'une victoire des Sarrasins que le fils de Milon est emporté loin de son pays par Sefferra; celle-ci et sa compagne disparaissent comme l'esclave de la duchesse d'Aigremont, et l'enfant n'a plus auprès de lui personne qui sache de qui il est né. Mais il ne sera point recueilli par une fée : des corsaires le vendent à Epidonio. Oriande, dès la première heure, a su à quelle famille il appartenait : son neveu Espiet avait assisté au combat, il reconnaît la tête de l'esclave qui jadis lui avait rendu service, et conclut immédiatement que l'enfant est un des deux fils de Beuves. En tout ceci il n'y a rien de merveilleux que le séjour où Oriande élève Maugis après l'avoir fait baptiser. Son frère Baudri qui avait appris les Sept Arts à Tolède et qui avait plus de cent ans, est chargé d'instruire l'enfant :

Oriande la fée o le viaire cler
Entendi moult forment à Maugis alever,
A mestre le fesoit jor et nuit doctriner.
Puis que vint en eage et que il sot parler
E que il sot cheval et poindre et galoper,
Des eschez et des tables li fist assez mostrer
E trestoz estrumenz li aprist a soner,
Et par ordre de game sot trestoz chanz chanter.
Et quant il fu d'aage que pot armes porter,
La fée l'adoba et li çaint le brant cler,
Si en fist son ami que moult le pot amer;
Son cors li abandone besier et acoler,
Desoz son covretor ensemble o li joer;
Rien ne li contredit que voeille demander,
Mès dont il ert venus li fist moult bien celer
Que ne se puist de li partir ne dessevrer.

Guérin, devenu le fils adoptif d'Epidonio, reçoit également l'éducation la plus soignée. Outre le grec et le latin, il apprend plusieurs langues, l'arabe, le turc, qui pourraient lui être utiles pour faire le commerce et naviguer. Ce programme répondait à la condition de Guérin; l'auteur ajoute qu'il était bien de sa personne, robuste et

adroit. De là à l'emporter sur tous les chevaliers de la cour dans les exercices du corps les plus difficiles, il y a loin, et Maugis, en ceci, recevait une éducation mieux calculée. Et cependant, une fois introduit à la cour, Guérin est le plus vigoureux et le plus habile des jouteurs : sans y penser, Andrea donne ainsi dans l'invraisemblable.

Maugis et Guérin sont tous les deux munis d'un talisman contre les sortilèges. Celui de Guérin était la petite croix dont il a été parlé plus haut. Maugis était protégé par un anneau d'or que sa mère lui avait mis à l'oreille; c'est grâce à lui qu'il triomphe dans la conquête de Bayard, le cheval faé qu'un diable, un serpent et un dragon gardaient dans l'île de Bocan. Ce détail est d'ailleurs emprunté de l'endroit où la Dame du Lac donne à Lancelot, quand elle se sépare de lui, un anneau qui conjure tous les sortilèges et qui sera utile au chevalier dans l'aventure du *Val sans retour*.

Maugis, pour tromper le diable de Bocan, se déguise lui-même en diable, revêt une peau d'ours, se garnit de queues de renard et de quatre cornes. Ainsi « enharnaché », muni de son anneau, sachant

..... de la clergie assez plus qu'Ypocraz,
Le deable conjure tot bellement en baz
De Damedex de gloire et de S. Nicolas.

Roenarz s'endort sur une pierre. Maugis

III. des noms Damedeu a sor le perron paint
Qu'il ne se puet movoir, ainz se dolose et plaint :
La grant force de Dieu einsi le tient et vaint.

Mais le serpent ne peut être vaincu comme l'a été le démon, par des enchantements. Maugis, en le conjurant « de Dieu le glorieux », obtient seulement qu'il s'étende un instant sur le sol. Après un long combat, le serpent est tué, mais son corps enferme le chevalier dans un creux de roche où il avait dû se réfugier.

Quant l'a veü Maugis, moult se va esmaiant,
Forment reclaime Deu le père tot poissant
Qui de la sainte Virge nasqui em — Beliant,
Que d'ileques le gete par son digne comant.

Ainsi bloqué, entouré de serpents, de scorpions, de lézards, de vers félons

Qui ont les escharbocles enmi les eulz devant,

Maugis passe la nuit dans une grande frayeur, implorant Dieu, priant

..... docement la vertu soveraine
Qu'à sauveté le mete et jete de cel paine.

Le jour paraît, Maugis en loue Jésus-Christ; il dépèce le corps du serpent et sort ainsi de la grotte. Mais il rencontre alors le dragon qui gardait Bayard :

Jamès plus fière beste hom mortiex ne vera,
Et est chose faée.

Maugis prononce doucement le nom de Jésus-Christ, puis il a recours à son art magique :

Il sot moult d'ingromance, le dragon conjura
Que il de lui mal fere nule poeste n'a :
Tost et isnellement sus en l'air s'envola.

Maugis dès lors se rendra maître, sans peine aucune, de l'illustre cheval que plus tard il donnera à son cousin Renaud :

N'avoit un tel destrier jusqu'en Ynde major
Ne jusqu'à l'Arbre Sec en l'ille Tenebror.

Déjà dans le *Maugis*, à l'emploi de la magie ou « nécromancie », est associé l'appel fréquent à la protection de Dieu. Des trois éléments de merveilleux de la Chanson de Geste, féerique, magique et chrétien, les deux derniers subsisteraient seuls dans le *Guérin*, si à certains égards la Sibylle ne tenait de la nature des Fées. Dans le *Maugis*, la conjuration purement chrétienne est si fréquemment employée que l'usage qu'en fait Guérin aux Arbres du Soleil, chez la Sibylle ou ailleurs, ne peut être considéré comme une nouveauté.

Je ne sais si l'Arbre Sec du *Maugis* n'a point rappelé à Andrea les Arbres du Soleil, qu'il connaissait d'ailleurs. Quant à l'expression *Inde Majeure*, désignant l'Inde proprement dite, elle est de la géographie du Moyen Age, et Andrea l'emploie couramment.

C'est à sa conjuration que Maugis doit d'être débarrassé du dragon *faé;* de même Guérin, se rendant à Dragonda, triomphe du dragon, grâce à la croix-reliquaire qu'il porte sur lui.

La part du merveilleux romanesque se réduit (en laissant de côté le Purgatoire de saint Patrice, dont je n'ai point à m'occuper ici) aux incidents de la visite de Guérin à la Sibylle de Cumes ; mais, pour l'auteur, la Sibylle est un personnage historique, consacré non seulement par l'autorité de Virgile, mais par la légende chrétienne elle-même. L'inspiration ici serait de nature purement classique, si la Sibylle n'avait les dons magiques et n'était tenue de se métamorphoser régulièrement en serpent. Et cependant quand Guérin, la croyant une fée ou un démon, essaie de l'exorciser, elle se rit de son erreur et lui affirme qu'elle est de chair et d'os comme lui. L'imitation de Dante est notable à plusieurs endroits de ce curieux épisode, mais le soin

avec lequel Guérin se munit de tout ce qui lui sera nécessaire pour voyager la nuit en cette région dangereuse, le briquet, les allumettes soufrées et les flambeaux, n'ont rien de commun avec la poésie.

Le *Guerino* marque le terme de l'évolution de l'épopée française transplantée en Italie. Le genre, en tant que représentation d'un idéal sérieux, est désormais épuisé. Des essais franco-italiens aux *Reali*, il n'avait pu s'élever au-dessus d'une médiocrité qui satisfaisait et satisfait encore aujourd'hui les goûts populaires, mais qui ne pouvait intéresser ni la société cultivée de Florence, ni les cours brillantes de Ferrare ou de Milan. Quand Pulci, pour amuser les bourgeois Toscans, et Boiardo, pour égayer les seigneurs du temps, reprirent les thèmes archaïques, la grande refonte à l'italienne que les éléments français avaient subie dans les *Reali* et l'exemple de création indépendante donné dans le *Guerino* servirent de point de départ à leurs inventions où la matière de France, associée dans Boiardo à la galanterie et à la courtoisie de la cour d'Artus, atteignit à la beauté d'un genre vraiment littéraire, mais en perdant de sa grandeur primitive au profit de la variété et du charme. Dans Arioste enfin, l'épopée romanesque n'est souvent qu'un jeu d'esprit, mais c'est l'œuvre d'art la plus exquise.

L'auteur des *Dodici Canti* a fait une bien petite place à Guérin. Au chant I, oct. 13, il l'annonce comme l'ancêtre des *Della Rovere*. Peut-être l'idée de le choisir pour cet emploi lui a-t-elle été suggérée par le passage suivant. Guérin est arrivé sur la place où s'élève le temple d'Apollon : *era 'nchi una grande rovora, zo e una grande quercia, et inturno alla piazza et alla moschea, zo e al tempio, avea uno grande bosco folto d'aloro. Allora mi tornarono a mente le antique storie de nobili homini valenti et virtuosi incoronati d'aloro, perche Apollo foy chiamato idio de la sapiencia, el quale albero dissino i poeti essere istraformato della bella vergine Penisa filliola di Pinea*[1], *per la carita di Febo, zo e del sole chiamato Apollo.*

Ce grand rouvre, placé là sans autre explication, dans le voisinage du bois sacré d'Apollon et tout près des Arbres du Soleil et de la Lune, a pu retenir l'attention du lecteur. Trouver en lieu si romanesque les armes parlantes des Della Rovere n était pas chose ordinaire et il était aisé, avec quelque adresse, d'en tirer parti dans son poème. Il ne nous a donné que des parcelles de la vie de Guérin et ne revient à lui qu'au chant VIII (oct. 121-150), où, après la mort de la reine des Amazones, Guérin commence avec Renaud un long duel dont nous n'avons

[1] *Peneia nympha* ou *Peneis*, fille du fleuve *Peneus*, plus ordinairement Daphné (laurier). Ov. *Metamorph.* I, 452 sq.

pas la fin, bien qu'il soit repris chant IX, oct. 1-14, 104-128; chant X, oct. 1-82; chant XI, oct. 65-127; chant XII, oct. 1-76.

Il est à noter que, de parti-pris, l'auteur arrête les aventures de Guérin au moment où il revient de son voyage aux Arbres du Soleil. Il suppose que le chevalier a été fait prisonnier par les Amazones et qu'il a dû suivre leur reine en Espagne. Il raconte l'enfance de Guérin, en ayant la malencontreuse idée de transformer Sefferra en une magicienne qui le plonge dans les eaux du Styx et lui fournit des armes enchantées que seul il pourra porter. Il est à présumer qu'il avait dans la pensée d'intercaler dans son récit la reconnaissance de Guérin et de ses parents et, par conséquent, une partie du roman, tandis que Sylvana aurait eu pour mission de renseigner Guérin [1].

Ce personnage, aimable et gracieux, est heureusement substitué à la Sibylle de Cumes, mais il n'était point nécessaire de lui imposer la dure obligation de la métamorphose en serpent.

Mieux eût valu que l'auteur des *Dodici Canti* eût posé dès le commencement, d'une manière définitive, le personnage de Guérin et que tout en le mêlant, puisque c'était la règle, aux héros ordinaires de l'épopée, il l'eût montré, sans autre délai, *en quête* de son père et de sa geste. Mais l'exemple et l'autorité de Boiardo, où Roger n'apparaît que tard dans le récit, l'ont sans doute détourné du plan qui était le plus naturel et le plus conforme à son désir de flatter l'amour-propre de la famille della Rovere.

II

Tullia d'Aragona, Beatrice Pia degli Obizzi et l'Alamanni, d'après Sperone Speroni.

Dans les quelques pages où Gaspary traite de Tullia (II, p. 509-513), il ne pouvait que mentionner brièvement le dialogue de Speroni *sur l'Amour* qui est consacré tout entier à célébrer la beauté et les mérites de Tullia [2]. Les interlocuteurs sont Niccolo Grazia, Tullia et

[1] Il fallait pour cela que Guérin vînt à son tour aux Jardins de Sylvana où est le chêne d'émeraudes chargé de glands d'or, etc. (ch. IV, oct. 38, sq.). Sylvana eût alors révélé à Guérin l'avenir de sa race (*ibid.*, oct. 41-42). Pour les armoiries et le chêne symbolique, cf. I, oct. 6; VI, oct. 36; XI, oct. 90; XII, oct. 37, 86-89, 96-97.

[2] Tous ceux qui dans ces derniers temps se sont occupés de Tullia d'Aragona, ont traité du dialogue de l'amour. L'édition des dialogues de Sperone Speroni dont je me suis servi, est celle des fils d'Alde : *Dialogi di M. S. Speroni novamente ristampati et con molta diligenza riveduti et*

son amant, Bernardo Tasso, le père de Torquato. Il est parlé d'abord de la jalousie, parce que Bernardo est sur le point de quitter sa maîtresse pour répondre à l'appel du prince de Salerne[1], puis, par une suite naturelle, l'éloge de Tullia et de Bernardo, la définition platonicienne de l'amour fournissent matière aux discussions et aux distinctions les plus délicates. Les opinions de Molza et de Pétrarque, et celle de Broccardo, véritable et folle apothéose de la courtisane en général, sont présentées incidemment. L'attitude de Tullia est discrète et modeste. On ne saurait traduire ces subtilités raffinées. Pour ceux qui n'ont pas sous la main le volume de Sperone Speroni, je citerai le passage qui suit l'éloge de la courtisane que fait Grazzia d'après le Broccardo : TULLIA. *Questa vostra ragione è simile molto alle dipinture, le quali noi vulgarmente appelliamo lontani : ove sono paesi, per li quali si vedono caminare alcune piccole figurette, che*

correcti, Vinegia, 1543. M. Angelo Solerti, entre autres renseignements qu'il avait eu l'obligeance de me communiquer, m'indiquait l'ouvrage de M. Bottari : *Dei dialoghi morali di Sperone Speroni*, Cesena, 1878, mais je n'ai pu me le procurer à temps.

[1] Les poésies de Bernardo Tasso, publiées en 1531 à Venise, lui valurent la faveur de Ferrante Sanseverino, prince de Salerne, qui l'appela à sa cour et lui constitua un revenu de 900 ducats. Il suivit son patron dans diverses expéditions, en Afrique, en Flandres, en Allemagne. Le prince l'autorisa à se retirer à Sorrente pour s'y livrer plus librement à l'étude. En 1547 Sanseverino accepta d'aller avec d'autres députés solliciter de la cour impériale que l'Inquisition ne fût pas établie à Naples : Bernardo l'y avait encouragé. A la suite de cette démarche, le prince dut chercher un asile à la cour de France où le fidèle Bernardo l'accompagna. Bernardo recevait de Sanseverino une pension annuelle et le roi Henri II se montra d'abord libéral envers lui. On se refroidit néanmoins bientôt, et la gène à laquelle il fut réduit et la mort de sa femme Porzia de' Rossi, l'amenèrent à prendre congé. Guidubaldo II, duc d'Urbin, l'accueillit généreusement et je vois dans les notes de Dionigi Atanagio qu'en 1557, celui-ci fut invité par le duc et sur la prière de Bernardo, à venir revoir l'*Amadis*. L'Atanagio vint à Pesaro, *ove desideroso con la diligentia, et con la prestezza di sodisfare al Principe padrone e al gentilhuomo amico, facendo piu fatica, che le sue deboli forze sostener non potevano, fu costretto da tre volte in su a giacere gravemente*. Tiraboschi, VII, p. 1228-1230, Dionigi Atanagio, *de le Rime di diversi nobili poeti Toscani*, t. I, note au f. 199, a — M. Hauvette ne paraît point connaître ou admettre le voyage de B. Tasso, en France vers 1548 ; il dit en effet : « Giovanni Rucellai en 1520, Bernardo Tasso en 1528 et en 1544, ne faisaient en France que de fugitives apparitions pour s'acquitter de missions spéciales. » Henri Hauvette, *Luigi Alamanni*. Paris, Hachette, 1903, p. XVI. Peut-être M. Hauvette en cet endroit ne pensait-il qu'au règne de François Ier.

paiono huomini : ma sottilmente considerate, non hanno parte alcuna, che à membro d'huomo si rassomigli. Però io vorrei, che poste da canto le Poesie, la servitù, la viltà, la bassezza, et la inconstantia di questa vita, si contemplasse da voi : biasimando chi l'ha per buona, et colei (s'alcuna ven' ha) iscusando, la qual, giovane, et sciocca, in questo errore sospinta, cerca d'uscirne, quando che sia : a coloro accostandosi, che ammonendo, et aiutando, son possenti à levarla da cotal miseria. Ma il Brocardo, per l'amore ch' egli portava à qualch' una, ò per meglio mostrare il fiore del suo ingegno, non per giustitia, tolse à favorir causa si dishonesta. Grazzia. *Ne vile ne bassa, non direbbe egli la cortigiana, serva, et inconstante si bene. Per la qual cosa, molto piu, che per niun' altra cagione, sommamente loda, et honora la vita sua, agguagliandola al Sole : il quale, perch' egli sia Dio, non sdegna mai di farne parte del suo splendore, noi à guisa di balia servendo, che l'adoriamo, il quale mai non stà fermo, ne sempre luce in un luogo, ma di continovo movendosi, et hora al tauro, et hora al leone, et hora ad un' altro segno aggiungendosi, l'hore et le stagioni distinguendo, con una invariabil varietà conserva lo stato dell' universo : tale fu Sapho, tale colei, onde Socrate sapientissimo, et ottimo huomo, d'havere, che cosa Amor fusse, imparato si gloriava. Degnate adunque d'essere la terza in numero, fra cotanto valore; et di tai nostri ragionamenti, pregate Amore che ne componga una novellata : ove il vostro nome si scriva : non altramente, che ne dialoghi di Platone, si faccia quello di Diotima. La qual cosa, acciò si faccia con vostra gloria, insegnateci in che maniera l'amante amando la cosa amata, muova lei ad amare, et come esser possa, che alcuna volta la cosa amata, amando, odii et voglia male all' amante; perciò che cotali sententie sono grandemente diverse tra se medesime, et dalla comune opinione de gli huomini, et appunto hanno bisogno del vostro ingegno, ch' essere le dimostri, à chi l'ode, (se non vero) almeno verissimili.* Tullia. *Io non credo ch' egli sia donna nata, che piu ami di me; et meno s'intenda de secreti d'Amore.*

Malgré cette déclaration modeste, Tullia tente de résoudre le problème, et s'en tire par d'ingénieuses comparaisons : l'amant finit par refléter à un tel degré la beauté dont il est épris et qu'il ne cesse de contempler, que celle-ci en retour s'éprend de ce qui en somme est son image.

Le dialogue d'*Amore* est la première, la plus riche pour le fond, la plus variée, et, pour la forme, la plus achevée des compositions réunies dans le petit volume qui, mieux que son théâtre, défend le nom de Sperone Speroni contre l'oubli. La dignité soutenue du ton en un sujet où la moindre dissonance eût détruit l'effet de l'ensemble, la vérité de la passion, l'habileté dans la conduite de l'expression d'idées dont la

finesse va parfois presque jusqu'à l'imperceptible ténuité, la diversité des nuances, l'enjouement le plus naturel et le plus agréable placent cette imitation de la grande manière des dialogues de Platon au nombre de ces bijoux merveilleux que la Renaissance, dans son admiration tout athénienne pour la beauté, ciselait avec une ferveur que le moraliste moderne, se préoccupant du contenu de l'amphore plus que de la pureté de son galbe et de l'élégance de ses peintures, est souvent disposé à trouver excessive. Mais l'Art n'a-t-il pas souvent raison contre la raison ?

Le Grazzia promet à Tullia qu'elle vivra toujours. « De quelle façon? » demande-t-elle. Grazzia : « Dans les vers de Tasso, où comme reliques dans un tabernacle, votre nom, vos louanges, vos vertus seront dévotement adorés par les fidèles d'Amour ». Ces beaux esprits jugeaient tout naturel d'élever un monument à la gloire d'une courtisane, et il faut avouer que leur entreprise a été sanctionnée par le succès : à lui seul le dialogue d'*Amore* assurait l'immortalité au nom et à la beauté de Tullia d'Aragona.

Dans la préface où Barbaro dédie à Ferdinand Sanseverino, prince de Salerne, l'édition des dialogues de son ami, il lui rappelle le dialogue d'*Amore* comme savant, agréable, élégant : *dotto, piacevole, elegante, s'altro si truova.* On ne peut mieux le juger.

Sperone Speroni ne s'est pas borné à célébrer les charmes de la maîtresse de Bernardo Tasso. Parmi les personnes que Barbaro, dans sa préface, mentionne comme ayant approuvé les dialogues, l'on rencontre « l'illustre Beatrice Pia ». Il s'agit de Beatrice degli Obizzi, qui figure parmi les dames auxquelles Luigi Alamanni a offert l'encens de ses vers et d'un amour, tantôt réel, tantôt de pure convention. Dans trois des dialogues, il est question de Beatrice Pia. Le second, *della Dignità delle Donne*, lui est tout entier consacré. Les interlocuteurs sont Michele Barozzi et Daniel Barbaro. Celui-ci rapporte à son ami une conversation à laquelle l'Obizza a pris part et où elle a soutenu que la dignité de la femme consiste dans la soumission à son époux.

L'entretien avait eu lieu à un moment où le seigneur degli Obizzi devait quitter Padoue pour Ferrare où l'appelait la nécessité de surveiller ses biens. En acceptant ce déplacement, Beatrice faisait un sacrifice, car sa santé se trouvait beaucoup mieux de l'air de Padoue que de celui de Ferrare : « Mais le désir de son mari et son amour pour lui pouvaient en elle plus que le souci de sa personne. Pour cette raison, comme une dame sage, ainsi placée entre le plaisir et l'ennui de son départ pour Ferrare, elle n'est ni affligée ni contente. » — Barozzi : « Cela lui advient parce qu'elle est épouse, c'est-à-dire esclave de son mari.... » La remarque fut faite par Brevio un soir devant Beatrice elle-même, et ainsi s'engagea la discussion.

Dans le dialogue *delle Laudi del Cathaio villa della S. Beatrice Pia de gli Obici,* les deux interlocuteurs sont Morosini et Portia. Pendant que Beatrice, Alamanni et Varchi se promènent ensemble, Morosini emploie un tour ingénieux pour célébrer les mérites de Beatrice, tout en faisant la cour à la jeune Portia, qui de son côté paraît disposée à bien accueillir, à l'occasion, les hommages de Varchi. « Votre nom, dit Morosini, a été choisi par moi comme un tabernacle dans lequel, sur l'autel d'Amour, serait placé mon Dieu; pour cette raison si parfois je m'incline et vous honore, je fais (et je fais bien) ce que nous faisons dans nos temples, où ne pouvant à toute heure toucher ou voir les reliques des saints, nous embrassons dévotement les ferrures et les marbres de leurs châsses. Donc, désormais, acceptant mon sacrifice, qu'il ne vous pèse point que dans le son de votre nom, pendant que je le prononce et l'honore, mon âme considère son paradis et puisse adorer la divinité de Beatrice. » Ces compliments ne satisfont qu'à demi la jeune fille qui aimerait mieux être aimée pour elle-même, et il doit vers la fin les reprendre en décrivant de façon flatteuse les charmes du tabernacle auquel il l'assimile.

La villa elle-même n'est point décrite. Il est question du cours de Bacchillone uniquement pour y trouver un prétexte à l'éloge de Beatrice. Les passages qui intéressent aujourd'hui sont ceux où dans quelque mesure Alamanni est en cause. A un moment Morosini prie Portia de parler bas pour ne point attirer sur eux l'attention de Varchi. Elle répond : « Varchi n'est pas tellement dépourvu de sens que son attention, lorsqu'il parle avec la Signora et l'Alamanni, se porte à autre chose qu'à les regarder et à les écouter. »

En parlant de ceux qui sans être beaux peuvent inspirer l'amour par leur mérite de poètes, Portia cite Varchi et ajoute : « J'en dirais tout autant de l'Alamanni qui, à mon jugement, est un des plus nobles génies que j'aie jamais rencontrés. » Mais Morosini trouve l'éloge insuffisant : « L'Alamanni n'est pas seulement poète, mais il est beau et délicat outre mesure. Il est tel que bien qu'il mérite tout votre amour, néanmoins, comme il est dangereux de lui vouloir du bien et qu'en l'aimant vous éprouveriez probablement ces feux, ces glaçons, et ces autres déplaisirs que je ressens, je vous conseille, dans votre intérêt, de ne point l'aimer. — Portia : J'aimerais mieux un sonnet fait à ma louange par l'Alamanni et le Varchi que d'un prince un présent de mille écus. »

Vers la fin Morosini essaie encore de conter fleurette à Portia, mais celle-ci détourne la conversation et nous avons ainsi quelques détails sur les inconvénients de la villa et l'hospitalité que Varchi et Alamanni y recevaient : « Il vaudrait mieux me parler des serpents et des cousins qui rendent le Cathaio inhabitable en été, et m'expliquer pour-

quoi des bêtes aussi nuisibles et viles ont pour partage la compagnie de Madame Beatrice. — Morosini : Qui sait si les cousins et les serpents ne sont pas les colères et les soupirs amoureux du Bacchillone et de la montagne, car je ne crois point que leur amour soit plus heureux que le mien. — Portia : S'il en était ainsi, les soupirs du Bacchillone le vengeraient fort bien de qui le fait soupirer, parce que les cousins nous piquent d'âpre manière et ne nous laissent point reposer, et que les serpents, parfois, sont venus jusque dans nos chambres : oui, avant-hier, sous le lit de l'Alamanni et du Varchi, on en a trouvé un grand et horrible, et on a eu beaucoup de peine à le tuer. Morosini : Peut-être ce serpent signifiait-il la jalousie et l'envie que le fleuve porte aux rivaux que vous recevez ici ; peut-être vaincu par la douceur des vers des deux poètes divins, entra-t-il dans la maison pour les écouter, et ce fut péché que de le tuer. »

Le dernier dialogue a pour titre : *Dialogo intitolato Panico et Bichi.* Panico, jouant aux tables avec une très noble dame, a gagné la partie, mais ne sachant quel prix lui demander de sa victoire, il n'ose même plus la revoir. Bichi maintient que, pour lui, s'il jouait une *discrétion* avec sa dame, il n'hésiterait point à lui réclamer quelque grande faveur. Les amants modestes aiment souvent de telle sorte qu'une dame ne s'en doute pas. Panico résiste : il ne peut que s'incliner avec vénération devant les vertus de cette dame comme devant les choses divines. Ainsi la discussion se continue, les deux amis soutenant chacun sa thèse jusqu'à la fin. La dame n'est pas nommée, mais les lignes suivantes désignent assez une Beatrice : Panico : *Al parlare, voi mostrate sapere chi è la donna della quale noi ragioniamo.* Bichi : *Per certo qualche cosa mi fo à creder di saperne, risguardando alle lode, che voi le date ; le quali sono proprie d'una signora, il cui nome, non che altro, ha vertù di far beato chi le è fedele.*

Il semble évident que la seule Beatrice dont il puisse être question ici est Beatrice Pia, l'Obizza célébrée dans les deux autres dialogues.

La part faite à Alamanni dans mon *introduction* à propos du manuscrit où j'ai puisé les *Dodici Canti*, m'a paru autoriser ce rapide examen des dialogues de Sperone Speroni où il est parlé de Beatrice Pia et d'Alamanni qui l'a chantée. La grande dame si respectée que Sperone lui consacre le dialogue *sur la Dignité des Femmes* et que partout son nom n'est prononcé qu'avec une vénération pieuse, accueille dans sa villa du Cathaio les poètes qui, en retour de sa protection, célèbrent sa beauté et ses vertus, et Alamanni est du nombre. Si l'on se reporte à ce que le dernier biographe d'Alamanni dit des relations du poète et de Béatrice, on trouve seulement : « Alamanni la vit à Ferrare lors de son voyage de 1539-1540 ; peut-être la rencontra-t-il encore en 1541 lorsqu'il se rendit à Venise. Nous ne savons rien de

plus sur les relations du poète et de la belle Ferraraise ; c'est à ses vers qu'il faut demander le reste, et ce reste se réduit à fort peu de chose[1]. » Je ne sais si je me fais illusion, mais la présence de l'Alamanni au Cathaio, ces promenades, où avec Varchi il accompagne Beatrice, ces entretiens dans les jardins de la villa, cette hospitalité qui dure plusieurs jours, jusqu'à cette aventure comique des deux poètes trouvant sous leur lit l'horrible serpent que l'on occit à grand'peine, me paraissent nous introduire dans l'intimité du poète et de celle qu'il honorait de ses vers. Dans ces conditions, je ne pouvais négliger d'indiquer une source où l'on puiserait encore avec profit, et d'apporter une modeste contribution à l'histoire des belles dames du XVI[e] siècle et de leurs adorateurs ou de leurs protégés.

M. Hauvette a emprunté à Benvenuto Cellini un court portrait d'Alamanni : *era bello d'aspetto e di proportion di corpo e con suave voce*[2]. Sperone permet d'ajouter à ces traits, d'ailleurs si bien choisis par le grand artiste : « il est non seulement poète, mais il est beau et délicat outre mesure ». L'excès de beauté dont la délicatesse est un des caractères, paraît un trait tout féminin, et le dessin de la physionomie de l'aimable poète gagne sûrement en vérité à être ainsi achevé.

Le portrait que M. Hauvette reproduit en tête de son livre, d'après l'édition de l'*Avarchide* (1570), date évidemment de la vieillesse

[1] Op. l. p. 166. Dans les lignes qui précèdent, M. Hauvette dit : « Beatrice Pia, seconde fille de Lodovico Pio, était issue d'une famille princière qui, dans une résidence de troisième ordre, Carpi, avait donné à la Renaissance quelques-uns de ses Mécènes les plus distingués. »

Cette tradition se continuait dans la famille, car je vois que l'Atanagio, dans le commentaire de l'un de ses sonnets adressés à Ridolfo Pio, cardinal de Carpi, dit de lui qu'il était un des plus anciens et plus aimables seigneurs et bienfaiteurs qu'il avait eus à Rome.

Telle que Beatrice nous apparaît dans les dialogues de Speroni, son attitude tient en effet du Mécène, de même qu'il y a une nuance particulière dans les louanges qui lui sont offertes. Le sonnet de Varchi que M. H. cite page 168, après avoir énuméré en un quatrain les autres femmes aimées par Alamanni, finit par une image grandiose en l'honneur de Beatrice : De même qu'une source abondante, après avoir embelli tour à tour ses deux rives (ici les noms des simples mortelles),

Poscia raccolte in un sue forze al fine
Per dar suo dritto a Teti, con dorate
Arene entra nel mar carco di prede ;
E voi raccolto ogni sapere e fede,
Nell' ampio e cupo mar delle divine
Lode di Beatrice entrate.

[2] Op. l. p. 113.

d'Alamanni[1] : les traits sont nobles ; les yeux, très beaux, grands et doux, atténuent le caractère de sévérité qu'imprime à cette figure d'une régularité classique le nez droit et fort qui s'était sans doute accentué avec les années. Le charme d'une beauté délicate s'était effacé avec la jeunesse, ce charme qui rendait, comme le dit Morosini à Portia, si dangereux de l'aimer : *cosa pericolosa il volerli bene.*

III

De l'auteur des Dodici Canti.

Dans mon introduction (V, VI), après avoir décrit le manuscrit où a été conservé le texte des *Dodici Canti*, j'avais jugé que la mention suivante inscrite à la première feuille de garde, *Manoscritto originale di alcune poesie inedite di Luigi Alamanni et del Susio*, obligeait à se demander si les *Dodici Canti* pouvaient être attribués à l'Alamanni. J'avais d'ailleurs noté déjà qu'un paraphe qui revient deux fois dans le manuscrit me semblait réunir les initiales L. A. Je me bornais finalement à citer deux pièces de l'Alamanni où sont exprimés des sentiments que l'on rencontre aussi dans les *Dodici Canti*, et je disais : « Je ne me crois pas autorisé à tirer une conclusion des indications que j'ai rapidement réunies ; mais je ne pouvais éviter, engagé que j'étais à le faire par le titre même du manuscrit, de les soumettre au lecteur. D'autres plus compétents, si l'objet leur paraît mériter quelque intérêt, décideront avec sûreté s'il n'y eut entre Alamanni et l'auteur des *Dodici Canti* qu'une communauté de sentiments, une haine égale pour le nom des Médicis. »

[1] Op. l. p. 95. M. Hauvette a essayé de peindre, non seulement, la physionomie morale du poète républicain et patriote, mais sa physionomie proprement dite : « Si son visage réflétait exactement son âme, ses traits devaient avoir une expression grave et douce, d'une gravité qu'avaient accentuée les mécomptes et les tristesses d'une vie agitée, d'une douceur qui était innée.... Causeur aimable dont le regard devait souvent se voiler de mélancolie... ». Ce n'est pas le portrait complet d'un de ces poètes de la Renaissance qui consacraient à l'amour une bonne part de leur temps et de leur talent. Alamanni a aimé beaucoup et a su se faire aimer : il plaisait aux dames parce qu'il était *bello et delicato oltra misura.* Et ses amours pour Flora, Cynthia, la Ligura pianta, la Vermiglia Rosa, Beatrice Pia lui ont dicté tout un *Canzoniere.* L'expression mélancolique me paraît très contestable.

Donc, je n'avais point d'opinion faite, je m'en remettais à celle des plus compétents.

M. Henri Hauvette, qui préparait alors son ouvrage sur Alamanni, s'émut de l'hypothèse, si discrètement présentée, et, dans le *Giornale storico della Letteratura italiana* (t. XXXV, p. 171-172), se hâta d'annoncer qu'il serait « bien aise de couper court, sans plus tarder, à l'hypothèse extraordinaire, grâce à laquelle M. Castets croit avoir découvert l'auteur de ces *Dodici Canti* ».

Pourquoi dire que je crois avoir fait une découverte, quand je ne le dis pas moi-même? Avant la publication de l'ouvrage de M. Hauvette, je ne soupçonnais point que l'on ne pouvait parler d'Alamanni sans entrer dans une chasse réservée.

A propos de celui des titres du manuscrit que je viens de citer, je remarquais : « La mention de manuscrit original, donnée au titre du recueil, *pouvant s'appliquer à la première partie*, m'amenait à examiner si nous ne posséderions pas un texte autographe de Luigi Alamanni. » [1]

M. Hauvette réplique: « Tout d'abord, il n'est pas exact que le ms. 8583 de l'Arsenal attribue ce poème à l'Alamanni. »

Mais je ne l'avais pas dit!

Dans sa thèse, M. Hauvette se borne à dire que l'attribution à Luigi Alamanni est « une supposition absolument gratuite, et à l'appui de laquelle on ne saurait faire valoir même l'ombre d'un argument : aussi échappe-t-elle à toute discussion » [2].

S'il en est ainsi, il était donc superflu d'exposer une discussion si développée dans le *Giornale*. Je réponds à la pensée, et ne m'arrête pas à la forme qui cependant n'est point sans intérêt.

M. Hauvette a d'ailleurs raison d'écarter l'attribution à Luigi Alamanni. Il connaît l'écriture de ce poète et elle ne ressemble point à celle du manuscrit des *Dodici Canti*. En second lieu, la biographie de l'Alamanni, telle que M. Hauvette l'a minutieusement établie, ne permet point d'accepter que l'auteur de la *Coltivazione* ait vécu à la cour d'Urbin.

Mais il est fâcheux que les réserves que j'avais si clairement exprimées, aient paru indignes de l'honneur d'une simple mention.

[1] Le mot *inedite* n'était pas absolument injustifié, et je constate aujourd'hui que d'après M. Hauvette lui-même, si d'une manière générale les nombreuses poésies données dans le ms. de l'Arsenal comme de l'Alamanni, sont empruntées à une édition, il en est une assez importante, qui lui a paru inédite, sur l'authenticité de laquelle il hésite à se prononcer, et qu'il a imprimée dans sa thèse, comme j'avais imprimé les *Dodici Canti*.

[2] Op. l., p. 421.

J'avoue encore que j'ai vu avec quelque surprise que les brèves indications que j'avais données sur les sentiments de l'Alamanni, aussi bien que les citations de vers caractéristiques, aient été purement négligées, soit dans l'article du *Giornale*, soit surtout dans la thèse de M. Hauvette. Je lis dans celle-ci : « Le souvenir de l'Arno remonte à sa mémoire lorsqu'il regarde d'un œil d'envie le calme avec lequel la Seine serpente au milieu d'heureuses et libres campagnes ; lorsqu'il voit le laboureur français creuser paisiblement son sillon, c'est encore vers la Toscane terrorisée par l'étranger que se reporte sa pensée »[1].

J'avais cité, avant M. Hauvette, les quatrains auxquels il renvoie en note ; mais, en effet, rien ne l'obligeait à mentionner autre chose que l'hypothèse dont il avait été choqué.

M. Hauvette s'étonne que j'aie pu seulement concevoir la pensée qu'Alamanni ait jamais écrit un poème aussi « détestable » que les *Dodici Canti*. Mais il avoue lui-même que dans le *Gyrone* « la versification même et le style accusent une négligence surprenante chez l'auteur de la *Coltivazione*[2] ..... il est visible aussi que l'obligation de rimer l'a souvent gêné, lui a suggéré des expressions impropres et l'a parfois conduit à écrire des phrases à peu près incompréhensibles, à force d'inversions et de périphrases[3]. ... Il est sans doute possible de parcourir sans ennui un ou plusieurs morceaux bien choisis du *Gyrone*, mais non pas l'ensemble de l'œuvre »[4]. Je ne disais guère autre chose.

M. Hauvette ne se rend peut-être point compte que d'autres que lui jugent plus sévèrement encore le *Gyrone*, moins sévèrement les *Dodici Canti*, et trouvent par conséquent qu'attribuer à l'auteur du premier de ces romans la paternité du second n'était pas en soi chose tellement irrévérencieuse. On serait d'ailleurs en droit d'être

[1] Op. l., p. 180, n° 3.
[2] Op. l., p. 328.
[3] Op. l., p. 329. M. Hauvette cite à ce propos une octave qui eût dû le rendre plus indulgent pour les *Dodici Canti :*

Non vedete voi ben, signor mio caro,
Che amor fu prima et la natura al mondo
Che aspra legge facesse il nodo avaro
Del sponsalitio duro et ingiocondo?
Che i padri empi et le madri a paro a paro
Ne congiungesser, lassi! et non secondo
Il naturale desio che ne sospinge,
Ma secondo che 'l commodo dipinge.

L. V, st. 130.

[4] Op. l., p. 331.

moins rigoureux pour l'œuvre qui n'a pas été achevée et revue que pour celle que l'auteur a imprimée.

Dans l'article du *Giornale*, M. Hauvette déclare qu'il serait étrange qu'Alamanni, « dont l'évolution classique s'accentuait de plus en plus avec les années, se soit avisé de composer vers quarante ans le détestable poème dont on veut le rendre responsable[1]. C'est avec des principes bien différents qu'il devait entreprendre, quelques années plus tard, de traiter la matière de Bretagne ».

Je note en passant qu'Alamanni, né en 1495, avait exactement quarante ans en 1535, que la composition des *Dodici Canti* se place entre 1534 et 1538, et que l'auteur de ce roman était âgé de 40 ans quand il l'a commencé, ce qui prouve qu'il était exactement contemporain d'Alamanni ; mais je ne prétends rien induire de cette concordance de dates. J'admire plutôt comment M. Hauvette, dans sa thèse, a pu si complètement oublier ce qu'il avait écrit dans le *Giornale*. Il y professe en effet, au sujet du *Gyrone*, une opinion très différente. Il dit que « c'est un arrêt, presque un recul, dans l'évolution de plus en plus classique qui le portait vers la reconstitution des genres cultivés par les anciens »[2]. A la page 326, M. Hauvette déclare que la seule intention classique que l'on découvre dans le *Gyrone* est que ce poème est divisé en *livres* et non en *chants*, et que « ce n'est guère ».

Mais le *Gyrone* est de 1548. Il n'y avait donc pas lieu de parler, dans l'article du *Giornale*, de l'évolution classique d'Alamanni à propos des *Dodici Canti*, qui sont antérieurs de dix ans au *Gyrone*, où le goût classique d'Alamanni se trahit uniquement par la substitution du mot *Livres* à celui de *Chants*.

« Le seul crime du poète italien », dit M. Hauvette, à propos de ce malheureux *Gyrone*, « et il serait difficile d'en imaginer un plus grave, est de n'avoir pas essayé d'être lui-même ; c'est d'avoir reproduit, avec une exactitude presque mécanique, un roman assez médiocre, sans que, à aucun moment, son tour d'esprit particulier y ajoutât rien d'essentiel[3] ».

Tout cela est, en effet, très exact, et Alamanni est un grand coupable d'avoir rimé ce poème aussi ennuyeux que long. Mais pourquoi, si d'autres raisons ne s'y opposaient, Alamanni, avant de se résigner à imiter un vieux roman pour faire plaisir à François Ier, n'aurait-il

[1] Un auteur est responsable de ce qu'il publie, non des notes, des ébauches plus ou moins réussies, plus ou moins informes que l'on trouve dans ses papiers.

[2] Op. l., p. 332.

[3] Op. l., p. 328.

pas essayé de composer une épopée romanesque sur les traces de Boiardo et d'Arioste ? Cette hypothèse n'est point justifiée par les faits, soit, mais en soi elle n'avait rien dont pût s'effaroucher la conscience de critique la plus scrupuleuse.

Le domaine des lettres doit être une *Terre de Vérité*, comme l'empire du Prêtre-Jean, mais ce doit être aussi un pays de liberté et d'échanges faciles. J'avais soumis un cas aux gens compétents : plus heureux que Guérin consultant les Arbres du Soleil et de la Lune, j'ai eu une réponse immédiate et que je crois définitive, et j'aurais mauvaise grâce à raisonner davantage sur les termes de l'oracle. Je n'ajouterai qu'un mot. Dans ces compléments à mon introduction, j'ai dû parfois me séparer de M. Hauvette sur quelques points dont je ne m'exagère pas l'importance. Je crois avoir rempli ce devoir sans ressentir aucune joie à redresser mon prochain, sans permettre à ma plume aucun écart qui pût rappeler ces *zanzare* du Cathaio qui, *pungendo aspramente*, troublaient les nuits de Beatrice Pia et des poètes ses hôtes.

En relisant les *Dodici Canti*, j'aurais aimé à trouver enfin quelques indications précises sur la personne de l'auteur. Je vois qu'il faut me borner à renvoyer à ce que j'avais dit d'abord et à mieux présenter les dates sur lesquelles je viens d'appeler l'attention.

L'auteur parle toujours de François-Marie comme d'un personnage vivant, et fait allusion au pontificat de Paul III, qui ceignit la tiare en 1534. François-Marie mourut en 1538. L'on a donc une période de quatre ans où l'on peut placer la composition du roman. L'auteur l'a commencé à l'âge de 40 ans. La mort de François-Marie suffirait à expliquer pourquoi les *Dodici Canti* sont restés à l'état d'ébauche incomplète[1].

Je sais qu'il doit m'être difficile d'apprécier avec impartialité un roman auquel j'ai fini par m'intéresser, en raison de la peine et du temps qu'il m'a coûtés. Cependant, je n'en suis pas moins tenu de dire ce que j'en pense. Je trouve odieuse et abominable toute l'histoire imaginée par Alfégra pour tromper Roland. L'anneau de Gygès est prétexte à détails érotiques, dont l'on est justement froissé. La scène où la fille de l'hôtelier, une fois détrompée par Bradamante, va cher-

[1] Dans une lettre aimable et encourageante (mars 1900), M. Emilio Teza, tout en m'engageant, avec sa bonne grâce ordinaire, à renoncer à l'hypothèse de l'attribution à l'Alamanni, et en m'indiquant diverses fautes du texte ou de l'imprimé qui avec d'autres auront leur place à l'*errata*, me proposait pour ce poème le titre de l'*Angelica* : il me tenterait fort; mais je crois plus sûr de conserver la simple désignation du catalogue: celle-là du moins échappera à toute critique.

cher une consolation auprès de Serpentin, a été suggérée par le passage du *Guerino,* où le chevalier renvoie la fille de la maison à Brandis, son compagnon de voyage. Le personnage de Sylvana est d'une heureuse invention, et les aventures de Renaud et de Guerino à la cour de Grenade ne manquent pas d'intérêt. Pour le reste, il me semble que l'auteur conte agréablement, pose bien ses personnages, sait conduire le dialogue, emploie assez heureusement les éléments de la Fable, place à propos ses réflexions morales. Je tiens compte évidemment de l'état d'imperfection où le texte nous est parvenu. En matière épique, même dans ce genre romanesque, dire que les deux tiers d'un poème supportent la lecture, est en somme un éloge. Mon opinion est que les *Dodici Canti* le méritent ; mais, je le répète, cette opinion est *à priori* suspecte. Resterait à faire le départ des emprunts faits à Boiardo et Arioste et de ce qui est de l'invention propre de l'auteur, mais ce serait le traiter en classique et dépasser la mesure.

Que dire de l'homme lui-même, si ce n'est qu'il fut un des pensionnaires des ducs d'Urbin, qu'il chantait avec d'autres dans la volière dorée, où ces princes riches et généreux appelaient les beaux esprits? Cette domesticité brillante ne leur pesait point, à en juger par ce qu'en rapporte avec admiration un de ceux qui la partagèrent à Urbin, un peu plus tard que l'auteur des *Dodici Canti : Ritrovaronsi l'anno 1558, a la corte d'Urbino, antico ricetto di tutti gli huomini valorosi, molti grandi et illustri poeti, cio furono M. Bernardo Cappello, M. Bernardo Tasso, M. Girolamo Mutio, M. Antonio Gallo, et piu altri; i quali non facevano altro, che, quasi candidi et dolcissimi cigni, cantare a gara, et celebrare co loro versi la eccelsa bellezza et la molto piu eccelsa virtu de la Illustrissima Sig. Duchessa*[1].

Ainsi, à l'ombre des della Rovere, se continuait la fête de la Renaissance.

Les formes dialectales éparses dans le texte et le long et enthousiaste développement en l'honneur de Venise, permettent, semble-t-il, de supposer que l'auteur était originaire de la Vénétie. Peut-être des recherches dans cette région aboutiraient-elles à écarter le voile qui cache à nos regards curieux un des « cygnes blancs et très doux » qui chantaient les louanges de François-Marie.

IV

EXTRAITS DU GUERINO IL MESCHINO

Les extraits du manuscrit 491 de la Bibliothèque Nationale que j'ai cru utile de donner ici, malgré l'état du texte qui est reproduit tel quel, se rapportent à

[1] Dionigi Atanagio, op. l. I, note au f° 196, b.

quelques-uns des endroits intéressants du récit. Ils achèveront de donner une idée de la manière de l'auteur dans le *Guerino.*

A

ANTENISCA DEVANT LE SOUDAN DE PERSE

Essendo tornato in sullo palazo l'almanzore a lo Mischino cun molti baroni foi data l'acqua alli mani, et una damicella ionse in sulla sala como lu Amansore soldano di Persia foi posto assidere, la quale damicella era realimente vestita la quale non mostrava non avere XIII anni compiuti, cun capilli biundi et tanto bella ch'ella parea uno angelo di paradiso, et ingenuchiossi dinanti allo suldano cum diricto pianto. Ella avea ad secu dui gentili cavallieri et dui gentili cammarieri et facea si grande il pianto ch'ella non potea parlare. Dice il Mischino: Ad me indi increscie molto tanto che yo dissi: O singnore, yo vi prego che vuy habiate pieta di questa damicella che vuy vedete che per dilore non puo parlare. Fate che parla uno di quelli cavallieri per lei di quelli ch'ella ae cun seco. Et illo commando ad uno che parlasse per lei et illo dixe : Santa curona, questa damicella ene filliola del re di Pers[ep]oli el quale fue Filisteno el quale Filiste[n]o ave doy fillioli masculi e questa femina, e-lli Turchi sotto la singnoria del re Chalismarte li sono venuti adosso cun IIIC milia armati et anno morto il re Filisteno culli dui soi fillioli et anno presa la cicta de Pers[ep]oli, Erabacta, Cessafia et tucte le terre di Persia del fiume Regull in fine al fiume Ulano, et non e da maravelliare donde era il re Galismarco avia tanta potenza, impero ch'egli e singnore di Damasco, teni Asalta e Gudea Pulistina to spinando Saria et Ermunia, Media, Cilica, Panfilia, Isavera, Liconia, Pastigonia et Tribusunda ; et a uno fratello che a nome Astilladoro chi tene tucto lo resto de Turchia et molti altri provincie et reami; et dichi : Mi singnore, comunca fo morto el nostro re si nuy non avessimo campata questa fanciulla, ella sarebbe mala capitata, et sapiati che Turchi si moveano et per la Persia cull' armata si veneano contra ad vuy, per la Felice Persia, si vuj non riparati. Per dio siavi recommandata questa pupilla, la quale pupilla, si per lu vostro aiuto non e vendicata, convien ch'ella vada mendicando. Como scacciata, ella si recommanda ad [vuy] che siti soldano di Persia.

Avendo il cavallieri compiuta la sua diceria, omne uno sussperava et cossi il soldano come li altri, dice il Mischino : Ad me incresse di quella damicella che sempre piangea et non era alcuno conforto ne speranza di aiuto; yo mi levai in pie et feci riverentia allo Amansore nostro soldano et dixi : per lo dio Magomecto, questo ene grande peccato et pregovi per la fede grande de lo Apollono di cui o viduto li alberi, che vuy li dati aiuto.

B

GUÉRIN ENGAGE SA FOI A ANTENISCA

Tornata la bella Antenisca alla cicta de Persopoli, li fecero li citatini grande allegreza et grandi piaciri di tinireza, et quando Guerino la vede si acciese tucto de ardente amore et disse inverso allo cielo : O vero dio, donami gratia che yo mi difenda da questa nostra fragile carne tanto che yo ritrovo il padre mio et la mia generatione! et reciputa la dimicella cum grande honore et reverenza renderili la singnoria et delli per Governamento tre citatini, el maiore di tucti tre fue Permidesse. Et non passarino cinque iurni che Persenico nepote de lu Amansore se innamoro de Antenisca et incomminciao secretamente ad odiare Guerino, et per timenza de la sua spada non si demostrava et anche timea la gente di l'oste, perche Guerino era molto amato da tucta la genta di arme. Et essendo uno di Guerino nella sua cammera infra se stesso si lamentava et doleasi del camino chi avea affare secundo la ressposta ch'egli ebbe delli arberi del Sole che in Ponente saperebbe chi fosse la sua generatione. Essendo in questo pensiero, ionse allui quello citatino chiamato Permidesse et poi ch' i-l'ebbe salutato si presero per mano, et de molte cose raionando Permidesse infra l'altre cose che illo raiuno, fue che illo lo commincio a prégare che-lli fosse da piacere di pilliare Antenisca per mullie et egli si facesse singnore del reame de Persopoli. Guerino li resspose : O nobile amico, ad me convene primo cercare li parti di Ponente per commandamente di Apollo, ma prima cacciaremo li Turchi da tucta Suria. Et Permadesse torno culla ressposta ad Antenisca la quale udita la ressposta mando a dire ad Guerino che li andasse ad parlare. Et illo inchi ando et ella lo commincio a pregare dolcimente che-lli fosse di piacere de non si partire da Persopoli et che illo pilliasse la singnoria de Persopoli; et Guerino resspose suspirando ch'egli non potea al presente perche egli avea ancora a-ccercare mezo il mundo et ella comincio a-llacrimare et disse : O singnore mio, yo susperava *(sic)* socto la vostra spada vivere secura nel regno che vuy mi havite renduto, et per questa cagione ve iuro et per tucti li dei, como yo sentiro che vuy siati partito, yo culli mie proprie mane mi occidero per vostro amore, se vuy non mi promectite, fenito vostro viaio, che vuy tornareti per me, et yo vi iuro asspectarivi dechi anni che mai non tolliero marito. Disse Guerino : O nobile dompna, non dire, per dio, che tu saresti vecchia Et ella resspose : Di questo non mi curo, puro che vuy iurati di tornare ad me et di non torre altra dompna. Et mentre che queste parole erano tra loro, ionse Permidesse el citatino et Amidiosca l'ostieri et missere Amorrecto filliolo de l'ostieri, facti richi per la virtu di Guerino, et quistoro dissero a-lloro secreto parlare

et seppino come egli circava il padre suo et la ressposta ch' egli avea udito d'Apollo e da Diana; et recommandata loro Antenisca jurolla per sacramento per sua dompna et legitima sposa in presentia de quistosro tre, et promisi di tornare infra X anni et che si in questo tempo non tornasse, ch'ella fosse libera et potesse tollere marito; et iuro per la fede del summo Dio non tollere altra dompna che lei per [moglie et] questa iuro per tucti li dei non torre altro marito, et questi tre fossino testimonii et jurarano de nolla abandonare mai, et [che] la guardia de la sua bella persona remanesse [a] li tre, et cossi basarano in bocca cullo Mischino che ssi ghiamava Guerino impalmati, et iurati la fe tucti li quatro ussirino da la cammera et l'altra matina fecero radunari tucti li maiuri de la cicta et molti altri gentili homini del regno soctoposti allei et foi per tucto deliberato che la dompna Antenisca fosse reina del reame ma ch'ella non portasse curona da quello di insino ad X anni, che Permidesse e Aminigra fossero bali da la fanciulla; e appresso ordinarano che-lla gente si mictesse in punto per cavalcare et cacciare li Turchi di tucto il paese di Persia et de Soria, et passati dechi iurni, si parti da Persopoli cum cinquanta milia Persiani, et Antenisca lasso piangendo, et andarono verso de una cicta di Persia Tinticha, e come savio capitano inchi posse il campo perche ancora la tinevano li Turchi.

C

Portrait de la princesse Rampilla

Essendo partito il famiglio de Rampilla la quale era grande de persona et bene informata, et era negra quanto uno carbone spento, cullo capo ricienuto e-lli capilli incresspati, la bocca grossa de multi dienti tucti bianchi, occhi rossi chi pareano de foco, disse il misso : Diciti ad Guerino che yo li servo la mia virginecta.

D

Entrée de Guérin chez la Sibylle de Cumes

Aperta la porta, lo Mischino entra dentro a di settanta una di cansere et ad hora XIIª del di, et questi damicelle dissero : Ben sia venuto missere Guerino; multi dissero che nuy sapiamo la vostra venuta. Et questi erano tre damicelle tanto polite et belle che lengua mia nollo poria dire, tanto era la loru belleze; et quando intrava dentro mi dava lu sole alla faccia, et achiusa la porta, l'una de loro mi disse cun uno falso riso: Custui sera nostro singnore. Ma yo li dissi tra me stesso : Tu non pensi bene. Et una mi levo la borrecta et la tasca et l'altra prese lu donpieri; la terza mi prese per mano, et yo

possi la spata alla vagina, et colloro mi inbiammo et passammo una altra porta, et iongemo ad uno grande iardino sottu ad una bellissima logia tucta storiata, et-cqui erano piu di cinquanta damicelle l'una piu bella et l'altra piu, et tucte se revolsino verso me, et in mezo di loro era una dompna allo mio parere la piu bella che yo havesse mai viduta, et una di quelle tre ch'erano cum mico mi dissino : Quella ene madompna Sibilla. Et inverso lei andavamo, et ella venia verso noi, et iunto presso a-llei mi inchinai, et ella si inchino ad me et presimi per mano et disse: Ben venga missere Guerino. Et yo la salutai in questa forma : Quella virtu che vuy aviti piu speranza ve aiuta. Et mentro che yo favellava, ella si sforzava di farimi bello sembianti, et tanto era la sua vacheza ad videre che omne corpo humano inde seria ingannato, et cum dolci solazi di risi et di belli recollentie, et data in lei tucta belleza et honesta, et li membri sono de smisurata gentiliza et di grandeza piu comunale et tanto colurita che quasi del mio preposito mi cavo, et era smarrito tra multi rosai pieni di spine, se Dio, per la sua gratia non mi avesse facto tornare la mente al pecto, et dixi tre volte : Ihesu Nazareno, liberami di questa incantacione! et dixili tra me nel mio core. Et ragionando cullei, la falsa mi rivolta si partio da me, et ella mi incomenza a dire tucte le pene ch' i avea sustenute da quel punto che Alexandro mi avea fatto libero per fine ad questo lamento che yo facea cullei, tucto lu viagio che yo avea facto tuctu mi disse, et poi [disse] : Voghio che tu venghi et vidi se yo one de lu thesoro quanto il Presto Iohanne. Et menommi in una sua cammera del palazo suo ch' era uno palazo grande et reale, et mostrommi tanto horo e tanto argento et tante perne et tante petre preciose et tanti iohelli et tanti richeze che ss'elli non fossero cose false, tucto questo mundo che yo havea cercato, non valea la terza parte. Et poi tornammo in una sala multa ricca cqua inchi foi apparechiato da mangiare et posto ad mangiare da tante dammicelle ch' inchi serviano ch' era una cosa maravelliosa; et quando aveamo mangiato mi meno in uno iardino che mi parea essiri intrato in uno paraviso novello nel quale erano de tucti li fructi chi per lengua humana si poctessero contare, et per questo conobbi ch' erano cose [fatate][1] perche erano multi fructi fore de stagione.

E

Guérin résiste aux séductions de la Sibylle

La sera foi minato in una ricca cammera e-lla Sibilla venne ad tucti quelli piachiri di iochi et di solazi chi ad uno corpo humano si

[1] Ms. *fatale*.

potesse fare per farilo innamorare. Et quando yo foi intrato nel letto ella mi si culco al lato mostrandomi la sua bella persona e-lli soi bianchi carni e-lli memelle chi proprio pareano de avolio ; et yo Mischino da capo ripriso foi da lu ardente amore, et factomi il signo de la croche per questo non si partiva la Sibilla, ma per venire allo effecto de lu suo desiderio piu ad me si accostava, et yo ricordato de li parole de li tre romiti dissi tre volte : lhesu Nazareno Christo, tu mi aita. Dissi celatamente dentro lo mio core questo nome ; eni di tanta virtu che como yo l'ebbe dicto, ella si levo foro de lu lecto et partiosi, et non sapea quale era la cagione che la facea partire ; et yo rimaso sulo tucta la nocte dormivi in pace senza essiri combactuto da ley ne de altre fate, et nissuna sappe la-ccagione. Ad questo si videa che lu animo de lu homo non posano sapere elle, si parlare nollo fa manifesto.

Culla gratia de Dio, dice il Mischino, yo dormivi tucta la nocte e-lla matina a bona hora la Sibilla mi venne ad visitare cum molte damicelle : et quando foi levato mi fo apparichiato una bella robba di seta, et uno portante leardo, et montai a-ccavallo culloro et fo quello di menato per una bella pianura et vidi questo ch'era il mercoridi, et questo di mi fo mostrato tucto lu paesi de la sapia Sibilla, et promicteami de farimi singnore; et vidi molte castelle et ville, et viddi molti palaggi et molti iardeni; ma yo imaginai tucto questo essere incantesimi, perche in poco loco de la montanghia non era possibile che tante cose capessero, et pero imaginai che tucte erano cose [fatate] [1], et mostravami quello che non era e pareami fare quello che yo non facea.

F

La Sibylle a raconté à Guérin son histoire, lui a expliqué savamment comment l'homme est composé de trente-quatre éléments, et lui a dit les raisons de la diversité des formes que ses sujets prennent lors de leur métamorphose en serpents. L'extrait suivant comprend les faits depuis cet entretien jusqu'au jour où Guérin recouvre sa liberté, après avoir passé un année entière dans le séjour de la Sibylle. En sortant, il retrouve Marco, personnage condamné au supplice de servir de pont pour pénétrer chez la Sibylle. — Je reproduis le manuscrit sans essayer de le corriger, car il en est d'autres certainement infiniment meilleurs. Le livre de la Sibylle est cependant celui où le copiste paraît s'être le plus appliqué à ne pas gâter le texte.

Poy che yo ebbe intiso la ccagione de li sopradicti vermini e 'l perche illi deventavano de divariati condicioni, et como erano appropriati ad secti peccati mortali, rendivi gratia a Dio et pregaillo che mi guardasse da tanta miseria et pregaillo che mmi desse gratia che yo eusisse sano de l'anima et de lu corpo, et che yo ritrovasse il patre mio e lla mia matre et alla fine mia mi diga gratia de mi salvari

[1] Ms. *Fatale*.

l'anima mia, et dicoti, luectore, che in quella septimana yo foi multo stimulato et molestato et tentato de luxuria cum omne modo de intencione ch'elli sapeano o pothiano sapere, ma yo sempre mi recomandai ad Ihesu Nazareno Cristo, et lui mi aiutava. Et omne matino yo diceva li septi salmi penitenciali et multi orationi ; et cum questi fatighe yo passai quella septimana tanto che yo li vidi una altra volta tramutare in figura prava et pessima, et quando foruno tornati in loro, yo la pregai multo per la virtu in che piu speranza avea ch'ella mi dicesse ch'era il padre mio poi ch'ella mi lo avea decto ca lu sapeva. Et ella mi ressposi de luxuria si lo volea sapere, e yo intacecti et nolli ressposi. Ella si adiro che tucto lo [a]nno passo, et mai non appi da lei altra ressposta ch'indi havesse havuta insino ad questo di essendo presso ad tre iurni alla fine de l'anno le fate tucti erano deventati vermi secundo che la divina iusticia havia ordinato, et yo imaginai como poctesse sapere chi era il padre mio, et pensando como mi avea perduto uno anno, multo mi confortai et deliberaimi di pregare da capo la Sibilla, et s'ella non mi lo volesse dire per preghieiri, di scongiurarila, et como ella fo tornata in sua figura humana andai a llei et in questa forma li parlai : O savissima Sibilla, yo ti prego per la tua virtu, ti sia di piacere de dirimi chi foruno li mei antiqui et che ene de lu padre et de la matre mia ad zio che non abia perduta tanta fatiga indanno. Ella risspose : Ad me incresse che t'o dicto quello che t'o dict o,impero che tu si nato de gentile linghiaiu et si tanto villano cavallieri. Quando yo intisi la sua rissposta tucto turbato cum ira parlai verso lei : Per quella virtu che soleano avere le foghie che tu ponivi insullu altare, almeno per quelle cosi vanne forme mostrando vera la tua proficia et non curavano il suffiare del vento [1], ti prego che tu mi insinghi il patre mio. E-lla Sibilla s'inde rise et disse : El duca Enea Troyano fo de piu gentile condiccione di te, et per o lu condussi per tucto lo Inferno et mostraili lu sua padre Anchise e quale gentili Romani che di lua doveano nassire, profetandoli il ponimento di Roma, como car disso Carmenta matre del Re, et v'ando parlando d'Ercule [2], et trasi lo a salvamento da lu Inferno. Ma toccai a stare tre iurni et si tu remanerai assai in captivita per te far anno, et dicoti che da me et de altra persona chi in questo loco sia, non poterai sapere che tu sappi di tua schyacta. Dice Guerino : Yo avendo puro la volunta di trovare lo mio padre, vinci la mia ira, et da capo li conmenciai ad promectere ch'ella mi lo insinghiasse che allo mundo yo li daria bona fama, decia la

1 Foliis tantum ne carmina manda,
Ne turbata volent, rapidis ludibria ventis.
Æn. VI, 74.

2 Æn. VIII, 339, 193.

sua nobilita et teneria celato la loro tramutacione di figura umana in bructi vermi, ma sulo la sua nobilita et belleza direi. Non altra mente ella mi resspose [cum] propria intencione femminile che non curano ne honore ne parentato ne richeza per contentare lu loro appetito e abandonano lu amore de Dio e del proximo per questa dureza che yo vidi in lei, mi ionse ira sopra ira et dissi verso lei: Oy iniquissima et rinigata fata maldecta da lu eterno Dio, yo ti sconiuro per la divina potencia Patre et Filio et Spiritu Santo che tu mi dici chi e il patre mio sincomo tu mi dicisti che sapivi chi era. Et ella mi respose: O falso cristiano, le tue sconiure non possino offendere ad me, impero che yo non sono corpo fantasco ma sono et foi di carne et osse como si tu. solamente per lo mio difecto lo divino iudicio mi ave cossi condingnata. Va ad scongerare le demonii li quali non anno corpo et li spirti inmundi, che da me non pot[r]esti alcuna cosa sapere piu innanci, et nanti che tu lo sapia, tu provarai l'ultime parti di Ponenti e-lli secti circhi de lo Inferno et lla ti serra mostrato tu a padre per figura. Per queste parole, o lectore, yo molto inpagurai temendo non trovare mai il mio padre sino di po la mia morte dampnato alli pene infernale. Non dimeno feci bono core et dissi: Il tuo iudicio non serra vero per la gratia de Dio. Allui per confessione posso alla penitencia tornare, et cossi faro. Or fammi rendere tucte li cose che yo arricai in questo maldecto loco. Et ella conmando che mi fossino dati, et fommi renduta la mia tasca, et la mia spata, cum doi pani dentro et lo figile e lli solfanelli et l'esca, uno dopiere intero e 'l muzicone. E lla Sibilla mi disse: Non creda la tua ira potere offendere ad me che tu ne altri persuni mortali non mi po fare ni male ni bene. Iudicato ene di quello chi di me debbe essere. Et sparimmi da nanci. Et da questo punto in qua nolla vidi mai piu, et conobbi tucte li loro figure essire adirate et disg[razi]ate inverso di me. Et immaginai non essere per altro si no per la invidia et per dilore che non aveano potuto mectere [mi] nel loro numero dovo loro vicii, et da po che yo ebbe avuto tocte li mie cose ch'inchi stecti tre iurni, et omne matina yo rengraciava Dio et dicea li septi salmi penitenciali et multi orationi et sempre: Ihesu Nazareno, tu mi aiuta. Et cossi stecti infine il terzo iurno, et la matina dicti li mie orationi, conminciai a cercare la porta donde yo era intrato, ma nienti mi venia a dire. Per questo cominciai ad avere pagura, et ricomandai mi a Dio per la sua gratia et misericordia non mi lassasse perire. Veramente parea ad me essere ad uno forte [l]aberinto piu scuro che quello chi fo facto i[n] Greti al Minutauro divuratore de li Antenaxi tributati per lo iudicio de Minos.

Essendo l'ultimo di, all' ora di nona, dice il Mischino, venne ad me una doncella, et dissimi: O cavallieri, perche ti stormenti? forza ene a nnui per la divina potencia di mostrare ti l'ora et lo punto che tu

indi devi ussire, et pero non ti sbagottiri et vieni presso ad me et yo ti mostraro la porta et la uscita di questa habitacione. Et yo li andai direto et appresso a llei sequitai pieno de alligreza perche mi convenia mostrare a dire l'ora et lu punto. Ella mi meno per uno cortillio per lu quale yo canossivi esseri passato quando entrai; et iunto, Lectore, in verita tucto quello anno ch' inchi era stato mai non vidi quillo cortillio ne la porta alla quale noi iungemmo, et avea li viduti multe volte in anima, ma la forza di loro [fu] raione non mi lassiar [e] videre; et questa damicella mi disse remanire, mi faria perdonare de la Sibilla, et ancora si ingenghiava de ingannari me. Yo ressposi che voria piu tosto la morte ca essire iudicato in quello loco culloro. Ancora mi disse: O nobile Guerino, di te mi rencresse, et directi quello chi ovo nell' animo. Sappi si in questo tempo chi tu si stato in questa habitacione tu havissi passato il punto de la morte per questa stancia, perche in questo loco non more mai persona, si no como tu ai viduto per fine al di de lu Iudicio div no, ma si tu in questo anno fossi stato allo mundo, tu havissi devuto morire. Mectere la mano oy lo digito da fore di questa porta, subito tornavi tanto quanto da fore ne mecterai in cennere. Et yo li ressposi: Non ti venga pieta di me che ad me midesmo impero che la fede, la speranza et la carita chi one in Dio mi cavera all' anno santo di quisto bructo et laido loco che vollio stare innanti alla misericordia de Dio che stare in tanto obrobrio [e] vituperio quanti stati vuy. Ora aperimi la porta. Et ella asspito uno pocu et poi mi aperse, e disse: Te prova cullo digito. Yo gridai: Yo voghio andare ad trovare Marco cambiato de si bella figura a bructo verme figurato serpente. Et ella aperse la posta, et yo comenzai ad alta voce: *Domine ne in flore* (sic) *tuo ariguas me neque in ira tua corripies me*, et saltai fore de la porta. Et ella disse: Va, che tu non pochi trovare scacta tua Et yo la intisi et dissi: Va et di alla Sibilla che yo so vivo et campato et viviro sano et alegro per la gratia de Dio, et salvero l'anima mia. Et vuy in questa scelerata perduta vita vivere omne iurno morendo, deventando de belli figure bructi vermini et pessime bestie irraionevole per li peccati [che] mutano la vostra figura et laida [la fanno]. Et ella inserro la porta et yo acciesi il dompieri et poi fichi oratione a Dio et allui mi recommendai et poi mi mossi.

La damicella da po li parole riserro la porta, et yo facta la oratione intrai in camino per la scura tomba, et quando mi parse essere dovo yo trovai Marco comenciai a gridare: Ihesu Nazareno Cristo, fammi salvo. Et poi ghiamai Marco ad alta voce dicendo: Yo m'inde vao. Allora yo sentivi mughiere et gridare piu di cento per dolore ch' ebbino di me chi m' inde andava. Yo mi fermai et ghiamai Marco. Et illo mi resspose et disse: Che admandi ad me? Et yo li disse: O Marco, yo ritorno ad videre la tua citate; che novelle voi che yo dica di te? Non

ne dire ni male ne bene. Yo lu ademandai si avea speranza de partirisi da quello loco. Et illo mi resspose: Allo di de lu iudicio pa[r]teremo de dolore pieni et afflicti piangendo di questo loco tucty quanti, et non asspecta[m]o la secunda morte. Et yo li dixi: Adunca si tu morto, po che aspecti la secunda morte. Resposimi: Yo non sono morto ma so piu peiu che morto, considerando dovu yo sono per quello peccato de accidia e di pigricia et di negrigencia Et dicte queste parole si percuotea in terra; et cossi faceano multi altri chi stavano in questo midesmo loco per simile peccato. Et yo li dissi: Perche non vi occiditi l'uno l'altro et usseriti da questo tenebroso loco. Ressposimi: La morte noi serebbe vita ma nuy non possiamo perche lo divino iudicio e terminato che nuy stamo cqua cossi in fine a tanto ch' egli venera a iudicare al mundo et che li tronbe soneranno et diceranno: Veniti allo iudicio; et allora inchi sera tolta le vita naturale, et resussitati anderimo allo iudicio. Ancora ademandai: Haviti vuy veruno amore in Dio oy in nui oy inverso nissuna altra creatura? Ressposimi Marco: Nissuno amore regna in nuy, ma nuy portamo odio et invidia alli bructi vermini chi sono allo mundo; non e si bructa cosa allo mundo che nui non volessimo essire piu tosto che cqui. Or pensa se nuy portamo invidia alli altre cose piu belle et quanto invidia portu ad te, che puro mi era uno pocu de allegreza pensando che tu chi ai cercato tucto lo mundo, et fatigato tanto, disse, cum tanta virtu, fosse remaso lla dentro culla Sibilla avendo facto tante bactallie, et una vile et vana femmina, piena de iniquitate, te avesse vinto. Et sappi per vero che per la tornata che tu fai in direto mi dai tanto acressimento de dolore che lo mio dolore si invene radoppiato. Et yo li ressposi: Ancora ti voghio aiongere maiore dolore, impero che yo m'inde andero ad Roma et pilliaro confescione da lu santo Papa patre di Roma, et renderommi in culpa de li mi miei peccati, et conmunicarommi. Et vuy remaneti in questo bructo loco. Promecto vi de farivi scomunicare. Allora tucti si incominciaro a ffare beffa di me, et cominciarono multi de li altri a dire: el iudice che ss' a iudicati e ssi grande che sua sentencia non si po appellare. Per questo nonni curamo d'essiri scommunicati, che nuy non potuno avere peiu che habiamo. Et yo li ressposi: Et cossi vuy maledicti ve remaniti. Et prisi mio camino, et quando passai il fiumicello [Marco grido]: Va, che non trovi mai il padre tuo ne lla tua generacione, et mai non possi avere posa. Yo m' inde rise, perche tanto mi possono nocere la loro biastema quanto po iuvare a lloro li mie orationi, si lo divino iudicio l' a iudicati. Cossi montai l'erta per le tenebre socto, et in capo di quella [salita] vene meno il dompieri et yo acciesi l'altro et misimi in camino.

NOTES ET ERRATA [1]

Introduction, I : Le roman italien Guerino il Meschino. Cf. *Compléments*, I, II, IV.

Introduction, VI : De l'auteur des Dodici Canti. Cf. *Compléments*, I, II, IV.

Chant I. octave 6. — Pour le chêne, arme parlante des della Rovere, v. plus bas : IV, oct. 39 ; VI, oct. 36 ; XII, oct. 86. — Pour les sentiments exprimés par l'auteur, on peut comparer les vers suivants d'un commensal de la cour d'Urbin :

Anime belle et di virtute amiche,
Cui fero sdegno di fortuna offende,
Se che ven gite povere et mendiche,
Come a lei piace che pietà contende:
Sì di por fine a le miserie antiche
Caldo desio l'afflitto cor v'incende,
Ratte correte a la gran QUERCIA d'oro,
Ond' havrete alimento, ombra et ristoro.
Qui regna un signor placido et benigno,
Ch'altro ch'altrui giovar unqua non pensa ;
Cortese et d'ogni real laude digno,
Che ciascun pasce a la sua ricca mensa,
E 'n buon rivolge ogni destin maligno ;

[1] Quand des mots ou des syllabes sont imprimés entre crochets carrés sans note correspondante qui en donne la raison, c'est qu'ils manquaient au manuscrit ou que je n'ai pu les déchiffrer. Mais ces additions paraîtront parfois inutiles, comme lorsque *so* est pour *suo*. Je prie le lecteur d'excuser la longueur de cet *errata* où ne figure point cependant la correction de tous les signes de ponctuation mal placés. L'impression de ce texte a rencontré des difficultés très diverses. — Je recommande à l'attention les passages nombreux où l'on a la marque de corrections d'auteur.

Mentre le gratie sue largo dispensa,
GUIDUBALDO di Principi Fenice.
Che può col guardo sol far l'huom felice.

De ie Rime di Diversi nobili Poeti Toscani raccolte da M. Dionigi Atanagi, I, p. 200 (in Venetia MDLXV).— Cette pièce, comme toutes celles de la fin du recueil, est de l'Atanagi. Comme l'auteur des *Dodici Canti*, il se plaint constamment de ses misères et de l'insuffisance de ses talents poétiques.

Oct. 11, v. 8. *lire* intese.
— 22, v. 6. — ogn' hor[a].
— 23, v. 5. — u' giacque.
— 29, v. 2. — gran.
— 39, v. 2. — gran.
— 53, v. 8. — Se.
— 54, v. 4. *corriger* proscritta.
— 58, v. 5. — disserra.
— 63, v. 5. — Diventon'.
— 69, v. 5. — Ferragus parle espagnol Cf. oct. 76. D'après Turpin, il était de la race de Goliath et venait de Syrie, mais sa rencontre célèbre avec Roland a lieu en Espagne. Le chroniqueur ajoute que Ferragus savait l'espagnol : ainsi était possible la discussion théologique entre Roland et lui. V. *Turpini historia Karoli Magni et Rotholandi*, XVII (édit. Castets) et la note. Dans notre auteur, Renaud essaie également, mais sans plus de succès, de convertir un géant. VII, oct. 34-42. — Boiardo me paraît s'inspirer à la fois de l'entretien de Charlemagne et d'Agolant (V. Turpin, XII), et de celui de Roland et de Ferragus. Agrican, blessé à mort, reçoit le baptême. *Orlando Inn.* I, c. XVIII, ott. 31 — C. XIX, ott. 16.

Oct. 77, v. 5. *lire* Che ha.
— 101, v. 3. — Da cui.

Chant II. Oct. 9, v. 2. *manuscrit* spene.
— 10, v. 3. — mense.
— 18, v. 6. *lire* humana.
— 29, v. 7. *supprimer* le point.

Chant II. Oct. v. 8. *lire* Di quel rio.
— 31, v. 8. — Cagion è, me.
— 40, v. 2. *avait écrit* sciolto, *a corrigé* vano.
— 43, v. 7. manuscrit : veniva.
— 48, v. 1. *lire* arranca.
— 58, v. 4. — atraversa.
— 63, v. 4. *Sic ms.* — Pour ainsi désigner un nain s'est-il laissé aller au souvenir de Margutte, le compagnon de Morgant?

Oct. 69, v. 6. — Il n'y a pas de blanc au ms. et le vers a pu être omis par distraction.

Oct. 78, v. 3. *lire* a schivo.

— 80. — Les vers 6 et 7 ont été écrits d'abord autrement. De cette première leçon j'ai pu lire : Del... de l'homer manco al maladetto Fu constrettro la briglia di lasciare.

Oct. 89, v. 1. *lire* in se.
— 91, v. 1. — il scudo.
— 94, v. 5. *manuscrit* : volere il spirito maligni.
— 95, v. 3. *manuscrit* : Per non caudde.
— 97, v. — Au lieu de « e quel », il y avait d'abord : « il g... ».

Oct. 101, v. 3. — Il y avait d'abord : « sopra l'arenoso lito ».

Oct. 105, v. 5. *lire* lodato.
— v. 6. — Di.

Oct. 106, v. 6. — *Sic ms.*; *corriger* : quale.
— 107, v. 7. Il y avait d'abord : « non mi nieghi ».

Chant III. Oct. 5, v. 1. *corriger* huom.
— v. 7. *lire* nomarrasi.
— 12. — Elle commençait d'abord par un vers : « Erano stretti etc. » qui a été barré et qui est devenu le v. 1 de l'oct. 13.

Oct. 12, v. 7. *lire* atterò.
— 16, v. 6. — fellon.
— 27, v. 1. *manuscrit* : uscito.
— v. 6. *corriger* adunato.

Chant III. Oct. 33, v. 8. — Il n'y a pas de blanc au manuscrit.

Oct. 46, v. 6. — Il était d'abord : « Guerra il fratel quanto piu sa e piu puote »; mais « puote » était répété. Il a donc barré et ajouté : « Che sempre mi percuote ».

Oct. 52, v. 4. — Il avait écrit : « Ma non ritruova quel vestito a nero », ce qui faisait rimer deux vers de suite. Il a barré, et c'est au vers 5 que l'idée est exprimée, mais après tâtonnements encore, car ce vers commençait d'abord : « Nè Serpentin ritruova di nero ». Il a effacé « di nero » et fini par « quel che a nero ».

Oct. 55, v. 8. — Ce vers finissait d'abord par « contra alla sua volta ».

Oct. 56, v. 3. — Il y avait d'abord : « Cadde et quel ».

Oct. 72, v. 1. — D'abord « porta ell.., » corrigé en « ei porta ».

Oct. 79, v. 3. *lire* camerette a lor.

— 89, v. 7. — Giudical.

— 92, v. 6. — *Sic ms. Corr.* fa 'l rivaggio.

Chant IV. Oct. 8, v. 8. — *Manuscrit :* metelli.

— 10, v. 3, *lire* chiari lumi.

— 17, v. 1 et 4. *supprimer* le point final.

— 31, v. 3. *lire* ïn quadro.

Les premiers vers de l'octave 31 ont été écrits d'abord comme suit et puis barrés :

L'opra e un palazzo lavorato a smalto,
A gemme et oro con sottil lavoro
Sopra un poggetto in quadro posto et alto
Quasi per fin al ciel ne lustra l'oro
Terso da se qual questo, onde d'un salto...

Oct. 42, v. 2. — D'abord : « la farai nota ».

— 67, v. 7. — Avait d'abord répété le v. 7 de l'octave 64.

Oct. 69, v. 1. *lire* un cavallier sì degno.

— 74, v. 4. *ms.* del figluol di Milone.

Oct. 80, v. 8. D'abord « voltate », a corrigé « tornate ».

Oct. 88, v. 5-8. — *Supprimer* la virgule après « saldo », mettre virgule avant « come » et « vuol » ; — v. 7, *lire* è.

Oct. 95, v. 7. *corriger* d'Etna.

— 100, v. 1. *manuscrit* : pone.

— 102, v. 8. *supprimer* la virgule après « ladron ».

Oct. 109. — L'auteur contredit ici le récit de Boiardo.

Oct. 112, v. 3. *manuscrit* : alli stessi.

— 117, v. 6. *lire* gionte.

— 121, v. 8. — pesci.

127, v. 6. *lire* le genti.

Chant V. Oct. 1, v. 8. *lire* entra.

— 3, v. 1. — Tymavo.

— 4, v. 6. *manuscrit* : devorata.

6-8. — Les mêmes sentiments sont exprimés dans le sonnet suivant de l'Atanagi, la première des pièces de lui qu'il ait imprimées dans le recueil déjà cité, p. 196.

Alma città, del mar sposa et reina,
Saldo d'Italia et del suo honor sostegno ;
Sola per cui dal mondo pellegrina
Virtù non va, ch'albergo ha in te ben degno ;
La somma altezza tua pietosa inchina,
Et me, ch'al tuo real grembo ne vegno,
Accogli et per innanzi destina
Fato (che puoi) men crudo et meno indegno.
Così l'altere tue superbe sponde
Il gran padre Nettunno eterno bagne ;
Et te da hostil furor guardi et difenda.
Così in te pace et libertate abonde,
Copia, et letitia et l'altre lor compagne,
Et la tua gloria par del Sol risplenda.

Oct. 8, v. 6. — *Corr.* uso, *lire* beata. Je supprimerais « più » et j'écrirais « di gente ».

Oct. 11, v. 2. *lire* quella.

— 15, v. 2. *lire* infin dove.
— v. 3. *lire* Malea (le cap Malée).
— 17, v. 2. *lire* Come.
— 68, v. 4. *supprimer* il.
— 72. — Après cette strophe, il avait écrit :

Per quanto i veggio alle fatezze, a l'armi
In tutte le tue imprese glorioso
Sei per giuditio mio, pero che par mi
Delle battaglie idio certo famoso
Et per....

Ces vers sont rayés, mais à la page suivante on les trouve modifiés au commencement de l'octave 77.

Oct. 82, v. 3. *lire* ripensando.
— 102, v. 6. *lire* lieta fia mia.
— 105, v. 2. *manuscrit* : ameni.
— 106, v. 5. *lire* lassa.
— 107, v. 7. *corriger* : potrebbi.
— 117, v. 7. *Le ms. a plutôt* : haveos.
— 127, v. 3. *corriger*: a lenti passi.
Chant VI. Oct. 5, v. 1. *lire* non.
— 9, v. 2. *lire* insegne.
— 17, v. 2. *lire* dubbiar.
— 24, v. 6. Avait écrit d'abord : « il duca che a di fame ancor riserbo ».
Oct. 24 v. 8. Il y a bien « roscio ».
— 27, v. 5. *lire* compagno.
— 30, v. 2. *corriger* : a smalto lavorati.
— 8. *lire* cercando.
— 38, v. 7. *lire* notte.
— 39, v. 4. Virgule après « travaglia ».
— 45, v. 6. *Manuscrit* : ne e pero e smarita.
— 105, v. 3. *Supprimer* la virgule avant « degni ».
Oct. 109. — Au v. 5, avant « breve gioco » il avait écrit d'abord « spatio » ; au v. 7, après « mosse » il avait écrit d'abord « compagno ».
Oct. 113, v. 1. *lire* troppo.
Chant VII. Oct. 9, v. 7. *lire* posarsi.

Chant VII. Oct. 41, v. 7. *lire* ha' 'l.
— 69, v. 4. Un point après « egro ».
— 87, v. 6. *corriger* : ornare.
— 93, v. 1. *supprimer* le point.
— 96, v. 6. *lire* rivenne.
— 100, v. 6. *corriger* Et se non.
— 104, v. 6. *corriger* [leggiadre].
— 109, v. 8. *lire* questo.
Chant VIII. Oct. 1, v. 6. *lire* finta.
— 13, v. 2. *lire* donna.
— v. 5. *manuscrit* : disiegno.
— 55, v. 7. *corriger* : [e] in.
— 68, v. 1. *lire* e il.
— 86, v. 1. *corriger* : portar.
— 92, v. 7. Supprimer les points.
— 99, v. 6. *corriger* : Vedendol.
— 107, v. 2 et 4. *manuscrit* : bello, morello.
Chant IX. Oct. 4, v. 1. *lire* asconde
— 5, v. 5. *lire* animo.
— 59, v. 6. *corriger* : [nodo strette].
— 66, v. 8. *lire* vita.
— 73, v. 2. — dello.
— 89, v. 5. — abbandona.
— 104, v. 1. — Servono.
— 120, v. 1. — quel.
— 126, v. 1. — Zenodor.
Chant X. Oct. 3, v. 1. — E lle
— 8, v. 4. — Il devrait passer sur ceci, puisque, dans son plan, Guérin tombe entre les mains des Amazones en revenant de l'Inde.
— 15, v. 4. — *corriger* [da] Granata.
Oct. 18, v. 5. *corriger* : al dir di Zenodor.
— 28, v. 8. *lire* sarò.
— 40, v. 7. *lire* questa
— 56, v. 5. *lire* cosi.
— 64, v. 3. Il a hésité entre les mots « similemente » et « simigliante » et a laissé le vers ainsi.

Chant X. Oct. 74, v. 5. *lire* crolla.
— 76, v. 2. *lire* e a l'altro.
— 79, v. 5. — *lire* e i regi.
— 82, v. 5. — *supprimer* sua.
— 121, v. 5. — *supprimer* les deux points.
— 127, v. 2. — *lire* loro.

Chant XI. Oct. 6, v. 5-8. — Les Phéréséens et les Jébuséens, avec les Amorrhéens, les Chananéens, etc., furent en effet, vaincus par Josué dans une grande bataille près des Eaux de Mérom (*Josué*, XI, 1-14). Mais l'auteur se trompe au sujet des Gabaonites qui, effrayés du sort des habitants de Jéricho et de Haï, trompèrent les Israélites et obtinrent d être épargnés (*Josué*, IX). L'artifice qu'ils employèrent est devenu un motif de légendes. Ils se firent passer pour des étrangers venant de très loin et montrèrent comme preuves du pain desséché, des outres percées, l'usure de leurs vêtements et de leurs chaussures. Israël ne pouvait revenir sur son serment, mais Josué les punit en leur imposant les services les plus humbles du culte : *Decrevitque in illo die eos esse in ministerio cuncti populi et altaris Domini, caedentes ligna et aquas comportantes, usque in praesens tempus, in loco quem Deus delegisset.*

Oct. 27, v. 6. *corriger* Presontuosamente.

— 35, v. 2. — Il oublie ce qu'il a dit plus haut, C. X, oct. 124, 2.

Oct. 42. — Il promet de terminer le combat de Renaud et de Guérin, mais, en fait, à partir de XI, 71, il raconte l'histoire des armes et des premiers exploits de Guérin ; puis l'interrompt (XII, 76) pour revenir aux Jardins de Silvana et passer de là (oct. 101) à la prise de Rio Castello, sans s'être occupé davantage du duel de Renaud et de Guérin. Cet oubli est encore une des preuves que l'on a ici une première ébauche.

Oct. 49, v. 7. *corriger* tanta.
— 61, v. 1. — Pasyphae.

— v. 8. — Sans doute Metra ou Mestra, fille d'Erisichthon, aimée de Neptune (Ovide, *Métamorph*. VIII, 758,sq.).

Oct. 64, v. 7. *lire* Autumno.

— 102, v. 3-4. — Cf. *Josué*, X. 12-14.

— 103, v. 1. *corriger* Di ciò [non] più

— 104, v. 2. — Alber.

— 107, v. 2. — Du grec πικρὸς, amer. Le son *g* n'est pas correct ici, mais a pu s'introduire par une imitation des prononciations τὴν κρίσιν, ἐν κρύπτῳ, etc., où Κ = Γ.

Oct. 107, v. 8. *lire* Che a.

— 110, v. 7. — Guerrino.

— 122, v. 6. mauvaise rime.

v. 7. *corriger* Steste.

— 126, v. 3. *lire* concistoro.

Chant XII. Oct. 3, v. 6. *manuscrit* : cercar *ou* cercan.

— 4, v. 7. — niscun.

— 8, v. 4. — *Dice Plinio che tra tutti gli altri animalid c'hanno pelo, ei solo non hebbe mai ne può avere pidocchi. Il che non procede già perch' ei si pettini o vi usi altra arte, ma solo dalla naturale sua pulidezza. E da questo è nato il proverbio che dice : Chi lava il capo all'asino perde il sapone. Dionigi Atanagi, Delle lettere facete etc.* t. II (in Venetia, MDLXXV), p. 435 (du traité : l'*Asinesca Gloria*). — Cette explication du proverbe est pour le moins contestable.

Oct. 24, v. 7. *lire* demostrò.

— 28, v. 7. — resa.

— 51, v. 1. — rapresenta.

— v. 8. — « Grida » manque au ms.

— 83, v. 8. *lire* e in.

— 87, v. 8. *corriger* l'Hispano.

— 88, v. 7 — farse.

— 92, v. 7. *lire* e il.

— 96, v. 2. — Virgule à la fin du vers.

Publications de la Société pour l'Étude des Langues Romanes

I. M. Milá y Fontanals : Poètes catalans. Les Noves rimades. La Codolada. *Montpellier* et *Paris*, 1876. 3 50

II. V. Lespy : Proverbes du pays de Béarn, Enigmes et Contes populaires. *Montpellier*, 1876. 5 »

III. J.-B. Noulet : Las Ordenansas et Coustumas del Libre blanc, publié avec une introduction, des notes et un glossaire. *Montpellier*, 1878. 7 »

IV. H. Doniol : Les Patois de la Basse-Auvergne, leur grammaire et leur littérature. *Montpellier* et *Paris*, 1877. 4 »

VI. J.-B. Noulet : Las Nonpareilhas Receptas per far las femnas tindentas, risentas, etc., publiées avec une introduction, des notes et un glossaire. *Montpellier* et *Paris*, 1880. 6 »

VIII. J.-F. Thénard : Mémoires ou livre de raison d'un bourgeois de Marseille. *Paris*, 1881. 5 »

IX. F. Castets : Il Fiore, poème italien du XIIIe siècle, en CCXXXII sonnets, imité du Roman de la Rose, par Durante. Texte inédit, publié avec fac-similé, introduction et notes. *Montpellier* et *Paris*, 1881. 10 »

X. M. Rivière-Bertrand : Muereglie, traduction en dialecte dauphinois de Mireille de Frédéric Mistral, précédée de notes sur le langage de Saint-Maurice de l'Exil *Montpellier*, 1881. 6 »

XI. L. Constans : Le Livre de l'Epervier, cartulaire de la commune de Millau (Aveyron), suivi d'autres documents relatifs au Rouergue, publiés avec une introduction, un glossaire et une table des noms propres *Montpellier* et *Paris*, 1882. 12 »

XII. J. Azaïs : Verses bezieirencs. *Montpellier* et *Paris* 1882. 5 50

XIII. J.-B. Noulet et C. Chabaneau : Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle, *Montpellier* et *Paris*, 1888. 15 »

XIV. A. Boucherie : Le roman de Galerent, comte de Bretagne, par le trouvère Renaut. *Montpellier* et *Paris*. 1888. 12 »

XV. Trentenaire de la Société des Langues romanes : Compte rendu des fêtes. Pièces et mémoires couronnés Concours et prix Boucherie. Communications faites au Congrès des Langues romanes. *Montpellier*, 1901. 5 »

XVII. M. Grammont : Le Vers français, ses moyens d'expression, son armonie. *Paris*, 1904. 7 50

XVIII. Abbé Favre : Œuvres complètes, languedociennes et françaises. *Montpellier*, 4 volumes. 30 »

XIX. J. Coulet : Etudes sur l'ancien Poème français du Voyage de Charlemagne en Orient, 1 volume grand in-8°, 1907. 15 »

XX. J. Coulet : Etude sur l'Office de Girone en l'honneur de Saint-Charlemagne. 1 volume grand in-8°, 1907. 5 »

XXI. J. Vianey : Les Sources de Leconte de Lisle. 1 volume in-8°, 1907. 8 »